

Numéro 17 / Année 2023

Synergies pays riverains de la Baltique

Revue du GERFLINT

Geste mental / Geste verbal en linguistique, poétique et acquisition des langues

Coordonné par Elena Vladimirska
et Serge Tchougounnikov

Synergies pays riverains de la Baltique

Numéro 17 / Année 2023

Geste mental / Geste verbal
en linguistique, poétique
et acquisition des langues

**Coordonné par Elena Vladimirska
et Serge Tchougounnikov**



REVUE DU GERFLINT
2023

POLITIQUE EDITORIALE

Synergies pays riverains de la Baltique est une revue française et francophone de recherche en sciences humaines particulièrement ouverte aux travaux relevant de l'ensemble des sciences de la communication et du langage, de la diffusion comme de la transmission des langues et des cultures. La revue est également ouverte à l'interdisciplinarité et notamment aux chercheurs issus des sciences sociales.

Sa vocation est de mettre en œuvre, dans les pays riverains de la Baltique (Allemagne, Danemark, Estonie, Finlande, Lettonie, Lituanie, Pologne, Russie, Suède) le *Programme Mondial de Diffusion Scientifique Francophone en Réseau* du GERFLINT, Groupe d'Études et de Recherches pour le Français Langue Internationale. C'est pourquoi elle publie des articles dans cette langue, mais sans exclusive linguistique et accueille, de façon majoritaire, les travaux issus de la pensée scientifique des chercheurs francophones de son espace géographique dont le français n'est pas la langue première. Comme toutes les revues du GERFLINT, elle poursuit les objectifs suivants : défense de la recherche scientifique francophone dans l'ensemble des sciences humaines, promotion du dialogue entre les disciplines, les langues et les cultures, ouverture sur l'ensemble de la communauté scientifique, adoption d'une large couverture disciplinaire, aide aux jeunes chercheurs, formation à l'écriture scientifique francophone, veille sur la qualité scientifique des travaux.

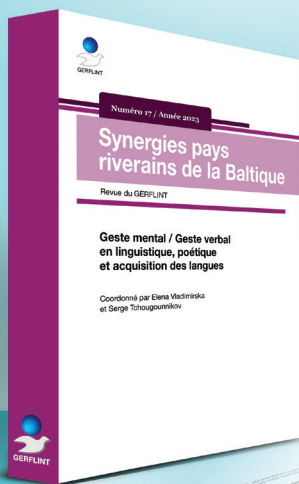
Libre Accès et Copyright : © *Synergies pays riverains de la Baltique* est une revue éditée par le GERFLINT qui se situe dans le cadre du libre accès à l'information scientifique et technique. Sa commercialisation est interdite. Sa politique éditoriale et ses articles peuvent être directement consultés et étudiés dans leur intégralité en ligne. Le mode de citation doit être conforme au Code français de la Propriété Intellectuelle. La Rédaction de *Synergies pays riverains de la Baltique*, partenaire de coopération scientifique du GERFLINT, travaille selon les dispositions de la Charte éthique, éditoriale et de confidentialité du Groupe et de ses normes les plus strictes. Les propos tenus dans ses articles sont conformes au débat scientifique et n'engagent que la responsabilité de l'auteur. Conformément aux règles déontologiques et éthiques du domaine de la Recherche, toute fraude scientifique (plagiat, auto-plagiat, soumission de texte artificiellement créé, retrait inopiné de proposition d'article sans en informer dûment la Rédaction) sera communiquée à l'entourage universitaire et professionnel du signataire de la proposition d'article. Toute procédure irrégulière entraîne refus systématique du texte et annulation de la collaboration.

Périodicité : annuelle
ISSN 1768-2649 / ISSN en ligne 2261-2769

Directeur de publication Jacques Cortès, Professeur honoraire, Université de Rouen Normandie, France Coordination éditoriale générale et révision du numéro Sophie Aubin, Universitat de València, Espagne	Comité scientifique Guillaume Carbou (Université de Bordeaux, France), Alicja Kacprzak (Université de Łódź, Pologne), Kaia Sisask (Université de Tallinn, Estonie), Anu Treikelder (Université de Tartu, Estonie), Elena Vladimirska (Université de Riga, Lettonie).
Rédactrice en chef Ana-Maria Cozma, Université de Turku, Finlande Rédactrice en chef adjointe Aleksandra Ljalikova, Université de Tallinn, Estonie Secrétaire de rédaction Kateryn Mänd, Université de Tallinn, Estonie	Comité de lecture pour ce numéro Emma Alvarez-Prendes (Université d'Oviedo, Espagne), Abdelhadi Bellachhab (Université de Nantes, France), Céline Benninger (Université de Strasbourg, France), Mélanie Buchart (Université d'Helsinki, Finlande), Daniela Capin (Université de Strasbourg, France), Jean-Michel Fortis (Université Paris 7, France), Jelena Gridina (Université de Lettonie, Lettonie), Yana Grinshpun (Université de la Sorbonne nouvelle, France), Olivia Guérin (Université d'Aix-Marseille, France), Elizaveta Khatchatouryan (Université d'Oslo, Norvège), Mustapha Krazem (Université de Lorraine, France), Christiane Marque-Pucheu (Sorbonne Université, France), Thierry Ponchon (Université de Reims, France), Sophie Vassilaki (l'INALCO, France), Hélène Vassiliadou (Université de Strasbourg, France)..
Titulaire et Éditeur : GERFLINT Siège en France GERFLINT 10 rue Chartraine 27 000 Évreux - France www.gerflint.fr gerflint.edition@gmail.com Siège de la Rédaction Université de Tallinn Institut de langues et cultures germaniques et romanes Narva mnt. 29, 10120, Estonie. Contact : synergies.baltique@gmail.com	Patronages et partenariats Fondation Maison des Sciences de l'Homme de Paris (FMSH, <i>Projets soutenus</i>), EBSCO Publishing (EDS), HAL science ouverte / auréHAL : GERFLINT, Structure de recherche 1083465 (Ministère de l'enseignement supérieur et de la recherche, CNRS, Inria, Inrae), ProQuest-Clarivate, Sciences Po Lyon (Partenariat institutionnel pour Mir@bel), Zenodo (CERN, OpenAIRE).
	Numéro financé par le GERFLINT.

PROGRAMME MONDIAL DE DIFFUSION SCIENTIFIQUE FRANCOPHONE EN RÉSEAU

Synergies pays riverains de la Baltique n° 17 / 2023
<https://gerflint.fr/synergies-pays-riverains-de-la-baltique>



Indexations et référencements

ABES (SUDOC)
Data.bnf.fr
Ebsco : Communication Source
Ebsco : Communication & Mass Media Index
Ent'revues
ERIH PLUS
HAL Science ouverte
ISSN Portal / ROAD
JournalSeek
JUFO (Publication Forum, Finlande)
Linguistics & Language Behavior Abstracts (LLBA)
Lin|gu|is|tik portal
LISEO (France éducation internationale)
MIAR
MLA
Mir@bel
ProQuest Central
SHERPA-RoMEO
The Register for Scientific Journals, Series and Publishers - Levels 1, 2 (Norwegian Directorate for Higher Education and Skills)
Ulrichsweb
ZDB
Zenodo

Disciplines couvertes par la revue

- Ensemble des Sciences Humaines et Sociales
- Culture et communication internationales
- Sciences du langage
- Littératures francophones
- Didactologie-didactique de la langue-culture française et des langues-cultures
- Éthique et théorie de la complexité



Synergies pays riverains de la Baltique n° 17 / 2023
ISSN 1768-2649 / ISSN en ligne 2261-2769

Geste mental / Geste verbal en linguistique, poétique et acquisition des langues

Coordonné par Elena Vladimirska et Serge Tchougounnikov

Sommaire

Elena Vladimirska, Serge Tchougounnikov	7
Introduction. <i>Geste verbal</i> et <i>geste mental</i> dans une perspective interdisciplinaire et transversale de l'activité du langage	
Serge Tchougounnikov, Eva Werth	23
La conscience gestuelle : geste, transformation, expression. Le geste verbal chez Ernst Cassirer et dans la poétique formaliste	
Samir Bajrić, Isabelle Monin	39
Le vouloir-dire en tant que geste verbal et cognitif	
Peiyao Xiong	53
La mécanique intuitionnelle repose-t-elle nécessairement sur le tenseur binaire radical ?	
Yiqing Meng	71
Du geste mental au geste verbal, de la catégorisation cognitive à la catégorisation linguistique : nouvelle approche pour analyser les faits de langue chinoise	
Romane Peignier	85
La cacophonie du geste dans les bandes dessinées et jeux vidéo, entre interjections et onomatopées	
Olga Billere	101
Sur la catégorisation des proverbes français/lettons/russes en tant que gestes verbaux	
Elodie Vargas	119
L'activisme écologique des jeunes sur les réseaux sociaux ou la mise en scène de soi	
Isabelle Monin, Damien Deias	135
La communication non verbale en contexte scolaire : (dis)joindre le geste et la parole ?	
Dubravka Saulan	147
Construction et acquisition de contenus sémantiques par l'illustration des gestes dans les livres jeunesse	

Varia

Daina Turlā-Pastare	161
L'identité sémantique et la variation du marqueur letton <i>it kā</i> : analyse sémantique et énonciative du corpus de letton moderne	
Sonja Moalla	179
Manières d'aborder la liberté : comparaison des versions française, anglaise et arabe de la chaîne transnationale <i>France24</i>	

Compte rendu

Rea Peltola	201
Gaïdig Dubois, <i>La nature du RESTER en finnois et en français</i> , Thèse de doctorat, sous la direction de Jaakko Leino, Meri Larjavaara et Christiane Marque-Pucheu, Université de Helsinki / Sorbonne Université, 2023	

Annexes

Profils des auteurs.....	207
Projet pour le numéro 18 / 2024	213
Consignes aux auteurs.....	217
Publications du GERFLINT.....	221



ISSN 1768-2649

ISSN en ligne 2261-2769

Introduction. *Geste verbal et geste mental* dans une perspective interdisciplinaire et transversale de l'activité du langage

Elena Vladimirska

Université de Lettonie, Lettonie

jelena.vladimirska@lu.lv

<https://orcid.org/0000-0003-0729-1958>

Serge Tchougounnikov

Université de Bourgogne, France

serge.tchougounnikov@yahoo.fr

La tradition linguistique occidentale a très tôt posé le geste comme le matériau naturel expressif et comme la source du langage phonique. Pour ne citer qu'un seul exemple de cette tradition séculaire : pour Condillac, le « langage d'action », le langage des gestes ou le « premier langage » qui fournit les signes « motivés par la nature », est vu comme le fondement des signes « artificiels » tardifs. Ainsi, les « gestes phoniques » précèdent au « langage des mots » : il y a d'abord les gestes phoniques (« les accents qui se forment sans aucune articulation »), communs au langage d'action et au langage des mots et servant à l'expression des « sentiments de l'âme ». Ensuite, les hommes « peignent » les choses au moyen des sons : les premiers mots sont des « images sensibles » qui, de leur côté, constituent la base pour d'ultérieures formations analogiques « artificielles » (Condillac, 1948 : 61).

Cependant, depuis les débuts du structuralisme, la linguistique européenne - et surtout la linguistique française - se démarque de la psychologie et de l'histoire. Par conséquent, les gestes, ainsi que l'intonation, ont été marginalisés comme relevant du plan de la *parole*, laquelle, contrairement à la *langue* dans la dichotomie saussurienne, ne pouvait constituer un objet de la linguistique au sens propre. Ainsi, le mimique-gestuel se voit encore souvent rangé sous l'étiquette de la *communication non verbale*, *para-verbale*, et reste réservé essentiellement aux études psychologiques, éthologiques, etc., où il est appréhendé avec toute sorte de manifestations et d'attitudes corporelles, telles que sourires, larmes, rougeurs, hoquets, etc.

Or, la linguistique actuelle, après avoir réhabilité la prosodie à la suite de l'émergence des études de l'oral, remet également en cause l'approche du geste comme phénomène exclusivement paralinguistique et complémentaire à une expression verbale, et manifeste un intérêt croissant pour l'étude du rapport profond et complexe qui unit le geste et le langage. Ainsi, dans sa conférence

« Gestes mentaux et réseaux symboliques : à la recherche des traces enfouies dans l'entrelacs du langage », Culioli (2011) évoque l'existence d'une activité interne corporelle, sensorimotrice à laquelle l'on n'a pas accès : « Il existe un certain nombre d'opérations mentales liées à notre système sensoriel, dont nous n'avons pas conscience, mais qui sont très anciennes, et dont il nous faut [...] prendre conscience. » (Culioli, 2018 : 68). Il s'agit donc d'étudier l'activité du langage comme « le produit d'une activité symbolique par gestes, selon un processus de transmutation d'une sensori-motricité intériorisée en représentations mentales et dont les termes linguistiques sont des traces verbales » (Ducard, 2009 : 5).

Ce numéro invite à une réflexion sur les notions de geste verbal et de geste mental dans une perspective interdisciplinaire et transversale de l'activité du langage. Autrement dit, nous proposons une étude de l'activité du langage telle qu'elle se laisse appréhender à travers le geste. L'originalité de notre entreprise consiste ainsi en l'appréhension du geste non seulement en opposition ou en complémentarité à une expression verbale, mais aussi en tant qu'indice du même ordre que les marqueurs linguistiques.

En envisageant les gestes dans une perspective interdisciplinaire et multilingue, les études réunies relèvent aussi bien de la linguistique que de l'analyse du discours, de la neurolinguistique, de la poétique formelle, de la néoténie linguistique, etc., apportant ainsi un nouvel éclairage quant à la place du geste dans l'activité du langage.

La présente introduction propose, tout d'abord, un aperçu historique des idées relatives au thème du geste et du langage ; ensuite, elle dressera l'état actuel de la question ; finalement, dans la dernière partie, nous ferons une brève présentation des articles des contributeurs à ce numéro.

Aperçu historique

À travers l'histoire de la linguistique, le gestuel a été traditionnellement perçu comme l'étape primitive et spontanée de l'évolution du langage. Les idéologues - dont Destutt de Tracy - affirment que « tout système de signes peignant directement les idées, est une vraie langue ou langage » et quand il pose la prééminence du « langage d'action naturel » : « Le langage d'action est donc le langage originaire ; il est composé de gestes, de cris, d'attouchements ; il s'adresse à la vue, à l'ouïe, au tact » (Destutt de Tracy, 1817 : 48).

La plus grande impulsion à la réflexion sur le geste a été donnée, d'une part, par les psychologues et les linguistes allemands dans la seconde partie du XIX^e et

au début du XX^e siècle, et, d'autre part, par les formalistes russes de la première moitié du XX^e siècle. Sans prétendre à une exhaustivité de la présentation des idées de l'époque, nous passerons en revue celles qui ont le plus marqué le domaine qui nous concerne.

Déjà dans la première moitié du XIX^e siècle, la psychologie de Herbart pose le langage comme source du sentiment d'intériorité et du jugement de la connaissance et définit le sujet comme « un point de rencontre entre représentations ». Cette définition entraîne une réévaluation du rapport de l'esprit et du corps : les gestes, les mouvements corporels, c'est-à-dire la rencontre du corps et du monde environnant, se situent à l'origine de l'émergence de la spatialité et de la temporalité (Trautmann-Waller, 2006 : 67).

Dès la seconde moitié du XIX^e siècle, à l'âge proprement psychologique de la linguistique, Johannes Müller (1801-1856), W. von Kempeln et H. Lotze décrivent le langage comme « simple formation supplémentaire et très étrange d'un mouvement réflexe né à l'origine d'une façon purement mécanique » : c'est dans ce sens que le langage serait « un produit psychique involontaire » (cité dans : Trautmann-Waller, 2006 : 112-113).

Le courant psychologique en sciences du langage donne une interprétation particulière des termes de « peinture par les sons » (*Lautmalerei*) de « métaphores sonores » (*Lautmetapher*) - termes qui apparaissent, en particulier, chez Heymann Steinthal. Steinthal (1881) pose le principe onomatopéique comme celui de la création primitive du langage. Pour lui, l'onomatopée n'est nullement une écriture intentionnelle par les sons (*Lautmalerei*) ou les métaphores sonores (*Lautmetapher*). L'onomatopée relèverait de la similitude des sentiments qui accompagnent, d'un côté, la perception ou la production du son, et, de l'autre côté, la perception de l'objet (Bumann, 1965 : 78).

Heymann Steinthal (1823-1899) lie le phénomène du « geste langagier » à l'« étape pathognomique » du développement du langage, c'est-à-dire à l'étape de la « forme interne pure ». Les productions langagières reflètent alors une représentation « pathognomique » ou anormale des perceptions. À cette étape, le langage est « un mimétisme phonique » (*Lautmimik*), c'est-à-dire un reflet des sentiments des perceptions (*Wahrnehmungsgefühle*). C'est à travers ce mimétisme phonique que la langue représente le contenu de perceptions (*Wahrnehmungsinhalt*). C'est ainsi que, selon Steinthal, l'évolution du langage passe de l'« étape pathognomique » à l'étape de la « caractérisation » (Steinthal, 1881 : 396-431).

Hermann Paul (1846-1921), le chef de file des néogrammairiens allemands, accentue la nature « intentionnelle » des gestes : selon lui, les « mots primitifs » sont

les interjections dont la nature exclamative est associée à l'expression inachevée, expression qui se trouve plus tard reprise dans les propositions achevées. Ces manifestations primitives de la conscience sont privées des caractéristiques fondamentales des formations langagières tardives. En effet, il ne peut y avoir d'activité intentionnelle qu'à partir du moment où l'individu prend conscience du fait que les moyens employés lui permettent d'atteindre un but précis. Ce sont les gestes, spontanément utilisés pour attirer l'attention des interlocuteurs au contexte des interjections, ces « mots primitifs » ou encore des « sons réflexes », qui fixent les représentations et contribuent à l'émergence de l'intentionnalité dans le langage. Quand un tel son-réflexe est perçu par les autres individus simultanément avec des perceptions sensibles qu'il conditionne, alors une liaison peut être établie entre ces deux instances - son et perception. Cette liaison médiatisée par l'excitation et fixée dans le geste permet d'établir une relation causale entre les deux unités qui peut être perçue par d'autres individus comme une réalité factuelle (Paul, [1880] 1995 : 183). On retrouve l'écho de ces idées bien plus tard, dans la théorie de la communication ostensive-inférentielle élaborée par Sperber et Wilson (1989). En partant de la capacité de l'homme d'avoir des états mentaux et de les attribuer à autrui, la théorie de la pertinence rapproche un énoncé linguistique d'un geste physique en avançant que l'un et l'autre constituent des indices à partir desquels, dans un contexte donné, l'auditeur infère le vouloir dire du locuteur.

Pour Wilhelm Wundt (1832-1920), le « geste langagier » est un « miroir de l'âme » en ce qu'il permet une expression immédiate sans médiation du langage. Le langage gestuel de signes est une survivance de l'état antérieur du langage (Wundt, 1900, B. 1 : 73-79). Ainsi, le « geste » 1) est associé à l'état archaïque du langage, c'est une étape ancienne de son évolution (*Ibid.* : 132) ; 2) il fait partie de l'instinctif : le geste est pensé comme un accompagnement instinctif du langage oral (*Ibid.* : 218-219) ; 3) il est associé à l'affectif : c'est la forme essentielle de manifestation des affects (*Ibid.* : 86-87) ; 4) il est posé comme une opposition par rapport à l'arbitraire ; il est pensé comme un élément qui conduit à la compréhension directe immédiate (*Ibid.* : 151-152). Le geste remonte originellement à une décharge instinctive d'énergie ; par la suite, le geste se trouve associé par son émetteur à un affect précis, à une perception vécue. Finalement, le geste devient un symbole, un équivalent d'un mot, pour désigner un affect précis. Le « geste langagier » est fortement lié au « sentiment », c'est-à-dire, au stade pré-réflexif et pré-représentationnel du développement psychique. En effet, pour Wundt le geste et la mimique sont des formes de décharge d'énergie psychique réalisée à l'aide de sons. Ils se transforment en une expression consciente des sentiments dans la mesure où les gestes se trouvent associés aux états distincts de la conscience.

En outre, l'expression mimique involontaire se caractérise par une transparence qui remonte à l'inconscient, aux couches psychiques primitives. Comme l'intonation, la mimique est spontanée, elle n'est pas soumise à la volonté individuelle (*Ibid.* : 33-37).

D'un côté, on peut constater dans le gestuel le lien entre la mimique et le « sentiment », ce lien étant d'origine instinctive ou naturelle, voire organique. De l'autre côté, le gestuel est lié au phonique, aux « sons-reflexes », car la mimique s'accompagne d'interjections de certains sons particuliers. Ces interjections et ces sons naturels se situent dans la continuité de la mimique, ils révèlent les mêmes origines instinctives. Ainsi, l'optique psychologique de cette période souligne la continuité entre la mimique, le gestuel et les sons d'accompagnement (*Ibid.* : 244-250).

En 1934 Karl Bühler (1879-1963) consacre traditionnellement un des paragraphes de sa *Sprachtheorie* au « langage onomatopéique » (*die Lautmalende Sprache*) (Bühler, [1934] 1982 : 195). Didier Samain traduit *Lautbild* par « image phonique », *Lautmalerei* par « onomatopée, procédé onomatopéique » (cité dans Bühler, [1934] 2009 : 613). Bühler distingue deux types de mots « phonétiquement expressifs » : les mots qui se caractérisent par la « reproduction fidèle » au phénomène originel (*Erscheinungstreue*) et les mots qui se caractérisent par la « reproduction analogique » par rapport au phénomène, ce qui revient à distinguer deux types de reproduction : « reproduction fidèle du phénomène » (*erscheinungstreue Wiedergabe*) et « reproduction analogique ou fidèle à la forme générale » (*relationstreue Wiedergabe* ou *gestaltstreue Wiedergabe*) (*Ibid.* : 206-208).

Bühler regroupe dans le premier type le lexique relatif à divers bruits (*Geräuschnamen*) : par exemple, les verbes tels que *klappern* (claquer, cliqueter) ; les « gestes langagiers » désignés ainsi par référence à Wundt (*Lautgebärden*) : *ächzen* (gémir, geindre), *jauchzen* (jubiler, pousser des cris de joie), *kichern* (glousser, rire d'un rire étouffé) ; les cris et les noms des animaux (*Tierschreie* et *Tiernamen*) : *blöcken* (bêler, beugler, mugir), *wiehern* (hennir), *Kuckuck* (coucou). Le second type comporte, selon Bühler, un vaste groupe de mots « relativement fidèles » tels que : *baumeln* (pendiller), *schlendern* (traîner, flâner), *torkeln* (tituber), *schlottern* (vaciller, trembler), *flimmern* (scintiller), *huschen* (passer rapidement, glisser), *wimmeln* (fourmiller, grouiller), *kribbeln* (picoter, chatouiller), *krabbeln* (grouiller, chatouiller). Ces mots imitent approximativement l'objet qu'ils désignent, généralement ils transposent un phénomène non-acoustique sur le plan acoustique ; par exemple, *flimmern* (scintiller) est un phénomène optique et *kribbeln* (chatouiller) est un phénomène tactile. Ces mots reproduisent divers types d'images et de mouvements dynamiques. Ils ne se rapportent pas à une perception sensible

spécifique, car ils fusionnent les données en provenance de plusieurs organes des sens. Bühler y voit la reproduction « fidèle à la relation ou à la structure et non au phénomène » : « nicht eine erscheinungstreue, sondern “nur” eine relationstreue (oder gestaltreue) Wiedergabe » (*Ibid.* : 208). Bühler se réfère dans ce contexte aux termes wundtians d’« imitation par le son » (*Schallenachahmung*) et d’« images sonores » (*Lautbilder*). Bühler, pour qui ce type de formation relève des phénomènes de synesthésie, considère que toute reproduction « matériellement fidèle » comporte une plus ou moins grande quantité de reproduction relativement fidèle : en revanche, le contraire n’est pas vrai (*Ibid.* : 208. Cf. aussi : Bühler, 2009).

En poétique et stylistique, la notion de « geste verbal » s’est puissamment révélée dans l’approche formelle, notamment chez les formalistes russes du début du XX^e siècle. Révélant de profondes affinités avec la tradition psycholinguistique et ethnopsychologique allemande, tout particulièrement avec la théorie du langage gestuel de Wundt, les formalistes entreprennent les recherches théoriques et empiriques concernant le rapport entre geste et langage, en développant les concepts de « geste sonore » et de « mouvement expressif ».

Une autre source importante de la notion de « mouvement expressif » dans le formalisme russe est à rechercher dans les travaux du phonéticien allemand Eduard Sievers (1850-1932). Le « geste phonique » joue également le rôle important dans sa conception dite « analyse du son » (*Schallanalyse*) et la notion de « philologie de l’écoute » qu’il a développée (voir Sievers, 1924 ; voir aussi Tchougounnikov, 2007 : 145-162). Voici comment Sievers présente l’évolution du langage : de l’émotion comme phénomène primaire naît le geste accompagné d’un son (*Lautgebärde*) qu’il faut prendre littéralement comme simultanéité d’un geste et de la profération d’un son. La différenciation accentuelle au sens le plus large va de pair avec ce geste langagier y compris sur le plan de l’intonation et de la durée. De là découle sur le plan purement sonore le jeu de la finale du mot qui relève des doublons de la langue parlée et, d’autre part, les formules d’accentuation des classes morphologiques (cité dans : Frings, 1966 [1933] : 47-48). Mais la réalisation sonore du langage est elle aussi porteuse de sens en elle-même, elle est, en tant que forme l’expression directe d’une dimension propre du sens, l’expression physiognomonique de l’homme parlant. C’est avant tout cette dimension du sens qui est saisie par l’analyse du son (*Schallanalyse*) et ses concepts. La réalisation sonore du langage est une expression physiognomonique, de même que le geste est l’expression d’« un mouvement de l’âme ». Cette réalisation sonore fonde aussi le contenu sémantique langagier qui est enfermé en elle et qu’elle déploie dans le *Logos* (*Ibid.* : 48).

On retrouve les « mouvements expressifs » jusque dans le domaine de la théosophie : ainsi, Rudolf Steiner (1861-1925), fondateur de l’anthroposophie,

expose en 1907 le programme de sa nouvelle science dite « eurythmie », définie comme un « art entièrement nouveau » qui cherche à exprimer en mouvements précis des qualités sonores et verbales. Cet art posé comme « un langage et un chant visibles » se rattache à la physiologie de la parole, aux mouvements qui sous-tendent la parole et le chant ; son effet se fonde sur l'idée selon laquelle tout l'organisme participe à la prononciation accentuée des sons du langage qu'il accompagne « de sa propre résonance » (Steiner, 1945 : 83-85, 152-165 ; voir aussi Steiner, 1927).

C'est Evgueni Polivanov qui semble être le premier parmi les formalistes à employer explicitement cette notion de « geste ». Il est significatif qu'il le fasse en se référant directement à W. Wundt. Polivanov aborde la question des gestes et du langage dans son article de 1916, consacré à l'étude du japonais. À côté des gestes langagiers (*jazykovye žesty*) proprement dits, Polivanov distingue les « gestes sonores » (*zvukovye žesty*) qui n'ont en réalité rien de gestuel, puisqu'il s'agit là de phénomènes propres au langage parlé : « il ne s'agit pas de gestes que nous avons à l'esprit, mais des éléments du discours oral (des mots ou des parties de mots) dont le rôle dans le langage est similaire au rôle d'un geste. » (Polivanov, [1916] 1974 : 275).

En réalité, chez les formalistes, il n'est pas tant question du *geste* en tant que tel, mais du « geste sonore » (*zvukovoj žest*). Le « geste sonore » - une notion centrale de la doctrine formaliste - a été abondamment commenté par les différentes figures du groupe. Pour V. Chklovski [Šklovskij], le geste sonore est lié aux procédés de « l'instrumentalisation sonore ». En outre, ce concept est lié aux procédés de l'articulation où « les organes de parole accomplissent les gestes imitatifs » et de « l'instrumentalisation sonore » : pour lui, les textes littéraires se donnent comme des combinaisons de sons, des mouvements articulatoires et des « idées ». Par conséquent, l'« idée » dans l'œuvre d'art verbale est un matériau au même titre que le versant articulatoire et sonore du morphème (voir V. Šklovskij, « Le lien des procédés de la construction du sujet avec les procédés généraux du style » (1916) dans : Striedter, 1969 : 106). L. Jakoubinski définit le geste ainsi que la mimique et d'autres réactions motrices comme des systèmes communicatifs non-linguistiques résultant d'une réduction partielle du message linguistique et appartenant ainsi à « la parole dialogique » (voir Jakoubinski, « *Sur la parole dialogique* » (1923) dans : Jakoubinski, 1986 : 122-128, 183-193). O. Brik, quant à lui, parle de la gesticulation (mimique, réactions motrices) comme d'un système de signalement accompagnant la « visée verbale », qu'il compare à l'« impulsion rythmique » considérée comme l'un des moyens d'augmenter la matérialité ou la « palpabilité » du langage poétique (voir O. Brik, « Rythme et syntaxe » (1927) dans : Stempel, 1972 : 167).

Chez B. Eixenbaum, la notion de « geste verbal » opère dans un type particulier de narration qui tend non seulement à réaliser une narration mais aussi à reproduire les mots sur le plan mimétique et articulatoire. Les propositions sont choisies et enchaînées surtout selon le principe de la parole expressive où le rôle particulier appartient à l'articulation, à la mimique, aux « gestes sonores » et à la « sémantique sonore » indépendante de la signification linguistique (voir B. Eixenbaum, « Comment est fait le Manteau de Gogol » (1918), dans : Striedter, 1969 : 128). Pour J. Tynianov, le « geste sonore » est une « déformation » et un dispositif particulier qui sert à produire un changement sémantique. Ainsi, le phénomène de « geste sonore » « qui suggère de façon extraordinairement convaincante les gestes réels » (Tynjanov, 1977 : 140), conduit à « l'extraordinaire expressivité du vers », et contribue à créer « l'impression de durée de l'articulation » (*Ibid.* : 140).

Les recherches théoriques et empiriques du formalisme ont redéfini le texte littéraire comme un enchaînement de « gestes verbaux ». Ce nouvel objet est essentiellement définissable comme l'engagement du corps dans la production du texte littéraire. Le formalisme cherche à formaliser la notion de « geste » à deux niveaux : au niveau linguistique, où il s'agit de définir le « geste » dans le système de la langue, et au niveau poétique, où il s'agit de définir le « geste » dans la construction des textes littéraires. Ainsi, le « geste verbal » désigne ici le dispositif corrélateur de deux séries hétérogènes, respectivement psychologique et physiologique ; c'est le « procédé » qui permet la rencontre de ces deux séries. Ainsi, le grand mérite du formalisme est d'avoir su reformuler le problème du rapport entre geste et langage en termes psychophysiques, dans une perspective typiquement cognitiviste (voir sur la notion de « geste » dans le formalisme : Romand et Tchougounnikov, 2008 : 223-236 ; Romand et Tchougounnikov, 2010 : 521-546 ; Tchougounnikov, 2009 : 231-248 ; Tchougounnikov, 2012).

État actuel de la question et la renaissance du « geste verbal »

La problématique du geste, de l'expression, des mouvements expressifs fait aujourd'hui un remarquable retour sur scène, nous permettant de parler d'une véritable renaissance des modèles élaborés au sein de la « tendance psychologique » en sciences humaines du tournant de XIX^e et XX^e siècles.

On peut citer dans ce contexte la réapparition des études portant sur les « mouvements expressifs » et le « geste verbal », qui ont été de grands sujets de l'âge psychologique de la science du langage. Ainsi, les recherches menées par Adam Kendon sur la relation entre le geste et le langage apparaissent incontournables (Kendon, 2004). En se référant explicitement aux études du « geste verbal » de

Wilhelm Wundt, Kendon reconnaît la typologie des gestes formulée par ce dernier entre les années 1870 et 1900 comme pertinente dans la perspective de son propre travail (Kendon, 2004, surtout le chapitre 4 : « Four contributions from the 19th century... » où il est question de l'apport de W. Wundt).

On peut mentionner aussi les travaux récents portant sur le rôle des gestes déictiques dans l'émergence du langage et de la pensée (Armstrong *et al.*, 1995 ; McNeill, 2000 ; Kita, 2003), ou encore les recherches sur la gestualité menées dans une perspective plutôt littéraire (Gfrereis et Lepper, 2007). Citons également le numéro n°5 des *Cahiers de linguistique analogique*, intitulé « Le signifiant gestuel : langues des signes et gestualité co-verbale » (Boutet et Cuxac, dir., 2008).

Les ouvrages récents dans ce domaine font apparaître le lien entre le phénomène du « geste verbal » et les nouvelles découvertes des neurosciences telles que, par exemple, les neurones miroirs. L'ouvrage coordonné par Stein Bråten en 2007 (Bråten, 2007), ou encore celui de Teresa Bejarano, publié à Amsterdam en 2011 (Bejarano, 2011) sont particulièrement caractéristiques à cet égard. Ainsi, l'étude de Teresa Bejarano insiste sur le rôle des neurones miroirs comme « un effet secondaire des mouvements auto-perceptibles » (Bejarano, 2011 : 15). Elle accentue l'importance des gestes déictiques dans la structuration du comportement et dans la formation des structures perceptives des enfants (*Ibid.* : 61-78). On y trouve l'exposé détaillé de la transition entre le jeu symbolique donnant lieu au développement des activités de simulation (*Ibid.* : 113-133) et le symbole linguistique (*Ibid.* : 137-160). On y trouve les preuves neurologiques des liens de ces processus avec l'émergence de la prédiction et de la syntaxe (*Ibid.* : 161-176). On y voit aussi apparaître un autre grand thème dont s'est beaucoup occupée la linguistique du XIX^e siècle, à savoir celui de la syntaxe psychologique. Enfin, l'auteur fonde sur le plan neuropsychologique les distinctions communicatives du discours telles que le thème et le rhème (ou le propos) (voir le chapitre « Programmtical, theme-rheme syntax : revising Frege and Vygotsky », *Ibid.* : 205-238) déjà introduites par les linguistes-psychologues du XIX^e siècle.

D'autres thèmes importants de la linguistique psychologique de cette période-là reçoivent aujourd'hui un développement à la suite des expériences des neurosciences : il s'agit des dispositifs tels que la « parole expressive » et la « parole interne » (*Ibid.* : 271-302) ; l'hypothèse faite sur le rôle évolutif de la syntaxe psychologique dans le processus de la grammaticalisation (*Ibid.* : 303-316) ; le rôle de la « parole rapportée » dans la syntaxisation complète (la construction de la syntaxe achevée) (*Ibid.* : 337-358).

En outre, les études récentes d'inspiration génétique portant sur l'origine du langage mobilisent en tant qu'outils explicatifs les phénomènes que la science du XIX^e siècle désignait par les termes de « mouvements expressifs » (*Ausdrucksbewegungen*) et de « gestes verbaux » (*Lautgebärde*). C'est le cas de l'étude *Les origines de l'esprit moderne* du psycholinguiste américain Merlin Donald (1991, traduction française 1999) et de l'étude « L'origine gestuelle du langage » du psycholinguiste néo-zélandais Michael Corballis (2001).

Bien évidemment, la question de l'origine du langage est loin d'être le seul axe de la réflexion sollicitant l'intégration des gestes dans des études linguistiques.

Pour la linguistique énonciative, notamment, il s'agit plutôt de « voir l'assise à partir de laquelle nous pouvons rendre compte de phénomènes que nous rencontrons au cours de l'étude de l'activité de langage. » (Culioli, 2018 : 62). En référence au terme « gestes mentaux » de Peirce et à la bipartition de Whitehead, Culioli introduit la problématique du rapport entre, d'une part, « notre activité sensori-motrice, et, d'autre part, nos gestes en vue d'une action ; à travers cela il y a une mobilisation de nos représentations (donc d'ordre mental), qui est insérée dans des situations existantes (donc : référenciation, au sens de « situer quelque chose », et non de recherche de référent), et toujours accompagnée de régulation - par rapport à ce que l'on est en train de faire, les commentaires qu'on en fait, les controverses avec autrui, etc. » (*Ibid.* : 62-63).

En s'inscrivant dans cette approche, les études effectuées récemment en linguistique énonciative et constructiviste intègrent dans leur analyse les indices tels que la direction du regard et les gestes de mains. On peut se référer ici, à titre d'exemple, à la théorie énonciative de l'intonation (Morel et Danon-Boileau, 1998) étendue à la théorie des valeurs énonciatives du regard et des gestes des mains (Morel, 2010). Fondée sur les données du corpus oral spontané, cette théorie est à l'origine d'une méthodologie de la recherche qui met l'accent sur la direction du regard et les mouvements des mains, ainsi qu'au moment précis où le regard quitte l'interlocuteur ou retourne vers lui, et/ou quand les mains se mettent en mouvement. Le type de geste est également pris en compte : geste de moulinet, capture rapide, geste en direction de l'interlocuteur la paume ouverte, dessin de l'objet dans l'espace, etc. L'observation de ces indices et de la régularité de leur distribution, ainsi que les différentes configurations qu'ils forment avec la prosodie révèle leur rôle primordial dans la segmentation des énoncés oraux, ainsi que dans la construction de l'espace énonciatif et dans l'activité cognitive de formulation (Morel, Vladimirska, 2014). Par conséquent, les gestes ne présentent pas désormais un phénomène secondaire par rapport à la sémantique, mais sont considérés comme des indices constitutifs de la construction du sens de l'énoncé, dans la mesure

où, à travers eux, on peut observer une mobilisation de nos représentations, ainsi que des régulations propres à l'activité énonciative, que ce soit sur le plan de la construction de l'objet du dire, ou sur le plan intersubjectif (Vladimirska et Turlă-Pastare, 2022 ; Vladimirska, à par. 2024).

Présentation des articles du numéro

Les contributions réunies dans le présent numéro proviennent de différents horizons tout en portant sur le rôle et la place des gestes dans la sémantique, l'analyse du discours, l'histoire des idées linguistiques et l'enseignement. Au croisement des disciplines, des approches et des méthodologies différentes, surgit, nous semble-t-il, un panorama large et diversifié permettant d'appréhender l'état actuel des études des gestes dans l'activité du langage.

Les deux premiers articles du numéro sont animés par des problématiques conceptuelles relatives aux gestes et mettent en rapport les différentes idées et approches théoriques en vue de trouver un cadre novateur et opérationnel aux études des gestes. Ainsi, Serge Tchougounnikov et Eva Werth, dans leur article *La conscience gestuelle : geste, transformation, expression*, se proposent d'étudier le *geste verbal* dans la perspective de la philosophie des formes symboliques de Cassirer et de l'esthétique formaliste européenne. Les auteurs s'interrogent notamment sur le rapport entre le modèle expressif de la conscience verbale fondé sur geste, et celui de la langue poétique dans le formalisme.

L'enjeu de l'article de Samir Bajrić et Isabelle Monin, *Le vouloir-dire en tant que geste verbal et cognitif*, consiste en la mise en rapport des études des gestes et des concepts de la néoténie linguistique. Les auteurs se focalisent sur ce qu'ils appellent « le continuum geste mental (cognitif) - geste verbal » et proposent un raisonnement qui conduit à un rapprochement conceptuel entre la psychomécanique du langage et la néoténie linguistique. Ce cadre théorique cognitif peut constituer, selon les auteurs, une perspective novatrice pour un large éventail de disciplines concernées par une étude des gestes, telle que la psychologie, l'éthologie, la biosémiotique, la sociologie, etc.

Les articles de Peiyao Xiong et de Yiqing Meng illustrent une approche cognitive des études du geste verbal. Peiyao Xiong, dans son article *La mécanique intuitionnelle repose-t-elle nécessairement sur le tenseur binaire radical*, considère les gestes mentaux comme « précédant l'acte de langage ». Reprenant à son compte le cadre théorique de la psychomécanique du langage de Guillaume, l'auteur se penche sur les fondements cognitifs et logico-algébriques du tenseur binaire radical de Guillaume, dans la perspective de la psychologie cognitive.

Toujours en référence à la linguistique cognitive, l'article de Yiqing Meng, *Du geste mental au geste verbal, de la catégorisation cognitive à la catégorisation linguistique : nouvelle approche pour analyser les faits de langue chinoise*, se veut lui aussi une réflexion sur *le geste verbal, le geste non-verbal et le geste mental*, tout en visant à éclaircir l'aspect mécanique impliqué dans l'acte de langage. Dans cette perspective, l'auteur s'intéresse tout particulièrement au « geste de catégoriser », considéré comme un des processus fondamentaux de la cognition. À partir des exemples de la langue chinoise, Yiqing Meng montre comment « le geste mental » est représenté linguistiquement dans les gestes verbaux.

Les articles de Romane Peignier et de Olga Billere portent tous les deux sur les problèmes de catégorisation en linguistique et montrent comment les gestes interviennent dans une étude sémantique des unités linguistiques.

Romane Peignier propose une caractérisation syntaxique et sémantique de deux catégories - les onomatopées et les interjections - à partir de leur emploi dans les bandes dessinées et les jeux vidéo. L'hypothèse avancée par l'auteur dans son article intitulé *La cacophonie du geste dans les bandes dessinées et jeux vidéo, entre interjections et onomatopées* consiste à traiter l'interjection en tant qu'une partie du discours prédicative, autonome d'un point de vue syntaxique, et qui a par ailleurs une portée énonciative (c'est-à-dire implique un énonciateur). L'interjection s'oppose ainsi à l'onomatopée, laquelle, quant à elle, présente un « geste imitatif » indépendant de la syntaxe. Le caractère imitatif de l'onomatopée, renvoyant au référent concret, use dans le système phonologique d'une langue donnée, en l'occurrence du français. Olga Billere, quant à elle, intitule son article *Sur la catégorisation des proverbes français/lettons/russes en tant que gestes verbaux* et propose une typologie des proverbes à partir des critères de perception des unités proverbiales en tant que gestes verbaux. L'auteur distingue ainsi cinq catégories de proverbes-gestes : déictique, représentationnel, de cadrage, de structuration et performatif, ce qui permet d'envisager ces unités dans une nouvelle perspective.

Les trois articles qui closent le numéro thématique portent un intérêt très marqué aux problèmes de la jeunesse, qu'ils abordent à travers le prisme des gestes : l'authenticité de certains discours d'engagement (Elodie Vargas), l'interaction en classe (Isabelle Monin et Damien Deias) et l'acquisition des langues à travers les livres (Dubravka Sulan).

L'article d'Elodie Vargas, *L'Activisme écologique des jeunes sur les réseaux sociaux ou la mise en scène de soi*, relève du cadre de l'analyse du discours. L'auteur analyse « la mise en scène de soi-même » sur Instagram de jeunes activistes

écologistes et s'interroge sur l'authenticité de leur performance, à travers l'analyse du rapport entre son contenu et sa dimension gestuelle. En constatant une certaine inadéquation entre les manifestations kinésiques et le contenu discursif, l'article nous invite à réfléchir sur intertextualité sémiotique/multimodale que révèle le discours écologiste actuel ainsi que sur le « fond aperceptif générationnel et auto-centré » dont témoigne l'aspect mimique-gestuel.

Comme le suggère son titre, l'article de Isabelle Monin et Damien Deias, *La communication non-verbale en contexte scolaire : (dis)joindre le geste et la parole ?* analyse l'aspect non-verbal de la communication en classe, en s'interrogeant sur le rapport entre les postures, les gestes et les déplacements des enseignants lors d'une séance pédagogique d'une part, et la réussite de celle-ci d'autre part. À partir de l'observation des situations de classe, les auteurs montrent la complexité de l'entreprise qui consiste à « piloter » la classe et insistent sur l'importance de la prise en compte du non verbal dans la formation des enseignants.

Quant à l'article de Dubravka Saulan, intitulé *Construction et acquisition de contenus sémantiques par l'illustration des gestes dans les livres jeunesse*, il porte sur la représentation des gestes basiques dans des livres jeunesse, qu'il appréhende en rapport avec le processus de l'acquisition des verbes auxquels ces gestes renvoient. Cette étude, relevant du cadre théorique de la sémiolinguistique et de la néoténie linguistique, se réfère également aux données récentes des neurosciences, telles que le fonctionnement des neurones miroirs. L'auteur insiste sur l'importance de l'étude de la tripartition allant du *geste corporel* au *geste mental*, et, ensuite, du *geste mental* au *geste verbal* dans une perspective générale de l'acquisition par un enfant d'une ou de plusieurs langues.

Bibliographie

- Armstrong, D, Stokoe, W., Wilcox, S. 1995. *Gesture and the nature of language*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Aucouturier, M. 1994. *Le formalisme russe*. Paris: PUF.
- Bejarano, T. 2011. *Becoming human. From pointing gestures to syntax*. Amsterdam : John Benjamins Publishing.
- Boutet, D., Cuxac, Ch. (dir.) 2008. *Le signifiant gestuel : langues des signes et gestualité co-verbale*, *Cahiers de linguistique analogique*, n°5.
- Bråten, S. (dir.). 2007. *On being moved: from mirror neurons to empathy*. Amsterdam: John Benjamins Publishing Company.
- Brik, O. [1927] 1972. Ritm i sintaksis. In : Stempel, Wolf-Dieter (hrsg.): *Texte der russischen Formalismus*, B. 2, München: Wilhelm Fink Verlag.
- Bumann, W. 1965. *Die Sprachtheorie Heymann Steinthals*. Meisenheim am Glan: Verlag Anton Hain.

Bühler, K. [1934] 1982. *Sprachtheorie*. Stuttgart: Fischer.

Bühler, K. 2009. *Théorie du langage*, Préface par Jacques Bouveresse, Présentation par Janette Friedrich, Traduction de l'allemand, notes et glossaire par Didier Samain. Marseille : Agone.

Cassirer, E. [1923] 1972. *La philosophie des formes symboliques*. Tome 1. *Le langage*. Paris : Minuit.

Cassirer, E. [1923] 1972-2. *La philosophie des formes symboliques*. Tome 3. *La phénoménologie de la connaissance*. Paris : Minuit.

Condillac, E. [1746] 1948. *Essai sur l'origine des connaissances humaines*, dans *Œuvres philosophiques de Condillac*, G. Le Roy éd., t. 1, Paris : PUF.

Corballis, M. 2001. « L'origine gestuelle du langage ». *La Recherche*, n° 341.

Culioli A. 2018. *Pour une linguistique de l'énonciation*. Tome 4, *Tours et détours*. Limoges : Lambert Lucas.

Culioli A. 2011. *Gestes mentaux et réseaux symboliques : à la recherche des traces enfouies dans l'entrelacs du langage* (Conférence retranscrite par R. Camus).

Destutt de Tracy, A. 1817. *Principes logique, ou recueil de faits relatifs à l'intelligence humaine*. Paris: V. Courcier.

Donald, M. 1991. *Origins of Modern Mind: Three Stages in the Evolution of culture and Cognition*. Harvard University Press.

Ducard D. 2009. « Le graphe du geste mental dans la théorie énonciative d'A. Culioli ». *Cahiers parisiens - Parisian Notebooks*, 5, p. 555-576. halshs-01146448v2.

Ducard, D. 2011. « N'importe quoi ! Le hors-sujet de l'énonciation ». In : Patrick Dendale *et al.* (dir.), *La prise en charge énonciative*, De Boeck Supérieur, p. 183-198.

Eixenbaum, B. [1919] 1969. « Kak sdelana Šinel' Gogol'a ». In: J. Striedter (dir.), *Texte der russischen Formalisten*. Band 1. München: W. Fink Verlag.

Frings, Th. 1933. « Eduard Sievers ». In: *Portraits of linguists for the history of eastern Linguistics, 1746-1963*, ed. by Thomas A. Sebeok. 1966. Vol. II. Bloomington and London: Indiana University Press.

Gfrereis, H., Lepper, M. 2007. *Deixis: vom Denken mit dem Zeigerfinger*. Göttingen: Wallstein Verlag.

Jakoubinski, L. 1986. *Jazyk i ego funkcionirovanije. Izbrannye raboty*. Moskva: Nauka.

Kendon, A. 2004. *Gesture: visible action as utterance*. Cambridge University Press.

Kita, S. (dir.). 2003. *Pointing: where language, culture, and cognition meet*. Mahwah: Lawrence Erlbaum associates publishers.

McNeill, D. (dir.). 2000. *Language and Gesture*. Cambridge: Cambridge University Press.

Morel, M.-A., Danon-Boileau, L. 1998. *Grammaire de l'intonation*. Paris : Ophrys.

Morel, M.-A. 2010. « Structure coénonciative du texte oral dialogué : intonation, syntaxe, regard et geste » In : *Directions actuelles en linguistique du texte. Actes du colloque international de Cluj*, S.L. Florea, C. Papahagi, L. Pop, A. Curea (dir.), Cluj-Napoca : Casa Cartii de Stiinta II, p. 9-22.

Morel M.-A., Vladimirska, E. 2014. « Intonation and gesture in the segmentation of speech units: The discursive marker vraiment: integration, focalisation, formulation ». In : S. Pons Boerderia (dir.), *Discourse Segmentation in Romance Languages*. Amsterdam: John Benjamins, p.185-218.

Paul, H. [1920] 1970. *Prinzipien der Sprachgeschichte*. Tübingen: Max Niemeyer Verlag.

Polivanov, E. [1916] 1974. *Selected works: articles on general linguistics*. Compiled by A.A. Leontev. The Hague, Paris: Mouton.

Romand, D., Tchougounnikov, S. 2008. « Quelques sources psychologiques allemandes du formalisme russe : le cas des théories de la conscience ». In : *Langage et pensée : Union soviétique années 1920-1930, Cahiers de l'ILSL*, n° 24, Université de Lausanne, p. 223-236.

- Romand, D., Tchougounnikov, S. 2010. « Le formalisme russe, une séduction cognitive ». In : *Cahiers du Monde russe*, n° 51/4, W. Berelowitch et M. Espagne (dir.), *Sciences humaines et sociales en Russie à l'Âge d'argent : quelques figures de transferts*, p. 521-546.
- Sievers, E. 1924. *Ziele und Wege der Schallanalyse. Zwei Vorträge von E. S.*, Heidelberg, Carl Winter's Universitätsbuchhandlung.
- Šklovskij, V. 1990. *Gamburgskij sčët*. Moskva: Sovetskij pisatel.
- Steinthal, H. 1855. *Grammatik, Logik und Psychologie. Ihr Prinzipien und ihr Verhältnis zu einander*. Berlin: Fer. Dümmler's Verlagsbuchhandlung.
- Sperber, D., Wilson, D. 1986. *La Pertinence : communication et cognition*. Paris : Les Editions de Minuit.
- Steiner, R. 1927. *Eurythmie als sichtbare Sprache*, Dornach, Philosophisch-Anthroposophischer Verlag am Goetheanum.
- Steiner, R. 1945. *Pädagogischer Kurs*. Bern: Troxler-verlag.
- Steinthal, H. 1881. *Abriss der Sprachwissenschaft. Einleitung in die Psychologie und Sprachwissenschaft. Erster Teil. Die Sprache im Allgemeinen* (Zweite Auflage), Berlin: Ferd. Dümmlers Verlagsbuchhandlung, Harrwitz und Gossmann.
- Steinthal, H. 1888. *Der Ursprung der Sprache. Im Zusammenhange mit den letzten Fragen alles Wissens. Eine Darstellung, Kritik und Fortentwicklung dre vorzüglichsten Ansichten*, Berlin: Ferd. Dümmlers Verlagsbuchhandlung.
- Tchougounnikov, S. 2007. « Eduard Sievers et la phonétique allemande du début du XXème siècle. Les sources allemandes des théorisations russes de la charpente sonore du langage ». In : *Histoire. Épistémologie. Langage*, t. XXIX, Fascicule 2, Paris : Université de Paris-7, p. 145-162.
- Tchougounnikov, S. 2009. « La psychologie allemande dans la généalogie du formalisme russe ». In : C. Trautmann-Waller, C. Magné (dir.), *Formalismes esthétiques et héritage herbartien*. Vienne, Prague, Moscou, Hildesheim, Zürich, New York: Georg Olms Verlag, p. 231-248.
- Tchougounnikov, S. 2012. *Du « psychologisme » au « cognitivisme ». La « linguistique psychologique » entre Allemagne et Russie (1850-1930). L'émergence d'une psycholinguistique européenne*. Mémoire d'Habilitation à diriger des recherches. Université Paris-7.
- Trautmann-Waller, C. 2006. *Aux origines d'une science allemande de la culture. Linguistique et psychologie des peuples chez Heymann Steinthal*. Paris : CNRS Editions.
- Tynianov, J. [1924] 1977. *Le vers lui-même. Les problèmes du vers*. Paris : Union générale d'éditions,
- Vladimirska, E., Turlă-Pastare, D. 2022. « Une sorte de, une espèce de, un genre de : une approche multidimensionnelle des marqueurs dits 'd'approximation'. (Sémantique, prosodie, regard, gestes) ». *L'Information Grammaticale*, n°173, p. 48-60.
- Vladimirska, E. à par. 2024. « Les indices prosodiques et mimique-gestuels comme marqueurs des opérations énonciatives. Exemple des indéfinis *n'importe qui* et *n'importe quoi* ». In : *Actes du colloque de la TOPÉ, Université de Tours, 2022*.
- Wundt, W. 1900. *Völkerpsychologie. Die Sprache*. B. 1, Leipzig: Engelmann.



ISSN 1768-2649
ISSN en ligne 2261-2769

La conscience gestuelle : geste, transformation, expression. Le geste verbal chez Ernst Cassirer et dans la poétique formaliste

Serge Tchougounnikov

Université de Bourgogne, Dijon, France
serguei.tchougounnikov@u-bourgogne.fr

<https://orcid.org/0000-0002-9383-6688>

Eva Werth

Université Gustave Eiffel, Paris,
France eva.werth@univ-eiffel.fr

<https://orcid.org/0009-0002-4168-5926>

Reçu le 20-05-2023 / Évalué le 27-06-2023 / Accepté le 02-12-2023

Résumé

Il s'agit d'étudier la part du geste dans le modèle « expressif » de la conscience défini par Ernst Cassirer par rapport à la notion de « geste verbal » dans le formalisme européen (aussi bien le formalisme germanique que le formalisme russe). La philosophie des formes symboliques de Cassirer et l'esthétique formaliste convergent pour poser un modèle expressif de la conscience fondé sur le geste, le dynamisme, la transformation, l'expression. La réflexion de E. Cassirer portant sur la genèse des formes symboliques apporte un éclairage intéressant sur les positions formalistes et en clarifie certains points. La comparaison du modèle de la conscience verbale selon Cassirer avec le modèle de la langue poétique dans le formalisme permet de comprendre l'opposition formaliste entre langue de communication et langue poétique. La langue poétique formaliste est un modèle régressif ou négatif de l'évolution de la forme symbolique selon Cassirer. C'est aussi une désymbolisation de la forme et le « signe zéro » de la forme symbolique.

Mots-clés : Cassirer, formalisme russe, formalisme germanique, geste verbal, expression, conscience expressive

**Gestural consciousness: gesture, transformation, expression.
Verbal gesture in Ernst Cassirer and formalist poetics**

Abstract

The aim is to study the role of gesture in the “expressive” model of consciousness defined by Ernst Cassirer in relation to the notion of “verbal gesture” in European formalism (both Germanic and Russian formalism). Cassirer’s philosophy of symbolic forms and formalist aesthetics converge on an expressive model of consciousness based on gesture, dynamism, transformation, and expression. Cassirer’s reflection on the genesis of symbolic forms sheds interesting light on the formalist positions and clarifies certain points. The comparison of Cassirer’s model of verbal consciousness with the model of poetic language in formalism allows us to understand the formalist

opposition between language of communication and poetic language. Formalist poetic language is a regressive or negative model of the evolution of symbolic form according to Cassirer. It is also a desymbolisation of form and the 'zero sign' of symbolic form.

Keywords: Cassirer, Russian formalism, Germanic formalism, verbal gesture, expression, expressive consciousness

1. Benedetto Croce : la science de l'expression¹

Selon le philosophe italien Benedetto Croce (1866-1952), F. de Saussure échoue à saisir la vraie nature du langage parce qu'il ne tient pas compte de sa dimension primordiale, à savoir l'expression. C'est précisément à partir de cette vision « expressive » du langage que Croce critique le modèle linguistique de Saussure qui, à ses yeux, efface cette essence expressive du langage (voir la note « Le jugement négatif de Croce sur Saussure » de T. de Mauro dans : Mauro, 1985 : 397-400).

Dans son commentaire sur le *Cours* de Saussure, Croce oppose le « signe » (« signes phoniques, mimiques, graphiques, etc. »), produit d'une analyse et d'un classement, objet de recherche de la linguistique formelle, à l'« expression » (« l'expression fantastique, musicale et poétique ») qui est, selon lui, « la seule réalité du langage » (cité dans : *Ibid.* : 398). « Toute recherche sur la langue en elle-même et pour elle-même » porte sur quelque chose « qui n'est pas le langage, qui est hors du langage, et qui est autre que le langage » (cité dans : *Ibid.* : 398). Selon Croce, la division en « langue » et « parole » est la démarche d'un linguiste et non pas celle d'un philosophe. Cette opposition témoigne de la part de Saussure d'un manque de compétence philosophique, celle qui permet l'« analyse des concepts ». Ce même défaut empêcherait Saussure de comprendre que « la langue n'est rien d'autre que l'*ens rationis*, fabriquée par les grammairiens », et que la seule réalité langagière est l'ensemble des « individus qui parlent et créent sans cesse les mots et la langue » (cité dans : *Ibid.* : 399). Pour Croce, les dichotomies de Saussure telles que « langue - parole », « synchronie - diachronie », « simultanéité - successions » démontrent que le programme linguistique saussurien est conçu « avec grossièreté ou innocence logique » (cité dans : *Ibid.* : 399. Voir aussi sur les relations entre les positions de Saussure et de Croce : Garelli, 2014).

Pour Croce, toute « intuition véritable » est expression : l'art est langage parce que le langage est connaissance intuitive². L'intuition sensible et l'expression sont synonymes. C'est la nature sensible de l'intuition qui conditionne son caractère expressif. L'hétérogénéité des intuitions qui proviennent de différents canaux sensoriels (intuition verbale, picturale, musicale) s'abolit dans son caractère expressif : « Le concept d'expression englobe toutes les manifestations de l'homme, orateur, musicien, peintre ou autre » (cité dans : Olivier, 1975 : 61).

La « linguistique - esthétique » de Croce suit une tradition philosophique bien établie qui oppose la connaissance intuitive (celle des arts) à la connaissance rationnelle (celle de la logique et des sciences). L'intuition étant fondée sur des éléments sensibles, la connaissance intuitive est la connaissance de l'individuel ou du singulier par des « images sensibles ». C'est en cela qu'elle diffère de la connaissance logique qui est la connaissance de l'universel par les concepts (cf. Schneider, 1996 : 21-29). Dans la doctrine de Croce, c'est justement l'expression qui est posée comme activité créatrice et formatrice, celle de la mise en forme : toute vraie intuition sensible est aussi expression. Tout ce qui n'est pas expression, n'est pas intuition. La fonction de l'expression consiste à rendre objective l'intuition, à lui donner forme³.

Pour Croce, la linguistique générale est nécessairement une esthétique et une science de l'expression : « l'art comme intuition et l'intuition comme expression (renvoient) implicitement à l'identité de l'art et du langage : à condition que le langage soit compris dans toute son extension (sans le restreindre arbitrairement au langage articulé et sans en exclure, non moins arbitrairement, le langage des tons [musicaux], la mimique, le langage graphique) » (*Breviario d'estetica*, cité dans : Olivier, 1975 : 61).

Pour le philosophe Ernst Cassirer (dont les positions seront considérées plus tard) la seule raison de cette non-distinction ou encore de cette complète coïncidence entre le langage et l'art, entre linguistique et esthétique, est que « l'art comme le langage sont tous deux des 'expressions', et que l'expression est un processus indivisible qui n'admet aucun degré et aucune différenciation » (Cassirer, [1923] 1972 : 138).

La position de Croce ouvre la voie à l'idéalisme linguistique - l'école de Karl Vossler (1872-1949) - avec son principe de primat de l'esprit sur la matière et de la stylistique sur la grammaire (selon le principe « d'abord la stylistique, ensuite la syntaxe » (Vossler, 1904 : 16). En outre, l'anti-saussurisme de cette position conduit à un argument anti-sémiotique. Si, pour Saussure, la sémiotique est l'idéal des sciences du langage, en revanche, pour Croce, « le langage ne doit plus être conçu comme signe, mais comme image signifiante, c'est-à-dire comme signe de soi-même, image colorée, sonnante, chantante. L'image signifiante est l'œuvre spontanée de l'imagination (*fantasia*) tandis que le signe, grâce auquel l'homme s'accorde avec d'autres hommes, suppose l'image et par conséquent le langage » (*Nuovi Saggi*, cité dans : Olivier, 1975 : 67). Cette visée anti-sémiotique de la position de Croce est également caractéristique de la démarche du formalisme russe. En effet, si la notion de « signe » n'apparaît ni chez les formalistes russes ni chez leurs homologues germaniques, c'est que leur démarche n'est nullement

sémiotique. C'est pour cela que l'assimilation tardive du formalisme russe au « saussurisme », au structuralisme et à une sorte de sémiotique est abusive : le premier formalisme russe ne cherchait pas à concevoir une sémiologie.

Mais cette position anti-sémiotique conduit bien au-delà de la « linguistique idéaliste » clairement datée, et notamment dans le domaine de l'énonciation. C'est à partir de l'idée de l'« expression » sous-jacente à tout acte de langage que le linguiste E. Benveniste, *a priori* très éloigné de toute philosophie esthétique à la Croce ou de toute « linguistique idéaliste » d'inspiration voslerienne, est amené à une conclusion similaire quand il affirme que : « Dire bonjour tous les jours de sa vie à quelqu'un, c'est chaque fois une réinvention. À plus forte raison quand il s'agit de phrases, ce ne sont plus les éléments constitutifs qui comptent, c'est l'organisation d'ensemble complète, l'arrangement original, dont le modèle ne peut pas avoir été donné directement, donc que l'individu fabrique » (Benveniste, 1974 : 19).

Le terme d'« expression » n'y apparaît pas : mais il est impliqué par le terme de « réinvention » qui constitue l'arrière-plan de l'argument de Benveniste.

La position de Croce conduit à l'esthétisation radicale du fait linguistique défini en tant qu'expression. La contrepartie de cette vision « expressionniste » du fait linguistique est l'exigence d'une nouvelle forme, d'un permanent renouvellement des formes linguistiques. Pour Croce, « [c]omme position et résolution de problèmes (problèmes d'imagination ou problèmes esthétiques), l'art ne reproduit donc rien d'existant, mais produit toujours quelque chose de nouveau, forme une nouvelle situation spirituelle et par conséquent n'est pas imitation mais création » (*Nuovi Saggi*, cité dans : Olivier, 1975 : 55). Ou encore : « l'acte esthétique est forme et rien d'autre que forme » (*Estetica*, cité dans : *Ibid.* : 62).

Le philosophe Ernst Cassirer réfute l'idée de Croce selon laquelle « l'art est intuition, et l'intuition est unique et individuelle » (Cassirer, 1995 : 142). Pour Cassirer, « l'art n'est pas seulement de l'expression en général, de l'expression non spécifique, mais l'expression d'un médium particulier » (*Ibid.* : 142). Pour l'artiste, « les mots, les couleurs, les lignes, les formes et les dessins spatiaux, les sons musicaux, ne sont pas simplement des moyens techniques de reproduction ; ce sont les conditions même, les moments essentiels, du processus productif artistique lui-même » (*Ibid.* : 142).

Ainsi, l'argument essentiel de Cassirer consiste à dire que « le simple fait de l'expression ne peut être considéré comme un fait artistique » (*Ibid.* : 138). L'expression artistique diffère en cela que l'artiste « crée une nouvelle sphère - la sphère des formes plastiques, architecturales, musicales, des figures, des dessins, des mélodies et des rythmes ». (*Ibid.* : 139). Cassirer admet le fait que la

« nouvelle interprétation » de la vie proposée par l'artiste « n'est possible qu'en termes d'intuition et non pas en termes de concepts ; en termes de forme sensitive et non de signe abstrait. Dès lors que je perds ces formes sensibles de vue, je perds le fondement de mon expérience esthétique » (*Ibid.* : 139). Cette observation de Cassirer permet d'éclaircir le leitmotiv vitaliste du premier formalisme russe⁴. L'« automatisation » formaliste désigne justement cette perte de « formes sensibles » et la perte de « fondement de l'expérience esthétique »⁵.

C'est là - dans le domaine des « formes sensibles » - que le programme de « linguistique - esthétique » de Cassirer rencontre la démarche formaliste.

2. La notion de geste verbal dans le formalisme européen

La notion de geste verbal est essentielle dans le programme de recherche construit par le formalisme européen - aussi bien germanique que russe (voir : Romand et Tchougounnikov, 2013). Cette notion remonte génétiquement aux travaux des psychologues (principalement) de langue allemande⁶. Le modèle de la conscience élaboré par cette psychologie accentue le rôle des « sentiments kinesthésiques » (*Bewegungsgefühle*) conçus comme des entités mentales à part entière. Pour de nombreux théoriciens du langage de cette période, le gestuel contribue de façon définitive à l'élaboration du langage. En effet, c'est par le biais du gestuel que l'homme parlant parviendrait à fixer l'intentionnalité (le vouloir-dire) dans le langage (tel est bien le cas d'Hermann Paul ([1920] 1970 : 172). Ainsi, dans la psychologie de Wilhelm Wundt, le « geste phonique » ou le « geste sonore » (*Lautgebärde*) constitue un mouvement de type réflexe, inconscient et involontaire, qui résulte d'un mouvement expressif des organes articulatoires (Wundt, 1900 : 44-45). Cette thématique conduit aux débats spécifiquement germaniques portant sur les « métaphores sonores » (*Lautmetaphern*). Marquée par l'affrontement du linguiste Hermann Paul (1846-1921) et du psychologue Wilhelm Wundt (1832-1920), cette controverse portait essentiellement sur la nature - visuelle ou auditive - de ces formations langagières dites « métaphores sonores ».

Dans le formalisme esthétique germanique, le gestuel est conçu comme corrélateur de deux séries sensorielles - le visuel et le tactile - dans la construction de l'espace esthétique. Le « geste » est la manière de lier ces deux modalités de perception en conduisant ainsi à l'émergence de l'objet esthétique. Pour les théoriciens germaniques, la forme esthétique résulte du travail constructif, de l'interaction des représentations optiques, des représentations tactiles et des représentations cinétiques : l'expérience tactile et l'expérience cinétique sont indispensables à la formation de la représentation de l'espace esthétique, celui de

l'objet esthétique. La notion de « geste » ou de « mouvement expressif » traduit le concours de deux modes perceptifs dans la création de la forme plastique par l'interaction de l'œil et de la main. Le gestuel est aussi perçu comme la possibilité d'une transition modale (un dispositif transmodal) : le geste ou le « mouvement expressif » intervient dans le travail du regard pour modifier la représentation visuelle et contribuer à la construction plastique. Cette collaboration du visuel, du tactile et du cinétique conduit à l'effet défini comme la « forme esthétique ».

Pour le formalisme russe qui mobilise les concepts corrélatifs de « geste sonore » et de « geste verbal », le « geste » apparaît comme corrélateur des « séries » hétérogènes (littéraire, quotidien, politiques, etc.) dont la pluralité est réductible au dualisme psychologique majeur, celui entre série psychique et série physique (fait interne vs fait externe). Le geste au sens formaliste a pour visée l'interaction entre les deux séries en question et signale l'engagement corporel dans la production et le fonctionnement du texte littéraire.

Au sens large, le formalisme entend par le « geste » l'ensemble de réactions mimiques et motrices qui accompagne la production/exécution du texte littéraire. La notion de « geste verbal » signifie une relation empirique forte entre un signal psychophysique intégré dans le texte et la réaction à ce signal de la part du lecteur (récepteur) du texte en question. Cette réponse psychophysique, codifiée dans une œuvre d'art et sollicitée par elle, constitue l'objet d'analyse pour l'approche formelle de cette période. Car c'est précisément le niveau des réactions physiologiques involontaires qui peut être conçu comme la clé d'une analyse objective et, par conséquent, d'une objectivation de la perception esthétique.

3. Cassirer et le formalisme : deux modèles de la conscience expressive

Dans le formalisme, la notion de geste verbal implique la notion de mouvement. Le formalisme est une vision dynamique de l'objet indissociable de son mouvement. L'objet formaliste est nécessairement un objet cinétique, un objet en mouvement. Cela explique la part exceptionnelle du mouvement, de la dynamique dans les théories formalistes. La réflexion de E. Cassirer portant sur la genèse des formes symboliques apporte un éclairage intéressant sur les positions formalistes et en clarifie certains points. En effet, la notion d'expression et celle de geste sont essentielles dans le modèle de la conscience proposé par E. Cassirer (sur la dimension expressive de la conscience voir : Cassirer [1923] 1972-2).

Le point de départ de ce modèle est la vision dynamique de la conscience : la réalité de cette dernière est nécessairement processuelle et transformationniste, elle s'oppose à tout « état fixe et immobile » (Cassirer, [1923] 1972 : 129). Pour

Cassirer, « toute la réalité effective du psychique consiste en certains processus et en certaines transformations, [...] la fixation en états de conscience n'est que l'œuvre après coup de l'analyse et de l'abstraction » (*Ibid.* : 129). Dans le contexte de l'histoire des idées linguistiques, cette formulation peut être perçue comme anti-saussurienne ; en revanche, en refusant la pertinence de toute saisie synchronique de la conscience, elle s'allie à la vision énergétique du langage de Humboldt, ce dernier étant par ailleurs l'une des références majeures de Cassirer.

Il convient de noter que la conscience verbale, telle qu'elle est appréhendée par le formalisme russe, est la conscience fondée sur le mouvement. À cet égard, la production poétique transmentale, celle du futurisme russe, reflète cette vision formaliste, fondée sur la transformation incessante de la conscience verbale. Les deux modèles - celui du formalisme et celui de Cassirer - convergent dans la perspective actionnelle ou expressive de la conscience verbale.

Ainsi, pour Cassirer, la « construction des concepts dans le langage » est toujours tributaire de « certains thèmes dynamiques » : « elle ne reçoit pas ses impulsions essentielles du seul monde de l'être, mais toujours aussi du monde de l'agir » (*Ibid.* : 255). « Les concepts du langage se situent toujours à la limite entre l'action et la réflexion, entre l'agir et le contempler » (*Ibid.* : 255).

Le retour aux « choses elles-mêmes », postulé par le premier formalisme dès 1914 (dans *La résurrection du mot* de Chklovski, 1914) a pour corrélat l'idée de Cassirer que la conscience dynamique est orientée par l'intérêt pour le « contenu des objets ». En effet, son modèle privilégie la vision expressive (et non pas impressive) de la conscience : « Il ne s'agit pas ici simplement de classer et de mettre en ordre des intuitions [...], mais d'exprimer, dans cette saisie même des objets, un intérêt agissant porté au monde et à sa construction » (*Ibid.* : 255).

Les deux modèles en question sont aperceptifs (au sens qu'ils se fondent sur l'attention, sur l'intérêt pour les objets en tant que tels) et vitalistes (au sens qu'ils saisissent l'objet animé par le mouvement, l'objet vitalisé ou dynamisé). Pour Cassirer, « dans le flux de la conscience qui semble auparavant s'écouler uniformément [...] se constituent des contenus singuliers, nettement dynamiques, autour desquels se groupent les autres contenus » (*Ibid.* : 255). Dans ces deux modèles, le langage est un organe de la volonté. Cassirer écrit : « Cette tendance propre à l'ensemble du procès de formation du langage se manifeste déjà lorsqu'on passe du simple son, traduction sensible d'une excitation, au cri et à l'appel. Le cri peut encore ressortir au domaine des simples interjections, mais il excède cette signification dès qu'il cesse de simplement extérioriser par réflexe une impression sensible immédiatement reçue et dès qu'il exprime une visée

déterminée et consciente de la volonté. Car la conscience n'est plus alors sous le signe de la simple reproduction, mais sous le signe de l'anticipation... » (*Ibid.* : 255). « [...] elle-même ne s'attarde plus dans le présent du donné, mais empiète sur la représentation d'un à-venir » (*Ibid.* : 256).

Il s'agit là du mécanisme de l'aperception volontariste. L'une des conséquences de celle-ci est la nécessité d'une forme nouvelle. Cassirer souligne l'autonomie et le potentiel constructif de celle-ci, pour lui « toute forme nouvelle représente une nouvelle construction du monde, qui s'accomplit selon des normes spécifiques et valables pour elle seule » (*Ibid.* : 127).

Loin d'être le procédé d'une démarche avant-gardiste, cette forme inédite, forme à venir, la fameuse « forme difficile » de la poétique formaliste se révèle le dispositif profond de la conscience. Et Cassirer de continuer : « le cri devenu appel n'accompagne plus seulement un état présent et antérieur du sentiment ou une excitation, mais intervient lui-même comme une motivation qui participe à l'événement. Les transformations de cet événement ne sont pas simplement désignées, elles sont, littéralement, appelées. En agissant ainsi comme l'organe de la volonté, le cri a quitté une fois pour toutes le stade de la simple « imitation » » (*Ibid.* : 256).

Ainsi, le procédé formaliste de « défamiliarisation » avec son potentiel « anticipatif » quitte le domaine de l'esthétique pour devenir le mécanisme essentiel de la conscience verbale. Les deux modèles partagent une vision créative et transformationniste du langage, où sa créativité façonne directement le monde. Le langage qui désigne le monde transformé par l'action humaine apparaît comme un dispositif anthropologique. Ces modèles proposent aussi une conception convergente de l'évolution du langage selon laquelle celui-ci se réalise « non dans l'intuition objective de l'être, mais dans celle, subjective, de l'agir » (*Ibid.* : 256).

On comprend que la part de l'expression sera essentielle dans ces deux modèles de la conscience verbale. À cet égard, les développements de Cassirer semblent fournir des arguments psychologiques aux positions formalistes et compléter ainsi le manque de références psychologiques dans ce domaine.

4. Gestuel, mime, expression

Chez Cassirer, la thématique du geste et du mime est étroitement liées à la question de l'expression conçue comme une propriété essentielle de la conscience.

Cassirer écrit : « déjà l'expression la plus simple d'un événement intérieur par le mime révèle que cet événement ne constitue pas une sphère finie en elle-même et close [...] c'est cette extériorisation apparente elle-même qui est un des facteurs

essentiels de sa propre constitution et de sa formation [celle de la conscience] » (*Ibid.* : 129). « C'est avec raison que la psychologie moderne a rangé le problème du langage sous le problème d'une psychologie générale des mouvements d'expression » (*Ibid.* : 128-129)⁷.

C'est dans ce contexte que le « sentiment du mouvement », cette entité mentale particulière, joue un rôle très important. C'est que « lorsqu'on considère [...] le sentiment du mouvement comme un élément propre et un facteur fondamental de la construction de la conscience, on reconnaît du même coup que [...] ce n'est pas le dynamique qui est fondé sur le statique, mais l'inverse » (*Ibid.* : 129).

Le mime, le mouvement mimique, fait partie du problème général de l'expression et en explicite le mécanisme psychophysique. Cassirer écrit : « Le mouvement mimique est lui aussi l'unité immédiate de l'« intérieur » et de l'« extérieur », du « spirituel » et du « corporel », dans la mesure précisément où ce qu'il est directement et de façon sensible signifie et « dit » quelque chose d'autre, mais de présent en lui. Il ne s'agit pas ici [...] d'une addition arbitraire du signe mimique à l'état émotif qu'il désigne, mais les deux éléments, l'émotion et son extériorisation, la tension intérieure et sa libération, sont données en un seul acte temporellement indivisible » (*Ibid.* : 129).

Le gestuel en tant qu'entité de la conscience possède un fort potentiel de transformation, il n'a pas pour objectif une action mimétique, il confirme ainsi la fondation psychologique du dispositif de la défamiliarisation. Selon Cassirer, « toute excitation intérieure [...] s'exprime originairement dans un mouvement corporel - et dans la suite de l'évolution, une différenciation de plus en plus fine de ce rapport s'instaure [...]. Certes, cette forme de l'expression ne semble pas d'abord sortir du cadre de la simple 'reproduction' de l'intérieur dans l'extérieur. Un stimulus passe de la sensibilité à la motricité [...]. Et pourtant ce réflexe est déjà le premier indice d'une activité par laquelle commence à se constituer une nouvelle forme de la conscience concrète de soi et de la conscience concrète des objets » (*Ibid.* : 129-130).

Or, cette « nouvelle forme de la conscience concrète de soi et de la conscience concrète des objets » est précisément l'expérience de la production futuriste transmentale, décrite par le formalisme. Il s'agit d'une transformation et non pas d'une « reproduction » ou « reconnaissance ». C'est pour la même raison que le formalisme refuse de considérer le « mot » comme un instrument de reconnaissance, « comme une simple 'reproduction' de l'intérieur dans l'extérieur », et qu'il lui oppose la notion de « mot » transmental et « défamiliarisé », de « mot en tant que tel ».

Toutes les deux, la poétique formaliste et la philosophie des formes symboliques, perçoivent le langage comme une transformation de la conscience, un processus qui conduit inévitablement à « une nouvelle forme de la conscience concrète de soi et de la conscience concrète des objets ». Tel est bien le bilan des théorisations formalistes de la langue poétique : « l'inconnu frappe sur le fond du connu » (Jakobson), ou encore, « une nouvelle forme de la conscience concrète de soi et de la conscience concrète des objets » (Cassirer).

C'est ce type d'expérience que le formalisme peine à exprimer à l'aide de ses néologismes conceptuels. En effet, le gestuel, le mimique, le dynamique confirment une fois de plus leur participation au dispositif de la « défamiliarisation » et de la « forme difficile » comme procédé esthétique universel. Là où le formalisme cherche à poser un problème en termes de langue poétique, il s'agit en fait de l'expérience de l'expression verbale. L'expression établit une relation singulière entre elle-même et son objet, elle entraîne l'objet dans cette nouvelle relation ; il en découle la transformation de l'objet.

Pour Cassirer, « tout mouvement d'expression élémentaire constitue de fait un premier seuil du développement spirituel dans la mesure où il est encore entièrement situé dans l'immédiateté de la vie sensible et par ailleurs en est déjà sorti. Il implique que la pulsion sensible, au lieu d'avancer immédiatement vers son objet, d'en jouir et de s'y perdre, fait d'abord l'expérience d'une espèce d'inhibition et de régression dans laquelle s'éveille alors une conscience nouvelle de cette pulsion elle-même. En ce sens, c'est la réaction contenue dans le mouvement d'expression qui prépare une activité spirituelle à un niveau plus élevé. En se retirant en quelque sorte de la forme immédiate de l'agir, l'action gagne un nouvel espace et une liberté nouvelle ; par-là elle se trouve déjà à la frontière du pur 'pragmatique' et du 'théorique', de l'activité physique et de l'agir idéal » (*Ibid.* : 130).

La « défamiliarisation » formaliste serait constitutive de l'acte même de l'expression - dans la mesure où l'expression remplace l'agir ainsi que l'objet sur lequel elle porte et qui constitue son contenu. Ce modèle expressif de la conscience amène à anticiper sur le rôle extraordinaire des gestes dans l'émergence du langage : celui-ci s'avère tributaire de son potentiel expressif.

La théorie psychologique du langage gestuel proposée par Cassirer pose deux formes principales de comportement gestuel : « les gestes qui désignent et les gestes qui imitent » (*Ibid.* : 130). Dans ces deux fonctions - celle de désignation et celle d'imitation, la fonction « mimique » et la fonction « déictique » - « ce sont des éléments d'origine et de signification différentes qui s'interpénètrent » (*Ibid.* : 133).

Ces deux types de gestes sont en relation avec la fonction de préhension. Le fait de designer avec la main, comme préhension à distance, comporte « une signification spirituelle au sens large⁸ » (*Ibid.* : 131). Cassirer écrit : « Il s'agit là d'une première étape au terme de laquelle le moi, caractérisé par la sensation et le désir, éloigne de lui le contenu représenté et désiré, et constitue par là même un objet, un contenu 'objectif' pour lui. Au niveau primitif de l'émotion et de la pulsion, toute 'appréhension' d'un objet n'est qu'une préhension immédiate et sensible, la prise de possession de cet objet » (*Ibid.* : 131).

Cassirer perçoit « le progrès du concept et de la 'théorie' pure » en termes spatiaux : l'émergence de la « forme symbolique » consiste à dépasser l'« immédiateté sensible », à s'éloigner de la matérialité de l'objet immédiatement perçu. Cette articulation de la fonction symbolique en termes d'espace - la transition de ce qui est proche à ce qui est éloigné - reprend le binarisme du formalisme esthétique qui pose le couple « tactile - optique⁹ ». Ou encore, le processus de la génération de la « forme symbolique », décrit par Cassirer, coïncide avec les modalités de la création de l'espace esthétique dans le formalisme¹⁰ (voir pour les détails : Tchougounnikov, 2016 : 27-51).

Cet « objet en tant qu'objet de la connaissance » est décrit comme un objet éloigné, écarté de tout acte de préhension, donc comme purement visuel. De fait, le modèle de Cassirer décrit le passage du tactile à l'optique, ce qui établit nécessairement une analogie avec la démarche du formalisme germanique, notamment celui de A. Riegl ([1927] 1973).

Selon Cassirer, « la fonction symbolique universelle » se dessine à travers les fonctions linguistiques essentielles, celle d'articulation et celle de signification¹¹. C'est par l'expression avec son potentiel émotif que le « pur sensible » du son articulé cède la place au « vouloir-dire » et à la signification : « Le son articulé s'enracine ici encore immense dans la sphère du pur sensible ; mais, comme ce dont il est issu et qu'il sert à exprimer n'est pas une pure sensation passive, mais une activité sensible simple, il est déjà sur le point de sortir de cette sphère. La simple interjection singulière, le son traduisant une émotion et une excitation [...] se transforment à ce moment précis en une chaîne parlée, cohérente et ordonnée, dans laquelle se reflètent la cohérence et l'ordre de l'action » (*Ibid.* : 136).

Une comparaison avec la conception empathique du langage de Theodor Lipps montre que dans le cas de Cassirer il s'agit d'une conception esthétique du langage. Pour Lipps, comme pour Cassirer, le langage et l'art partagent cette dimension expressive, ils sont tous les deux tributaires de l'expression. Pour démontrer l'immanence de l'expression dans les apparitions sensibles, Lipps cite comme exemple un

geste de deuil : le deuil se trouve dans un geste uniquement comme quelque chose qui est exprimé par celui-ci. Le geste de deuil est par conséquent un deuil exprimé. Dans sa perspective empathique, il s'agit là d'« un phénomène étrange » selon lequel cette manifestation sensible d'autrui, de l'individu autre que « moi-même » contient pour « moi » cette intériorité. Dans ce geste de deuil, il ne s'agit plus d'un sens direct ou immédiat de l'expression, mais d'un certain contenu esthétique qui est réalisé dans l'expression, en l'occurrence dans l'expression du deuil. Cette distinction est d'autant plus difficile à saisir que le contenu esthétique ainsi que le sens immédiat du geste sont indissociablement fusionnés avec la manifestation sensible. Lipps perçoit cette interpénétration de ces deux instances - extérieure et intérieure, cette relation indissociable entre une manifestation sensible externe et l'intériorité individuelle comme l'essence de l'art¹².

De même, chez Cassirer la nécessité d'une « forme nouvelle » découle de cette fusion de l'émotion et de l'expression, de « l'état affectif sensible » et de « l'expression mimique ». « L'état affectif sensible » s'épuise et se formalise dans cette expression, il devient un contenu formé. L'émotion, le sentiment refoule l'expression telle qu'elle se manifeste « dans la mimique et dans le son inarticulé ». Ces éléments d'expression formés permettent l'émergence de la fonction symbolique¹³. Ainsi, ce dispositif de la conscience verbale, qui situe l'immanence de l'expression dans le gestuel, se constitue en un modèle esthétique de la conscience.

Conclusion

Ces deux modèles de la conscience posent le dispositif de l'expression comme une double opération : saisir et repousser, rapprocher et éloigner, ou encore comme une hésitation marquée entre ces deux gestes. Dans cet objet contradictoire qu'est l'expression matérialisée dans les formes sensibles le modèle de Cassirer accentue la dimension symbolique et représentative équivalente au facteur visuel qui implique la mise en distance, l'éloignement. En revanche, le modèle formaliste accentue la dimension non symbolique et non représentative qui renvoie au facteur tactile, à la proximité. Ainsi, le modèle de la conscience de Cassirer et celui du formalisme se situent sur les deux pôles de cette entité de l'expression, entité fondée sur le double mouvement saisir - éloigner.

La comparaison du modèle de la conscience verbale selon Cassirer avec le modèle de la langue poétique dans le formalisme permet de comprendre le caractère « palpable » ou « sensible » de la langue poétique au sens formaliste. L'opposition formaliste entre langue de communication et langue poétique oppose la visée référentielle à l'« immédiateté sensible », à la matérialité de l'objet immédiatement

perçu. La langue poétique transmentale, idéal de la langue poétique et limite de la langue communicative, marque le retour de l'optique au tactile, de l'« objet de la connaissance » éloigné et abstrait à l'« immédiateté sensible » du son articulé. La signification, le sens étant éliminé de ce langage transmental, ce dernier devient une « préhension sensible » et une « désignation sensible ». Ce modèle abandonne l'objet éloigné pour l'objet proche. La langue poétique formaliste est un modèle régressif ou négatif de l'évolution de la forme symbolique selon Cassirer. C'est aussi une désymbolisation de la forme et le signe zéro de la forme symbolique (voir sur le signe-zéro chez Jakobson, voir : Tchougounnikov, 2004). C'est aussi en cela que les formalistes, pour reprendre l'expression de B. Eichenbaum, sont « ceux qui ont dépassé le symbolisme ».

Bibliographie

- Aucouturier, M. 1994. *Le formalisme russe*. Paris : PUF.
- Benveniste, E. 1974. *Problèmes de linguistique générale*. Tome 2, Paris : Gallimard.
- Cassirer, E. [1923] 1972. *La philosophie des formes symboliques*. Tome 1. *Le langage*. Paris : Minuit.
- Cassirer, E. [1923] 1972-2. *La philosophie des formes symboliques*. Tome 3. *La phénoménologie de la connaissance*. Paris : Minuit.
- Cassirer, E. 1995. *Écrits sur l'art*. Paris : Les éditions du CERF.
- Condillac, E. [1746] 1948. *Essai sur l'origine des connaissances humaines*. In : *Œuvres philosophiques de Condillac*. t. 1. G. Le Roy éd. Paris : PUF.
- Destutt de Tracy, A. 1817. *Principes logiques, ou recueil de faits relatifs à l'intelligence humaine*. Paris: V. Courcier.
- Eichenbaum, B. [1919] 1969. « Kak sdelana Šinel' Gogol'a ». In: J. Striedter (org.), *Texte der russischen Formalisten*. Band 1. München: W. Fink Verlag.
- Fiedler, K. [1887] 1971. *Schriften zur Kunst*. B. 1. München: W. Fink Verlag.
- Garelli, C. 2014. *L'œuvre d'art comme expression et comme langage dans l'Esthétique de Benedetto Croce*. Thèse de doctorat. Université Paris IV-Sorbonne.
- Lipps, Th. 1906. *Ästhetik*. Psychologie des Schönen und der Kunst. 2. Die ästhetische Betrachtung und die bildende Kunst. Hamburg und Leipzig, Voß.
- Lipps, Th. 1908. « Ästhetik », In : Hinneberg, Paul (hrsg.), *Die Kultur der Gegenwart. Ihre Entwicklung und ihre Ziele. Systematische Philosophie*. Berlin und Leipzig, B. Teubner, p. 351-390.
- Mauro, T. 1985. « Addenda ». In: Saussure, F. [1916] 1985. *Cours de linguistique générale*. Paris : Payot, p. 395-404.
- Olivier, P. 1975. *Benedetto Croce ou l'affirmation de l'immanence absolue*. Paris: Editions Seghers.
- Paul, H. [1920] 1970. *Prinzipien der Sprachgeschichte*. Tübingen: Max Niemeyer Verlag.
- Riegl, A. [1927], 1973. *Die spätromische Kunstindustrie nach den Funden in Österreich-Ungarn*. Darmstadt: Wissenschaftliche Buchgesellschaft.
- Romand, D., Tchougounnikov, S. 2010. « Le formalisme russe, une séduction cognitiviste ». *Cahiers du Monde russe*, n°51(4), W. Berelowitch et M. Espagne (dir.), *Sciences humaines et sociales en Russie à l'Âge d'argent : quelques figures de transferts*, p. 521-546.

Romand, D., Tchougounnikov, S. 2013. « Polivanov, psycholinguiste. Psychologie et formalisme en Russie dans les années 1910-1930 ». In : S. Archaimbault, S. Tchougounnikov (dir.), *Evgenij Polivanov (1891-1938). Penser le langage aux temps de Staline*. Paris : Institut d'études slaves, p. 83-121.

Saussure, F. [1916] 1969. *Cours de linguistique générale*. Paris: Payot.

Schneider, N. 1996. *Geschichte der Ästhetik von der Aufklärung bis zur Postmoderne*. Leipzig: Reklam.

Šklovskij, V. 1990. *Gamburgskij sčët*. Moskva : Sovetskij pisatel'.

Tchougounnikov, S. 2004. « La notion de "signe-zéro" dans la pensée formaliste et structuraliste russe (le cas de R. Jakobson et I. Lotman) ». *SLOVO*, Revue du CERES (Centre d'études Russes, Eurasiennes et Sibériennes), n° 30-31. Paris : INALCO, p. 327-343.

Tchougounnikov, S. 2016. « L'espace comme procédé : formalisme russe vs formalisme germanique ». In : Simonato E., Moret S. 2016. *Cinquante nuances du temps et de l'espace dans les théories linguistiques, Cahiers de l'ILSL*, n° 49, Lausanne : Université de Lausanne, p. 27-51.

Vossler, K. 1904. *Positivismus und Idealismus in der Sprachwissenschaft*. Heidelberg : Carl Winters.

Waller, C., Magné, C. (dir.). 2009. *Formalismes esthétiques et héritage herbartien*. Vienne, Prague, Moscou, Hildesheim, Zürich, New York: Georg Olms Verlag, p. 231-248.

Wundt, W. 1900. *Völkerpsychologie. Die Sprache*. B. 1, Leipzig: Engelmann.

Notes

1. Serge Tchougounnikov a rédigé (principalement) le paragraphe : *La notion de geste verbal dans le formalisme européen*. Eva Werth a rédigé (principalement) le paragraphe : *Benedetto Croce : la science de l'expression*. Les paragraphes *Cassirer et le formalisme : deux modèles de la conscience expressive* ainsi que *Gestuel, mime, expression* ont été rédigés en collaboration étroite.

2. Pour Croce, « [l]a connaissance a deux formes : connaissance intuitive ou connaissance logique ; connaissance de l'imagination ou connaissance de l'intelligence ; connaissance de l'individuel ou connaissance de l'universel, des choses singulières ou de leurs relations ; elle est, en somme, ou productrice d'images ou productrice de concepts » (*Estetica*, cité dans : Olivier, 1975 : 66).

3. Croce écrit : « Nous avons franchement identifié la connaissance intuitive ou expressive au fait esthétique ou artistique, en prenant les œuvres d'art comme exemples de connaissance intuitive et en attribuant à celle-ci les caractères de l'œuvre d'art » (cité dans : *Ibid.* : 53).

4. Inspiré par Kant et Goethe, Cassirer associe le sentiment esthétique au « sentiment de la vie » (*Lebensgefühl*). Cette association est caractéristique aussi de toute l'esthétique psychologique du tournant du XIX^e au début du XX^e siècle puisque celle-ci recourt fréquemment à la notion de « sentiment de la forme » liée elle-même au même paradigme vitaliste. Cette vision vitaliste de la forme artistique imprègne également la poétique du formalisme russe, où la notion de « défamiliarisation » (*ostranenie*) s'oppose à l'automatisation pour se conformer à une logique du vivant dans l'opposition entre la vie et la mort.

5. Cf. les déclarations caractéristiques du « formaliste » V. Chklovski : « Aujourd'hui, le vieil art est déjà mort, le nouveau n'est pas encore né ; les choses aussi sont mortes - nous avons perdu la sensation du monde ; nous ressemblons au violoniste, qui a cessé de sentir son archet et ses cordes, nous avons cessé d'être des artistes dans la vie courante, nous n'aimons pas nos maisons et nos vêtements et nous quittons facilement une vie que nous ne sentons pas. Seule la création de nouvelles formes d'art peut rendre à l'homme la jouissance du monde, ressusciter les choses et tuer le pessimisme. » (Chklovski, *La résurrection du mot*, 1914, cité dans : Aucouturier, 1994 : 64). Ou encore : « C'est ainsi que la vie se perd, réduite à néant. L'automatisation dévore les choses, le costume, les meubles, votre femme et la peur de la guerre. » [...] « Eh bien, pour rendre la sensation de la vie, pour sentir les choses, pour faire

en sorte que la pierre soit de pierre, il existe ce qu'on appelle l'art. Le but de l'art est de donner la sensation de la chose comme vision, et non comme identification ; le procédé de l'art est celui de la "défamiliarisation" et celui de la forme difficile, augmentant la difficulté et la durée de la perception, car dans l'art, le processus perceptif est à lui-même sa propre fin et doit être prolongé ; l'art est une façon de vivre la fabrication de la chose, et la chose faite, en art, est sans importance. » (Chklovski, « L'art comme procédé » [1917], cité dans : *Ibid.* : 59-60).

6. Par ailleurs, on trouve cette notion déjà chez E. Condillac ([1746] 1948 : 61) et A. Destutt de Tracy (1817 : 48).

7. Ici Cassirer fait allusion à la conception psychologique de W. Wundt dont les études des phénomènes de « mouvements expressifs » et de « gestes verbaux » sont citées dans ce contexte.

8. Cassirer reprend ici la thèse de W. Wundt, exposée à propos de la typologie des gestes dans le premier volume de la *Völkerpsychologie* (Wundt, 1900, B. 1, p. 73-79).

9. Cassirer écrit : « Mais tout progrès du concept et de la "théorie" pure consiste précisément à dépasser progressivement cette première immédiateté sensible. L'objet, en tant qu'objet de la connaissance, s'éloigne de plus en plus, si bien que [...] il peut apparaître comme le "point infiniment éloigné" » (*Ibid.* : 131).

10. La psychologie scientifique du XIX^e siècle définit l'espace comme une construction psychophysique. Les modèles des psychologues retiennent deux aspects : 1) l'idée de la localisation, c'est-à-dire, le rôle de la sensation de soi lié au mécanisme de la conscience de soi dans la construction de la représentation de l'espace ; 2) l'idée de l'interaction de deux sens - le tactile et le visuel - dans la construction des représentations spatiales. Le formalisme esthétique qui se développera à partir des positions des psychologues reprendra les modèles psychologiques pour parler de la forme artistique : celle-ci est appréhendée comme un objet spatial et les lois de sa construction obéissent aux principes psychiques de la représentation de l'espace. Ce fait explique le rôle de ces deux sens - le visuel et le tactile - dans la construction formaliste de l'objet esthétique. En effet, ces deux modalités perceptives (désignées comme haptique et optique) sont posées comme essentielles dans l'histoire de l'art et dans l'évolution des styles picturaux et plastiques. Cette vision est caractéristique aussi bien du formalisme germanique (A. Riegl ; H. Wölfflin ; A. Hildebrand) que du formalisme russe (voir : Tchougounnikov, 2016 : 27-51).

11. Selon Cassirer, « la préhension sensible et physique devient une désignation sensible ; mais celle-ci porte déjà la première indication de fonctions de signification d'un niveau supérieur, de celles qui sont à l'œuvre dans le langage et dans la pensée » (*Ibid.* : 132).

12. Lipps, 1906 : 24-28.

13. Cassirer écrit : « C'est seulement dans cette nouvelle matière du langage que peut s'imprimer une nouvelle forme. L'état affectif sensible, en se traduisant par l'expression mimique, disparaît en quelque sorte dans celle-ci ; il s'y décharge et y trouve sa fin. Cette immédiateté s'estompant progressivement au cours du développement, le contenu en tant que tel se fixe et prend forme. C'est une conscience d'un niveau supérieur, une conception plus précise de ses différences internes que requiert alors le contenu pour se dévoiler, pour se manifester avec clarté et distinction dans le milieu des sons articulés. Le refoulement de la manifestation directe dans la mimique et dans le son inarticulé que provoque l'émotion a pour effet d'établir une mesure intérieure, un mouvement interne au désir et à la représentation sensible. Du simple 'réflexe' on monte alors vers les différents niveaux de la 'réflexion' » (Cassirer, [1923] 1972 : 136).



ISSN 1768-2649
ISSN en ligne 2261-2769

Le vouloir-dire en tant que geste verbal et cognitif

Samir Bajrić

Université de Bourgogne, France

samir.bajric@u-bourgogne.fr

<https://orcid.org/0000-0002-3085-3528>

Isabelle Monin

Université de Bourgogne, France

isabelle.monin@u-bourgogne.fr

<https://orcid.org/0009-0009-3415-2575>

Reçu le 10-06-2023 / Évalué le 04-07-2023 / Accepté le 30-09-2023

Résumé

Le présent article a pour objectif de créer des liens conceptuels entre les études des gestes (diverses disciplines en sciences humaines dont la linguistique) et la néoténie linguistique. L'accent est mis sur le continuum geste mental (cognitif) - geste verbal. Ce dernier se rapproche d'un double concept en néoténie linguistique : le vouloir-dire, pour le geste cognitif (le dire et le non-dire en langue), le comportement linguistique, pour le geste verbal (le dire et le non-dire en discours). Cette perspective théorique est rendue possible, entre autres, grâce à une terminologie néoténique novatrice : langue *in posse*, langue *in fieri*, langue *in esse*, locuteur non confirmé, locuteur confirmé.

Mots-clés : vouloir-dire, geste cognitif, geste verbal, geste émis, geste absent

Pre-telling as a verbal and cognitive gesture

Abstract

This paper aims to create conceptual links between gesture studies (various disciplines in the humanities including linguistics) and linguistic neoteny. The focus is on the mental (cognitive) gesture - verbal gesture continuum. The latter finds an echo with a double concept in linguistic neoteny: the pre-telling, for the cognitive gesture (telling and not-telling in language), the linguistic behaviour, for the verbal gesture (telling and not-telling in discourse). This theoretical perspective is achieved, among other things, through an innovative neotenic terminology: language *in posse*, language *in fieri*, language *in esse*, unsettled speaker, settled speaker.

Keywords: pre-telling, cognitive gesture, verbal gesture, transmitted gesture, lacking gesture

Introduction¹

L'intérêt épistémologique de cette contribution ne réside que dans sa tentative, humble ou audacieuse, d'offrir au continuum *geste mental* - *geste verbal*, cher à de nombreuses disciplines (linguistique, psychologie, éthologie, biosémiotique, sociologie, etc.), un poste d'observation sinon nouveau du moins statistiquement inédit. Que le lecteur, aussi exigeant soit-il, nous pardonne cet apophtegme ! En effet, ce dernier ne naît pas *ex nihilo*. Au contraire, il relève d'un besoin saillant, voire d'une nécessité, d'annoncer clairement et de manière transparente la particularité du cadre choisi pour domicilier la problématique à construire. Cette dernière, on l'aura compris, prend place au sein d'un modèle interprétatif évoluant en linguistique théorique depuis une douzaine ou quinzaine d'années, en France et au-delà : la néoténie linguistique. Poursuivant dans la voie conceptuelle de la néoténie biologique², la néoténie linguistique est définie, sommairement, comme la théorie de l'être-locuteur inachevé (Bajrić, 2015 : 6-9 ; Ćosić, 2021 : 374-376 ; Ismaïl Aden, 2022 : 54-56). Elle pose l'existence d'un certain nombre d'entités propres à l'homme et intrinsèquement liées aux exploitations de la faculté langagière. Tout être-locuteur normalement constitué et linguistiquement adulte (seuil fatidique dans le développement linguistique et cognitif : l'âge de 10-11 ans) possède, de manière inaliénable, une identité et *au moins* une langue naturelle. Or il est à même de s'approprier une *autre* langue/d'autres langues et ainsi de rompre avec l'autosuffisance anthropologique que crée chez lui le monolinguisme. Bien qu'elle soit assujettie aux particularités de la cognition humaine (cognition = faculté de connaître), cette appropriation « additive » se profile (et « se propage ») non seulement comme une autre technicité linguistique (système articulatoire, formation des mots, particularités syntaxiques, valeurs sémantiques, etc.) mais de surcroît comme un nouvel impact sur la cognition et l'identité de l'être-locuteur concerné. Dès lors, cette conception du phénomène langagier rappelle la hiérarchie des critères à retenir : la synchronie (le fait d'être locuteur d'une langue à une période donnée de la vie) l'emporte sur la chronologie (celle des langues appropriées, notamment pour les locuteurs non strictement monolingues).

Ces précisions succinctes ont pour objectif d'explicitier en amont le nombre relativement faible de sources bibliographiques auxquelles peuvent renvoyer les lignes qui suivent, ne serait-ce que pour les liens notionnels recherchés entre cette approche et le thème qui préside à la présente visée éditoriale (pour nuancer ces propos, voir Fónagy, 2006). C'est en s'appropriant, à son tour, le double concept de *geste mental* - *geste verbal*, notamment à partir de ses acquis, encore plutôt embryonnaires, précédemment mentionnés, que ladite théorie tente d'apporter aux études déjà menées un point de vue définitoire différent et, *mutatis mutandis*, susceptible de complexifier les débats en cours, dans le meilleur des cas.

1. Concepts et termes fondamentaux

Il conviendrait, pour une meilleure assise méthodologique et, somme toute, pour une interprétation fluide du texte, de proposer un aperçu des principaux concepts et termes qui caractérisent l'approche néoténique en sciences du langage. Ils renvoient respectivement aux deux grands domaines qui constituent le socle même de tout ce que nous savons de la faculté langagière : la langue et celui qui en est concerné³ (l'être-locuteur). Les autres concepts, notamment ceux qui circonscrivent davantage le profil thématique de la présente étude, ceux de vouloir-dire et de silence des langues, seront élaborés, naturellement, dans les chapitres ultérieurs.

1.1. Du côté de la langue

Dans *La philosophie de la grammaire*, en évoquant le mépris qu'ont manifesté de tout temps de nombreux « spécialistes du langage » pour les problèmes terminologiques, Otto Jespersen inaugure les principes de toute étude linguistique qui se veut rigoureuse. Il y parvient en rappelant ce qui est à nos yeux l'essentiel (Jespersen, 1992 : 489) : « Un terme mal choisi ou mal compris peut engendrer des règles absurdes qui ont ensuite une influence déplorable sur l'usage que l'on peut faire de la langue ».

Concrètement, l'expérience et l'observation⁴ permettent de penser que les sciences (humaines) souffrent encore d'une insuffisance conceptuelle ou d'un réductionnisme (laxisme) terminologique. En linguistique, en matière de langue(s), ce déficit s'avère particulièrement préoccupant, en tant qu'il laisse apparaître et perdurer des dénominations dont on peut dire, sans craindre l'erreur, qu'elles sont aussi usuelles qu'indéfinissables. C'est ce qui caractérise principalement les termes suivants : langue maternelle, langue natale, langue étrangère, langue seconde, etc. Nul besoin d'insister sur ce point (Ismail Aden, 2022 : 5). En néoténie linguistique, la conception concernée s'appuie sur un constat devenant évident pour qui souhaite se donner la peine d'observer avec davantage de probité la nature exacte des rapports cognitifs que nous entretenons, toujours en synchronie (voir *supra*), avec une langue (monolinguisme = suffisance) ou avec plusieurs langues (plurilinguisme = cumul) qui croisent nos existences. C'est ainsi que se profilent, à partir d'une base terminologique empruntée à la psychomécanique du langage de Gustave Guillaume (Bajrić, 2013 : 34-35), les dénominations suivantes⁵ :

- **langue *in posse*** : toute langue naturelle que le locuteur identifie et dont il connaît à peine quelques caractéristiques mineures, ou bien toute langue naturelle que le locuteur n'identifie pas.

Concernant l'un des deux cas de figure que reflète ce type de rapports cognitifs, notamment le premier, les principes de linguistique générale hiérarchisent et explicitent ce qui n'est un paradoxe qu'en apparence : nos capacités de compréhension et, par ricochet, d'identification, sont supérieures à nos capacités d'expression, fût-ce en matière de monolinguisme ou de plurilinguisme. C'est précisément ce qui explique la possibilité de reconnaître une langue, à l'oral et/ou à l'écrit, sans être capable de produire des énoncés ou, a minima, des mots isolés dans cette langue.

- **langue *in fieri*** : toute langue naturelle procurant au locuteur des capacités de compréhension et d'expression, à des degrés variables, mais dont il ne possède pas un sentiment linguistique développé.

En somme, ce type émerge à partir d'un certain degré de compétences en langue, éloigné, peu ou considérablement, du type *in posse*. La ligne de différenciation se produit effectivement à partir d'un seuil où l'être-locuteur possède, dans telle proportion ou dans telle autre, des capacités de compréhension et, potentiellement, celles d'expression. Nombre d'êtres-locuteurs sont concernés par au moins une langue relevant de cette catégorie.

- **langue *in esse*** : toute langue naturelle dont on possède l'intuition énonciative correspondante et qui procure à l'être-locuteur une dimension existentielle.

Tout être humain, normalement constitué, s'approprie au moins une langue *in esse*. Cette fois, l'accent est mis sur deux faits saillants. L'un renvoie à un principe néoténique, qui est le suivant : parler une langue = être, exister dans cette langue. C'est ce qui correspond à la dénommée dimension existentielle : verser son identité dans la langue en tant que vision du monde ; la conception de la langue en tant que *Weltanschauung* (vision du monde) de Wilhelm von Humboldt, bien connue dans l'histoire des idées linguistiques. L'autre fait ressortir une étrange disposition anthropologique, dirions-nous, à savoir la possibilité d'évoluer et de vivre en tant qu'être-locuteur de plus d'une seule langue *in esse*. L'humanité enregistre un nombre croissant de personnes concernées par cette réalité. De même, les grands domaines scientifiques (neurologie, psychologie, linguistiques cognitives, neurolinguistique, sociologie, sociolinguistique) peinent à décrire adéquatement, n'en déplaise à la quantité des travaux publiés, les concepts qui accompagnent ces données. À titre d'exemple, ce qu'être bilingue veut dire (pour le bilinguisme en néoténie linguistique, voir Rezapour, 2016).

2.2. Du côté de l'être-locuteur

Là encore, d'autres pensées philosophiques, continuellement appelées à servir la linguistique, soulignent le bien-fondé des modèles épistémologiques qui réfutent

toute idée de séparer l'étude de la langue de celle de l'être-locuteur (Jespersen, 1992 : 13) :

L'activité humaine est l'essence du langage : activité d'un individu qui essaie de se faire comprendre d'un autre, et activité de ce second individu qui s'efforce de comprendre ce que le premier veut dire. Il ne faut jamais perdre de vue ces deux individus, l'émetteur et le récepteur, ou plus exactement le locuteur et l'auditeur, et les relations qui les unissent, si l'on veut comprendre la nature du langage.

Ce qui a été postulé précédemment pour la langue vaut également pour l'être-locuteur, à savoir cet immobilisme terminologique où la plupart des linguistes se contentent de disposer de termes non avants et, la plupart du temps, passent sous silence toute discussion consistant à démontrer le caractère difficilement convaincant de ces appellations. Il s'agit, en l'occurrence, de termes suivants : locuteur natif (de l'anglais : *native speaker*), locuteur non-natif, natifs, non-natifs, étranger, etc. (Bajrić, 2013 : 30-32). Dès lors, analogiquement à ce qui a été précisé pour les critères relatifs à la langue, l'approche néoténique soumet à la sagacité des théoriciens un double renvoi terminologique⁶ :

- **locuteur non-confirmé** : tout individu entretenant avec une langue des rapports cognitifs extrinsèquement déterminés par une autre langue (locuteur linguistiquement adulte) et/ou non inscrits dans la dimension existentielle (nouveau-né, très jeune enfant, personne présentant des troubles du langage majeurs, etc.).

Pour le premier volet de la définition, la néoténie linguistique fait valoir un certain nombre de phénomènes ou de mécanismes qui émergent là où apparaissent des rencontres de langues « concurrentes » (confrontations interlinguistiques) : interférences (une langue exerce une influence sur une autre), fussent-elles simplement formelles (ne concernent que l'usage de certaines formes de la langue) ou plutôt comportementales (une langue affecte le comportement linguistique de l'être-locuteur dans une autre langue), traductions mentales (l'être-locuteur suit un stimulus originellement émanant d'une langue A et le conduisant vers un geste verbal représentatif plutôt d'une langue B), désarrois linguistiques (la pensée et l'énonciation sont affectées par le vouloir-dire d'au moins deux langues, ne parvenant pas à « faire la part des choses » de manière systématique et spontanée), etc.

Pour le second volet, l'on notera, une fois de plus, la pertinence de la dimension existentielle, définie ici comme un critère tranchant : exister ou non au sein d'une langue, en véhiculer ou non la vision du monde correspondante.

- **locuteur confirmé**⁷ : tout individu évoluant au sein d'une langue partie intégrante de son identité, et porteur de la dimension existentielle de ladite langue.

Analogiquement au concept de langue *in esse* (voir *supra*), l'on peut poser ici que tout être humain, normalement constitué, évolue au sein d'au moins une langue dont il est locuteur confirmé. D'autres caractéristiques complémentaires s'ajoutent à cette catégorie : identité linguistique, appartenance linguistique, membre d'une communauté linguistique, indépendamment de toute appartenance étatique (être ressortissant d'un État), etc. Il convient également de se garder de certaines confusions ou d'autres réductionnismes conceptuels (Bajrić, 2013 : 31) :

Il faut savoir que certains didacticiens utilisent le mot « locuteur » ou « sujet parlant » uniquement lorsqu'ils pensent au « locuteur natif » en linguistique, et le terme « sujet apprenant » uniquement lorsqu'ils évoquent le mot « apprenant » en didactique des langues. Comme si le « sujet apprenant » n'était pas en même temps un sujet parlant. Entre les deux, l'un serait exclusivement parlant, l'autre exclusivement apprenant. Or la réalité est tout autre. Celui qui apprend une langue valorise son énonciation aux yeux des sciences du langage pour au moins deux raisons : il apporte à la néoténie linguistique de précieux éléments de comparaison issus de l'analyse contrastive entre les deux langues ; il offre, en s'exprimant, donc en parlant, de nombreuses sources d'études de la notion de faute, si chère aux linguistes-didacticiens.

Enfin, la frontière conceptuelle entre locuteur non confirmé et locuteur confirmé peut ne pas être nette. La dimension existentielle permettant, a priori, de distinguer entre les deux cas de figure, il n'en demeure pas moins que nombre d'êtres-locuteurs oscillent, temporairement ou durablement, dans un domaine cognitif qui rend cette différenciation quelque peu floue⁸.

En définitive, la terminologie néoténique (voir également les pages qui suivent) n'existe pas pour remplacer, simplement, les termes usuels. C'est un point capital. Il s'agit plutôt d'une manière nouvelle, entièrement différente, de penser, de considérer le phénomène langagier et, de surcroît, de définir les rapports, en l'occurrence foncièrement cognitifs, que chacun d'entre nous entretient avec une ou plusieurs langues. Cette herméneutique prend le contre-pied des approches, fût-ce en linguistique ou en didactique des langues, consistant soit à s'accommoder de termes usuels, soit à faire abstraction de la composante terminologique des concepts mobilisés. À titre d'exemple, le concept de langue *in esse* ne saurait se confondre avec celui de langue maternelle, ni sur le plan strictement étymologique (langue « transmise par la mère ») ni sur le plan rigoureusement ontologique (critères à retenir). De même, il n'y a pas d'analogie entre locuteur confirmé

et locuteur natif. Celui-là fonde sa pertinence sur l'importance de la dimension existentielle, laquelle dimension devient *ipso facto* déterminante dans la genèse conceptuelle de ce que parler une langue veut dire (voir *supra*). Celui-ci demeure tributaire du flou conceptuel renvoyant à la dimension chronologique des langues que nous nous approprions (l'idée, pour ne pas dire l'idée reçue, selon laquelle la naissance - d'où l'adjectif *natif* -, conditionne, de manière exclusive, l'identité linguistique du futur être-locuteur).

3. Le geste cognitif entre le dire et le non-dire

Les développements qui précèdent permettent d'entrer à présent dans la partie centrale de l'étude. Dès lors, il convient de rebondir sur une ou plusieurs réceptions épistémologiques de la notion de geste en linguistique générale, avant de la domicilier en néoténie linguistique.

3.1. De la psychomécanique du langage à la néoténie linguistique

Le projet scientifique *Geste mental / geste verbal*, qui accueille cette contribution, en offre un excellent tremplin sous la forme d'une empreinte conceptuelle parfaitement adaptable à notre modèle interprétatif (Appel à communication, 2023 : 3) :

L'originalité du présent projet consiste en l'appréhension du geste non pas en opposition ou en complémentarité à une expression verbale, mais en tant qu'indice du même ordre que les marqueurs linguistiques. Dans sa conférence « Gestes mentaux et réseaux symboliques : à la recherche des traces enfouies dans l'entrelacs du langage » (2011), Culioli évoque l'existence d'une activité interne corporelle, sensorimotrice à laquelle l'on n'a pas accès : « Il existe un certain nombre d'opérations mentales liées à notre système sensoriel, dont nous n'avons pas conscience, mais qui sont très anciennes, et dont il nous faut [...] prendre conscience. » (Culioli 2018 : 68.) Il s'agit donc d'étudier l'activité du langage comme « le produit d'une activité symbolique par gestes, selon un processus de transmutation d'une sensori-motricité intériorisée en représentations mentales et dont les marqueurs linguistiques gardent les traces dans leur sémantisme » (Ducard 2020 : 22). Ainsi, les indices tels que la direction du regard ou les gestes de mains, ne présentent pas pour nous un phénomène secondaire par rapport à la sémantique, mais sont des indices constitutifs de la construction du sens de l'énoncé, dans la mesure où, à travers eux, on peut observer une mobilisation de nos représentations, ainsi que des régulations

propres à l'activité énonciative, que ce soit sur le plan de la construction de l'objet du dire, ou sur le plan intersubjectif.

Les critères repris créent d'ores et déjà une passerelle conceptuelle entre les études du continuum *geste mental* - *geste verbal* et la linguistique cognitive qu'est la psychomécanique du langage de Gustave Guillaume, puis, par ricochet, entre cette dernière et la néoténie linguistique. À titre de rappel, celle-ci emprunte à celle-là les principes théoriques en général et les sources terminologiques en particulier.

En psychomécanique du langage, le geste est l'objet de deux mobilisations conceptuelles, l'une renvoyant à la « dicibilité gestuelle » (le terme est de Gustave Guillaume), c'est-à-dire à ce qui s'ajoute dans les langues naturelles à l'acte de langage proprement dit, plus précisément au signifiant, d'où un renvoi supplémentaire à l'iconicité et au symbolisme phonétique (Monneret et Nóbile, dir., 2019), l'autre devenant, *mutatis mutandis*, partie intégrante de ce dernier. En d'autres termes, le geste y est défini tantôt comme une des modalités de l'expression physique du psychisme (acte de représentation), tantôt comme un mouvement de saisie formelle (processus d'actualisation). La première conception guillaumienne se laisse décrire de la manière suivante (Guillaume, 1982 : 18) :

Partout où habite l'homme, l'expression parlée est dominante. L'expression gestuelle n'intervient qu'accessoirement, dans une proportion variable d'un sujet à l'autre. Chez les uns, la parole est sentie se suffire à elle-même, chez d'autres elle a recours, complémentirement, au geste, à une gesticulation souvent inutile, ou même nuisible, à l'intelligence de ce que l'on veut rendre.

Selon la seconde conception, qui alimente bien plus efficacement notre analyse, le processus d'actualisation tout entier (acte de langage, pour faire simple) n'est rien d'autre que « le geste qui fit le langage verbal et celui par lequel il se continue » (Guillaume, 1964 : 34-35). C'est donc à partir de cet acquis théorique en psychomécanique du langage que la néoténie linguistique construit, toujours pour les besoins de la présente contribution, sa propre dicibilité épistémologique. Autant l'annoncer sans tarder : le geste mental, que nous qualifierons désormais de cognitif, siège du côté du vouloir-dire. Quant au geste verbal, il s'inscrit dans les mécanismes énonciatifs caractérisant le comportement linguistique de l'être-locuteur. Précisons les enjeux en question à partir d'une définition des paramètres évoqués, avant d'esquisser les liens conceptuels auxquels nous aspirons.

3.2. Le vouloir-dire et le geste cognitif

En néoténie linguistique, le vouloir-dire désigne la totalité des contenus cognitifs par lesquels la langue oblige le locuteur à dire ou à taire tel énoncé ou tel autre (voir également Bajrić 2013, 2015 ; Rezapour, 2026 ; Ismaïl Aden 2022). Il s'appuie fortement sur deux convictions (connaissances probantes) fondatrices de la linguistique comparée : 1) ce qui est central et/ou fréquent dans une langue peut être marginal ou inexistant dans une autre ; 2) les langues naturelles ne diffèrent pas par ce qu'elles peuvent exprimer ou non, mais par ce qu'elles obligent ou non à dire⁹. Ainsi défini, ce mécanisme cognitif (la « mécanique intuitionnelle » chez Gustave Guillaume) régit cette alternance énonciative et cognitive que sont le dire (l'énonciation) et le non-dire (le silence des langues). Celui-là est défini comme un ensemble des productions (l'*energeia* en linguistique générale, terme cher à Wilhelm von Humboldt) que l'être-locuteur accomplit en termes d'instantanéité de parole (acte de langage). Celui-ci renvoie à toute absence de productions linguistiques (mots, phrases, interjections, discours, mimiques, etc.) motivée par les caractéristiques cognitives du vouloir-dire de la langue concernée, par rapport à une autre langue. Par conséquent, ce va-et-vient entre le dire et le non-dire, désormais entre le geste émis (l'énonciation) et le geste absent (le silence des langues), pourrait être représenté par un tenseur binaire¹⁰. La partie droite du tenseur binaire non-radical n'héberge aucun des paramètres concernés, sachant que le vouloir-dire *alias* geste cognitif siège exclusivement en langue, par définition.

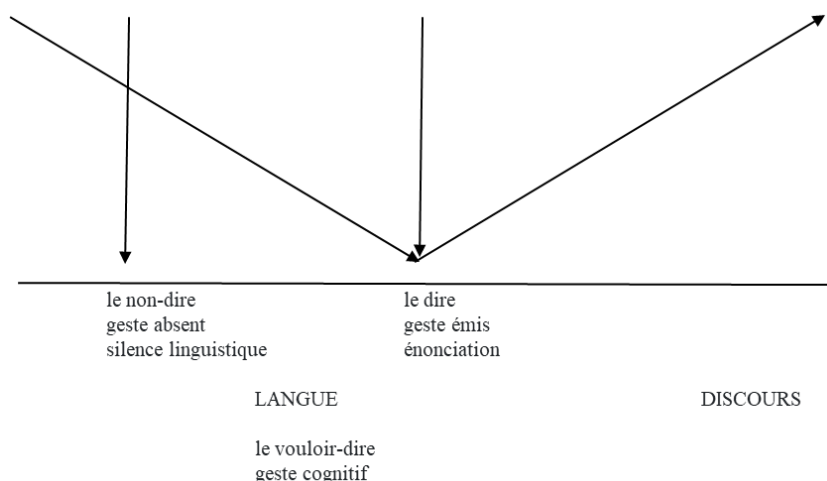


Figure 1 : Représentation du va-et-vient entre *dire* et *non-dire* sur le tenseur binaire de Guillaume.

Au-delà de la dicibilité cognitive que représente la langue (le terme *langue* au sens guillaumien, bien entendu) en tant que système de signifiés (Guillaume, 1974 : 44-49 ; Culioli, 2018 : 70-72), il convient de situer le vouloir-dire, alias geste cognitif, dans la totalité des mécanismes cognitifs qui gèrent l'alternance le dire / le non-dire et qui président aux différences observables entre les langues naturelles, à partir de leurs vouloir-dire / gestes cognitifs respectifs. À cet effet, extrayons un fait de langue représentatif du français et appelons-le, ne serait-ce que provisoirement, « série de *bon* » (il s'agit d'énoncés construits à partir de l'adjectif *bon*). En somme, on s'aperçoit, à travers une véritable cascade d'emplois, et donc de gestes cognitifs, que ce qui est ici central et fréquent, en l'occurrence en français, ne l'est pas dans les autres langues ou, du moins, dans la plupart des langues du monde. Voici les éléments en question¹¹ :

*Bonnes vacances ! Bon voyage ! Bon appétit ! ?Bonne fin d'appétit ! Bonne continuation ! Bonjour ! Bonsoir ! - pas de *Bonmatin/Bon matin !¹² -, mais Bonne matinée ! Bonne fin de matinée ! Bonne journée ! Bonne fin de journée ! Bonne soirée ! Bonne fin de soirée ! - Bon dimanche !¹³ Bon film ! Bon cours ! Bonne conférence ! Bonne dégustation ! Bonne réception ! Bonne lecture ! Bonne retraite ! Bonne baignade ! Bonne promenade ! Bon goûter ! Bon dodo ! Bon confinement ! Bonne chance ! Bon courage ! Bon vent ! Bonne visite ! Bonne traversée du désert ! ; etc.¹⁴*

En admettant, ce qui est parfaitement défendable, que certains de ces éléments (*Bonnes vacances ! Bon voyage ! Bonne soirée ! Bon appétit ! etc.*) hantent, avec ou sans nuances, bien d'autres langues du monde, peut-être même la quasi-totalité d'entre elles, il n'en demeure pas moins que les autres énoncés de notre lot, quant à eux, n'admettent aucune analogie interlinguistique. Effectivement, il suffirait d'essayer de les traduire dans les langues concernées pour s'apercevoir qu'ils n'y construisent pas de gestes cognitifs équivalents. À titre d'exemple, les éléments *Bon film ! Bon cours ! Bonne conférence ! Bonne dégustation ! Bonne réception ! Bonne lecture ! Bonne retraite ! Bonne baignade ! Bonne promenade ! Bon goûter ! Bon confinement ! etc.* ne correspondent à rien en termes de dicibilité gestuelle cognitive, notamment dans les langues slaves, les langues germaniques, pour ne pas en citer d'autres.

4. Le comportement linguistique (*Sprachbenehmen*) et le geste verbal

En psychomécanique du langage, tout transfert du domaine puissanciel (langue) au domaine effectif (discours) entraîne une véritable reconversion du mentalisme (contenus cognitifs) en physisme (expressions verbales). Cette opération cognitive,

qui nous servira de tremplin pour la suite, est rappelée par Gustave Guillaume lui-même (Guillaume, 1974 : 26) :

L'esprit humain est comme un tableau profond dont le plus proche horizon porte ce qui, dans la pensée même, est regardé et le plus lointain horizon, ce qui, non encore regardé, n'est en elle que du regardant. À l'horizon du regardé appartiennent le discours, les phrases qui le constituent et les mots assemblés dans ces phrases. À l'horizon du regardant appartiennent les mots dont se recompose la langue et dont la condition d'existence en elle est une attente du traitement transitionnel qui les portera de l'horizon du regardant, où ils siègent en permanence, à l'horizon du regardé où ils peuvent éventuellement être appelés à siéger.

Dès lors, il devient possible de repenser le point de vue définitoire du concept-clé de ce chapitre, en le rapprochant du paramètre gestuel. Le comportement linguistique (allemand : *Sprachbenehmen*, terme présent dans les écrits de Wilhelm von Humboldt) désigne, en néoténie linguistique, l'ensemble des choix énonciatifs qui caractérisent les attitudes énonciatives de l'être-locuteur, à savoir les gestes verbaux effectués (l'énonciation) ou non (le silence des langues). On l'aura compris, le vouloir-dire est au geste cognitif en langue ce que le comportement linguistique est au geste verbal en discours. Pour ce dernier binôme, un autre tenseur binaire, radical celui-ci, sera d'une grande utilité :

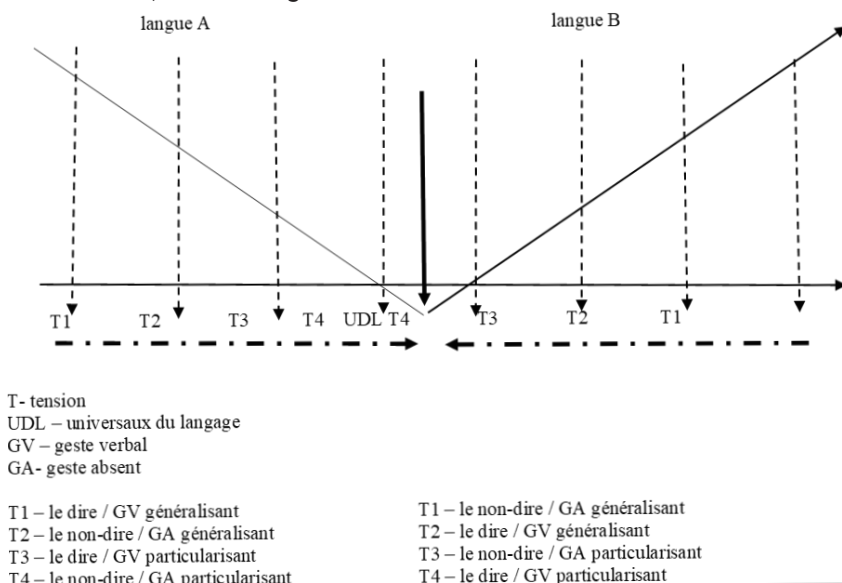


Figure 2 : Représentation des tensions entre *dire* et *non-dire* d'une langue A à une langue B, sur le tenseur binaire de Guillaume.

Entre les tensions de la langue A et celles de la langue B (ne jamais remplacer les lettres A et B par des chiffres¹⁵) il y a un rapport d'alternance : le dire/GV, fût-il généralisant ou particularisant, renvoie à la production linguistique ; le non-dire/GA, quant à lui, fût-il généralisant ou particularisant, concerne l'absence de toute production linguistique. Là où une langue opte pour le geste verbal, une autre langue choisira, par le biais de son vouloir-dire en langue et du comportement linguistique de l'être-locuteur en discours, le geste absent. En d'autres termes, là où une langue opte pour la réaction (toutes formes linguistiques confondues), une autre choisit le silence, c'est-à-dire la non-production de formes linguistiques. En reprenant l'analyse de la « série de *bon* », menée précédemment (chapitre précédent), force sera de constater, d'une part, le continuum geste cognitif (en langue) - geste verbal (en discours) et, d'autre part, l'alternance entre geste émis et geste absent. Les recherches futures permettront d'étendre le domaine ainsi élaboré à un grand nombre de faits de langue qui s'ajouteront, conformément aux principes de néoténie linguistique, à des faits d'appropriation linguistique.

Brève conclusion

Le rapprochement conceptuel visé, que nous espérons avoir élaboré, est de nature à procurer aux théories mobilisées, ainsi qu'aux autres champs disciplinaires concernés (psychologie, éthologie, biosémiotique, sociologie, etc.), un angle d'attaque plus opérationnel, davantage ancré dans les approches cognitives. En effet, la dualité obtenue, à savoir geste cognitif - geste verbal, réunit en un seul faisceau interprétatif au moins deux théories qui se veulent ouvertement cognitives : la psychomécanique du langage et la néoténie linguistique. Celle-là aura eu pour mérite d'avoir créé une notion modulable et compatible avec l'objet recherche, notamment à travers la dichotomie dicibilité gestuelle - dicibilité verbale. Celle-ci aura bénéficié de l'extrême fécondité de la notion de vouloir-dire, ce qui lui permet de rejoindre les différentes études des gestes.

Bibliographie

- Bajrić, S. 2003. Mentalisme en linguistique. In : *Actes du 2^e colloque sur les études françaises en Croatie*, Artresor Naklada, Zagreb, p. 46-61.
- Bajrić, S. 2013. *Linguistique, cognition et didactique : principes et exercices de linguistique-didactique*. (Préface d'Olivier Soutet). Paris : Presses Universitaires de Paris-Sorbonne.
- Bajrić, S. 2015. « Le vouloir-dire et le silence des langues ». In : *Acta linguistica, Journal for Theoretical Linguistics*, Banská Bystrica, Ekonomická fakulta, Slovaquie, n° 10, p. 6-16.
- Bajrić, S. 2017. Langues et locuteurs : synchronie contre chronologie. In : C. Badiou-Monferran, S. Bajrić et P. Monneret (dir.), *Penser la langue. Sens, texte, histoire. Hommages à Olivier Soutet*, Paris : Honoré Champion, p. 57-64.

- Ćosić, V. 2021. *La (Psycho)systématique de Gustave Guillaume*, traduction de Vjekoslav Ćosić, édition revue, augmentée et actualisée par Samir Bajrić, Thierry Ponchon et Olivier Soutet (Préface d'Olivier Soutet). Paris : L'Harmattan.
- Culioli, A. 2018. *Pour une linguistique de l'énonciation, Tome 4, Tours et détours*, Limoges : Lambert Lucas.
- Ducard, D. 2020. « Note sur le geste mental ». *L'Information Grammaticale*, n° 164, p. 19-23.
- Fónagy, I. 2006. *Dynamique et changement*. Louvain-Paris : Peter de Lang.
- Guillaume, G. 1964. *Langage et science du langage*. Paris : Librairie A.G. Nizet / Québec : Presses de l'Université Laval.
- Guillaume, G. 1973. *Principes de linguistique théorique*. Québec/Paris : PUL.
- Guillaume, G. 1982. *Leçons de linguistique*. Publiées par R. Valin, 1948-1949, Série C, Tome 3, *Grammaire particulière du français et grammaire générale (IV)*, Québec : PUL / Paris : Klincksieck.
- Ismail Aden, H. 2022. *Étude du comportement linguistique et du vouloir-dire de la langue en néoténie linguistique : le cas des locuteurs somalo-francophones djiboutiens*. Thèse de doctorat. Université de Bourgogne.
- Jespersen, O. 1992 [1924]. *La philosophie de la grammaire*. Paris : Gallimard.
- Monneret, Ph, Nóbile, L. (dir.) 2019. *Symbolisme phonétique et transmodalité. Signifiances (Signifying)*, n° 3(1).
- Rezapour, R. 2016. *Le bilinguisme en néoténie linguistique. Aspects sociolinguistique et psycholinguistique du bilingue français-persan*. Paris: L'Harmattan.
- Shea, B.T. 1989. « Heterochrony in human evolution: The case for neoteny reconsidered ». *American Journal of Physical Anthropology*, n° 32 (S10), p. 69-101.
- Tuba, A.-A. 2013. « L'apport de la théorie linguistique de Gustave Guillaume à la traductologie : une approche interdisciplinaire ». *Synergies Turquie*, n° 6, p. 163-170. [En ligne] : https://gerflint.fr/Base/Turquie6/Ayik_Akca.pdf [consulté le 01 juin 2023].

Notes

1. Les parties 2, 2.1 et 2.2 ont été écrits principalement par Samir Bajrić, les chapitres 3 et 3.1 principalement par Isabelle Monin. Le reste du corps textuel représente le fruit de leur réflexion commune et d'une véritable co-écriture.
2. La néoténie biologique fut fondée par Lodewijk (Louis) Bolk, biologiste néerlandais (1866-1930). La théorie repose sur une caractéristique majeure de l'être humain qui le rend unique au sein du règne animal : son incomplétude biologique. L'homme nécessite un laps de temps considérable dans le processus d'acquisition de ses principales fonctions biologiques et psycho-cognitives : se tenir debout, parler, être socialement indépendant, s'approprier les savoir-faire quotidiens, etc. (Shea, 1989).
3. L'on prête à Gustave Guillaume le credo suivant : la rigueur scientifique réside dans le choix des termes à utiliser. C'est la raison pour laquelle nous évitons ici un tour syntaxique et un mode de raisonnement auxquels s'attacheraient la plupart des gens qui s'intéressent, d'une manière ou d'une autre, au langage et aux langues naturelles, à savoir : « la langue et celui qui la parle ». En effet, on estime, de surcroît en néoténie linguistique, que le fait de « parler une langue » ne saurait traduire l'extrême complexité des rapports cognitifs que l'être-locuteur entretient avec une ou plusieurs langues durant son existence.
4. « On explique selon qu'on a su comprendre. On comprend selon qu'on a su observer », Gustave Guillaume, cité dans Tuba, 2013 : 168.
5. Ces termes sont également consultables dans diverses publications réalisées : Bajrić, 2013, 2015, 2017 ; Rezapour, 2016 ; Ćosić, 2021 ; Ismail Aden, 2022 ; etc. Néanmoins, nous les proposons ici pour une visibilité plus importante, en adaptant, ça et là, certains de leurs aspects aux exigences théoriques de cette contribution.

6. Même remarque que celle qui figure au sein de la note numéro 4.

7. Le terme *confirmé* ne doit pas être réduit à son emploi didactique, celui qui alimente l'échelle d'évaluation en matière d'appropriation des langues (débutant, intermédiaire, moyen, avancé, confirmé, etc.).

8. L'on pourrait s'attarder sur ce sujet, à partir de nombreux faits d'appropriation qui sont autant de cas de figure particuliers, mais cela dépasserait amplement l'objectif de cette étude.

9. Aussi surprenant que cela puisse paraître (aux yeux de certains), le contraire est vrai aussi. En effet, les langues diffèrent également par ce qu'elles peuvent exprimer ou non.

10. À titre de rappel ou à titre de repère pour les non-initiés à la psychomécanique du langage, le terme *tenseur binaire* désigne chez Gustave Guillaume une représentation graphique particulière des faits de langue étudiés.

11. L'un des deux évaluateurs de cette contribution nous suggère aimablement (nous l'en remercions vivement) de nuancer ce postulat en renvoyant au vouloir-dire d'une langue slave comme le russe, où l'on observe, à partir de deux équivalents lexicaux (*bon* et *agréable*) des énoncés correspondant à un nombre non négligeable des énoncés français cités précédemment : *Bon film ! Приятного просмотра! Bon cours ! Хорошего урока! Bonne conférence ! Хорошей (удачной) конференции! Bonne dégustation ! Приятной дегустации! Bonne réception ! Хорошего приёма! Bonne lecture ! Приятного чтения! Bonne retraite ! Счастливого выхода на пенсию! Bonne baignade ! Хорошего (приятного) плавания! Bonne promenade ! Хорошей (приятной) прогулки! Bon confinement ! Приятно провести время, удачи на карантине!*

12. Ce geste cognitif caractérise pourtant certaines variétés (canadiennes) du français.

13. On ne dira pas (souvent, ni partout au sein de l'aire francophone), à titre d'exemple, *Bon mardi !* Néanmoins, à la Sorbonne à Abu Dhabi (Émirats Arabes Unis), qui est une université française implantée dans ce pays, les collègues, tous francophones, se disent spontanément *Bon vendredi !*, car c'est un équivalent culturel du *Bon dimanche !*, en précisant que le dimanche est le premier jour de la semaine aux EAU.

14. L'on pourrait dire, non sans l'humour noir : à quand ? *Bonne mort !*

15. À titre de rappel, la néoténie linguistique ne saisit les faits de langue qu'en synchronie. Elle prohibe tout critère de chronologie dans l'appropriation des langues. C'est pourquoi elle réfute « les chiffres » dans la différenciation des langues concernées et des rapports cognitifs que l'être-locuteur entretient avec elles (Exemple : * langue 1, * langue 2, * langue 3, etc.).



ISSN 1768-2649
ISSN en ligne 2261-2769

La mécanique intuitionnelle repose-t-elle nécessairement sur le tenseur binaire radical ?

Peiyao Xiong

Laboratoire ICLCH, Université de Wuhan, Chine
Laboratoire CPTC, Université de Bourgogne, France
Peiyao.Xiong@u-bourgogne.fr

<https://orcid.org/0000-0002-4269-216X>



Reçu le 31-03-2023 / Évalué le 13-07-2023 / Accepté le 01-09-2023

Résumé

Dans l'histoire des recherches linguistiques, nombreux sont les linguistes qui ne s'intéressent qu'aux faits linguistiques, c'est-à-dire aux résultats finals ; *a contrario*, les gestes mentaux précédant l'acte de langage sont peu ou prou ignorés. Néanmoins, une nouvelle page s'est tournée dès l'apparition de la psychomécanique du langage de Gustave Guillaume ; cette approche nous invite à découvrir et à reconstruire la mécanique intuitionnelle du langage, c'est-à-dire les mécanismes psychiques dont se recompose une langue. Selon Gustave Guillaume, les mécanismes psychiques, qui impliquent obligatoirement des gestes mentaux, reposent largement sur le mouvement de particularisation et celui de généralisation ; lesdits mouvements constructeurs du langage constituent ce que Gustave Guillaume a nommé le tenseur binaire radical. Cependant, la question se pose de savoir si la mécanique intuitionnelle repose à coup sûr sur le tenseur binaire radical. Dans ce contexte, d'une part, nous allons nous interroger sur le tenseur binaire radical de Gustave Guillaume et le tenseur bi-ternaire de Bernard Pottier ; d'autre part, inspiré des mécanismes Yin-Yang, nous proposerons, *mutatis mutandis*, un schème sinusoïdal de nature logico-algébrique, dans le but de remplacer, si besoin est, le tenseur binaire radical de Gustave Guillaume et d'expliquer nos gestes mentaux sous d'autres angles herméneutiques.

Mots-clés : mécanique intuitionnelle, geste mental, tenseur binaire radical, tenseur bi-ternaire, tenseur sinusoïdal

Does intuitional mechanics necessarily rely on the radical binary tensor?

Abstract

In the history of linguistic research, there are many linguists who are only interested in linguistic facts, that is to say in the final results; on the contrary, the mental gestures preceding the speech act are more or less ignored. Nevertheless, a new page was turned with the appearance of the psychomechanics of language by Gustave Guillaume; this approach invites us to discover and reconstruct the intuitional mechanics of language, that is to say the psychic mechanisms by which a

language is recomposed. According to Gustave Guillaume, the psychic mechanisms, which necessarily involve mental gestures, are largely based on the movement of particularization and that of generalization; said language-building movements constitute what Gustave Guillaume called the radical binary tensor. However, the question arises whether the intuitional mechanics relies for sure on the radical binary tensor. In this context, on the one hand, I investigate the radical binary tensor of Gustave Guillaume and the bi-ternary tensor of Bernard Pottier; on the other hand, inspired by Yin-Yang mechanisms, I propose a sinusoidal scheme of a logico-algebraic nature with the necessary modification, with the aim of replacing, if necessary, Gustave Guillaume's radical binary tensor and explaining our mental gestures from other hermeneutical angles.

Keywords: intuitional mechanics, mental gesture, radical binary tensor, bi-ternary tensor, sinusoidal tensor

Introduction

Jean-François Dortier (2012 : 133) a écrit, dans *L'Homme, cet étrange animal. Aux origines du langage, de la culture et de la pensée* :

Du coup, le langage perd son caractère central dans la pensée humaine. Les recherches sur les aphasiques et les développements récents de la linguistique corroborent ce constat : le langage n'est qu'une « province » de la pensée. Il est le produit d'une aptitude plus large de l'esprit humain : celle de produire des représentations mentales.

En effet, au fur et à mesure du développement des sciences cognitives, nous reformulons en disant que le langage n'est qu'une de nos fonctions cognitives et qu'il est absent de certaines pensées figuratives et indicibles. D'où la confirmation suivante de Samir Bajrić (2013 : 39) :

Peu importe si elles sont innées ou transmises, les fonctions cognitives rythment nos productions langagières et, inversement, nos productions langagières (les langues que nous parlons) traduisent les contenus de nos fonctions cognitives.

Il en résulte qu'il existe des traitements mentaux proprement psychiques qui précèdent l'acte de langage et que nous pouvons nous interroger sur nos mécanismes mentaux par l'intermédiaire du *discours*¹ qu'est le *langage effectif*. L'ensemble des mécanismes psychiques sur lesquels reposent les opérations constructrices du langage est ce que Gustave Guillaume a nommé *mécanique intuitionnelle* ; à dire vrai, la mécanique intuitionnelle relève du *langage puissanciel*, c'est-à-dire de la *langue* selon la terminologie de Gustave Guillaume.

Qui dit mécanique intuitionnelle dit mouvements mentaux, mais il n'en demeure pas moins que les mécanismes psychiques s'établissent largement sur des opérations mentales cinétiques. D'après Gustave Guillaume, les mouvements mentaux s'expliquent principalement par le passage du large à l'étroit et de l'étroit au large, c'est-à-dire par le mouvement de particularisation et par celui de généralisation ; les deux types de mouvements vecteurs constituent le tenseur binaire radical. D'où son affirmation (2003 : 119) :

Le tenseur binaire intervenant à tous les niveaux du langage comme opérateur de structure, le jeu du tenseur, sous des argumentations changées, s'y rencontrent partout. On s'est introduit fort avant à une connaissance approfondie - non superficielle, non restreinte aux apparences sensibles - de la structure du langage, si l'on sait, en tout lieu du langage que ce soit et sous toutes les argumentations limitatives qui en peuvent être en divers lieux, reconnaître le jeu, mécaniquement invariant, du tenseur binaire radical. Point n'est, en linguistique structurale, de savoir plus précieux.

Toutefois, la question se pose de savoir pourquoi la mécanique intuitionnelle repose sur le tenseur binaire radical ; existe-t-il d'autres possibilités pour traduire ces mouvements mentaux ? Pour nous attaquer à ces problèmes, nous mènerons une étude sur nos gestes mentaux de manière hypothético-déductive et logico-algébrique. Nous nous intéresserons tout d'abord particulièrement au tenseur binaire radical de Gustave Guillaume et nous chercherons à le traduire de manière cognitive et logico-mathématique ; nous accorderons ensuite une attention toute particulière au tenseur bi-ternaire de Bernard Pottier et nous nous engagerons à le reformuler ; de plus, à partir du tenseur sinusoïdal de Bernard Pottier et de celui de Maurice Toussaint, nous essayerons d'élaborer un nouveau tenseur sinusoïdal, à savoir les schèmes hélicoïdaux, tout en nous inspirant des mécanismes du Yin-Yang.

1. Le tenseur binaire radical de Gustave Guillaume

1.1. Fondement cognitif du tenseur binaire radical

Dans le monde complexe face auquel nous sommes, constitué d'une quantité considérable de personnes, d'objets, d'événements, d'impressions et d'expériences, etc., si nous traitions ces scènes rencontrées comme si elles étaient uniques au monde et que nous les stockions dans la mémoire à long terme en épuisant nos capacités mnésiques, nous serions rapidement submergés par les informations. D'où la nécessité de la catégorisation des informations et du regroupement en vertu des critères différents.

En clair, la faculté cognitive de catégorisation nous permet d'obtenir un concept qui regroupe un ensemble d'objets se partageant les mêmes particularités par un processus inductif ; elle nous permet aussi d'effectuer le classement des objets à partir d'un concept préétabli par un processus déductif. Dès lors, J. S. Bruner, J. J. Goodnow et G. A. Austin (cf. Reed, 2017 : 208) ont formulé, dans *A study of thinking* (1956), cinq bénéfices catégorisant le monde complexe : i) la catégorisation favorise la compréhension de l'environnement complexe ; ii) elle permet d'identifier des informations obtenues ; iii) elle contribue à la création de catégories par classes tout en réduisant largement l'appropriation de nouvelles choses ; iv) elle conduit à adopter des réponses correspondantes à l'identité précise des objets catégorisés ; v) elle engendre la hiérarchisation des objets du monde qui permet l'organisation ordonnée des connaissances. Ainsi, la compréhension du monde nécessite la fonction cognitive de catégorisation.

David Lodge (1992 : 52) a écrit, dans son roman *Un tout petit monde* : « Comprendre un message, c'est le décoder. Le langage renvoie à un code. Or, *tout décodage est un nouvel encodage*² ». En effet, l'encodage et le décodage ne sont rien d'autre qu'un jeu entre la sémiologie et la sémantique, ils sont toujours consubstantiels. Pour être plus précis, l'encodage et le décodage s'entrelacent harmonieusement, qui dit encodage dit décodage, et *vice versa*. Et il en va de même pour la catégorisation et la discrimination : catégoriser les objets et les réunir dans une classe s'ils partagent des particularités similaires, c'est aussi éliminer les autres qui possèdent des particularités différentes ; en d'autres termes, il n'y a pas de catégorisation sans discrimination et *vice versa*.

Il est bien évident que la compréhension du monde n'échappe pas à l'identification, c'est-à-dire à la « reconnaissance de forme³ » (Reed, 2017 : 17) si nous empruntons la terminologie des psychologues cognitivistes, la catégorisation et la discrimination constituant les manières incontournables d'identification dans les traitements mentaux. L'opération de discrimination s'apparente, *de facto*, à un mouvement mental cinétique allant du large à l'étroit, grâce auquel nous pouvons extraire une matière véhiculant des caractéristiques particulières ; *a contrario*, l'opération de catégorisation s'apparente à un mouvement mental cinétique allant de l'étroit au large, grâce auquel nous pouvons embrasser les matières possédant des caractéristiques universelles. Les deux types de mouvements constituent les gestes mentaux fondamentaux dus aux activités de pensée, ils se complètent l'un l'autre.

Dès lors, selon Gustave Guillaume (1971 : 200), la mécanique intuitionnelle s'appuie grandement sur le fait que :

La pensée, partout et toujours, continue un mouvement à elle inhérent par un mouvement identique orienté en sens inverse. De sorte que, si elle est partie du large pour aller à l'étroit, elle continuera en se portant, par réplique, de l'étroit au large ; partie de l'infinitude pour aller à la finitude, elle se répliquera à elle-même en allant de la finitude obtenue à une infinitude seconde, qui n'est pas la première, celle dont la finitude a été soustraite. Il y a là un jeu de mouvements assez simples qui conditionne la pensée et en détermine la puissance.

Si, comme le souligne Gustave Guillaume (1969 : 277, note 8), « [une] langue est un ouvrage construit en pensée auquel se superpose un ouvrage construit en signes », ces mécanismes psychiques sur lesquels repose la langue s'établissent alors immanquablement sur le mouvement allant du large à l'étroit ainsi que sur celui allant de l'étroit au large, c'est-à-dire sur le mouvement de particularisation dû à l'opération cognitive de discrimination ainsi que sur celui de généralisation dû à l'opération cognitive de catégorisation. Il n'en demeure pas moins cependant que la langue qu'est le langage puissancier relève de la pensée à l'aune du *mentalisme*⁴.

Si la mécanique intuitionnelle repose principalement sur le mouvement de particularisation ainsi que sur celui de généralisation, comment schématiser les deux types de mouvements vecteurs ?

1.2. Fondement logico-mathématique du tenseur binaire radical

Dans la perspective des sciences cognitives, l'imagination est conçue comme une des fonctions cognitives de l'espèce humaine ; elle permet de revenir mentalement dans le temps du passé et de prévoir les choses qui surviendront dans le temps du futur. Dans ce contexte, l'imagination est étroitement liée à la créativité, elle est presque omniprésente dans la vie quotidienne. Jean-François Dortier (2012 : 149) a précisé l'importance de penser en images à l'égard des travaux du grand physicien Albert Einstein :

La plupart de ses découvertes reposent sur des expériences de pensée très visuelles : pour étudier la vitesse de la lumière, il s'imagine assis sur un rayon de lumière un miroir à la main ; pour étudier la relativité, il se voit installé dans un ascenseur cosmique. « Les mots ou le langage, écrit ou parlé, ne semblent jouer aucun rôle dans mon mécanisme de pensée (...) Les éléments de pensée sont, dans mon cas, de type visuel » écrit Einstein. Il ajoute que les mots conventionnels destinés à exposer sa pensée viennent après et « laborieusement ».

En effet, ce sont généralement les imaginations créatrices des chercheurs qui viennent d'abord, et les produits les suivent. Le traitement des images nous permet

de concevoir les objets du monde de manière mentale mais figurative, ce qui nous aide à résoudre efficacement des problèmes. Dans ce cas-là, inspiré par Gottfried Wilhelm Leibniz, Gustave Guillaume (1982 : 136-137) remarque que les imaginations et les hypothèses ne peuvent s'expliquer que par les images figuratives :

[...] Le langage présuppose la saisie, par vision mentale, d'une activité mentale ; mais de cette vision il n'a besoin que de produire une dicibilité efficiente en laquelle il la traduit et qu'il incombe au linguiste, pour en expliquer l'efficience, de retraduire en sa visibilité radicale. C'est la tâche du linguiste, et c'est son mérite en même temps que son moyen de science, que de retraduire - de savoir retraduire - en des visibilités, sous les traits de figures explicatives, ce dont le langage ne livre directement, l'analyse n'intervenant pas, que la dicibilité efficiente. Il semble bien, à le lire, que Leibniz ait été sensible à cette différence du mental visible, premier, et du mental dicible, second, seul avancé en langage humain. De là son conseil, précieux, de penser en figures. « Les choses s'empêchent, les idées ne s'empêchent point ». Les figures sont encore des choses, mais moins que les signes qu'emploie le langage à l'extériorisation de son intériorité. Penser en figures, c'est grandement diminuer l'empêchement des choses. Mais la juste figure dont il est besoin requiert, pour s'évoquer, une médiation suivie conduite avec une rigueur fine. Le risque existe de construire de fausses figures. Il est grandement diminué par la nécessité de partir, pour la construction de figures, de vues élémentaires d'une grande simplicité et exprimant des exigences d'une extrême plausibilité.

Généralement, les images génèrent beaucoup plus de représentations que les mots. Par rapport au langage, elles sont beaucoup plus faciles à saisir par nos espaces mentaux. Pour être plus précis, l'image est parlante. D'où une nécessité de la schématisation du tenseur binaire radical, c'est-à-dire du mouvement de particularisation et de celui de généralisation.

À titre d'exemple, selon Gustave Guillaume, le système de l'article en français au niveau mental s'explique par un mouvement de particularisation et un mouvement de généralisation, schématisé dans la Figure 1.

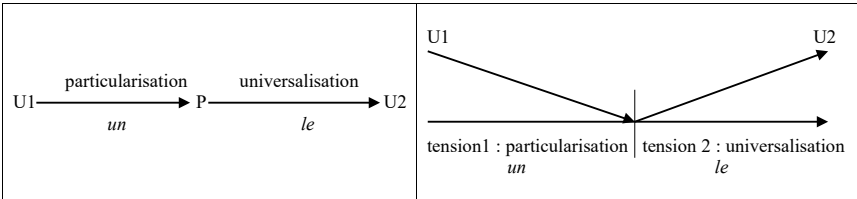


Figure 1 : Système de l'article en français au niveau mental (cité dans Soutet, 2005 : 25-26) (voir aussi Moignet, 1981 : 132)

Les deux figurations vectorielles, soit linéaire, soit angulaire, sont possibles. Le système de l'article en français au niveau mental débute par un mouvement de particularisation allant de l'universel au particulier sur lequel repose l'article dit indéfini *un*, et passe ensuite par un mouvement de généralisation allant du particulier à l'universel sur lequel repose l'article dit défini *le*. Autrement dit, nous obtenons tout d'abord la saisie considérée comme universelle de l'article indéfini *un*, par exemple : « *Un* soldat ne doit pas craindre la guerre » ; nous arrivons ensuite à la saisie considérée comme particulière de l'article indéfini *un*, par exemple : « *Un* soldat s'approche de nous ». À la suite, nous obtenons la saisie considérée comme particulière de l'article défini *le*, par exemple : « Regardez ! *Le* soldat s'approche de nous » ; pour enfin aboutir à la saisie considérée comme universelle de l'article défini *le*, par exemple : « *Le* soldat ne doit pas trahir sa patrie ».

Bien que l'encodage et le décodage soient apparemment opposés, ils s'entrelacent parfaitement ; bien que la catégorisation et la discrimination soient dissemblables, elles sont toujours consubstantielles au niveau synchronique. Conformément au tenseur binaire radical de Gustave Guillaume, les deux sous-systèmes, à savoir le mouvement de particularisation et celui de généralisation, coexistent dans le plan de la langue ; l'un appelle, l'autre répond. Néanmoins, il semble que le lien interne entre les deux sous-systèmes soit peu ou prou ignoré, ce qui nous conduit à réexaminer le rapport entre le mouvement de particularisation et celui de généralisation.

2. Du tenseur binaire radical au tenseur bi-ternaire

2.1. Tenseur bi-ternaire Bernard Pottier

Il semble que Gérard Moignet (1974 : 190) soit le premier linguiste⁵ à introduire les schèmes d'interpénétration dans des analyses psychosystématiques ; il profite, dans *Études de psycho-systématique française*, des schèmes croisés en analysant le couple *quoi-que* en français de manière systématique (voir Figure 2).

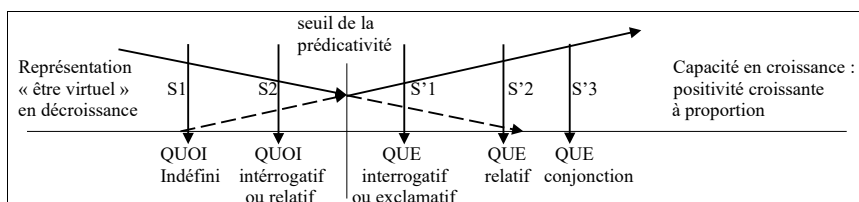


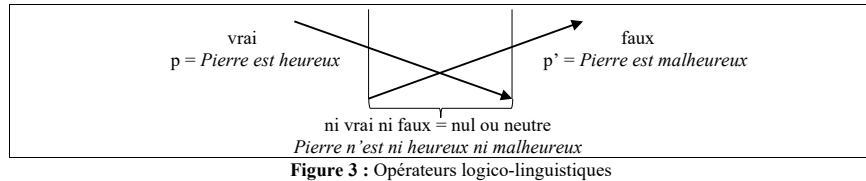
Figure 2 : Systématique du couple *quoi-que* en français

D'après lui, le pronom *quoi* et le pronom *que* sont envisagés comme l'« être virtuel » (*Ibid.* : 185), ils véhiculent la position de patient, alors que le pronom *qui* conçoit la position d'agent. Dans le macrosystème du couple *quoi-que*, l'antagonisme

de *quoi* et de *que* se situe sur un axe perpendiculaire ; ils se distinguent l'un de l'autre par le degré de prédicativité, le pronom *quoi* est considéré comme prédicatif parce que sa matière notionnelle l'emporte sur sa matière formelle au niveau mental, alors que le pronom *que* est envisagé comme non prédicatif parce que sa matière formelle l'emporte sur sa matière notionnelle au niveau mental. Ainsi, dans le microsystème du pronom *quoi*, en saisie S1, le degré d'être de la matière notionnelle est élevé, le pronom *quoi*, dit « indéfini », est incapable de s'incorporer directement dans une phrase et nous devons faire appel au pronom relatif *que*. Par exemple, « Quoi que tu fasses, rien ne change », « Quoi que vous disiez, il n'écoute pas », et il peut constituer le tout de la phrase « Quoi ? ». En saisie S2, le degré d'être de la matière notionnelle est moins élevé, le pronom *quoi* interrogatif ou relatif est capable de s'incorporer d'une certaine manière dans une phrase ; par exemple, « De quoi parlez-vous ? », « Ce à quoi je pense ». En outre, dans le microsystème du pronom *que*, en saisie S'1, l'être en cause est inanimé et le degré d'être est relativement élevé, le pronom interrogatif ou exclamatif relève d'un intégrateur de phrase ; par exemple, « Que penses-tu ? », « Que c'est joli ! ». En saisie S'2, l'être est largement minimisé, la fonction de translation de *que* relatif s'extériorise ; par exemple, « C'est un plat que j'aime beaucoup ! », « C'est pour cela que j'ai quitté cette ville ». En saisie S'3, le pronom *que* de conjonction ne manifeste que sa matière grammaticale, et sa matière notionnelle est plutôt inexistante⁶ ; par exemple, « Cet arbre est plus grand que celui-là », « Il n'aime que son chien ». En un mot, dans lesdits schémas d'interpénétration, de gauche à droite, le contenu sémantique du mot diminue, et inversement, la fonction grammaticale du mot connaît une augmentation de manière compensatoire.

De plus, Robert Martin (1976 : 114-115) a profité aussi du schème binaire et particulièrement des schémas d'interpénétration pour analyser le problème dû à l'antonymie ainsi que les opérateurs logico-linguistiques :

L'opérateur de négation s'inscrit dans un modèle logique binariste où le vrai et le faux sont des entités absolues et exclusives : une proposition est vraie ou elle est fausse (Pierre est heureux ; Pierre n'est pas heureux). L'opérateur d'inversion s'inscrit dans un modèle logique où, liée à la gradation, la vérité est relative, où une proposition peut être plus ou moins vraie ou plus ou moins fausse. Au fur et à mesure que sa vérité décroît sa fausseté augmente et inversement :



En effet, à part le vrai dans un sens strict et le faux dans un sens strict, il existe, selon lui, une troisième possibilité, à savoir la position neutre où l'objet en cause n'est ni vrai ni faux. Pour être plus précis, il s'agit d'une position neutre où l'objet dont il est question est peu ou prou vrai ou peu ou prou faux. Sa vérité et sa fausseté fonctionnent de manière compensatoire pour que sa vérité plus sa fausseté égalent 1 (vérité + fausseté = 1, si nous empruntons une formule mathématique), ce qui aboutit à des schèmes d'interpénétration.

Dès lors, en voulant renforcer la relation complémentaire entre les deux parties du tenseur binaire radical de Gustave Guillaume, Bernard Pottier (1980 : 32, note 33) a souligné, dans *Guillaume et le Tao : l'avant et l'après, le Yang et le Yin* : « [...] les linguistes d'inspiration guillaumienne ont parfois besoin de schèmes s'interpénétrant ». Tout en constatant qu'au sein du couplage Yin-Yang⁷ le Yin est tantôt supérieur au Yang, tantôt identique au Yang à l'aune de la quantité, tantôt inférieur au Yang, et que le Yin et le Yang se résolvent l'un en l'autre, Bernard Pottier (*Ibid.* : 33) a ajouté la thèse suivante : « À tout moment, on a une coprésence des complémentaires ». C'est pourquoi, il a suggéré de remplacer le tenseur binaire radical par le tenseur bi-ternaire (N : point de départ ; O : seuil d'inversion ; P : point d'arrivée) (*Ibid.* : 32-33), comme dans la Figure 4.

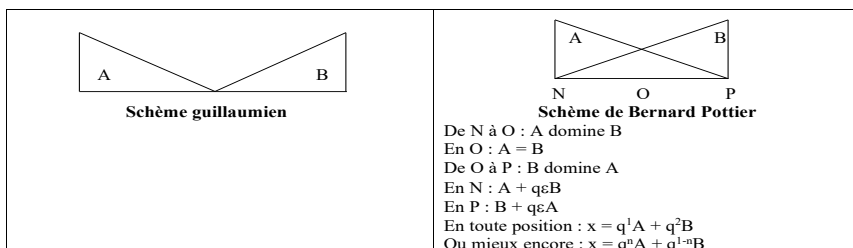


Figure 4 : Schème binaire radical de Gustave Guillaume *versus* schème bi-ternaire de Bernard Pottier

Dire que le Yin et le Yang sont de nature différente et qu'ils s'organisent harmonieusement autour de l'Un revient à dire qu'ils communiquent toujours ; et dire que le mouvement de particularisation et celui de généralisation forment harmonieusement un grand système binaire revient à dire qu'ils échangent tout le temps. Conformément au schème de Bernard Pottier de la Figure 4, le mouvement de particularisation et celui de généralisation se déclenchent simultanément ; en l'occurrence, toute augmentation s'accompagne d'une diminution et *vice versa*. Autrement dit, le mouvement de particularisation et celui de généralisation fonctionnent de manière compensatoire au niveau synchronique. Néanmoins, il semble que Bernard Pottier n'ait pas expliqué la formule établie de ce schème dans son article ; ce qui nous conduit à la réexpliquer de manière différente.

2.2. Reformulation du tenseur bi-ternaire de Bernard Pottier

Pour expliquer le parfait chiasme entre le mouvement de particularisation et celui de généralisation, il est nécessaire de reformuler le schème bi-ternaire de Bernard Pottier (voir Figure 5 ; α : point de départ ; β : seuil d'inversion ; γ : point d'arrivé).

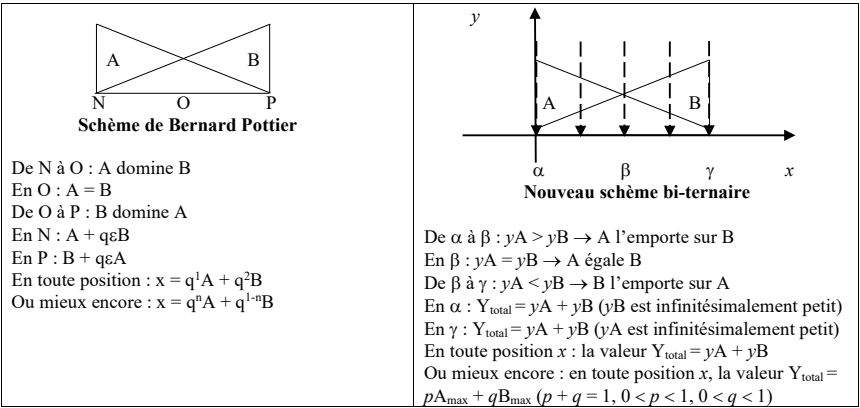


Figure 5 : Nouveau schème bi-ternaire versus schème bi-ternaire de Bernard Pottier (cf. Xiong, 2022b : 270)

Nous préconisons de placer le schème bi-ternaire sur un axe perpendiculaire, c'est-à-dire dans le système de coordonnées xy , et de substituer respectivement p et q à q^n et à q^{1-n} . Force est de constater que, en toute position x , la valeur $Y_{total} = yA + yB$; ce qui donne la valeur $Y_{total} = p \times$ le maximum de $yA + q \times$ le maximum de yB ($0 < p < 1, 0 < q < 1$) ; de plus, à l'aune de la quantité, le maximum de $yA =$ le maximum de $yB \approx$ la valeur Y_{total} , ce qui donne $1 = p + q$ ($0 < p < 1, 0 < q < 1$). Dans ce cas-là, p et q s'assujettissent aux restrictions suivantes : $p + q = 1, 0 < p < 1$ et $0 < q < 1$. En l'occurrence, en toute position x , nous pouvons obtenir la formule suivante : la valeur $Y_{total} = p \times yA_{max} + q \times yB_{max}$ ($p + q = 1, 0 < p < 1, 0 < q < 1$), ou pour être plus simple, la valeur $Y_{total} = pA_{max} + qB_{max}$ ($p + q = 1, 0 < p < 1, 0 < q < 1$). Nous (2022b : 270) avons déjà donné l'exemple suivant qui illustre bien ce mécanisme compensatoire :

Si A s'explique par des tensions de négativation⁸ et que B s'explique par des tensions de positivation, alors de α à β , la tension de négativation l'emporte sur celle de positivation - $yA > yB$ -, dans ce cas-là, nous obtenons, du point de vue global, une tension de négativation ; de β à γ , la tension de positivation dépasse celle de négativation - $yA < yB$ -, dans ce cas-là, nous obtenons, du point de vue global, une tension de positivation ; dès lors, la position β relève d'une transition qui divise, du point de vue global, la tension de négativation et celle de positivation au sein de ce continuum négativation-positivation.

Ainsi, toute concession implique indispensablement une contrepartie. Le mouvement de particularisation et celui de généralisation ne se déclenchent pas séparément ; ils se résolvent nécessairement l'un en l'autre de manière compensatoire.

Cependant, comme dit le proverbe chinois, « Il y a un ciel au-delà du ciel » (mandarin 天外有天) (cité dans Chen, 2011/2 : 32). En effet, le changement n'a ni fin ni commencement ; le retour et le recommencement des mécanismes mentaux révèlent les particularités des mouvements de la pensée. Il est, *ipso facto*, nécessaire d'aller du tenseur bi-ternaire au tenseur sinusoïdal.

3. Du tenseur bi-ternaire au tenseur sinusoïdal

3.1. Tenseur sinusoïdal de Bernard Pottier et celui de Maurice Toussaint

Bernard Pottier et Maurice Toussaint furent les premiers linguistes d'inspiration guillaumienne à formuler le tenseur sinusoïdal dans le but d'étudier le mécanisme continu qu'impliquent les espaces mentaux.

D'une part, Bernard Pottier (*Ibid.* : 33) a souligné :

Or de nombreux supports sémantiques ne se limitent pas à ce parcours, mais combinent les deux, ce qui aboutit tout naturellement à une sinusoïde, qui rend mieux compte du mécanisme continu que la simple juxtaposition dans un modèle « rendu anguleux » pour plus de facilité :

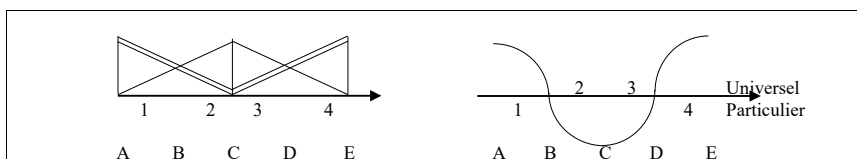


Figure 6 : Du schéma bi-ternaire à une sinusoïde en passant par la coprésence d'un schéma bi-ternaire et d'un schéma bi-ternaire inverse (avec nos adaptations)

Bernard Pottier n'ayant pas explicité le processus des deux schèmes bi-ternaires à une sinusoïde, nous en tentons une explication. Si la double ligne dans le schéma gauche désigne le mouvement de particularisation et que la ligne simple indique le mouvement d'universalisation, alors, dans la zone 1 - du point A au point B - du schéma gauche, la tension d'universalisation atteignant son maximum commence à se réduire et, en même temps, la tension de particularisation atteignant son minimum commence à augmenter, mais la tension d'universalisation l'emporte sur la tension de particularisation. C'est la raison pour laquelle, dans la zone 1 - du point A au point B - du schéma droit, le tracé sinusoïdal se trouvant au-dessus

de l'axe horizontal commence à se joindre au particulier à partir de l'universel culminant. À la frontière entre la zone 1 et la zone 2, c'est-à-dire au point B, la tension de particularisation égale celle de l'universalisation à l'aune de la quantité ; ce qui conduit le tracé sinusoïdal et l'axe horizontal à se croiser dans un lieu où le particulier et l'universel connaissent une neutralisation. Dans la zone 2 - du point B au point C - du schéma gauche, la tension d'universalisation continue à se réduire et, en même temps, la tension de particularisation continue à augmenter, mais la tension de particularisation précède celle d'universalisation, c'est la raison pour laquelle, dans la zone 2 - du point B au point C - du schéma droit, le tracé sinusoïdal se trouvant au-dessous de l'axe horizontal commence à extérioriser la particularité du particulier, dans le but d'atteindre le particulier culminant. Dans la zone 3 et 4 - du point C au point E -, c'est le cas inverse.

D'autre part, Maurice Toussaint (cité dans Pottier, 1980 : 59) a précisé : « [Mon] modèle sinusoïdal issu du schème ternaire guillaumien, comporte deux tensions binaires inverses, soit deux antisymétries ». Il n'en reste pas moins vrai que le modèle sinusoïdal proposé par Maurice Toussaint s'explique par un cycle entier du mécanisme continu, soit figurativement :

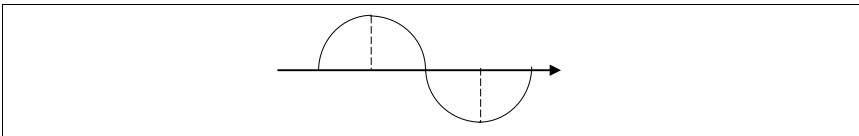


Figure 7 : Modèle sinusoïdal proposé par Maurice Toussaint (cité dans *Ibid.* : 60) (avec nos adaptations)

À dire vrai, si le tenseur sinusoïdal de Maurice Toussaint et celui de Bernard Pottier se ressemblent, leurs points de commencement qu'impliquent les cycles se différencient.

Étudions maintenant un exemple en nous appuyant sur les tenseur bi-ternaire et sinusoïdal de Bernard Pottier (voir Figure 6). En français, le choix entre le subjonctif et l'indicatif constitue toujours une préoccupation majeure. D'après Gustave Guillaume (1984 : 41), « [le] sentiment de *présence* à l'actualité entraîne l'indicatif. Le sentiment d'*absence*, le subjonctif ». En clair, si le sentiment d'absence - la notion de *non-être* - conduit au mode subjonctif, c'est parce que la force virtualisante que subit l'événement dépasse la force actualisante, et inversement, si le sentiment de présence - la notion d'*être* - conduit au mode indicatif, c'est parce que la force actualisante que subit l'événement précède la force virtualisante. Si la double ligne dans le schéma gauche s'explique par le sentiment de présence et que la ligne simple se traduit par le sentiment d'absence, alors, dans la zone 1 - du point A au point B - du schéma gauche, le sentiment de présence atteignant

son maximum commence à se réduire. En même temps, le sentiment d'absence atteignant son minimum commence à augmenter, mais le sentiment de présence l'emporte sur le sentiment d'absence, c'est la raison pour laquelle, dans la zone 1 - du point A au point B - du schéma droit, le tracé sinusoïdal se trouvant au-dessus de l'axe horizontal commence à se joindre au subjonctif à partir de l'indicatif⁹. À l'inverse, dans la zone 2 - du point B au point C - du schéma gauche, le sentiment de présence continue à se réduire et, en même temps le sentiment d'absence continue à augmenter, mais le sentiment d'absence l'emporte sur celui de présence, c'est la raison pour laquelle, dans la zone 2 - du point B au point C - du schéma droit, le tracé sinusoïdal se trouvant au-dessous de l'axe horizontal commence à extérioriser la particularité du subjonctif. Enfin, dans la zone 3 et 4 - du point C au point E -, c'est le cas inverse.

Néanmoins, il semble que le schème sinusoïdal ne possédant qu'une courbe n'extériorise pas parfaitement la particularité compensatoire que conçoit le schème bi-ternaire, c'est pourquoi nous nous demandons s'il n'existerait pas une autre possibilité pour la traduire.

3.2. Des mécanismes Yin-Yang aux schèmes hélicoïdaux

Considéré *a posteriori* comme le fondateur du taoïsme¹⁰, Lao-Tseu (2016 : 221) a écrit dans l'œuvre fondatrice de l'école taoïste *Tao-te king - Livre de la Voie et de la Vertu* :

La Voie engendre Un ; Un engendre Deux ; Deux engendre Trois ; Trois engendre tous les êtres. Tous les êtres portent sur leur dos le yin (l'obscurité), et serrent dans leur bras le yang (la lumière). Le souffle du vide maintient l'harmonie. (Mandarin : “道生一，一生二，二生三，三生万物。万物负阴而抱阳，冲气以为和。”)

Selon Lao-Tseu, le Tao - la Voie - contient deux forces vectrices ; à savoir, le Yin et le Yang. Elles agissent comme le *recto* et le *verso* d'une même feuille ou les deux côtés d'une même médaille. Elles sont donc diamétralement opposées, mais nécessairement complémentaires. D'un point de vue global, c'est le couplage Yin-Yang qui permet au Tao d'être Un ; d'un point de vue local, les deux forces vectrices - le Yin et le Yang - coexistent toujours au sein du Tao. C'est la raison pour laquelle celui-ci peut véhiculer synchroniquement plusieurs formes : soit Un (synthétiquement parlant), soit Deux (localement parlant), soit Trois (analytiquement parlant ; Un et Deux coexistant synchroniquement).

Dès lors, nous pouvons obtenir la formule suivante : Yin + Yang = Un. Étant donné que le Yin et le Yang sont toujours consubstantiels et qu'ils fonctionnent

de manière compensatoire, il est possible de décrire le schéma mathématique des mécanismes du couplage Yin-Yang, soit figurativement :

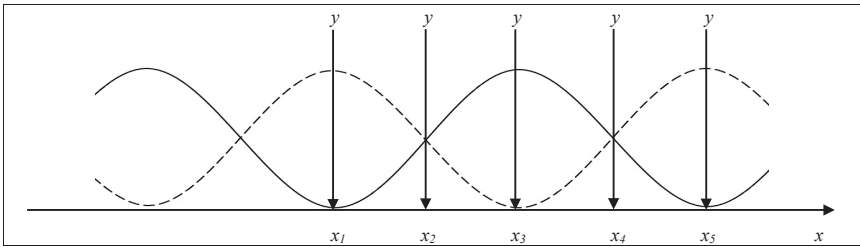


Figure 8 : Des mécanismes Yin-Yang aux schèmes hélicoïdaux (cf. Xiong, 2022a : 102) (avec nos adaptations)

Ces schèmes hélicoïdaux peuvent remplacer le tenseur binaire radical pour expliquer certains mécanismes continus que conçoivent nos espaces mentaux. À titre d'exemple, ces schèmes s'appliquent bien au système mental de l'article en français. Si la courbe discontinue désigne l'article *un*, dit indéfini, et que la courbe continue indique l'article *le*, dit défini, alors en saisie x_1 , l'article *un* se trouve à l'état d'universel (comme dans l'exemple : « *Un* bon pain dérive de la patience du boulanger »), et en même temps, l'article *le* se situe à la position de particulier (comme dans l'exemple : « *Le* boulanger de cette boulangerie est généreux »). Après un mouvement de particularisation que véhicule l'article *un* et un mouvement de généralisation qu'induit l'article *le*, nous arrivons à la saisie x_2 . Dans ce cas-là, l'article *un* possède une extensité non universelle et non particulière¹¹ (comme dans l'exemple : « Pierre veut épouser *une* Portugaise » (Martin, 1992 : 176)) et en même temps l'article *le* véhicule une extensité non universelle et non particulière (comme dans l'exemple : « De l'endroit où vous vous trouviez, avez-vous vu l'homme s'enfuir ? (question d'un enquêteur au témoin d'un crime) » (Soutet, 2012 : 21)). En saisie x_3 , l'article *un* se trouve à l'état de particulier (comme dans l'exemple : « C'est *un* bon pain ») et en même temps l'article *le* se situe à la position d'universel (comme dans l'exemple : « *Le* bon boulanger doit avoir de la patience »). En saisie x_4 , nous revenons à l'extensité non universelle et non particulière de l'article comme celle de la saisie x_2 . Enfin, en saisie x_5 , nous revenons à la position de saisie x_1 . En clair, de la saisie x_1 à la saisie x_5 , a été parcouru un cycle du mécanisme continu que crée le système mental de l'article en français.

Conformément au principe de conservation de l'énergie, celle-ci ne saurait apparaître *ex nihilo* et se réduire à néant ; de même, la force cinétique Yin et la force cinétique Yang, la tension de particularisation et celle de généralisation, ne sauraient apparaître *ex nihilo* et se réduire à néant. Il n'existe dès lors qu'une possibilité : que la force cinétique Yin et la force cinétique Yang, la tension de

particularisation et celle de généralisation, se résolvent l'une en l'autre. En somme, si les schèmes hélicoïdaux s'imposent d'eux-mêmes, c'est parce que toute concession suppose nécessairement une contrepartie.

Conclusion

En guise de conclusion, comme dit Maurice Merleau-Ponty (1960 : 295) : « Il faut comprendre que c'est la visibilité même qui comporte une non-visibilité ». Cette assertion entre en résonance avec la proposition de Gustave Guillaume (1973 : 19) : « [...] sous l'*effet*, il y a la *puissance* ; et que, conséquemment - selon un dévidement qui est celui du sorite des banalités nécessaires - un élément de langue comme le substantif existe en puissance avant d'exister en effet ». En effet, les analyses sur les faits linguistiques arrivent relativement tard ; d'où une exigence de la révélation des mécanismes mentaux sous-jacents.

Dans cette présente étude, nous avons révélé les fondements cognitif et logico-algébrique du tenseur binaire radical de Gustave Guillaume sur lequel repose la mécanique intuitionnelle ; ce qui a permis d'observer ledit schème à l'aune de la psychologie cognitive. Néanmoins, il semble que le tenseur binaire radical n'implique pas la continuité et l'irréversibilité des ordinations mentales¹². Les tenseurs sinusoidaux élaborés par Maurice Toussaint et Bernard Pottier ainsi que les schèmes hélicoïdaux que nous avons proposés ont eu pour but d'y remédier. Selon le *Yi Jing* (voir Javary, 2018 : 67), « [la] seule chose qui ne changera jamais, c'est que tout change toujours tout le temps ». En effet, aucun objet du monde n'échappe au changement, la mécanique intuitionnelle n'y échappe non plus. Le retour et le recommencement des mécanismes mentaux s'imposent d'eux-mêmes. Dès lors, il serait profitable de substituer au tenseur binaire radical de Gustave Guillaume, le tenseur sinusoidal et les schèmes hélicoïdaux pour telle ou telle autre analyse de nos systèmes mentaux.

Bibliographie

- Bajrić, S. 2 013 [2009]. *Linguistique, cognition et didactique. Principes et exercices de linguistique-didactique*. Paris : Presses de l'Université Paris-Sorbonne.
- Boone, A., Joly, A. 2004 [1996]. *Dictionnaire terminologique de la systématique du langage*. Deuxième édition revue, corrigée et augmentée par André Joly. Paris : L'Harmattan.
- Chen, J. 2011/2. « Cerner la notion du temps ». *Rue Descartes*, n° 72, p. 30-51.
- Dortier, J.-F. 2012. *L'Homme, cet étrange animal. Aux origines du langage, de la culture et de la pensée*. Auxerre : Sciences Humaines.
- Guillaume, G. 1969. *Langage et sciences du langage*. Paris-Québec : Nizet-Presses de l'Université Laval.

- Guillaume, G. 1971. *Leçon de linguistique, 1948-1949*, série B, *Psychosystématique du Langage. Principes, méthodes et applications I*, volume 2. Paris-Québec : Klincksieck-Presses de l'Université Laval.
- Guillaume, G. 1973. *Principes de linguistique théorique de Gustave Guillaume*. Paris-Québec : Klincksieck-Presses de l'Université Laval.
- Guillaume, G. 1982. *Leçon de linguistique, 1956-1957, Systèmes linguistiques et successivité historique des systèmes II*, volume 5. Lille-Québec : Presses Universitaires de Lille-Presses de l'Université Laval.
- Guillaume, G. 1984. *Temps et verbe. Théorie des aspects, des modes et des temps*. Suivie de *L'Architectonique du temps dans les langues classiques*. Paris : Champion.
- Guillaume, G. 2003. *Prolégomènes à la linguistique structurale I*, éd. R. Valin. Québec : Presses de l'Université Laval.
- Jacob, A. 2011 [1970]. *Les Exigences théoriques de la linguistique selon Gustave Guillaume*. Paris : Champion.
- Javary, C. J.-D. 2018. *YIN-YANG. La dynamique du monde*. Paris : Albin Michel.
- Lao-Tseu. 2016. *Tao-te king (Livre de la Voie et de la Vertu)*, traduit et commenté par Marcel Conche. Paris : Presses Universitaires de France.
- Lodge, D. 1992 [1984]. *Un tout petit monde*, traduit de l'anglais par Maurice et Yvonne Couturier. Paris : Rivages poche / Bibliothèque étrangère.
- Martin, R. 1976. La paraphrase par double antonymie en français. In : *Modèles logiques et niveaux d'analyse linguistique*. Paris : Klincksieck, p. 113-129.
- Martin, R. 1992 [1983]. *Pour une logique du sens*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Merleau-Ponty, M. 1960. *Le Visible et l'invisible* (suivi de notes de travail), texte établi par Claude Lefort. Paris : Gallimard.
- Moignet, G. 1974. *Études de psycho-systématique française*. Paris : Klincksieck.
- Moignet, G. 1981. *Systématique de la langue française*. Paris : Klincksieck.
- Pottier, B. 1980. *Guillaume et le Tao : l'avant et l'après, le Yang et le Yin*. In : A. Joly et W. H. Hirtle (dir.), *Langage et psychomécanique du langage. Recueil d'études dédiées à Roch Valin*. Lille-Québec : PU. Lille-PU. Laval, p. 19-61.
- Reed, S. K. 2017. *Cognition. Théories et applications*, traduction d'Étienne Verhasselt et Jane Martin, révision scientifique de Patrick Lemaire. Louvain-la-Neuve : De Boeck Supérieur.
- Soutet, O. 2003. « Tenseur binaire radical et la question de la polysémie lexicale en psycho-mécanique du langage : le cas du verbe *entendre* ». *Quaderni del CIRSIL*, n° 2, p. 1-24. [En ligne] : <https://amsacta.unibo.it/id/eprint/934/1/Soutetmio.pdf> [consulté le 30 mars 2023].
- Soutet, O. 2005. « Peut-on représenter la chronogénèse sur le tenseur binaire radical ? ». *Langue française*, n° 147, p. 19-36.
- Soutet, O. 2012 [1989]. *La Syntaxe du français*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Valin, R. 1955. *Petite introduction à la psychomécanique du langage*. Canada : Les Presses de l'Université Laval.
- Xiong, P. 2022a. *Les Représentations spatio-temporelles en français et en chinois : approche cognitive*. Thèse de doctorat (sous la direction de Samir Bajrić) : Université de Bourgogne Franche-Comté.
- Xiong, P. 2022b. « Pour une analogie entre la psychomécanique du langage et le taoïsme ». *Akofena, Revue scientifique des Sciences du langage, Lettre, Langues & Communication*, n° 6(2), p. 261-274.

Notes

1. « On n'exprime qu'à partir de ce qui a été préalablement représenté ; en formule simplifiée : langage = représentation (langue) + expression (discours). La langue représente le langage puissant, conditionnant à l'endroit du discours, parlé ou écrit, qui est du langage effectif » (Boone et Joly, 2004 : 350).
2. C'est David Lodge qui a mis cette phrase en italique.
3. La reconnaissance de formes, qui requiert des informations préalablement stockées dans la mémoire, indique « [l]'étape perceptive au cours de laquelle un *stimulus* est identifié » (Reed, 2017 : 17).
4. Gustave Guillaume (1969 : 277, note 8) ajoute que « [l]'ouvrage construit en pensée en représente le mentalisme de signifiante. L'ouvrage construit en signes le physisme de représentation. La loi régnante, psychosystématique, dans le mentalisme de signifiante est celle, non souple, de cohérence. La loi régnante, psychosémiologique, dans le physisme de représentation est celle, très souple, de suffisante convenance expressive du physisme au mentalisme - laquelle convenance, ainsi qu'il a déjà été dit, ne sera jamais excessive ».
5. Au sens strict, il semble que Gérard Moignet soit le premier linguiste à introduire les schèmes d'interpénétration possédant le mécanisme compensatoire dans des analyses psychosystématiques. On notera que, dans *Petite introduction à la psychomécanique du langage*, Roch Valin (1955 : 67) a déjà établi les schèmes d'interpénétration dans des analyses sur le mécanisme de l'article en français, néanmoins, nous regrettons de ne pouvoir constater le mécanisme compensatoire que nous attendons.
6. Dans ce cas-là, le pronom *que* de conjonction s'apparente à une « béquille » (cité dans Moignet, 1974 : 197) selon la terminologie de Foulet.
7. Le couplage Yin-Yang est normalement conçu comme deux forces dynamiques du monde : « Yin est ce qui stabilise, nourrit et transforme ; Yang ce qui dynamise, donc pousse à changer, mais aussi protège et donc stabilise d'une manière différente ; Yin ce qui défend, Yang ce qui attaque ; Yin ce qui s'étend dans le temps, Yang ce qui se déploie dans l'espace ; Yin ce qui mène à terme et Yang ce qui enclenche ; Yin ce qui restaure les forces et Yang ce qui les dépense ; Yin ce qui interiorise et Yang ce qui exteriorise, etc. Yang invite au déploiement et Yin au repliement, en raison de la dynamique centrifuge qui anime celui-ci et de la dynamique centripète qui meut celui-là. » (Javary, 2018 : 19-20).
8. Les tensions de négativation peuvent s'entendre par les tensions décroissantes, et inversement, les tensions de positivation peuvent se comprendre par les tensions croissantes.
9. Dans ce cas-là, nous préconisons que le tracé sinusoïdal se trouvant au-dessus de l'axe horizontal s'explique par le mode indicatif, et que le tracé sinusoïdal se trouvant au-dessous de l'axe horizontal s'explique par le mode subjonctif.
10. Il faut remarquer que l'école taoïste se différencie de la religion taoïste : la première, se disant en mandarin *dàojiā* (mandarin 道家), indique une école de pensée philosophique fleurissant depuis la fin de la période des Printemps et des Automnes (771 - 481/453 av. J.-C.) ; alors que la seconde, se disant en mandarin *dàojiào* (mandarin 道教), mentionne une religion se développant depuis le II^e siècle de notre ère.
11. Il s'agit d'une « extensité non universelle et non spécifique » selon la terminologie d'Olivier Soutet (2012 : 20).
12. Gustave Guillaume (2003 : 92) lui-même a souligné le principe de non-récurrence quant au mouvement intérieur du tenseur binaire radical : « [...] le mouvement bi-tensif dont le tenseur radical est une configuration emporte avec soi l'interdiction de tout retour au déjà opéré. La successivité ici régnante est celle inhérente au temps qui en fait, sinon en pensée, ne se laisse pas remonter. Ce principe est celui de la *non-récurrence*, d'une importance capitale en linguistique structurale ». De plus, André Jacob (2011/1970 : 70) a remarqué qu'il serait impossible de revenir en arrière dans le processus constructeur du langage au fur et à mesure du découlement du temps : « [...] explicitation du temps du processus créateur de la langue, qui a pour conséquence l'impossibilité de revenir en arrière : les formes linguistiques sont créées selon une certaine succession temporelle ». Enfin, Bernard Pottier (1980 : 28) a

affirmé qu'il serait possible d'apporter la particularité cyclique au tenseur binaire : « À côté de l'universalité de ce schème [le tenseur binaire radical], on notera la possibilité de son inversion, ce qui évoque pour nous le caractère cyclique [...] ».



ISSN 1768-2649

ISSN en ligne 2261-2769

Du geste mental au geste verbal, de la catégorisation cognitive à la catégori- sation linguistique : nouvelle approche pour analyser les faits de langue chinoise

Yiqing MENG

Université de Bourgogne, France

yiqingmeng@outlook.com

<https://orcid.org/0009-0006-3018-4869>

Reçu le 30-03-2023 / Évalué le 02-07-2023 / Accepté le 15-09-2023

Résumé

Dans un premier temps, nous nous efforcerons d'analyser l'enjeu du geste verbal et celui du geste non verbal pour comprendre l'aspect mécanique impliqué dans l'acte de langage. Dans un second temps, nous essayerons de démontrer la relation entre le geste mental et le geste verbal dans la perspective de la linguistique cognitive où le geste mental se résume au geste « pré-verbal » et le geste verbal à la matérialisation linguistique du geste mental. Dans un dernier temps, afin d'avoir une vision plus concrète de cette relation entre les deux niveaux de gestes, nous présenterons un geste mental spécifique du système cognitif de l'espèce humaine : le geste de catégoriser. Celui-ci est considéré comme un processus fondamental de la cognition par George Lakoff (1941-). En même temps, nous nous focaliserons sur la langue chinoise en fournissant des faits de langue afin de justifier comment ce geste mental est représenté linguistiquement dans les gestes verbaux concrets des sinophones.

Mots-clés : linguistique cognitive, catégorisation, langue chinoise, yin yang, classificateur

From mental gesture to verbal gesture, from cognitive categorization to linguistic categorization: new approach to analyze Chinese language facts

Abstract

Firstly, we will try to analyze the issue of the verbal gesture and that of the non-verbal gesture to understand the mechanical aspect involved in the speech act. Secondly, we will try to demonstrate the relationship between the mental gesture and the verbal gesture from the perspective of cognitive linguistics where the mental gesture refers to the "pre-verbal" gesture and the verbal gesture to the linguistic materialization of the mental gesture. Finally, in order to have a more concrete vision of this relationship between the two levels of gestures, we will present a mental gesture specific to the cognitive system of the human species: the gesture of categorizing. This is conceived as a fundamental process of cognition by George Lakoff (1941-). At the same time, we will focus on the Chinese language by providing Chinese language facts to justify how this abstract mental gesture is linguistically represented in the concrete verbal gestures of Chinese speakers.

Keywords : cognitive linguistics, categorization, Chinese language, yin yang, classifier

1. Enjeux du geste dans le domaine linguistique : ce que parler veut dire

La notion de geste verbal témoigne d'une alliance théorique qui relie les études des gestes et celles de la linguistique. Cette notion fait appel à son opposé, à savoir le geste non verbal, qui désigne toute forme de communication sans intervention de la parole, comme sourire, pleurer, faire un clin d'œil ou d'autres gestes orofaciaux, ou des gestes corporels portant des informations déictiques ou conventionnelles, comme hocher la tête, montrer du doigt, applaudir, etc. Généralement parlant, le geste non verbal a une double fonction, autant sémantique que pragmatique : d'un côté, ils accompagnent les paroles en facilitant la transmission des significations (McNeill, 1992, 2000), d'un autre côté, ils contribuent à l'augmentation de l'expressivité du locuteur et à réduire la redondance de la parole (Feyereisen, 1997). Nous trouvons également des études démontrant des liens étroits entre les gestes et le développement langagier d'un enfant (Tomasello *et al.*, 2007).

Il semble qu'il est plus évident de comprendre l'enjeu du geste dans le geste non verbal, qui peut être réductible, à part son intention communicative, à un acte cinétique et dynamique comme tout acte physique. Cependant, lorsque nous revenons sur le geste verbal, l'enjeu du geste concerné reste peu intelligible : s'il est plus facile d'identifier le geste dans le langage corporel, comment interpréter le geste dans l'acte purement langagier ? Voici trois approches qui permettent de comprendre l'aspect mécanique que véhicule l'acte de parole.

1.1. Geste renvoyant à l'acte de faire : quand dire, c'est faire

J.L. Austin, dans son ouvrage de grande renommée *How to do things with words* (1962), signale l'existence d'énoncés qui sont comparables à des comportements, des actions et des gestes, ce sont des énoncés à valeur performative. Effectivement, il y a des gestes qui ne peuvent se réaliser qu'à condition de les dire : comment faire une promesse sans proférer « Je te promets » ? Comment faire un serment sans prononcer à haute voix le contenu de son serment ? Comment annoncer officiellement l'ouverture d'une cérémonie sans dire au public « Je déclare ouverte la cérémonie... » ? Dans ces cas de figure, les productions langagières du locuteur visent non seulement à décrire ou à raconter un fait, mais plutôt à effectuer un geste conventionnellement nécessaire dans certains contextes socioculturels. Ces gestes se réaliseront dès que le locuteur profère verbalement le contenu, soit « dès que je dis, je fais. ».

Le fait de « dire » physiquement constitue un « geste » verbal, d'où notre première interprétation.

1.2. Geste renvoyant à l'acte d'effection

Notre deuxième interprétation du geste s'inscrit dans la théorie psychomécanique du langage de G. Guillaume. Dans cette perspective, le geste verbal consiste à transformer les éléments de la langue en éléments du discours. Selon Guillaume, la langue ressemble à un ouvrage bien construit qui s'installe préalablement dans l'esprit humain. Les mots de la langue sont des idées permanentes puissancielles et se prêtent à être utilisés lorsque le locuteur éprouve une intention communicative. Dès que le locuteur sélectionne les moyens linguistiques dont il dispose, les éléments de la langue sont ainsi transformés en éléments du discours qui sont momentanément effectifs (Bonne, Joly, 1996). Dans cette perspective, le locuteur, par le biais du geste verbal, effectue le passage de la langue au discours et du plan puissanciel au plan effectif (Guillaume, 1973). Il est présenté schématiquement de la manière suivante :

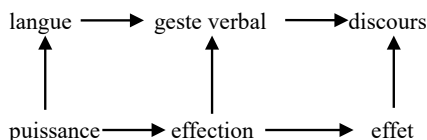


Figure 1 : Geste verbal impliqué dans le passage langue-discours

Néanmoins, nous remarquons que le geste verbal chez Guillaume ne se résume pas uniquement à l'acte d'effection. Nous relevons trois types de gestes reposant sur l'ensemble de ce processus : 1) au niveau de la langue, le geste de « pré-installer » dans le répertoire langagier du locuteur ; 2) au niveau du locuteur, le geste de « sélectionner » les propriétés internes de la langue ; 3) au niveau du locuteur, le geste de « proférer » verbalement les éléments en les « transformant » en unités du discours.

1.3. Geste renvoyant à l'acte de se taire

Lors de la transition entre la langue et le discours, un geste verbal spécifique échappe à la considération de Guillaume, mais est accentué par S. Bajrić dans ses travaux sur la néoténie linguistique (Bajrić, 2013). Ce geste verbal n'est rien d'autre que le geste de « se taire ». Cette forme de geste verbal est appelée, selon lui, le silence des langues, qui désigne « toute absence de production linguistique (mots, phrases, interjections, discours, mimiques) » (*Ibid* : 118).

Son enjeu est plus évident dans le cadre plurilingue : chaque langue possède son propre génie d'ordre cognitif et chaque communauté linguistique développe ses propres habitudes énonciatives. À titre d'exemple : les francophones ont

l'habitude de dire « bon appétit » avant les repas alors que les sinophones non ; en l'occurrence, pour un francophone voulant s'appropriier le chinois, il vaut mieux rester silencieux que de souhaiter un bon appétit en chinois lorsque l'on mange avec ses amis sinophones. Le fait de dire « 祝大家胃口好¹ » avant le repas semble être inacceptable pour son interlocuteur sinophone. C'est pour cette raison que Bajrić signale que s'approprier une langue, c'est également apprendre à se taire. Autrement dire, le geste verbal renvoie non seulement à l'acte de « parler », mais également à celui de « se taire ».

2. Mise à la relation entre geste mental et geste verbal : point de vue historique

Pendant des années 50 du siècle dernier, les linguistes ne se contentent pas d'être cantonnés au geste verbal en lui-même, ils cherchent plutôt à décrire les opérations des structures cognitives ou des mécanismes mentaux qui préparent, agissent, et contrôlent les productions langagières du sujet parlant. Le geste mental est dès lors devenu un autre objet d'études pour les linguistes qui s'efforcent de l'interpréter comme un geste « pré-verbal ». Il est communément admis qu'une telle mise en relation est due largement à la linguistique cognitive. Cependant, en remontant dans le temps, nous pouvons remarquer qu'une telle façon de concevoir la relation entre ces deux niveaux de gestes n'est pas une originalité pour la linguistique cognitive.

Depuis l'Antiquité grecque, Aristote a déjà eu recours à la notion de *logos* pour expliquer le lien entre les deux niveaux de gestes. Jean-Philippe Watbled donne une définition du *logos* au sens aristotélicien :

Le logos ne peut être conçu sans références à la pensée (nous). Il permet à la pensée de s'exprimer sous forme de discours grâce aux ressources offertes par la langue, il permet la mise en mots de la pensée, l'expression de propositions et de raisonnements, ainsi que l'expression des états de l'âme (psukhè). Cette mise en mots obéit à diverses règles, linguistiques et « logiques ». Il s'agit de se donner les moyens de parler des choses en attribuant un prédicat à un sujet (hupokeimenon). (Watbled, 2007 : 181)

Dans la perspective aristotélicienne, le *logos* est conçu comme un point de transition qui permet à une certaine forme de geste mental de prendre une forme linguistique en devenant un geste verbal correspondant. En d'autres termes, la conception aristotélicienne de la relation entre le geste mental et verbal se résume à celle entre le représenté et le représentant : le geste mental, en tant que représenté, se projette dans le geste verbal ; le geste verbal, en tant que représentant, traduit et matérialise linguistiquement le geste mental pendant laquelle siège le

logos. Cette conception exerce de profondes influences pendant les siècles à venir. Au XVII^e, avec l'apparition de la *Grammaire générale et raisonnée* de Port-Royal (Arnauld et Lancelot, 1846), les linguistes ont qualifié le geste mental de nature universelle et le geste verbal de nature diverse. Ils pensent que l'émergence du geste mental est due à l'interaction entre les activités humaines et le monde réel, dans ce sens-là, en faisant face à la même réalité extralinguistique et au même type de stimuli environnemental, le geste mental déclenché devrait être le même ; ce qui est différent, ce sont les différents moyens de représentation réalisés à travers les différents éléments linguistiques, d'où vient la diversité du geste verbal.

La nature universelle du geste mental est bientôt contredite au XVIII^e avec l'apparition de la notion de « vision du monde » de Humboldt (1767-1835). Il signale que le geste verbal n'est pas une simple représentation du monde, il reflète aussi la manière de conceptualiser le monde (Chabrolle-Cerretini, 2007). En l'occurrence, la diversité des gestes verbaux exerce certainement des influences sur les mécanismes cognitifs des locuteurs pendant qu'ils perçoivent la réalité extralinguistique, ce qui diversifiera le geste mental. La diversité du geste mental est reprise au XIX^e par Edward Sapir (1884-1939) et son élève Benjamin Lee-Whorf (1897-1941) dans la célèbre théorie de la relativité linguistique ou de l'hypothèse de Sapir-Whorf. Les travaux de Sapir-Whorf résument que la diversité des structures phonologiques et morphosyntaxiques donnant la diversité du geste verbal va déterminer la diversité des structures cognitives culturelles ou de mentalité entre les populations qui parlent ces langues (Whorf, 1969).

Malgré une telle hypothèse, la pensée ou la mentalité de l'être humain constitue depuis très longtemps une « boîte noire » pour les linguistes, faute de moyens pour accéder à l'esprit humain. Jusqu'au XX^e, nous voyons l'émergence de la linguistique cognitive où figurent des grands noms comme Noam Chomsky avec sa théorie de l'innéisme du langage et de la modularité de l'esprit (Blitma, 2015), Lakoff avec sa théorie de la catégorisation et de la métaphore conceptuelle (Lakoff, Mark, 2008), Gilles Fauconnier avec son concept d'espaces mentaux (Fauconnier, 1994), ainsi que la grammaire cognitive de Langager (1986) et la sémantique cognitive de Talmy (2003), etc. Ce nouveau courant linguistique a pour but de rendre transparente cette boîte noire qu'est le système cognitif et de comprendre le fonctionnement des mécanismes cérébraux liés au langage. Mise au centre dans leur objet d'études, la cognition - ou la faculté cognitive - se définit comme « [une] faculté mobilisée dans de nombreuses activités, comme la perception (des objets, des formes, des couleurs...), les sensations (gustatives, olfactives...), les actions, la mémorisation et le rappel d'informations, la résolution de problèmes, le raisonnement (inductif et

déductif), la prise de décision et le jugement, la compréhension et la production du langage, etc. » (Balzarini, 2013 : 27). Compte tenu du lien intrinsèque entre la capacité langagière et la capacité cognitive, les méthodes que les linguistes cognitivistes utilisent consistent à recourir à la description des langues ou aux productions langagières des locuteurs pour essayer de comprendre le fonctionnement de la cognition humaine.

Après la mise en relation du geste mental et du geste verbal, nous allons nous concentrer sur une forme spécifique de geste mental qui est vu comme un acte fondamental de tout processus cognitif : l'acte de catégoriser. Nous étudierons ensuite ses réalisations linguistiques, conçues comme l'indice révélateur de cette opération mentale.

3. Geste mental de catégorisation : processus primordial de la perception du monde

Lakoff signale dans son ouvrage *Women, Fire and Dangerous Things* (1987) l'importance de la catégorisation dans le processus cognitif de l'être humain :

*Sans la capacité de catégoriser, nous ne pourrions pas fonctionner du tout, ni dans le monde physique ni dans nos vies sociales et intellectuelles. Comprendre comment nous catégorisons est au cœur de toute compréhension de notre façon de penser et de fonctionner, et donc au cœur de la compréhension de ce qui fait de nous des êtres humains*². (Lakoff, 1987 : 6, notre trad.).

Selon Lakoff, ce geste mental rythme les activités humaines, aide les hommes à regrouper les données des expériences requises de l'extérieur et identifie les situations et les actions similaires afin de mieux préparer les événements à venir. Ce point de vue est également partagé par le chercheur cognitiviste Gaby Netchine-Grynberg, qui affirme le rôle décisif de ce geste dans la découverte du monde, la gestion des activités humaines et le développement langagier de l'individu :

Sans catégorisation des situations, toute action ou prévision serait inadaptée. Sans consensus sur la signification des mots, tout dialogue serait interdit. Sans concepts unificateurs, il n'y aurait pas de possibilité d'intégration de phénomènes apparemment distincts. (Netchine-Grynberg, 1990 :16)

Comme l'approche de la linguistique cognitive nous l'indique, le geste mental opère et prépare le geste verbal ; simultanément, le geste verbal concrétise linguistiquement le geste mental. De la même façon, si le geste de catégorisation joue un rôle si important dans l'activité mentale de l'être humain, il est certain que ce geste a dû laisser des traces dans la langue. Ce sont des preuves linguistiques qui

affirment et représentent ce geste mental. Nous proposons donc, dans ce qui suit, trois réalisations de catégorisation linguistique au niveau du chinois afin de voir comment le geste mental de catégorisation est représenté dans la langue chinoise et dans les gestes verbaux des sinophones.

4. Geste verbal de catégorisation : le cas de la langue chinoise

4.1. Première réalisation de catégorisation : à travers le couple conceptuel de *yin-yang*

Bodde, l'un des plus célèbres sinologues américains, caractérise l'activité mentale des sinophones tout en mettant en relief le facteur de catégorisation (Bodde, 1935). Il indique que « la vision du monde des sinophones se marque par la catégorisation du monde humain et du monde matériel. De plus, au niveau du monde humain, nous voyons des sous-catégories remplies par des gens de différents statuts » (cité dans Cheng, 2021 : 56). Le geste de catégorisation est tellement présent dans la pensée et la vie sociale des sinophones qu'ils ont de nombreuses méthodes de catégorisation. La première méthode linguistique que nous présentons dans cet article concerne le couple conceptuel de *yin-yang*.

Le *yin* et le *yang* ne sont pas simplement deux mots chinois (ou caractères chinois), ils constituent aussi un outil qui permet aux sinophones de rétablir les principes du geste de « re-catégorisation ». Le couple *yin-yang* regroupe toutes les substances physiques du monde objectif sous deux champs opposés, à savoir le champ du *yin* et le champ du *yang*. Globalement parlant, le *yang*, qui correspond à la positivité, englobe tout ce qui est mobile, extrorse, montant, chaud, clair... et tout ce qui contribue au progrès, à la chaleur et à l'excitation. Par opposition, le *yin*, ou la négativité, ressort de ce qui est immobile, introrse, descendant, froid, obscur... et qui favorise la condensation, l'humidité et l'inhibition. À titre d'exemple : le jour, le feu, le soleil, le printemps, l'été, le sud, la sécheresse, la chaleur, l'homme relèvent de *yang* ; la nuit, l'eau, la lune, l'automne, l'hiver, l'humidité, le nord, la femme relèvent de *yin*. Une telle règle de catégorisation trouve son explication dans la forme graphique des caractères de *yin* et de *yang* :

Ces deux mots signifiaient l'ubac d'une colline, son côté nord et ombragé, pour yin 阴, et l'adret de la même colline, son côté sud et ensoleillé, pour yang 阳. C'est ce qu'on découvre dans les anciennes graphies des caractères yin, 陰, et yang 陽. Une colline, désignée par le module gauche des deux caractères, est pour le moment (jin, 今, maintenant) noyée dans le brouillard (yun, 云, « nuage »), c'est yin. Dans peu de temps, elle sera réchauffée par les rayons du soleil (ri, 日, « soleil »-勿, « rayons »), c'est yang. (Martens, 2013 : 165-166).

Cependant, le *yin* et le *yang* sont loin d'être conçus comme deux notions totalement opposées telles que le froid et la chaleur, ils constituent néanmoins une dualité opposé-complémentaire. Les maîtres de *yin-yang* ont proposé quatre principes fondateurs de cette théorie qui mettent en lumière la relation entre ces deux pôles.

1) Principe d'opposition ou de contradiction

Comme le ciel et la terre, le haut et le bas, l'extérieur et l'intérieur, le jour et la nuit... l'opposition entre le *yin* et le *yang* est de nature absolue, avec l'émergence des contrôles et des luttes réciproques et infinis des deux pôles. L'alternance des quatre saisons peut expliquer cette lutte interne : la succession du printemps à l'hiver est considérée selon le principe de *yin-yang*, comme la lutte inhérente entre la chaleur/le *yang* et le froid/le *yin*. Ce processus d'intervention et de va-et-vient entre le froid et la chaleur ne met jamais l'environnement dans des situations extrêmes et par conséquent assure le bon fonctionnement de ce dernier.

2) Principe d'interdépendance

« L'interdépendance et la lutte des contraires inhérentes à toutes choses déterminent la vie de toutes les choses et de tous les phénomènes... Dès que la contradiction cesse, la vie cesse aussi, la mort intervient. » (Mao, 1960 : 17). Ce deuxième principe se voit comme un continuum du premier en précisant que chaque pôle ne peut exister indépendamment sans l'intervention de son opposé. Autrement dit, l'opposition incarnée par le *yin* et le *yang* ne devra pas faire de ces deux contraires deux objets incompatibles. Toutefois, elle implique une sorte d'interdépendance avec laquelle l'existence de son opposé constitue une condition obligatoire de sa propre existence. La présence des propriétés intrinsèques de *yin* se valorise grâce à l'absence de ces mêmes valeurs de *yang* et vice versa.

3) Principe de fluctuation

Ce principe met en avant que la quantité et la proportion de *yin* et de *yang* ne restent pas figée. En effet, lorsque la diminution de *yin* va de pair avec l'augmentation de *yang*, cette situation est interprétée comme une lutte entre les deux, mettant en jeu leur relation d'opposition ; lorsque la diminution de *yin* s'accompagne de la diminution de *yang*, ou l'augmentation de *yin* avec l'augmentation de *yang*, c'est une relation d'interdépendance qui s'engage.

4) Principe de transformation

Tout objet possède l'aspect *yin* et l'aspect *yang*. C'est la prédominance proportionnelle de *yin* ou de *yang* qui détermine la caractéristique principale de sa manifestation. Par conséquent, le changement de la proportion de *yin* et de *yang* d'un objet peut entraîner le changement de sa qualité en général. À titre d'exemple, le jour

et la nuit ne sont rien d'autre que deux manifestations visuelles différentes d'une même chose, elles forment un rond dans lequel le *yin* et le *yang* évoluent : lorsque le *yang* l'emporte sur le *yin*, cette chose se manifeste comme jour et lorsque le *yin* l'emporte sur le *yang*, elle se transforme en nuit. Cette vision révèle la circularité engagée dans le mouvant naturel de tout phénomène substantiel, ce qui est une réalisation de la conversion mutuelle infinie de *yin* et de *yang*.

Pour conclure, le couple *yin-yang* propose deux grandes catégories opposées pouvant englober tout ce qui existe dans notre univers géant ; ainsi ces deux caractères chinois constituent-ils une réalisation linguistique du geste de catégorisation. En même temps, avec les quatre niveaux de relations entre le *yin* et le *yang*, les membres à l'intérieur de ces deux champs ne sont pas immuables à l'infini. Ils jouissent d'un dynamisme qui leur permet d'évoluer, de lutter, de se transformer et de vivre en harmonie.

4.2. Deuxième réalisation de catégorisation : à travers les chiffres

Une autre suite de faits de langue qui illustre la catégorisation mentale des sinophones concerne l'utilisation des chiffres quant à la formation des locutions figées : il existe dans la langue chinoise de nombreuses expressions nominales qui sont guidées par un chiffre. La fonction de telles expressions consiste à faire remarquer certains membres d'une catégorie par rapport aux autres du même genre. À titre d'exemple, en dépit de nombreuses zones maritimes sur la planète, il y en a quatre qui ont une valeur spéciale pour les sinophones, étant donné qu'elles appartiennent à l'espace maritime de la Chine³. Les sinophones ont par conséquent créé l'expression de *Si Hai* (四海, *Si*-quatre, *Hai*-mer) afin de distinguer ces quatre mers des autres mers de la Terre. Ce faisant, cette locution fait sortir les quatre mers chinoises de leur grande catégorie originale et constitue ainsi une nouvelle sous-catégorie cadrée par cette locution. Autre exemple, parmi de nombreuses espèces animales, il y en a trois qui ont une valeur spéciale dans d'anciennes pratiques religieuses : selon la tradition chinoise, la tête de bœuf, de cochon et de mouton servent souvent aux sacrifices pour le Dieu et les esprits des ancêtres. Par conséquent, pour accentuer leur signification exceptionnelle dans la vie socio-culturelle des sinophones, la locution *San Sheng* (三牲, *San*-trois, *Sheng*-bête) a été créée, cernant linguistiquement ces trois espèces animales en une sous-catégorie.

Pour créer de telles sous-catégories, les chiffres les plus utilisés sont le 3, 4 et le 5. À partir du chiffre 3, nous avons trouvé *San Sheng* (三牲, trois têtes des animaux pour les sacrifices), *San Jixing* (三吉星, trois étoiles de bon augure : l'étoile du

bonheur, de la richesse et de la longévité), *San Li* (三礼, trois sacrifices : au ciel, à la terre, aux ancêtres). Dans la cognition des sinophones, le chiffre 3 est doté d'une valeur ontologique et épistémologique. Selon la philosophie chinoise, le chiffre 3 est considéré comme la première étape de conception du monde : *Moi*, première personne du singulier, se présente comme 1, *Toi*, deuxième personne du singulier se présente comme 2, et le reste, en excluant le cycle fermé par *Moi* et *Toi*, sera le 3, qui peut être soit *il*, soit *elle*, soit *on*, ce qui signifie l'infini et de nombreuses possibilités. Par conséquent, le 3 est vu comme la naissance de la civilisation humaine. Comme *Dao de jing*⁴ le dit : « 2 est né de 1, 3 est né de 2, et tout est né de 3 »⁵, ce qui explique la préférence de ce chiffre chez les sinophones quant à la création des expressions.

Quant à 4, à part l'expression de *Si Hai* (四海, quatre mers), nous trouvons aussi *Si Da He* (四大河, quatre grands fleuves : composée par le Fleuve *Yantzé*, le Fleuve *Jaune*, le fleuve *Heilongjiang* et le fleuve de *Songjiang*), *Si Qin* (四禽, quatre volailles : la poule, le canard, l'oie, le pigeon), *Si Da Ming Zhu* (四大名著, quatre chefs-d'œuvre de la littérature chinoise: *Shui Hu Zhuan*, *San Guo Yan Yi*, *Xi You Ji*, *Hong Lou Meng*), *Si Da Fa Ming* (四大发明, quatre inventions chinoises : le papier, l'imprimerie, la poudre d'explosif, la boussole), etc.

Pour 5, nous trouvons également des locutions comme *Wu Sheng* (五声, les cinq notes de l'ancienne musique chinoise : *gong*, *shang*, *jue*, *zhi*, *yu*), *Wu Zang* (五脏, les cinq viscères : le cœur, la foie, la rate, les poumons, les reins), *Wu Gu* (五谷, les cinq céréales : le riz, le blé, le millet, le haricot, le sorgho), *Wu Se* (五色, les cinq couleurs : bleu, jaune, rouge, blanc, noir), *Wu Wei* (五味, les cinq goûts : doux, amer, salé, acide, épicé), etc.

En conclusion, cette forme de locutions figées est considérée comme une réalisation linguistique du geste mental de catégoriser qui vise à sous-catégoriser ceux qui sont dans une catégorie préexistante. Ce geste de « sous-catégorisation » implique deux gestes mentaux successifs : premièrement, le geste de « sélectionner » les éléments d'une même catégorie. Les critères de sélection résident dans le fait que les éléments sélectionnés présentent une signification exceptionnelle par rapport aux autres membres ou ils exercent une fonction spéciale pour la vie socio-culturelle des sinophones ; deuxièmement, le geste de les « rassembler » à travers une locution figée composée par un chiffre et un nom où le chiffre indique le nombre des membres prélevés et le nom correspond à l'espèce naturelle. Ainsi, cette locution acceptée et validée par le chinois est installée dans le répertoire langagier des sinophones et s'apprête à être utilisée verbalement dans les situations concrètes. L'ensemble de ce processus se présente ainsi :

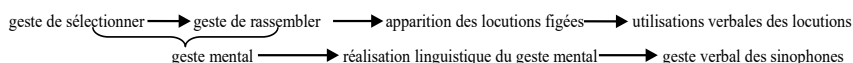


Figure 2 : Geste mental/verbal de catégorisation à travers les chiffres

4.3. Troisième réalisation linguistique de catégorisation : à travers les classificateurs

Un autre fait verbal impliquant le geste mental de catégorisation est le système de classificateurs (CL). Comme son nom l'indique, les CL ont pour fonction de classer les objets de la réalité par propriétés ou par ressemblance pour que « des objets qui présentent une caractéristique commune forment une catégorie et un classificateur leur est attribué » (Martens, 2013 : 83).

Selon leurs positions dans les syntagmes, les CL sont divisés principalement par deux groupes opposés : les CL nominaux et les CL verbaux. Les premiers jouent le rôle d'« indicateurs de la catégorie sémantique » (Lam, Vinet, 2005 : 2) tandis que les seconds « déterminent le verbe pour exprimer l'itération d'un événement ou la durée d'un procès quelconque » (Gao, Song, 2021 : 54). Dans cet article, nous nous permettons de nous concentrer uniquement sur les CL nominaux afin d'élucider comment les CL nominaux reflètent le geste de catégorisation de l'esprit humain. Dans le cas le plus général, les CL nominaux sont agencés après les cardinaux et avant les noms. Les substances ayant des ressemblances physiquement perceptibles sont susceptibles de partager un même CL en dépit de leurs différentes catégories naturelles. À titre d'exemple : le CL *zhang* renvoie aux objets à formes plates, qui sont susceptibles de s'étendre. En l'occurrence, le nom qui renvoie à « papier » et à « crêpe » en chinois peuvent partager le CL *zhang* en dépit du fait que le papier tombe dans la catégorie des instruments d'écriture et la crêpe dans celle de la nourriture. Nous trouvons également d'autres objets susceptibles de suivre le CL *zhang* mais qui viennent de catégories très variables comme « photo », « bouche », « tapis », « argent », « timbre postal »... Autre exemple : le CL *gen* guide les objets à forme fine et longue comme « doigt », « banane », « cheveux », « allumette », « branche », « fil »... Parallèlement, le CL *ke* est réservé pour les objets petits, ronds et sphériques comme « perle », « cerise », « étoile », « pierre », ignorant l'écart sémantique de ces objets.

Quant au CL *ba*, nous voyons un écart de signification encore plus considérable entre les noms qui le suivent : il est d'abord censé guider les substances ayant un manche ou une poignée, comme « parapluie », « couteau », « hache », « pistolet »... et puis cette propriété s'élargit en recouvrant ce qui peut être saisi à mains nues, tels que « clé » et « serrure ». Nous trouvons également son usage figuré

lorsqu'il précède le nom « âge », impliquant la vision des sinophones que le temps est saisissable par la main. Il est aussi placé devant le nom de « force » avec l'idée que la force vient de la main (Liu, 2022).

À travers les exemples susmentionnés, il en résulte que l'existence des CL nominaux démontre une nouvelle façon de re-catégoriser les objets de la réalité extralinguistique. Chaque CL se voit comme une catégorie linguistique qui est susceptible de contenir une suite de noms dont les référents ont en commun les propriétés les plus cognitivement remarquables, comme la forme, la fonction, la longueur, l'épaisseur, etc. Plus profondément, cette nouvelle re-catégorisation linguistique est née d'un geste mental de re-catégorisation dont l'enjeu consiste à briser les frontières des catégories naturelles des substances. Cela se déroule en trois étapes :

Premièrement, il est basé sur le geste d'observation, visant à percevoir et à relever la caractéristique la plus significative d'un objet ; le geste suivant consiste à faire apparaître des similarités entre deux objets, en d'autres termes, à vérifier si la propriété la plus frappante d'un objet est représentée chez d'autres, c'est ce que nous appelons le geste d'alignement, si c'est le cas, le geste suivant consiste à leur octroyer un même CL afin de les mettre dans une nouvelle catégorie linguistique. L'ensemble se présente ainsi :

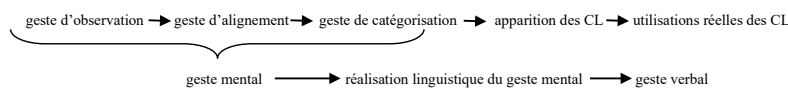


Figure 3 : Geste mental/verbal de catégorisation à travers les CL

Par conséquent, pour activer cette nouvelle catégorie, il suffit pour un locuteur de proférer linguistiquement le CL pertinent. Cela signifie en même temps une validation de ce geste mental de re-catégoriser et une transformation de ce geste mental spécifique en son geste verbal correspondant.

5. Conclusion

L'article a proposé une nouvelle interprétation du couple geste mental/geste verbal, où le geste mental se résume à l'acte de penser et le geste verbal à celui de parler. Nous avons ainsi proposé une nouvelle conception de la relation entre les deux gestes, où le geste mental précède le geste verbal et se reflète dans ce dernier. Afin de mieux concevoir une telle relation, nous avons présenté un geste mental spécifique, qui est le geste de catégorisation. Pour trouver les gestes verbaux pouvant attester le geste de catégorisation, nous avons emprunté la méthodologie employée par les linguistes cognitivistes, qui consiste à s'appuyer sur des

descriptions de langues afin d'étudier le fonctionnement des mécanismes cognitifs des locuteurs. Par conséquent, nous avons observé des faits de langue chinoise et nous avons discuté trois réalisations linguistiques qui manifestent verbalement la catégorisation mentale. La première réalisation linguistique du geste de catégorisation se réalise par le dualisme de *yin-yang*, qui vise à catégoriser par deux pôles opposés toute substance de l'univers. De ce fait, toute manifestation naturelle se voit comme un équilibre dynamique résultant d'un ensemble de luttes et de dépendances entre le *yin* et le *yang*. Le dualisme de *yin* et de *yang* a ainsi façonné la vision du monde des sinophones en les guidant à mieux connaître le monde physique. La deuxième réalisation de la catégorisation mentale s'appuie sur l'utilisation des chiffres. Les sinophones recourent aux chiffres en formant de nombreuses locutions figées afin de « sous-catégoriser » ce qui est dans une catégorie préexistante. Les membres de ces « sous-catégories » sous forme de locution soit présentent une valeur géographiquement et historiquement exceptionnelle, soit exercent une fonction importante sur la vie socio-culturelle des sinophones. Enfin, la dernière catégorisation linguistique se fait avec la mise en œuvre des classificateurs nominaux. Considérés comme des composants indispensables du syntagme nominal, ils servent à re-catégoriser toutes sortes de substances non par les lois physico-biologiques, mais par les similarités d'apparence ou d'autres qualités cognitivement remarquables.

Bibliographie

- Arnould, A, Lancelot, Cl.1846. *Grammaire générale et raisonnée de Port-Royal*. Paris: Hachette.
- Austin, J. L. 1962. *How to Do Things with Words*. Oxford: Oxford University Press.
- Bajrić, S. 2013. *Linguistique, cognition et didactique. Principes et exercices de linguistique didactique*. Paris : Presses de l'université Paris-Sorbonne.
- Balzarini, R. 2013. *Approche cognitive pour l'intégration des outils de la géomatique en sciences de l'environnement modélisation et évaluation*. Thèse de doctorat. Université de Grenoble.
- Blitma, D. 2015. *Le langage est-il inné ? Une approche philosophique de la théorie de Chomsky sur le langage*. Besançon : Presses universitaires de Franche-Comté.
- Bodde, D. 1935. « Type of Chinese Categorical Thinking ». *Journal of the American Oriental Society*, n° 59(2), p. 200-219.
- Bonne, A., Joly, A. 1996. *Dictionnaire terminologique de la systématique du langage*. Paris : L'Harmattan
- Chabrolle-Cerretini, A.M. 2007. « La linguistique cognitive et Humboldt ». *Corela. Cognition, représentation, langage*, n°6, p. 1-21.
- Cheng, Z.H. 2021. « Characteristics, Foundation and Contribution of Chinese culture---On Derk bodde's Basic Understanding on Sinology ». *Journal of Hebei University, Philosophy and Sociology Science*, n° 5, p. 54-64.
- Fauconnier, G. 1994. *Mental spaces. Aspects of meaning construction in natural language*. Cambridge: Cambridge University Press.

- Feyereisen, P. 1997. « The competition between gesture and speech production in dual-task paradigms ». *Journal of Memory and Language*, n° 36, p. 13-33.
- Gao, Y., Song, T. 2021. « Les classificateurs verbaux en chinois ». *La linguistique*, n° 2, p. 53-76.
- Guillaume, G. 1973. *Principes de linguistique théorique*. Paris: PUL.
- Lakoff, G. 1987. *Women, Fire and Dangerous Things. What categories reveal about the mind*. Chicago: University of Chicago Press.
- Lakoff, G., Mark, J. 2008. *Metaphors we live by*. Chicago: University of Chicago Press.
- Lam, S., Vinet, M.T. 2005. Classificateurs nominaux et verbaux en chinois mandarin. In : *Actes du Congrès annuel de l'Association canadienne de linguistique, du 28 mai au 31 mai 2005*, Université Western Ontario.
- Langacker, R. W. 1986. « An Introduction to Cognitive Grammar ». *Cognitive Science*, X, 1, p. 1-40.
- Liu, Y. 2022. « Cognitive Attributes of Quantifiers Based on Quantity-Name Collocation Test ». *Sichuan University of Arts and Science Journal*, n°6, p. 51-56.
- Mao, T. D. 1960. À propos de la contradiction. Paris : L'Harmattan.
- Martens, E. 2013. *Qui sont les Chinois. Pensée et Parole de Chine*. Paris: Max Milo.
- McNeill, D. 1992. *Hand and mind: what gestures reveal about thought*. Chicago: University of Chicago Press.
- McNeill, D. 2000. *Language and gesture*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Netchine-Grynberg, G. 1990. *Développement et fonctionnement cognitifs chez l'enfant*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Talmy, L. 2003. *Toward a cognitive semantics*. The MIT Press.
- Tomasello, M., Carpenter, M., Liszkowski, U. 2007. « A new look at infant pointing ». *Child development*, n° 78, p. 705-722.
- Watbled, J. P. 2007. « Logos : origine, valeurs et avatars ». *Travaux & documents*, n° 54, p. 171-192.
- Whorf, B. 1969. *Linguistique et anthropologie* [« Language, thought and reality »]. Paris: Denoël.

Notes

1. Traduction de *bon appétit* en chinois.
2. Texte original: *Without the ability to categorize, we could not function at all, either in the physical world or in our social and intellectual lives. An understanding of how we categorize is central to any understanding of how we think and how we function, and therefore central to an understanding of what makes us human.*
3. Mer de Bo, de Huang, de l'Est et du Sud.
4. *Dao de jing* (道德经) : le livre de référence du taoïsme.
5. Traduit par nous, le texte original : 一生二, 二生三, 三生万物。



ISSN 1768-2649

ISSN en ligne 2261-2769

La cacophonie du geste dans les bandes dessinées et jeux vidéo, entre interjections et onomatopées

Romane Peignier

CREM équipe Praxitexte, Université de Lorraine, France

romane.peignier@univ-lorraine.fr

<https://orcid.org/0009-0007-4947-5508>



Reçu le 12-05-2023 / Évalué le 22-06-2023 / Accepté le 22-09-2023

Résumé

Dans sa définition la plus globale, le geste est identifié comme un mouvement du corps, présent dans toutes les langues pour accompagner la parole ou signifier seul. Les interjections et les onomatopées participent aussi à cette gestuelle de par leur signifiant qui s'inspire d'une partie du signifié malgré les doutes de Saussure à ce propos. Dans cet article, nous revenons sur les définitions d'onomatopées et interjections, tantôt confondues, tantôt bien distinctes afin de proposer une caractérisation syntaxique et sémantique de ces mêmes catégories, à la fois dans leurs relations (et la relation avec l'énonciateur) et dans leurs spécificités. Pour ce faire, nous les observerons à travers deux corpus d'occurrences : le premier venant de bandes dessinées, le deuxième venant de jeux vidéo (anciens comme récents). Ces terrains particulièrement propices à la néologie permettront d'une part de décrire l'espace occupé par ces objets et d'autre part, nous serviront à dresser un inventaire que nous commenterons, et nous permettront ainsi de saisir une nouvelle réalisation de ces objets : l'onojection, qui part de l'onomatopée pour aller vers l'interjection. Cette étude renforce finalement la dimension « visio-sonore » largement motivée par souci analogique de nos objets.

Mots-clés : onomatopées, interjections, bandes dessinées, motivation, jeux vidéo

The cacophony of gesture in comics and videogames, between interjections and onomatopoeia

Abstract

In its most general definition, a motion is considered as a body movement, existing in all languages to accompany speech or having its own meaning. Interjections and onomatopoeia also make up a part of body movement by means of their *signifier* which takes inspiration from part of *signified* despite Saussure's doubts in that respect. In this article, we revisit definitions of onomatopoeia and interjections, sometimes mistaken for one another, sometimes distinguished in order to propose a syntactic and semantic characterisation of these categories, simultaneously in their relations (and the relation with *enunciator*) and in their specifics. To that end, we will study them through two occurrences corpus: the first one coming from comics, the second one coming from videogames (both old and recent games).

These fields particularly conducive to the neologia will allow firstly to describe the area occupied by objects, and secondly will be useful to prepare an inventory which we will comment on, and thus will allow us to capture a new implementation of these objects : “l’onojection”, which consists in an onomatopoeia that can also be used as an interjection. This study finally consolidates the “*visio-sonore*” dimension of our objects widely motivated by the need of an analogy.

Keywords: onomatopoeia, interjections, comics, motivation, videogames

Introduction¹

La définition usuelle du geste l’identifie comme un mouvement du corps (surtout des bras, des mains, de la tête), révélant un état d’esprit ou visant à exprimer, à exécuter quelque chose. Ces gestes sont présents dans toutes les langues pour accompagner la parole ou bien pour signifier seuls. Une comparaison interlangue des gestes employés montre rapidement un fort degré de motivation souvent par ce qu’on pourrait tenir pour une métonymie corporelle, par exemple balancer les bras pendant une course pour « courir » ou faire « marcher » les doigts pour exprimer la marche. Les interjections et les onomatopées, à leur niveau, participent à cette gestuelle. Leur signifiant s’inspire d’une partie du signifié malgré les doutes émis par Saussure, qui estimait très secondaire leur degré analogique. Pourtant, c’est presque essentiel pour les onomatopées. Moins flagrant, il est vrai, pour les interjections, que Saussure appelait pertinemment « exclamations ». Pour autant, du fait de leur composition motivée, la délimitation des deux catégories demeure fragile et ne se laisse pas saisir totalement dans les définitions courantes qui leur sont associées (Meynard, 2021, 2023). Ainsi, Monneret et Poli (2021), dans leur grammaire à destination des enseignants, voient dans les onomatopées une sous-partie des interjections, typologie justifiée par la seule dimension analogique des deux catégories, laissant de côté plusieurs traits syntactico-sémantiques possiblement définitoires. Aussi l’objet de notre article sera-t-il de proposer une caractérisation syntaxique et sémantique des deux catégories, à la fois dans leurs relations et dans leurs spécificités. Pour cela, nous observerons le comportement des onomatopées et des interjections dans deux genres de discours² où elles sont particulièrement présentes : les bandes dessinées et les jeux vidéo. Mais la quantité et la variété d’occurrences ne sont pas l’intérêt principal. Ces deux genres de discours sont surtout un terrain particulièrement riche et adapté à la néologie, qui s’avérera être une « loupe » utile pour affiner les catégorisations recherchées.

On pourrait s’étonner du choix de deux genres écrits pour deux catégories caractérisées par une dimension analogique sonore. Certes, on admettra sans peine que les interjections sont logiquement présentes dans les genres où les interactions immédiates constituent l’essentiel du texte. Mais qu’en est-il des onomatopées ?

Elles compensent, notamment par la néologie, l'absence sonore de situations discursives interactives portées par des images. Nous ne doutons pas que Saussure aurait aimé connaître ces genres de discours lorsqu'en professant son cours sur l'arbitraire du signe, il affirmait que les onomatopées et les interjections étaient peu nombreuses³. Toutefois, si ces deux catégories ont une origine sonore oralisable, leur « mise en écrit » ne va pas de soi. Nous verrons que l'orthographe a besoin d'être « malmenée » pour que soit opérée la « mise en écrit », surtout lorsqu'il s'agit de néologismes. De plus, leur écriture s'inscrit dans un (des) espace(s) physique(s) spécifique(s), que nous décrivons plus loin.

Dans la suite de notre contribution, après avoir explicité les difficultés définitionnelles des deux catégories en jeu, nous explorerons la façon dont ces dernières investissent l'espace dans les genres de discours annoncés plus haut : la bande dessinée et les jeux vidéo (dorénavant BD et JV). Nous ferons ensuite un inventaire des remarques issues de l'orthographe choisie pour les néologies. Nous terminerons par un schéma général représentant la complexité de la dynamique mise en œuvre par nos deux catégories, dynamique telle qu'observée à partir des deux corpus.

1. Définitions : mot ou partie du discours ?

Quels que soient les dictionnaires⁴, l'onomatopée et l'interjection sont des « mots » : mot qui imite un son susceptible d'être associé à une réalité concrète (un être ou une chose) pour l'onomatopée⁵ ; mot « autonome » pour l'interjection, toujours lié à l'énonciateur, permettant à celui-ci d'exprimer des émotions diverses. Cette délimitation se base en creux sur une opposition entre un locuteur « porte-son » (onomatopée) et un énonciateur « porte-émotion » (interjection), la dimension analogique étant secondaire. Pourtant, il nous semble que l'interrogation première doit d'abord porter sur le statut de « mot » de chacune des catégories. Définir le mot comme une suite de sons isolables porteuse d'une signification ne suffit pas, justement parce que l'onomatopée et l'interjection ont un usage différent du son. La première tend vers la deuxième articulation de Martinet, tandis que la seconde vise la première. Ce qu'il nous faut observer, c'est leur statut relatif au système des parties du discours. Le *Larousse* estime ainsi qu'un mot « participe au fonctionnement syntactico-sémantique d'un énoncé ». Cette définition ouvre une voie fertile que nous suivrons avec Milner (1989) et sa théorie restreinte des termes. Cet auteur cartographie les catégories intéressant la syntaxe en les passant au filtre des trois dimensions qu'il cerne pour un terme linguistique : lexicale, phonologique et catégorielle. Un des ressorts de la théorie des termes est de faire jouer les trois dimensions, en testant l'absence d'une ou deux d'entre elles. Ainsi les pronoms anaphoriques sont-ils des termes sans référence lexicale propre tout

en étant dotés d'une catégorie (pronom) et d'une forme phonique. Dans son inventaire des combinaisons possibles, Milner tient l'interjection pour une non-catégorie syntaxique. L'argument majeur est qu'elle ne se combine avec aucune autre partie du discours. Notons cependant que l'insertion des interjections dans le discours connaît des contraintes relationnelles de position (1b), ce qui amoindrit l'argument de Milner.

(1a) Oh ! La peinture s'est renversée !

(1b) *? La peinture s'est renversée ! oh !

De plus, nombreuses sont les interjections qui proviennent d'autres parties du discours, ce qui en réduit la motivation analogique, qui, rappelons-le, est nécessaire pour les onomatopées. Il est ainsi admis généralement une distinction entre les interjections « pures » (*oh, hélas*) et celles provenant d'une autre catégorie (*diable ! au secours !*). On observe un transfert qui ne résulte d'aucune motivation analogique : « diable ! » n'est pas motivé comme peuvent l'être « plouf » et « cocorico ». Il est donc nettement préférable, pour éviter les assimilations hâtives, de parler « d'emploi interjectif ». Les interjections dites « pures » sont ainsi des mots qui ne peuvent être employés qu'en emploi interjectif. Inversement, d'autres catégories (voire des syntagmes) sont aptes à un emploi interjectif.

Toutefois, si l'analyse de Milner est discutable pour les interjections, elle est parfaitement valide pour les onomatopées. Elles n'ont pas de sens lexical puisqu'il s'agit d'un geste sonore permettant l'imitation d'une caractéristique d'un référent⁶. Il paraît en outre sans fondement de parler d'emploi onomatopéique. Aucun nom ou verbe n'est employé pour imiter le bruit de la sirène d'une voiture de pompier. On imagine mal un enfant s'écriant « voiture de pompier, voiture de pompier » au lieu de « pimpon pimpon⁷ » ! De plus, si l'interjection est autonome (ce qui donc n'exclut pas quelques contraintes syntaxiques), l'onomatopée est totalement indépendante et n'existe que pour elle-même. Nous tenons à présent une distinction majeure qui sera plus loin éprouvée par notre corpus. L'interjection est une partie du discours, l'onomatopée est un geste imitatif⁸. La confusion fréquente entre les deux catégories tient en partie au fait que les interjections sont plus fréquemment motivées analogiquement que d'autres parties du discours⁹. Nous verrons avec « l'onojection » qu'un autre élément est en jeu.

Une conséquence logique mais qui entretient la confusion : rien n'interdit à une onomatopée d'avoir un emploi interjectif¹⁰. Dans le cadre d'une conversation, un locuteur peut dire « plouf ! » pour exprimer à l'allocutaire que son projet est tombé à l'eau, avec là encore avec des contraintes de position (2) :

(2) A : Alors ton projet de thèse sur le genre des onomatopées ?

B : Plouf ! C'est tombé à l'eau !

Une autre conséquence portera sur le classement différent des unités. Constantinou (2021) propose ainsi des critères spécifiques à chaque catégorie. Un classement sémantique pour les interjections, qui montre la variété des prédications possibles, soit par des actes de langage (approbation, avertissement, ordre, etc.) ou par des impressions subjectives variées (dégoût, mépris, étonnement, colère, etc.). Dans le même temps, Constantinou classe naturellement les onomatopées par types de sons évoqués.

Cette différence radicale de classement est l'indice d'une délimitation sémantique nette. L'interjection est une catégorie prédicative relevant d'une analyse par la phrase averbale (Le Goffic, 1993 ; Lefeuve, 1999), catégorie qui nécessite un énonciateur identifié¹¹. Une interjection est toujours associable à un individu généralement *in situ*¹². C'est très différent pour l'onomatopée. Aucune prédication ne s'opère, seulement l'imitation d'un référent concret du monde réel. On ne peut donc pas parler d'énonciation à la seule considération d'une onomatopée même si nous savons déjà qu'une onomatopée peut être employée de façon interjective. Il nous semble même abusif de parler de locuteur. Dans le film *Astérix et Obélix, Mission Cléopâtre* réalisé par Alain Chabat on entend le bruit du fouet traduit par « clac » dans la BD éponyme. Pourquoi alors y aurait-il locution ici ?

2. Présentation du corpus

Comme nous l'avons annoncé, ces premiers éléments descriptifs seront questionnés et complétés par deux genres de discours riches en interjections et en onomatopées. La BD et le JV sont des genres relativement jeunes, caractérisés aujourd'hui par une explosion éditoriale. Les deux « proposent une expression basée sur des images « fabriquées », par opposition à des productions indiciaires (filmiques, photographiques) » (Fastrez, Campion, 2009 : 117). Ils ont des points communs sur l'aspect graphique : un endroit où voir le dialogue que l'on peut lire, des « images » qui défilent devant les yeux du lecteur/joueur. Cependant, l'organisation et la fonction de ces espaces posent des problèmes de délimitation et de distinction des onomatopées et des interjections. Nous le verrons dans la suite de notre contribution.

Avant d'entrer dans le détail des occurrences, il convient de présenter les deux genres de notre corpus. Le corpus BD¹³ est établi à partir d'œuvres connues : *Astérix et Obélix*, *Tintin*, *Lucky Luke*, *Gaston* ou encore *Cédric* et moins connues (et plus récentes) : *Les fonctionnaires*, *Les femmes en blanc*, *Lou*, *le Donjon de Naheulbeuk*.

Pour ce qui est des JV, nous en avons choisi quatre différents tant par leur histoire que par leur genre et leur support de jeu : des jeux assez anciens comme Super Mario 64 (SM64, sorti en 1996, développé par Nintendo mais jouable sur PC grâce à un émulateur), The Legend of Zelda : Ocarina of Time (ZOT, sorti en 1998, même développeur, même système que Zelda), mais aussi des jeux plus récents comme The Sims 4 (sorti en 2014, par Electronic Arts, sur PC) et enfin Hogwarts Mystery (HM, sorti en 2018, par Social Gaming Network, sur Smartphone). Hormis la collection des jeux The Sims, qui sont des jeux de simulation de vie (créer un sims, lui faire avoir un travail, une maison, un amour, etc.), tous les autres sont des jeux d'aventure et de réflexion où les choix que font les joueurs ont des conséquences pour la suite de l'aventure. Enfin, le jeu Hogwarts Mystery se passe dans l'univers d'Harry Potter et en temps réel (vraies minutes, vraies heures, etc.). Il faut donc beaucoup de patience pour avancer dans ce jeu. Nous avons choisi les jeux par abondances d'items et non par sous-genres, d'autant plus que « plus les jeux sont élaborés et plus leur appartenance à une catégorie est instable »¹⁴. Faute d'espace, nous nous contentons de les afficher et nous renvoyons vers des typologies plus complètes, par exemple (Rufat, 2011 ; Triclot, 2017 ; Peignier, 2022).

3. Quels espaces sollicités pour chacun des deux genres ?

L'espace graphique et visuel sera le premier observatoire que nous solliciterons pour mieux identifier la distinction entre nos deux catégories. Nous verrons comment ces dernières sont réparties intuitivement par les auteurs de BD et de JV dans les espaces dont ils disposent. Il n'est guère utile ici de trop nous attarder sur la présentation de la BD, ses conventions étant familières. Rappelons que ce genre se singularise par la coprésence de trois espaces énonciatifs (voir *Astérix et Cléopâtre*, p. 18) :

- La « cartouche » où le dessinateur s'adresse au lecteur à l'instar d'une didascalie au théâtre. Elles sont plutôt rares et le plus souvent dans un encadré de couleur la distinguant de l'image¹⁵.
- La « bulle », lieu de parole des personnages concrétisée par les dialogues, les monologues et les paroles pensées. La typographie (taille, police, couleur) est un outil stylistique fréquemment sollicité.
- L'image de la « case », espace visuel de forme rectangulaire où le lecteur peut voir les personnages et les lieux.

De ces espaces découle une première distinction que l'on peut faire avec les JV. Ces derniers disposent de trois espaces énonciatifs mais très différents de ceux de la BD. Chaque espace a un rôle spécifique :

- La vidéo, le visuel du jeu où se passent les différentes actions, où le joueur fait avancer le scénario. Cet espace n'est « fixe » qu'au moment où des dialogues s'affichent à l'écran, laissant ainsi au joueur le temps de lire.
- L'interface menu, zone interactive où le joueur clique sur différents onglets correspondant à l'inventaire du personnage, la carte, le grimoire, les techniques, les paramètres, etc. Cet espace, spécifique à chaque jeu, n'est vu que par le joueur (espace extradiégétique, soit à l'extérieur de l'action, l'avatar ne voit pas ces menus).
- La boîte de dialogue. C'est l'espace où s'affichent les lignes de dialogue, qu'elles soient dites par des personnages, par un narrateur, que cela soit du bruit, etc. Le personnage entend ces dialogues. Le joueur lui, voit ces lignes. Elles sont écrites dans une zone dédiée, en haut de l'écran ou en bas de l'écran, ne prenant pas trop de place pour permettre au joueur de rester concentré sur le jeu.

Outre des espaces énonciatifs différents, la perception par l'allocutaire des deux genres mérite également qu'on s'y arrête car elle dévoile un contraste pertinent. La BD se lisant silencieusement, lorsque nous rencontrons une onomatopée telle que « crac », nous pouvons l'entendre grâce à notre savoir encyclopédique. Pour les JV, il en est autrement. Pour une expérience d'immersion plus intense et plus réaliste, les développeurs utilisent des bandes sons qui ont plusieurs fonctions : mettre une musique d'ambiance pouvant stresser ou rassurer le joueur (coupez le son d'un film d'horreur et toute l'angoisse disparaît !), faire parler les personnages grâce à des comédiens doubleurs qui prêtent leur voix et enfin, créer l'ambiance du jeu. Pour ce dernier élément, il est rare de voir un mot apparaître à l'écran pour montrer qu'il y a du bruit (ex : crac) puisque l'on peut mettre un effet sonore que le joueur entend. De ce fait, on assiste à une opération linguistique remarquable puisqu'un même bruit peut, soit être lexicalisé, soit être sonorisé. La limite entre le locuteur « porte-son » et le développeur sonorisateur est alors juste une différence de choix sonore, éventuellement complémentaire : geste écrit pour le premier, enregistrement adéquat pour le second. Dans les deux cas cependant, il s'agit de ce qu'on peut tenir pour un choix stylistique. Dans la suite de notre contribution, nous insisterons successivement sur les observations issues du corpus BD puis du corpus JV.

4. Dans la bande dessinée

D'une façon générale (Seppälä, 1998), les interjections sont « dites » dans la bulle¹⁶ alors que les onomatopées sont « entendues » sur l'image, comme le montre l'exemple amusant d'Astérix et Cléopâtre ci-dessus. Cela corrobore notre questionnement précédent sur le statut de « mot » de chacune des deux catégories

puisque les scénaristes les traitent séparément. En inscrivant les onomatopées dans l'image, ils sonorisent celles-ci et emploient une taille de caractères correspondant au volume sonore. Ainsi, dans *Gaston Lagaffe* n° 15, le frémissement du début de cuisson de la crêpe est noté en petits caractères « prrristsssschiinii » puis à l'image suivante, lorsque la cuisson dégénère, le lecteur voit en gros caractères gras « Bloglotz, Blorglortz ». Il est assez singulier de noter que ces onomatopées sont en fait rarement lues (surtout à voix haute) en raison des séries de lettres ajoutées les unes derrière les autres, imprononçables ou difficilement prononçables en français comme c'est le cas pour ce bruit de moteur « reumvreeüsbrek » (*Lou*, p. 12). Le lecteur se contente de regarder l'image et le bruit, puis de passer à l'action suivante, sans s'attarder sur la lecture de l'onomatopée. Autrement dit, la sonorité supposée de l'onomatopée est essentiellement visuelle. Toutefois, il serait dommage de s'arrêter à cette répartition spatiale même si elle correspond à la très grande majorité des occurrences. Dans le détail apparaissent plusieurs singularités.

(i) Lorsque les paroles sont émises collectivement, elles sont inscrites sur l'image. Ainsi en est-il du « tchiz » (*Les fonctionnaires*) dit par un groupe sur le point d'être pris en photo. Toutefois, marginalement, une onomatopée peut être mise en bulle si le bruit provient d'un espace invisible. C'est le cas de « blonf », bruit d'une personne qui tombe dans une autre pièce, et qui sera vue dans la vignette suivante (*Les femmes en blanc*).

(ii) Une bulle ne contient pas que des paroles. C'est particulièrement intéressant pour appréhender les interjections. On voit régulièrement dans la bulle des signes de ponctuation seuls (?, ??, !, !!) comme dans la l'une des cases de la BD d'*Astérix et Obélix aux Jeux Olympiques*. Quel statut ont ces signes ? D'une part, ils constituent un élément du système sémiotique de la BD indiquant au lecteur l'état d'esprit du personnage. Mais, d'autre part, nous pouvons considérer que, ce faisant, les auteurs saisissent une subjectivité antérieure à une verbalisation potentielle par une interjection, un énoncé averbal ou verbal¹⁷.

(iii) Les bulles contiennent des bruits sortant de la bouche des personnages. Dans *l'Affaire Tournesol* (p. 10), le contenu de la bulle imite un bruit qui correspond à une tentative pour parler la bouche pleine de dentifrice « tin... blop...blub...plob ». Cet exemple est révélateur de la porosité entre parole et bruit puisqu'il s'agit d'une onomatopée imitant une difficulté de parole. Les auteurs sont hésitants sur ces onomatopées qui proviennent du visage. Le bruit du sommeil « zzz » est hors bulle dans *Les dalton se rachètent* et dans *Les fonctionnaires* (p. 6). En revanche, toujours dans *Les fonctionnaires*, le bruit de l'aspiration de l'eau avec une bulle « Slurp » (p. 5) et celui d'un

mouchage « Pouet » sont inscrits dans une bulle. Inversement, on trouve hors bulle, rarement, des séquences qui répondent *a priori* à la définition de l'interjection. Ainsi cette occurrence provenant de *Cédric (enfant)* « Blebleblêê » qui accompagne un tirage de langue. Nous traiterons de ce genre d'occurrence plus loin en introduisant la notion « onojction ».

5. Dans les jeux vidéo

Les JV obéissant à des codes autres que ceux plutôt bien établis de la BD. Nous vous renvoyons à l'intérieur de ces jeux-mêmes pour comprendre notre lieu de collecte de données. Des images des jeux sont également accessibles sur Internet pour les personnes ayant du mal à saisir cet univers car nous supposons que le lecteur est moins familier de ce genre de discours. D'emblée, nous relevons qu'il est assez difficile de distinguer onomatopée et interjection en se basant sur l'espace ou sur la typographie choisie. Les classifications d'onomatopée influencées par leurs caractéristiques typographiques (gras, couleur, forme, taille) sont peu opératoires, par exemple celle proposée par Constantinou pour la BD (2022 : 49-50). Les JV ont des codes, que nous remarquons ici, et qui n'ont pas ou très peu été étudiés. Prenons le cas du JV *The Sims 4*. Nous avons collecté les onomatopées et interjections dans le menu Construction et Achats du jeu après avoir fini de créer notre Sims.

Nous pouvons voir des interjections et des onomatopées en titre d'objets (*Coincoin le canard*, *Photo des Lamacornes*), mais aussi dans le descriptif de l'objet. À part « BAM », en majuscules, les autres onomatopées n'ont pas de typographie apparente et visible, alors que dans la BD, les auteurs utilisent régulièrement une typographie marquée (gras, gros caractères, couleur). En outre, les interjections et les onomatopées ne sont aucunement différenciées dans l'espace, se mêlant ainsi aux dialogues et au scénario du jeu. Elles sont en majuscules quand il s'agit d'une émotion très forte ou d'un cri (le rugissement d'un dragon par exemple). Elles sont souvent accompagnées de points d'exclamation qui rendent plus intense l'énoncé et un point d'interrogation quand c'est un étonnement ou une surprise (« kye ? » dans HM). Dans les JV, n'importe quel animal ou objet peut parler à tout moment. Quand ce sont des cas extrêmes comme des cris de désespoir, on remarque très souvent un allongement vocalique intense (« Nooooooooooon », ZOT). Cependant, la graphie n'indique pas toujours les émotions. Un allongement ou des répétitions de lettres ou de syllabes n'impliquent pas que le personnage est fâché, c'est-à-dire, que l'expression du marchand ne change pas d'une image à l'autre.

Nous avons résumé nos analyses en cinq cas de figure différents¹⁸ :

- (1) - Onomatopées et interjections émises par les développeurs à l'adresse du joueur dans le titre de l'objet et dans le descriptif, pour mettre en valeur l'objet et son utilité.

The Sims 4 en est un très bon exemple. *Coincoin le canard* est un jouet pour enfant, l'interjection « Aïeaïeaïe » dans le nom de l'objet « Punching-ball Aïeaïeaïe » fait référence à l'effort physique ou à la blessure. Dans « Hotte de cuisinière au plafond Whoosh », « Whoosh » est le son que fait la hotte et renvoie à l'aspiration. Le « BAM » dans le descriptif de l'objet « Porte-casseroles Tip-top chef » est clairement *dit* par les développeurs, les « vendeurs » d'objets : « Un peu de ci, un peu de ça, un peu d'huile de coude pour accrocher ce support à casseroles au plafond et BAM : vous avez une cuisine ! ».

- (2) - Interjections émises par un personnage qui parle comme un humain (qui sort de sa bouche).

C'est le cas dans SM64 : « coooooool » (bonhomme de neige), « whoa » (le koopa), « hin hin hin » (le fantôme, un boo). Les personnages n'ont pas ici le statut d'animal mais bien de personnage, de créature pensante : les pingouins, les bonhommes de neiges, les bombes, les tortues... parlent !, « Vlan ! Paf ! Boum ! » (goron, ZOT).

- (3) - Bruits émis par un personnage humain

« BUUUURP ! » (un rot émis par Rita Skeeter dans HM), « zzzzzz » (ronflement par Ismelda dans HM), « ding dong » (soldat, ZOT).

- (4) - Cris d'animaux ou de créatures qui ne parlent pas (contrairement aux pingouins dans SM64 qui parlent comme des humains) : HM : « Grek-ek ! » (créature, Hodag), « Couac ! » (Occamy), « Schhuuh » (Demiguise), « meuuuuuuu ! » (vache, ZOT)

- (5) - Outre les situations ci-dessus, nous relevons des cas particuliers, qui montrent que les codes des JV n'ont pas (encore) la stabilité de ceux de la BD :

(a) « *geignement* » : bruit émis par Crockdur le chien d'Hagrid dans *Harry Potter* qui se comprend comme un couinement, un cri plaintif alors que plus tard dans le jeu, il fait « ouaf ouaf ». Pourquoi donc les cris d'animaux qui sont habituellement transcrits ne l'ont pas été ici et ont été remplacés par « *geignement* » ?

(b) Plus curieux encore, des personnages animaux qui parlent mais qui, de temps à autre, poussent leur cri pour rappeler que ce sont des animaux : dans ZOT, le hibou parle puis fait « hou hou hou » ou encore « croooâââ » (grenouilles, ZOT).

6. L'onojection : de l'onomatopée à l'interjection

On s'y attend, la créativité est largement observable dans la BD. Elle concerne tous les auteurs. Elle est foisonnante chez Frankin (*Gaston*), plus marginale chez Hergé, lequel imagine « Blub blub » pour des bulles sortant de l'eau (*Affaire Tournesol*). Ce qui est plus remarquable, c'est que sont également créées des séquences répondant à la définition des interjections (pures). Nous l'avons plus haut avec « blebleblêê », nous le voyons encore avec « Hu hu hu » qui ajoute une pointe de malice après un propos peu honnête (*Astérix aux JO*, p. 12), sans oublier la célèbre manifestation d'agacement (*Gaston*, n° 15) : « Rogntudju » ou « rrogtudjuu ». Mais peut-on déjà parler d'interjection ? ne faut-il pas considérer qu'il s'agit d'une sorte d'anté-interjection, qui serait produite juste après la perception telle qu'elle avait été saisie par les ?? ou les !! (voir plus haut). Nous proposons alors pour ces réalisations une nouvelle notion : l'*onojection* qui part de l'onomatopée pour aller vers l'interjection. On peut aussi tenir ces onojctions comme une étape possible dans un processus de lexicalisation. En effet, au cours de l'élaboration de cette étude, nous avons découvert que le fameux « rogntudju » de Gaston Lagaffe était non seulement très largement connu mais surtout utilisé dans la langue courante par des locuteurs ne se connaissant pas. Toutefois, l'onojection ne vise pas forcément à la lexicalisation.

L'onojection n'est pas spécifique à la BD. On en trouve par exemple dans SM64 : « whoa » (le koopa), « hin hin hin » (le fantôme, un boo). Ici, les personnages n'ont pas le statut d'animal mais bien de personnage, de créature pensante. Comme nous l'avons vu, les pingouins, les bonhommes de neiges, les bombes, les tortues parlent aussi. Aussi pouvons-nous nous demander si le statut mi-créature mi-humanoïde ne favorise pas la création d'onojections.

7. De l'oral à l'écrit et réciproquement

La mise en écrit est, après l'espace, le second observatoire découlant des occurrences de nos corpus. Si l'espace a permis de montrer que les relations entre les onomatopées et l'interjection sont souvent dynamiques, les choix orthographiques apporteront des enseignements supplémentaires.

Un premier constat paraîtra paradoxal : la mise en écrit viole plusieurs règles phonétiques. Le cadre phonologique du français, que Toussaint (1983) supposait¹⁹ *de facto* limitant la dimension analogique du lexique s'avère insuffisant. Certes, l'écrit ne montre pas la création de phonèmes, mais il opère de réels réaménagements prosodiques et syllabiques. Ceux-ci sont systématiquement d'ordre analogique, point que nous ne développerons pas dans le cadre de cette contribution mais qui mérite d'être mentionné. C'est ainsi qu'on relève :

- De fréquents allongements vocaliques, qui, généralement, miment la durée du son. On retrouve des allongements comparables dans les commentaires sportifs en direct (Boulakia/Mathon, 2011) :

- (3) trrrriltriiiiiiiiiii (un sifflet, *Gaston* 15)
- (4) GROOAAAAR ! (rugissement de dragon, HM)

- Une surabondance de hiatus. Les auteurs utilisent volontiers les trémas. Ne garder que les voyelles pour organiser les syllabes favorise une ligne mélodique variant en hauteur/intensité :

- (5) reumvreeüsbrek (voiture ayant un problème mécanique, *Lou*, p. 12)
- (6) Dzoïngnng (fausses notes de guitare, *Gaston*, n° 15, p. 23)
- (7) Grek-ek-ek ! Href-ek ! (Hodag, HM)
- (8) Heuufff...fff...peufff...Whoa ! (Koop, SM64)

- Des allongements consonantiques sur les liquides, les fricatives et l'occlusive nasale /m/. Ces allongements n'ont pas seulement le rôle observé ci-dessus pour les voyelles. Il s'agit davantage d'une volonté analogique.

- (9) Rrrrrrrrrrrring (sonnerie de fin d'entracte *Affaire Tournesol*, p. 53)
- (10) trrrraak (serviette enrouleur, *Gaston*, n° 15)
- (11) brrrrroum (bruit de tous les livres tombant du dessus de l'armoire, *Gaston*, n° 15)
- (12) Ronnnff...Zzzzzz...Hmmpff (Talon, ZOT)
- (13) Chrrrp ! (Merula en boursouf, HM)

- À l'inverse de la surabondance de hiatus, on note des mots uniquement composés de consonnes, ce qui contrevient à la structuration normale du lexique.

- (14) Frrr (bruit de la chaudière *Gaston*, n° 15, p. 5)
- (15) Bzzz (on entend les mouches voler, *Les fonctionnaires*, p. 3)
- (16) Zzzzzzz rrrrrrôôô (ronflement, *Gaston*, n° 15, p. 32)
- (17) Hrfhrfhrf... (Hodag, HM)
- (18) Grrfff ! (Hippogriffe, HM)

Tous les exemples ou presque ci-dessus sont des onomatopées. Mais la BD et les JV appliquent quasiment pareillement ces singularités aux interjections, plus spécifiquement aux onjections. Les allongements vocaliques sont fréquents (19-23). Et, surtout, nous relevons des interjections sans voyelle (24-27).

- (19) rhââââ (expression de colère, *Cédric classe de neige*)
- (20) Blebleblêêê (tirage de langue, *Cédric enfant*)
- (21) Cooooooooo ! (Bonhomme de neige, Super Mario 64)

- (22) GNAAAAAAAAAAAAAAA !!! (Pingouin, Super Mario 64)
- (23) Heiiiiinnnnnnnnn ?! (Mido, ZOT)
- (24) Psst (pour appeler quelqu'un, *Affaire Tournesol* p. 44)
- (25) Mmm (réflexion, *Cédric classe de neige*, p. 3)
- (26) Hmmm...(Peste mojo, ZOT)
- (27) Mmm...zzz...mmm...(Talon, ZOT).

Ce point n'est pas anecdotique dans la mesure où, nous l'avons dit, l'interjection en tant que mot est une partie du discours. On s'attend donc à ce qu'elle obéisse au système syllabique et prosodique propre au lexique français. D'ailleurs, le plus souvent, l'interjection « mmm » de *Cédric* est orthographiée « hum » dans les dictionnaires. Abusivement soit dit en passant, car la réelle prononciation est plus proche de celle de la BD. Les dictionnaires restituent ainsi une voyelle²⁰ quand c'est possible, ce qui contribue à renforcer le statut de partie du discours des interjections. Remarquons néanmoins que c'est plus difficile pour « psst » ou pour « pfff ».

Conclusion-bilan

Malgré une utilisation différente de l'espace et de la mise en écrit, la bande dessinée et les JV utilisent les mêmes procédés néologiques aussi bien pour les onomatopées que pour les interjections. Notre étude a ainsi renforcé leur dimension « visio-sonore » largement motivée par un souci analogique. Nous n'irons cependant pas plus avant dans la description analogique fine des occurrences du corpus, car cela dépasserait l'objectif de distinction catégorielle que nous nous étions fixé. Nous renvoyons pour cela notamment à Bohas (2021) et Nobile (2019). Il nous semble en revanche utile d'insister sur la dynamique qui favorise la néologie des onomatopées et des interjections. Nous tenons une définition catégorielle précise qui s'est affinée au cours de notre étude : l'interjection est une partie du discours prédicative, qui est insérée de façon autonome (et non indépendante) dans la syntaxe et impliquant un énonciateur. L'onomatopée est un geste non prédicatif indépendant de la syntaxe, produite par un locuteur « porte-son » et qui imite une caractéristique d'un référent concret en utilisant le système phonologique du français. Ces définitions ne gomment pas toutes les difficultés, mais celles-ci peuvent s'expliquer en situant l'onomatopée et l'interjection dans une dynamique plus générale que le schéma ci-dessous tente de représenter (Figure 1). Nous le commentons à présent en rappelant quelques exemples représentatifs.

La distinction entre « interjection » et « emploi interjectif » intègre cette catégorie dans le système des parties du discours. Mais, et surtout, explique que des onomatopées puissent avoir un emploi interjectif (*Plouf !*), que de nombreuses

interjections pures soient fortement analogiques (*beurk ! brrr !*) et qu'un processus néologique saisisse cette voie (onojection) lorsqu'un énonciateur souhaite verbaliser une émotion/impression. Notre corpus montre que lorsque l'émotion/impression n'est pas verbalisée, les auteurs se contentent de signes de ponctuation (?? Ou !!!). Néanmoins, les autres parties du discours ne sont pas exclues de cette dynamique : un verbe peut avoir une origine onomatopéique (*miauler*) et quasiment toutes les parties du discours peuvent avoir un emploi interjectif²¹ (*quoi ! au secours !*).

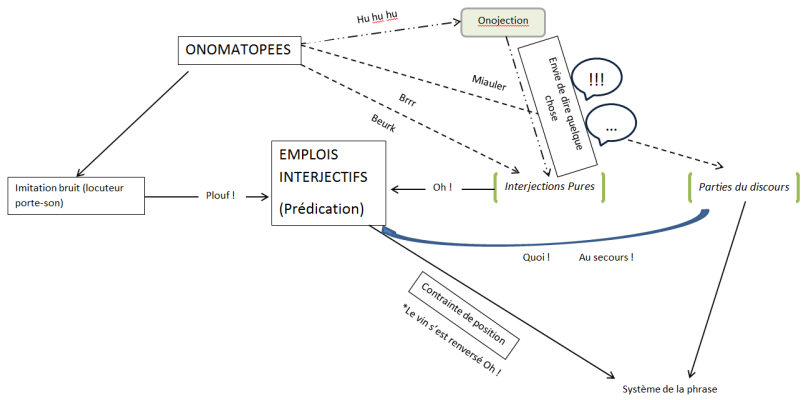


Figure 1 : Entre interjections et onomatopées

Il subsiste toutefois quelques occurrences qui nous posent un problème de classement à cause du statut de l'énonciateur. Ainsi, s'il est admis qu'un cri d'animal fait par un animal qui ne parle pas est une onomatopée, comment considérer cet animal (le hibou dans ZOT) lorsqu'il parle comme un humain et qu'il continue de pousser son cri. Est-ce encore une onomatopée, une onomatopée interjective ou une interjection ? Et que dire de ces points d'interrogation qui ponctuent le cri de ces deux oiseaux de *Gaston Lagaffe* n° 5 (p. 21) ? Comme nous l'avons décrit précédemment, le fait que « l'énonciateur » n'appartienne pas *stricto sensu* au genre humain semble favoriser la prolifération naturelle d'onojections. Écart stylistique assurément, mais permis par le dispositif dynamique néologique de nos deux catégories.

Bibliographie

Bohas, G. 2021. « Comment naissent les mots ? ». *Significance (Signifying)*, n° 5(1), p. 202-225.
Constantinou, G. 2022. « Interjections et onomatopées : quelle richesse pour la bande dessinée ? ». *Langues & Cultures*, n° 3(1), p. 43-60.
Dhorne, F. 2021. Les onomatopées et l'épilinguistique en japonais. In : L. Dufaye et L. Gournay (dir.), *Épilinguistique, métalinguistique. Discussions théoriques et applications didactiques*, p. 67-82.

- Enckell, P., Rézeau, P. 2003. *Dictionnaire des onomatopées*. Paris : PUF.
- Fastrez, P., Campion, B. 2009. « L'hybridation BD/jeux vidéo : émulsion impossible ? ». *Hermès, La Revue* 2, n° 54, p. 117-118.
- Goux, M. 2022. *Ludographie comparée, essai de grammaire systématique du jeu vidéo*. Presses Universitaires de Liège.
- Krazem, M. 2011. « Représenter les relations entre grammaire et genres de discours : l'exemple des commentaires sportifs ». *LINX*, n° 64-65.
- Krazem, M. 2012. Décrire l'infinitif par les genres de discours. In : C1. Despierres et M. Krazem (dir.), *Quand les genres de discours provoquent la grammaire*, Limoges : Lambert Lucas, p. 143-170.
- Lefeuve, F. 1999. *La phrase averbale en Français*. Paris : L'Harmattan.
- Le Goffic, P. 1993. *Grammaire de la phrase française*. Paris : Hachette.
- Mathon, C. et Boulakia, G. 2011. Le commentaire sportif en direct : une combinatoire de différentes fonctions de la prosodie. In : H-Y. Yoo et E. Delais-Roussarie (dir.), *Actes d'IDP 2009. Paris, 9-11 septembre 2009*.
- Meynard, M. 2021. *Le défi définitoire de l'interjection et de l'onomatopée : une étude contributive, axée sur l'anglais contemporain*. Thèse de doctorat. Université de Lyon.
- Meynard, M. 2023. *Les onomatopées et la distinction langue/parole*. Université Lumière Lyon 2. p. 1-40.
- Milner, J-C. 1989. *Introduction à une science du langage*. Paris : Editions du Seuil.
- Monneret, P., Poli, F. 2021. *La grammaire du français - terminologie grammaticale*. Ministère de l'Education Nationale et de la jeunesse. Édition juin 2021.
- Nobile, L. 2019. « Symbolisme phonétique et oralité numérique. Une perspective sur le langage par-delà "nature" et "culture" ». *Signifiances (Signifying)*, p. 1-35.
- Nodier, C. 1808. *Dictionnaire raisonné des onomatopées françaises*. Paris : Hachette Bnf.
- Peignier, R. 2022. *Le lexique des et dans les jeux vidéo*. Mémoire de Master, Université de Lorraine.
- Rabatel, A. 2010. Retour sur les relations entre locuteurs et énonciateurs. Des voix et des points de vue. In :
- Colas-Blaise, M. Kara, M. et Petitjean, A. (dir.), *La question polyphonique ou dialogique en sciences du langage*. Metz, Celdet/ Université de Metz, p. 357-373.
- Rufat, S. 2011. « Les jeux vidéo comme objet de recherche ». *Academia*, p. 1-13.
- Saussure, F. 1916. *Cours de linguistique générale*. Bally, C. et Sechehaye, A. (eds.). Paris, Payot.
- Seppälä, S. 1998. *La traduction des onomatopées dans la bande dessinée*. Mémoire de Licence. Université de Genève.
- Toussaint, M. 1983. *Contre l'arbitraire du signe*. Préface de Michel Arrivé, Paris : Didier érudition.
- Triclot, M. 2017. *Philosophie des jeux vidéo*. Paris : La Découverte, Coll « Poche / Sciences humaines et sociales ».

Notes

1. Nous remercions les relecteurs de la revue pour leur relecture attentive et leurs commentaires constructifs.
2. Nous adoptons ici la définition grammaticale de « genre de discours » telle que décrite par Krazem (2011 et 2012). De cette définition découle un cadre méthodologique que nous adopterons. Il s'agit d'identifier des points de convergence permettant de dépasser la simple inscription d'un fait de langue dans un genre isolé afin d'en identifier plus finement les propriétés internes généralisables.

3. On peut aussi renvoyer à plusieurs dictionnaires des onomatopées : Enckell et Rézeau (2003), Nodier (1808).
4. *Le Robert*, *le Larousse* et le dictionnaire du CNRTL.
5. Notons que dans une langue comme le japonais, les onomatopées concernent autant les bruits que les sensations, par exemple « s'enfoncer dans un fauteuil » (Dhorne, 2021). Cela contribue au caractère singulier en général des onomatopées.
6. Nous ne voyons pas de différence majeure entre faire le geste de battre les ailes avec ses bras et « dire cui-cui », les deux ne s'excluant d'ailleurs absolument pas.
7. Remarquons cependant que dans une didascalie théâtrale un nom seul peut référer à un bruit. Par exemple « Un coq » ou bien « sirène d'ambulance ».
8. Il existe de nombreux gestes non imitatifs, taper dans les mains pour applaudir par exemple. Saussure insiste d'ailleurs beaucoup sur ce type (les salutations en Chine) pour leur construction conventionnelle et non analogique.
9. Il est en effet bien connu que des verbes ou des noms peuvent être construits à partir d'onomatopées : *miauler*, *un clic-clac*.
10. C'est vrai aussi des smileys, qui, dans les sms, ont le plus souvent un emploi interjectif.
11. Nous nous référons à Rabatel (2008) pour distinguer énonciateur et locuteur.
12. Y compris dans le discours rapporté. À ce propos on notera la difficulté très forte d'insérer une interjection dans du discours indirect sauf peut-être lorsqu'il s'agit de discours indirect libre. Nous laissons ce point de côté.
13. Nous remercions chaleureusement la promotion 2022/2023 des L2 Sciences du Langage de Metz pour l'aide à la constitution du corpus BD.
14. Cité dans le mémoire « Lexique des et dans les jeux vidéo » de Peignier (2022 : 52).
15. Dans l'exemple humoristique choisi, les deux n'ont pas la même fonction. Une s'apparente à une didascalie tandis que l'autre prétend être une traduction.
16. On notera l'humour de la case de l'exemple ci-dessus. L'interjection « peuchère » se présente comme une traduction d'un égyptien « du sud » écrit en « hiéroglyphes ».
17. De façon plus anecdotique, l'interjection, lorsqu'elle se fait juron, peut être notée par des dessins suggestifs (*cow-boy dans le coton*, p. 36).
18. Peu importe les cas, Goux (2022 : 33) rappelle que les gestes tout comme les onomatopées dans les jeux vidéo ne sont pas identiques à la réalité, ce ne sont que des reproductions « superficielles ». Ils servent à imiter au mieux pour se rapprocher de la réalité IRL (*in real life*) mais sont qualifiés « d'incomparables » par rapport à cette même réalité puisque le contexte de réalisation est bien distinct.
19. Il est donc vain de trouver dans la comparaison des langues des arguments anti-analogiques comme l'avait fait Saussure. Cependant, outre les faits que nous rapportons ici, les onomatopées font appel parfois à des phonèmes hors système : « et hop ! » (pharyngale sonore).
20. Remarquons que l'interjection « chut » n'est jamais orthographiée « chhht ». Or, elle a deux prononciations possibles. La plus intuitive réalise le u, mais le plus souvent, puisqu'il s'agit de faire silence, le u saute au profit d'un allongement de la fricative « ch ».
21. Ce point mérite d'être creusé notamment en caractérisant plus finement la différence entre ces interjections « non pures » et les phrases averbales exclamatives.



ISSN 1768-2649

ISSN en ligne 2261-2769

Sur la catégorisation des proverbes français/lettons/russes en tant que gestes verbaux

Olga Billere

Université de Lettonie, Lettonie

olga.billere@lu.lv

<https://orcid.org/0000-0001-9416-7773>

Reçu le 17-04-2023 / Évalué le 03-07-2023 / Accepté le 30-11-2023

Résumé

À partir de l'analyse d'un corpus de 325 unités proverbiales du français, 187 unités du letton et de 289 unités du russe, pris en contexte, nous nous focalisons sur la catégorisation des fonctions (déictique, référentielle, mimétique, anaphorique, substitutive, etc.) que le proverbe en tant que geste verbal accomplit dans chaque emploi. Nous offrons également des exemples d'emploi des unités contextualisés tout en signalant les particularités d'emploi dans le discours.

Mots-clés : proverbe, geste verbal, fonction des gestes

On the categorization of French/Latvian/Russian proverbs as verbal gestures

Abstract

In this analysis of a corpus composed of 325 French proverbs, 187 Latvian proverbs and 289 Russian proverbs used in context, I focus on the categorization of the functions (deictic, referential, mimetic, anaphoric, substitutive, etc.) that the proverb as a verbal gesture accomplishes in its occurrences. I also offer examples of the use of the proverbial units in context while pointing out the particularities of their use in discourse.

Keywords: proverb, verbal gesture, gesture function

Introduction

Les aspects verbaux de la communication ont été au centre des études pendant longtemps avant que les aspects non verbaux ne rentrent dans l'analyse de la production langagière, surtout lorsque, aux dimensions linguistiques et énonciatives, s'ajoutent celles de la pragmatique et du discours. Comme le remarque Fantazi (2010 : 98), « l'étude du non-verbal s'est considérablement affinée ces dernières années, notamment pour ce qui est des gestes à visée communicative ». Ainsi, par exemple, l'étude de Colletta *et al.* (2010) se focalise sur les fonctions que ces gestes remplissent dans la communication à l'oral.

Selon Losson, la notion de geste n'est pas définie avec précision et varie en fonction du domaine. En physiologie, par exemple, nous comprenons sous ce terme un mouvement significatif du corps ou des membres. Un mouvement non réflexif qui est volontaire, intentionnel. À cette définition, il est nécessaire d'ajouter une fonction informative qu'un geste remplit, le fait qu'il véhicule un message reconnaissable par son destinataire, conforme à un code compréhensible par deux parties impliquées (Losson, 2000). En ce qui concerne le geste verbal, dans la sémantique formaliste, il désigne une « déformation » ou un « déplacement » des significations des mots, créée par la cohésion rythmique des constituants (Tchougounnikov, 2016 : 42). Tous ensemble, les constituants du geste verbal permettent au locuteur d'aboutir à une signification, tandis que « l'auditeur prend à sa charge et réanime la visée de signification » (Piotrowski, 2020 : 11).

À notre connaissance, un des premiers à parler du proverbe en tant que geste verbal a été André Jolles, qui entame la description des constructions se situant entre la linguistique et la littérature et classe le proverbe parmi les formes simples : Légende, Geste, Mythe, Devinette, Locution, Cas mémorable, Conte ou Trait d'esprit. Il considère que cette unité parémiologique constitue, comme chacune des formes simples mentionnées, un « geste verbal élémentaire » qu'on peut rattacher à une « disposition mentale », à la perception du monde environnant exprimée dans le langage (Jolles, 1972 : 17). Jérôme Meizoz développe l'idée de Jolles et celle de Piotrowski selon laquelle le proverbe est « toujours-déjà-là dans le stock verbal » car il représente un énoncé dont les constituants sont figés rythmiquement et sémantiquement et « demande à être pris en charge par un locuteur » qui decode le message résultant de la combinaison des constituants de cette unité parémiologique. Meizoz souligne que chaque proverbe « renvoie à un ou des hypotextes sentencieux connus » (Meizoz, 2003 : 199).

Cet article propose de revenir sur une étude de la dimension communicative et pragmatique des proverbes. L'article examine le fonctionnement du proverbe en tant que geste verbal dans le discours. Sont relevés les cas d'emploi du proverbe dans le contexte (dans les textes littéraires, publicitaires, juridiques, etc.), c'est-à-dire les cas où le destinataire réactualise le message proverbial, afin de lui offrir une fonction communicative supplémentaire (articuler le proverbe avec la situation particulière dans laquelle il est produit, attirer l'attention du locuteur, etc.).

1. Corpus et méthodologie

La constitution du corpus sur lequel s'appuie le présent article s'est passée en plusieurs étapes. Premièrement, la liste des proverbes a été compilée à partir des dictionnaires phraséologiques et parémiologiques (Dournon, 1993 ; Maloux,

1995 ; Niedre, Ozols, 1955 ; Zimin, Spirin, 2008) aussi bien qu'à partir des ouvrages consacrés aux proverbes cités dans la bibliographie. Lors de cette étape, les critères de ce qu'est un proverbe ont été définis afin de pouvoir reconnaître cette unité parémiologique dans le discours. Ainsi, à la suite d'Anscombe (2003) et de Sevilla Muñoz (2004), nous définissions le proverbe comme un énoncé concis à caractère sentencieux, figé formellement et sémantiquement.

La deuxième étape, qui s'est souvent déroulée en parallèle avec la première, consistait en la découverte des contextes où les proverbes listés sont employés : sites Internet, articles de presse, blogs, bases des données (GERFLINT), enregistrements audios, aussi bien que des corpus en ligne. Il s'agit ici du matériel et des sources avec lesquels nous avons travaillé lors de nos activités professionnelles d'enseignante et de chercheuse. Par conséquent, à chaque proverbe compilé a été ajoutée une fiche bibliographique qui indiquait de quelle source phraséologique/parémiologique cette unité a été extraite. Voici, à titre d'exemple de notre démarche méthodologique, le proverbe *On ne fait pas d'omelette sans casser des œufs* (ex. 1) et son traitement dans le corpus :

On ne fait pas d'omelette sans casser des œufs (Dournon, 1993 : 299).

La fiche comprend des exemples d'emploi du proverbe dans la communication verbale avec les indications des sources. Nous avons analysé les cas où les proverbes sont employés seuls, c'-à-d. sans aucun élément qui les précède ou qui leur succède (2) aussi bien que les cas où les proverbes sont liés au discours par une formule (3), (4). Une courte description de la situation dans laquelle l'unité avait été employée a été jointe à chaque cas d'emploi du proverbe dans le contexte. Ainsi, pour le proverbe (1), nous avons collecté 15 cas d'emploi en contexte, dont quelques exemples sont présentés ci-dessous :

On ne fait pas d'omelette sans casser des œufs. - titre, émission radio (On en parle, 2019) - deuxième partie de l'émission, extrait de 17 minutes, consacré à l'intérêt considérable pour ce produit alimentaire lors des dernières années, à l'approche physico-chimique de la cuisine moléculaire afin de trouver le type de cuisson parfait de l'œuf : comment doit-il être quand on le casse.

« *On ne fait pas d'omelette sans casser des œufs* » : quand Pasqua expliquait sur Antenne 2 l'assaut contre la grotte d'Ouvéa. - titre, article journalistique (Brusini, 2015) - réflexions récapitulatives sur la visite en plateau de Charles Pasqua, ministre de l'Intérieur, lors de laquelle ont été discutés les résultats (mort de dix-neuf ravisseurs et de deux militaires) et les circonstances de la libération des militaires pris en otage et détenus dans la grotte d'Ouvéa en Nouvelle Calédonie.

Le bilan est lourd, Monsieur le ministre ? « On ne fait pas d'omelette sans casser des œufs, tranche Charles Pasqua. Quand les négociations n'aboutissent pas, on doit utiliser tous les moyens pour que force reste à la loi. On peut toujours se lamenter. Ça ne sert à rien ! » À cet instant, sur le plateau, les visages se sont crispés. - texte intégral de l'article journalistique (Brusini, 2015) - paragraphe final du texte, résumant le bilan de la visite sur Antenne 2 de Charles Pasqua, ministre de l'Intérieur, visite consacrée aux résultats ambigus de l'assaut de la grotte d'Ouvéa en Nouvelle Calédonie.

Ainsi, nous avons constitué un corpus de 325 unités proverbiales en langue française, 187 unités en langue lettonne et 289 unités en langue russe employées en contexte. Il est évident que la quantité d'emplois collectés aussi bien que la fréquence d'utilisation varie d'un proverbe à l'autre. Nous n'avons pas essayé de corrélérer notre collecte des emplois avec la fréquence des unités proverbiales.

L'intérêt de l'étude contrastive se situe dans la dynamique des recherches effectuées depuis plusieurs années qui mettent en rapport les proverbes français, lettons et russes afin de découvrir leurs particularités linguistico-discursives. L'attention accordée à la confrontation de ces unités en tant que gestes s'est accrue après le constat des déviations d'emploi au sein d'une seule et même langue aussi bien qu'entre les unités françaises et leurs analogues en d'autres langues. En langue lettone, par exemple, il existe deux variantes du proverbe analogue à l'unité française (1). La première variante (5) peut être catégorisée en tant que geste figuratif. La seconde variante diffère de la première par l'ajout des marqueurs spatiaux *kur-tur* [où-là] et passe ainsi à la catégorie des gestes locatifs.

Gaļu cep, tauki pil [On cuit de la viande, la graisse égoutte]

Kur Gaļu cep, tur tauki pil [Où l'on cuit de la viande, là la graisse égoutte]

Il est à noter que, dans cet article, nous n'allons pas nous focaliser sur le placement (antécédent ou conséquent) des proverbes dans le discours, ni sur la nature des éléments (syntagme nominal, verbe, etc.) à l'aide desquels les proverbes se lient au contexte (si ou comment un élément du proverbe a été modifié afin de satisfaire la cohérence textuelle et les exigences syntaxico-sémantiques de la langue). Notre intérêt principal porte sur la définition et la catégorisation des fonctions que le proverbe en tant que geste verbal accomplit dans chaque cas de son emploi. En partant de l'hypothèse que, dans la communication, les fonctions des gestes physiques et des gestes verbaux peuvent coïncider et compte tenu du fait que les deux phénomènes mentionnés exploitent la codification du message, nous considérons possible de recourir, au moins en tant que point de repère initial, à la typologie des gestes coverbaux (gestes, mimiques et actions

non verbales qui accompagnent les productions langagières) tels qu'ils sont définis dans les travaux de Colletta (2004) et de McNeill (1992 : 78).

Dans ce qui suit, nous proposons quelques exemples d'emploi des unités dans le contexte et nous listons des proverbes contextualisés en signalant les particularités de leur emploi dans le discours.

2. Catégorisation des proverbes en tant que gestes verbaux

Notre analyse identifie ainsi des unités proverbiales qui remplissent la fonction des gestes verbaux déictiques qui désignent le référent présent (concret ou abstrait) ; des gestes verbaux représentationnels ou référentiels dont l'emploi dénotatif peut être illustratif, locatif, mimétique, figuratif, anaphorique ou substitutif ; des gestes verbaux de cadrage ; des gestes de structuration ou discursifs et des gestes verbaux performatifs. Nous allons maintenant présenter plus en détail les emplois des gestes verbaux proverbiaux constatés de la collecte du corpus.

2.1. Les proverbes-gestes déictiques

Bien que les proverbes, par nature, soient des dénominations phrastiques de niveau générique, détachées de tout ancrage référentiel spatio-temporel et énonciatif, actualisés dans un contexte, leur dénomination devient spécifiée. Les déictiques de l'unité proverbiale servent à désigner une personne, un endroit indiqué dans ce contexte.

L'unité *Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras* en (7) maintient sa généralité dans huit cas d'emploi sur neuf, où le locuteur se réfère aux personnes qui désirent échanger une chose acquise contre l'espoir d'en avoir une autre, plus avantageuse. Par exemple, dans l'extrait du blog cité ci-dessous, le locuteur recourt au proverbe afin de parler, en général, des comédiens qui refusent leurs rôles dans les séries pour des rôles de plus de valeur :

Je ne le souhaite pas et ne suis pas défaitiste mais c'est une réalité à prendre en compte, mieux vaut parfois un tiens que deux tu l'auras... Beaucoup essayent de se relancer ensuite dans les télérealités, Danse avec les Stars etc. mais souvent en vain (McAdam, 2023).

En revanche, nous considérons le cas d'emploi suivant du proverbe en tant que déictique, car l'unité dénomme ici deux modalités de réalisation du cours de citoyenneté dans l'enseignement primaire dès 2016, en confrontant l'instauration du cours officiel à un cours référentiel à appliquer dans l'enseignement libre.

Le locuteur insiste sur les acquis, malgré la différence d'application entre les deux réseaux d'enseignement en Wallonie-Bruxelles. Le *tu* du proverbe est équivalent ici d'un 'nous', qui regroupe le ministre de la Fédération Wallonie-Bruxelles et ses collègues du parti, un 'nous' qui n'est plus générique mais spécifique.

Mais « *un tiens vaut mieux que deux tu l'auras* », philosophe le ministre du Budget, de la Fonction publique et de la Simplification administrative de la Fédération Wallonie-Bruxelles. « Ce n'est pas facile à faire accepter, mais je crois qu'aujourd'hui, dans le décret, il y aura ce référentiel, il y aura une inspection conjointe pour voir le contenu et la façon dont ce sera donné dans l'enseignement catholique, et dans l'enseignement officiel. »

Le locuteur exploite le *tu* des énoncés génériques au lieu du pronom personnel de la première personne du singulier ou du pluriel afin de se désigner. Comme l'indique une série d'expériences, il s'agit d'une pratique assez courante dans le discours quotidien, lorsqu'un locuteur parle de ses difficultés, de la déception. Il s'avère que *tu* apparaît dans le discours des 46 % des locuteurs quand ils essayent de tirer une moralité de leur expérience négative, ce qui permet de prendre un certain recul par rapport à ce qui est dit (Orvell, 2017 : 1299).

Ainsi, le proverbe-geste verbal acquiert une fonction déictique, articule l'énoncé sur la situation particulière dans laquelle il est produit, et désigne un référent qui dépend de la situation dans laquelle l'énoncé a été produit.

Dans l'emploi déictique des proverbes désignant un objet, les locuteurs préfèrent les unités où la dichotomie *le mien/d'autrui* se manifeste clairement. Nous avons déjà mentionné le proverbe français qui oppose une chose possédée à une autre qui n'appartient pas encore au locuteur (7). Nous pouvons également citer le proverbe letton qui contraste des étiquettes que deux personnes assignent au même objet - *man* [selon moi] et *tev* [selon toi] (9) et le proverbe russe qui porte sur le sentiment de sécurité où la présence d'autrui est marquée par les déictiques *moj* [mon] et *moja* [ma] supposant l'existence de *tvoj* [ton], *tvoja* [ta] (10) :

Man caurums, tev ielāps. [Selon moi c'est un trou, selon toi, c'est un empiècement]
Moj dom, moja krepost'. [Ma maison est ma citadelle]

Nous avons constaté les cas d'emploi déictique où les proverbes-gestes se réfèrent à l'identité du locuteur (11-13), au temps (14-17) ou au lieu de l'énonciation (18-20). Dans les unités proverbiales déictiques qui désignent le locuteur, les opposition *moi/toi* ou *moi/d'autrui*, sont également souvent présentes. Ainsi, les unités (9) et (10), respectivement lettonne et russe, révèlent l'interdépendance des actions du locuteur et du destinataire. L'unité française multiplie la position d'autrui afin de former un triangle entre locuteur et ses deux adversaires :

Dieu me garde de mes amis, je me garderai de mes ennemis.

Es katru lielu, kas mani liela. [Je glorifie chacun qui me glorifie]

Ja s tvoih groz velik vzros. [J'ai grandi géant de tes menaces]

En ce qui concerne l'emploi déictique des unités proverbiales qui portent sur le temps, les locuteurs choisissent celles où la dichotomie est toujours gardée, en opposant le présent au futur ou le présent au passé. Notamment, dans les cas de l'emploi déictique, nous retrouvons des unités telles que *aujourd'hui* (14, 16), *demain* (15, 16), *hier*, ainsi que *matin*, *soir* (17) qui sont présents bien que plus rarement.

Il y a encore des jours après aujourd'hui.

Demain, il fera jour.

Segodnja gusto, zavtra pusto. [Il est dense aujourd'hui, il est vide demain]

Rītā nevar zināt, kads būs vakars. [Le matin, on ne peut savoir ce qui va se passer le soir]

Afin de donner les indications sur le lieu, les locuteurs privilégient les gestes verbaux déictiques marquant l'opposition entre ce qui se trouve à proximité et ce qui est situé à une distance assez significative par rapport au locuteur : *ici/là*, *près/loin*. Les exemples (18-20) illustrent cet emploi spatial déictique au sens de « loin/près d'ici ». L'adverbe *loin* du proverbe français renvoie à une île dont il est question dans le roman, *loin* de l'unité lettonne désigne Liepupe, ville en Lettonie à 33 kilomètres du lieu d'énonciation et *loin* russe est Saint-Pétersbourg.

« - *La création d'une école et d'un centre de soin sur cette île sera mon premier projet humanitaire. J'ai bien réfléchi, **qui va doucement va loin**. Je ne veux pas que nous vivions en autarcie loin de la civilisation, nous pourrions retourner en ville...* » (Dupea, 2020 : 56).

« ***Kas tālāk iet, tas vairāk zina.** [...] Katru gadu novada pirmklasnieki [...] satiekas kādā no novada skolām. Šogad pasākuma mājvieta bija Liepupes vidusskolā.* » [Qui va plus loin, sait plus. [...] Chaque année, [...] les élèves de première année se réunissent dans une des écoles du district. Cette année, le foyer de l'événement était l'école secondaire de Liepupe] (Salacgrīvas novads, 2016).

« ***Zachem daleko? I zdes' horosho,** otvechaju tebe lapidarnoju nadpis'ju v sadike pokojnogo vashego Ganina na tvoj prizyvnoj golos v Peterburg.* » [A quoi bon loin ? Il est bien aussi ici, je te réponds par une inscription lapidaire dans le jardin de votre feu Ganin à ta voix invocatrice à Pétersbourg] (Vjazemskij, 1899 : 116).

Ainsi, nous sommes les témoins de la contextualisation des unités proverbiales quand elles acquièrent une gestualité déictique explicite, dans le cas où la structure

du proverbe consiste en un déictique qui, lors de la mise en contexte, commence à désigner l'énonciateur.

2.2. Les proverbes-gestes représentationnels ou référentiels

Selon Cosnier et Vaysse (1997 : 4), les référentiels participent à la fonction dénotative du discours et explicitent l'évocation verbale du référent en illustrant de façon métonymique certaines qualités de ce référent. Représentant un objet concret ou une idée abstraite, les proverbes-gestes peuvent être divisés en unités illustratives, locatives, mimétiques, figuratives, anaphoriques ou substitutives.

2.2.1. Les proverbes-gestes illustratifs

Les proverbes-gestes illustratifs servent d'exemple caractéristique : ils font référence à quelqu'un, quelque chose ou une idée qu'ils illustrent. Comme pour les gestes non verbaux, ils peuvent varier d'une culture à l'autre, tandis que le message communiqué reste le même. Ce type des proverbes est utilisé consciemment dans les cas où le locuteur considère le sens de quelques éléments du message comme non clair et recourt à un proverbe qui, selon lui, doit faciliter la compréhension.

Ainsi, pour illustrer l'idée que l'homme ne change pas, qu'il est vain d'espérer, par exemple, qu'une personne qui ment constamment cesse de mentir ou qu'un lâche devienne brave, le locuteur de l'unité proverbiale française en (21) exploite le geste verbal dont la composante sémantique se réfère à une espèce de canidés qui, dans la sagesse populaire, reste tel qu'il est, sauvage et malicieux, malgré toute tentative de domestication. Par ce geste verbal, le locuteur souligne la nature inchangeable de Jean Leclerc, auteur-compositeur-interprète, tout en attirant l'attention de l'interlocuteur sur la consonance entre l'actant du proverbe et le pseudonyme de la personne à qui l'unité proverbiale se réfère, Jean Leloup.

« Le loup mourra dans sa peau », dit le proverbe. Il pourra se faire cow-boy, devenir Grand Chef Indien, dorer mille facettes de sa personne et adopter mille identités, il finira toujours loup. » (Rancourt, 2015)

Bien que l'unité lettonne (22) ne se réfère pas directement aux humains, nous avons constaté que les locuteurs utilisent le plus souvent ce geste verbal afin de caractériser l'homme en tant qu'espèce. Par exemple, à la question du forum « Une personne, peut-elle changer sa nature ou est-elle seulement capable d'être, un certain temps, comme les autres veulent qu'elle soit ? », la réponse est :

« *Zini, ka visi grib izlikties, bet kāds piedzimis, tāds nomirs!...* [Tu sais, que tout le monde veut paraître, mais quel est né, tel mourra] » (Annija N. 2010).

Le geste verbal de la langue russe (23), quant à lui, se réfère aux humains tout comme celui de la langue lettone, mais recourt au handicap physique, la gibbosité, afin de rendre l'idée de l'impossibilité du changement.

« *Kak gorvajat, gorbatogo mogila ispraviti. Te, kotorye privykli kormit'sja s bol'shoj kormushki, teper' ne hotjat terjat' jetogo* » [Comme on dit, le tombeau va changer le bossu. Ceux qui se sont habitués à se nourrir à partir d'une grande mangeoire ne veulent plus la perdre] (Moiseeva, 2017).

Une partie des proverbes-gestes illustratifs, sont des formules de portée générale, valables pour tout locuteur, toute culture ou expriment une opinion commune persistante dans plusieurs cultures. Ainsi, l'idée qu'il ne faut pas se fier aux apparences et qu'il n'est pas raisonnable de tirer des conclusions générales d'un seul fait isolé, est rendue, dans les trois langues analysées, par le concept de l'oiseau migrateur de retour dès que le printemps revient (24-26).

Une hirondelle ne fait pas le printemps.

Viena bezdelīga pavasari nenes. [Une hirondelle n'apporte pas le printemps]

Odna lastochka vesny ne delaet. [Une hirondelle ne fait pas le printemps]

Cela peut également être expliqué par le fait que l'expression prend sa source dans l'Antiquité, une citation d'Aristote (1994), inspirée de la fable d'Ésope (1927).

2.2.2. Les proverbes-gestes locatifs

Les proverbes de ce type situent la personne dans l'espace. Contrairement aux proverbes-gestes déictiques, les locatifs ne mentionnent point une ville ou un pays, il ne s'agit pas d'un endroit sur notre planète ou dans l'univers. Néanmoins, excepté des localisateurs comme *devant*, *derrière* et autres, les proverbes mentionnent un endroit concret où se déroule l'action. Le plus souvent cette localisation est fonctionnelle et donne un signifié symbolique, par exemple, la forêt, qui est perçue comme étant dévorante.

= *Le diable n'est pas toujours à la porte d'un pauvre homme.*

Iesmu draž, bet putns vēl mežā. [Il tourne la brochette mais l'oiseau est encore dans la forêt]

Volkov bojat'sja v les ne hodiť. [Si l'on craint les loups on ne va pas dans la forêt]

= Il faut ajouter que dans l'exemple (27), le locuteur utilise le proverbe pour

transmettre le message qu'on n'est pas destiné à rester pauvre, qu'on peut toujours se refaire. On exploite ainsi l'image du nom commun personnifiant l'esprit du mal. La localisation situe les malheurs à proximité du personnage cible. L'exemple de la langue lettone (28) sert à avertir de ne pas utiliser ou considérer comme acquise une chose avant de l'avoir en sa possession, la forêt étant un lieu éloigné du personnage, donc immédiatement inaccessible. En russe, le locuteur se réfère également à la forêt (29) pour désigner un endroit dangereux, qui présente des risques pour le personnage. L'unité s'actualise pour rendre deux idées proches : la première est celle que si l'on craint des difficultés ou des conséquences maléfiques il est déconseillé d'entreprendre quoi que ce soit (30), alors que la deuxième suggère que pour atteindre le succès il est nécessaire de prendre des risques, d'agir hardiment (31).

=«*Budto by ty ne strusila? - sprosil on, usmehajas'. Ona otvetila, pozhav plechami: - Nu, znaesh', «volkov bojat'sja - v les ne hodit'»*». [Comme si tu n'avais pas peur ? demanda-t-il en souriant. Elle a répondu en haussant les épaules : « Eh bien, vous savez, si l'on a peur des loups on ne va pas dans la forêt »] (Gor'kij, 2020 : 334).

«*Ne bojalis' «progoret'» ?» - «Volkov bojat'sja - v les ne hodit'. Ja dumal tak: esli ja v svoej zhizni nichego menjat' ne budu, to za menja nikto nichego ne pomenjaet»* [Avez-vous eu peur de vous casser les reins ? - Si l'on craint les loups on ne va pas dans la forêt. J'ai pensé ceci : si je ne change rien dans ma vie, alors personne ne changera rien à ma place] (Kosolapov, 2018).

2.2.3. Les proverbes-gestes mimétiques

Dans le monde végétal et animal, le mimétisme consiste en l'imitation de l'environnement. Chez les humains, sur le plan comportemental, le mimétisme est un mécanisme de la synchronisation de ses propres gestes avec ceux de la personne imitée, l'existence d'un désir, dénommé mimétique, d'être comme son modèle (Girard, 1983 : 480-511). Nous allons appeler mimétiques les gestes verbaux proverbiaux que le locuteur utilise afin d'illustrer le désir de ressembler à un objet, à une personne, d'effectuer une activité, intrinsèquement impossible à réaliser. Cette irréalisabilité est souvent soulignée par la comparaison de deux phénomènes incomparables ou deux actions impossibles. Uniquement le locuteur du proverbe letton (33) oppose deux activités possibles en général, mais impossibles pour des personnes concernées.

Il est à signaler que les proverbes mimétiques sont rares en français et en letton et beaucoup plus répandus en langue russe. Nous en avons trouvé deux en langue

française, dont nous citons une (32), et une unité en langue lettone (33), tandis que la langue russe possède 49 proverbes mimétiques (33). En plus, ces unités mimétiques ont, dans la majorité de cas, une forme interrogative.

Qu'a de commun l'âne avec la lyre ?

Sliņķi, šē pauts! Vai noloģīti? [Les paresseux, un œuf est ici ! Est-il écalé ?]

A kto slyhal, chtob medved' letal? [Qui a entendu parler que l'ours volait]

Le corpus montre que les unités mimétiques collectées traitent une grande variété de sujets et peuvent se rapporter à des domaines divers, allant des relations sociales aux valeurs morales.

2.2.4. Les proverbes-geste figuratifs

Ces proverbes sont utilisés par les locuteurs pour représenter métaphoriquement un concept abstrait (l'histoire, le temps, une vertu, etc.). Ils ont également un équivalent non sentencieux, et les locuteurs peuvent les utiliser afin de transmettre un message qui a une signification directe, non métaphorique, lorsque les locuteurs illustrent, comme dans l'exemple (35), un incendie :

« Un bon feu de cheminée peut raviver l'ambiance d'une journée maussade. Mais, s'il n'y a pas de fumée sans feu, il faut pourtant éviter d'en produire. En effet, la fumée est un signe que le bois brûle mal » (Conseils de Saison, s.d.)

Nous avons catégorisé en tant que figuratifs, les gestes verbaux que les locuteurs utilisent au sens figuré. Ainsi, le proverbe français en (35) qui explique que la fumée est due à un objet qui brûle réellement, est utilisé pour suggérer l'idée qu'à l'origine des rumeurs il y a toujours quelque chose de vrai.

« En aura-t-il fait des ravages, ce proverbe, « Pas de fumée sans feu » ! Combien d'incendiaires potentiels auront au cours des âges usé et abusé de cette arme imparable pour déformer, désinformer, manipuler, diffamer » (Favilla, 1997)

Les locuteurs de la langue lettone recourent au proverbe (37) qui rappelle que les cœurs de grands concombres sont souvent privés de pépins, ayant à l'esprit la dégradation morale lors de l'ascension sociale. En langue russe, les locuteurs exploitent le proverbe (38) s'exprimant sur les effets non voulus qui accompagnent inévitablement l'activité principale et citent l'exemple de la coupe de la forêt.

Ko līdz lieli gurķi, kad tukši vidi. [À quoi servent des gros concombres si leurs noyaux sont vides]

Les rubjat - shhepkī letjat. [Quand on coupe la forêt, les copeaux volent]

Nous voyons que les proverbes-gestes figuratifs estiment que tout événement a nécessairement une cause. Ces unités sont utilisées pour renvoyer à une relation logique qui présente deux aspects d'un même fait (36), accentuer l'interdépendance du contenu et de la forme (37), illustrer la relation cause-conséquence entre l'activité et son effet secondaire (38).

2.2.5. Les proverbes-gestes anaphoriques

En rhétorique, l'anaphore consiste en la reprise du même mot ou d'un même groupe de mots en tête d'une phrase. En communication, on considère comme anaphorique le geste qui désigne un référent qui a été défini précédemment. Comme l'indiquent Boutet et al. (2011), la frontière entre fonctions déictique et anaphorique des gestes, y compris des gestes verbaux, est parfois ténue. Néanmoins, les unités anaphoriques servent à rappeler intentionnellement un personnage/phénomène/action. Ces gestes sont utilisés pour mettre en valeur, grâce à un effet d'insistance, un référent qui a été précédemment défini dans l'énoncé.

Il ne sort du sac que ce qu'il a.

L'argent est un bon serviteur, mais c'est un mauvais maître.

Kur ķerru stumj, tur ķerra iet. [Là où la brouette est poussée, là brouette va]

Kto byval na kone, tot byval i pod konjom. [Qui était sur le cheval, celui a également été sous le cheval]

Oserdilsja na bloh, a shubu v pech'. [S'est fâché contre les poux, mais la fourrure dans le four]

Nous avons constaté qu'un geste verbal anaphorique peut être explicite comme dans les exemples (39-42) où le personnage dont on parle est directement mentionné. Dans le cas de l'unité (39) le pronom personnel *il* de la première partie du binôme, repris dans la seconde, renvoie au personnage du proverbe qui ne peut pas créer ou donner ce qu'il n'a pas. L'argent, dans (40) est remplacé par *c'est* dans la seconde partie du proverbe montrant que l'argent permet à celui qui sait l'employer de contribuer au bonheur, mais rend malheureux celui qui devient avare ou cupide. Le substantif *ķerra* [brouette] désignant le personnage du proverbe de la langue lettone (41) est présent dans les deux parties de l'énoncé qui considère l'homme responsable de ses actes. Le locuteur du proverbe russe recourt à l'aide des pronoms : l'interrogatif *kto* [qui] et le démonstratif *tot* [celui] pour désigner le personnage qui a atteint du succès après avoir durement travaillé. Les gestes anaphoriques peuvent également être implicites. Ainsi, le personnage produisant le geste anaphorique de l'unité (43) est sous-entendu, les pronoms interrogatif *kto* [qui] et démonstratif *tot* [celui] sont omis. La deuxième partie elliptique suggère que c'est le même personnage qui agit.

2.2.6. Les proverbes-gestes substitutifs

Ces proverbes désignent dans la situation un référent venant se substituer à un autre référent. Tout proverbe métaphorique dont le « sens phrastique fournit une image exemplaire de la règle générale ou de l'ordre du monde qu'enregistre son sens formulaire » (Tamba, 2000 : 44) peut être catégorisé en tant que geste substitutif. Ces derniers se distinguent des gestes verbaux figuratifs dans la mesure où, dans les contextes collectés, les substitutifs ne sont employés que métaphoriquement, par exemple, dans le sens qu'un événement mineur provoque de grandes conséquences (44) (Dournon, 1993 : 152). Aucune référence à l'acte de brûler n'y est présente.

« *Petite étincelle engendre grand feu. Dès les premières douleurs, consultez votre médecin traitant* » (Guide de l'installation pour un employé connecté, 2019).

Le même phénomène est constaté dans l'emploi des gestes verbaux substitutifs en langue lettonne (45) et russe (46). Le proverbe (45) réunit un sens phrastique - le comportement humain à table - à un sens formulaire codé relatif à n'importe quel domaine de l'activité : 'il est plus facile de continuer ce que les autres ont déjà commencé à faire'. Le proverbe (46) n'a que le sens formulaire codé 'quelqu'un peut révéler brutalement son caractère après l'avoir caché' construit par la personification du danger des nappes d'eau calme dont la profondeur est inconnue.

Pie ielauztas karašas visi ķeras. [Tout le monde prend du pain s'il est entamé]
V tihom omute cherti vodjatsja. [Les diables habitent dans l'eau qui dort]

3. Les proverbes-gestes de cadrage

Ils sont réalisés notamment dans la narration et expriment un état émotionnel ou un état mental du locuteur, le plus souvent dans la dimension d'ajustement d'une activité. Selon nos données, les gestes verbaux de cadrage sont utilisés lorsqu'il s'agit de conseils portant, le plus souvent, sur la situation professionnelle ou sur un modèle comportemental.

Il ne faut pas parler latin devant les clercs.

Il est à signaler que l'état émotionnel ou l'état d'esprit n'est pas directement exprimé par le sens phrastique ou formulaire codé de l'unité en question. Néanmoins, pour faire entendre le scepticisme à l'égard du nouveau dirigeant, par exemple, les locuteurs de la langue lettone recourent au proverbe en (48) et ceux de la langue russe à l'unité (49) :

Protams, loģiski - jauna slota ir jauna slota, tā tīri fiziski slauka labāk nekā vecā, taču diez vai to var attiecināt uz deputātiem un varas maiņām. [Certainement, il est logique - **un nouveau balai** est un nouveau balai, il **nettoie** purement physiquement **mieux** que le vieux, néanmoins, il est peu probable ce fait puisse être rapporté aux députés et au changement du pouvoir.] (Puķīte, 2020)

Da my s toboj otsjuda viberemsja, tak bud' pokoen - na oboih hvatit, ty toljko pomagaj mne do konca, a v nachete ne budesh' ! - Meli, Jemelja - tvoja nedelja ! Ne budesh s toboj v nachete ! [Nous avec toi en sortirons, soit tranquille - il en suffira pour nous deux, il faut que tu m'aides jusqu'à la fin et tu ne perdras pas ! - **Bats la campagne, Jemelja - la semaine est la tienne.** On ne perdra pas avec toi !] (Koshko, 1926)

4. Les proverbes-gestes de structuration ou discursifs

Ils structurent la parole ou le discours par l'accentuation ou la mise en relief de certaines unités linguistiques. Bien que ces gestes verbaux aient une fonction multidimensionnelle, ils s'insèrent dans le tissu narratif pour « conclure un exemplum [...] faisant office de synthèse lapidaire de la leçon » (Beaulieu, 2019 : 345). Cela dit, toute unité est employée dans le but de servir l'argument du locuteur, qui se réfère à une instance supérieure extérieure : la sagesse populaire (Fournet, 2005 : 37). Ce geste verbal de structuration peut être rythmique et segmenter la phrase. Le rythme est souvent mentionné comme un des traits caractéristiques du proverbe : « un certain nombre de proverbes présentent des caractéristiques métriques [...] qui relèvent de différents niveaux linguistiques tels la phonétique, le lexique et la morphosyntaxe » (D'Andrea, 2017 : 104). Selon Giulia D'Andrea (*Ibid.* : 112), 36 % des unités proverbiales analysées ont eu des formes de rythme fondées sur la répétition de deux éléments (50-52) ; 3,2 % - trois éléments (53-55) et 0,4 % - quatre éléments (56-58).

Longue langue, / courte main.

Kas karstu putru strebji, / sadedzina lūpas. [Qui hume la bouillie chaude, se brûle les lèvres]

Vek zhivi, / vek uchis'. [Vis durant un siècle, apprend durant un siècle]

Tous les chiens / qui aboient / ne mordent pas.

Putniņš, / kas agri ceļas, / agri degunu slauka. [L'oiseau, qui se réveille tôt, essuie tôt le bec]

V semje ne bez uroda, / a iz-za uroda / vsje ne v ugodu. [Dans chaque famille il y a un laid, mais à cause d'un laid, rien n'apporte de plaisir]

Oignez vilain, / il vous poindra, / Poignez vilain, / il vous oindra.

Ne viss zelts, / kas spīd; / ne viss mēsls, / kas smird. [Tout ce qui brille, n'est pas l'or ; tout ce qui pue n'est pas la merde]

Hleb na stol - / i stol prestol, / a hleba ni kuska - / i stol doska. [Le pain qui est sur la table, transforme la table en autel, s'il n'y a pas de pain - la table est une planche]

5. Les proverbes-gestes performatifs

Ces unités permettent, par le seul fait de l'énonciation, d'accomplir l'action concernée. Ce type d'énoncés n'est tel que dans des circonstances précises, autrement dit, dans le cas de la « réussite » de l'action mentionnée. L'utilisation de ce proverbe-geste fait advenir une réalité.

Tout comme les gestes verbaux anaphoriques, les gestes verbaux performatifs peuvent être explicites ou implicites. Habituellement, les énoncés sont considérés explicitement performatifs si le prédicat est à la première personne du singulier du présent de l'indicatif, dont la voix est active et l'aspect non accompli, aussi bien que si le prédicat est à la troisième personne du singulier du présent de l'indicatif, dont la voix est active et l'aspect non accompli dans le cas où l'énoncé se rapporte à la catégorie des personnels indéfinis (Zufferey et Moeschler, 2021 : 180-190).

Quant aux gestes verbaux proverbiaux comme (58), ils peuvent être considérés en tant que performatifs, car le locuteur de ces énoncés est perçu on-locuteur, i.e. représente une voix collective et anonyme.

Au royaume des aveugles, les borgnes sont rois.

Un geste verbal est considéré comme implicite s'il exprime une intention qui est égale à une action, comme dans l'exemple en langue lettonne (59).

Cel tu, es stenēšu. [Lève, je bramerai]

En langue russe, pour qu'une unité soit considérée performative, le prédicat doit être imperfectif. Selon le contexte, une unité peut passer dans la catégorie des performatifs si le verbe à l'impératif est employé afin de stimuler l'action, persuader de l'accomplir (Formanovskaja, 2007 : 279), comme dans le cas du proverbe suivant :

Kuj zhelezo poka gorjacho. [Bats le fer tant qu'il est chaud]

Ainsi, nous voyons que la performativité dépend du contexte dans lequel le locuteur recourt à ces gestes verbaux proverbiaux.

Conclusions

La plupart des typologies des proverbes se fondent sur leur structure sémantique, articulant un sens compositionnel phrastique à une signification conventionnelle codée de maxime générale. Nous avons proposé une typologie qui se base sur la perception des unités proverbiales en tant que gestes verbaux, car un proverbe représente une production préétablie qui nécessite le décodage. Cette typologie nous permet de caractériser les principales composantes de notre corpus.

Ainsi, nous avons délimité cinq catégories de proverbes-gestes : déictique, représentationnel, de cadrage, de structuration et performatif. Les proverbes-gestes déictiques acquièrent cette fonction uniquement s'ils sont actualisés dans le discours où ils perdent leur généricité et servent à désigner une personne ou un endroit concret, mentionné dans le contexte. Les proverbes-gestes représentationnels ou référentiels contextualisés, à leur tour, complètent la dénotation du référent, qu'il s'agisse d'un objet concret ou d'une idée abstraite. Quant aux proverbes-gestes du cadrage, ils servent à ajuster le comportement humain, gèrent le côté sociologique, tandis que la fonction des proverbes-gestes de structuration se situe plutôt dans la dimension discursive, afin d'attirer l'attention sur le message transmis. Les proverbes-gestes performatifs, équivalents à l'exécution de l'action à laquelle cet énoncé fait référence, créent une situation communicative qui entraîne, explicitement ou implicitement, certaines conséquences.

Nous avons également constaté que certaines catégories des proverbes-gestes possèdent des sous-catégories. Ainsi, les proverbes-gestes représentationnels peuvent être divisés en proverbes-gestes illustratifs, locatifs, mimétiques, figuratifs, anaphoriques et substitutifs. Ou encore, les proverbes-gestes illustratifs ont des sous-catégories selon le concept qui est commun pour plusieurs cultures ou bien ne fonctionne que dans le contexte d'une seule culture.

Bibliographie

- Anscombre, J.-Cl. 2003. « Les proverbes sont-ils des expressions figées ? ». *Cahiers de lexicologie*, n°1, p. 159-173.
- Aristote. 1994. *Éthique à Nicomaque*. Paris : Vrin.
- Beaulieu, M. 2019. Usages et fonctions des proverbes dans le *Ci nous dit*. In : *Le tonnerre des exemples*. Rennes : PUR, p. 345-366.
- Boutet, D., Blondel, M., Caet, S., Beaupoil, P., Morgenstern, A. 2011. Tu pointes ou tu tires ?! Annotation sous ELAN des pointages d'un 'entendant vocalo-gestualisant'. In : *Défi Geste Langue des Signes*. Traitement automatique du langage naturel. Montpellier, p.1-18.
- Colletta, J-M. 2004. *Le développement de la parole chez l'enfant âgé de 6 à 11 ans*. Liège: Mardaga.

- Colletta, J.-M., Pellenq, C., Guidetti, M. 2010. « Age-related changes in co-speech gesture and narrative: Evidence from French children and adults ». *Speech Communication*, n° 52/6, p. 565-576.
- Cosnier, J., Vaysse, J. 1997. « Sémiotique des gestes communicatifs ». *Nouveaux actes sémiotiques*, n° 52, p. 7-28.
- D'Andrea, G. 2017. « Qui dit proverbe... dit rythme ? ». *Proverbe*, n° 31, p. 101-118.
- Dournon, J.-Y. 1993. *Dictionnaire des proverbes et dictons de France*. Paris : Hachette.
- Fantazi, D. 2010. « La gestualité cohésive dans les récits d'enfants âgés de 9 à 11 ans ». *Lidil*, n° 42, p. 97-112.
- Formanovskaja, N. 2007. *Rechevoe vzaimodejstvie. Kommunikacija i pragmatika*. Moskva : Ikar.
- Fournet, S. 2005. « Le processus argumentatif révélé par le proverbe ». *Travaux de linguistique*, n° 51, p. 37-54.
- GERFLINT. Base de données en ligne. [En ligne] : <http://gerflint.fr/Base/base.html> [consulté le 22 janvier 2023].
- Girard, R. 1983. *Des choses cachées depuis la fondation du monde*. Paris : Le Livre de Poche.
- Jolles, A. 1972. *Formes simples*. Paris : Éditions du Seuil.
- Losson, O. 2000. *Modélisation du geste communicatif et réalisation d'un signeur virtuel de phrases en langue des signes française*. Thèse de doctorat. Université de Lille 1.
- Maloux, M. 1995. *Dictionnaire des proverbes, sentences et maximes*. Paris: Larousse.
- McNeill, D. 1992. *Hand and mind: What gestures reveal about thought*. Chicago : University of Chicago Press.
- Meizoz, J. 2003. « Le détournement de proverbes en 1925. Sociopoétique d'un geste surréaliste ». *Poétique*, n° 134. Paris : Seuil, p. 193-205.
- Niedre, J., Ozols, J. 1955. *Latviešu sakāmvārdi un parunas*. Rīga: Latvijas valsts izdevniecība.
- Orvell, A., Kross, E., Gelman, S. 2017. « How “you” makes meaning ». *Science*, Vol. 355, n° 6331, p. 1299-1302.
- Piotrowski, D. 2020. « Sémiogenèse : premiers instants ». *Signifiances (Signifying)*, n° 4(1), p. 1-19.
- Sevilla Muñoz, J. 2004. « O concepto correspondencia na traducción paremiológica ». *Cadernos de Fraseología galega*, n° 6, p. 221-229.
- Tamba, I. 2000. « Le sens métaphorique argumentatif des proverbes ». *Cahiers de praxématique*, n° 35, p. 39-57.
- Tchougounnikov, S. 2016. « L'écriture et le graphisme à l'ère de la linguistique psychologique ». *Écriture(s) et représentations du langage et des langues*, n° 9, p. 21-33.
- Zimin, V., Spirin, A. 2008. *Poslovici i pogovorki russkogo naroda*. Moskva : Sjuita.
- Zufferey, S., Moeschler, J. 2021. *Initiation à la linguistique française*. Paris : Colin, p.179-192.

Références pour les exemples

- Anniņa N. 2010, 14 octobre. Zini, ka visi grib izlikties, bet kāds piedzimis, tāds nomirs!... *Nikita T. Blogs*. [En ligne] : <http://amigos.lv/lv/qna?id=47942> [consulté le 26 août 2011].
- Brusini, H. 2015. « On ne fait pas d'omelette sans casser des œufs » : quand Pasqua expliquait sur Antenne 2 l'assaut contre la grotte d'Ouvéa, publié le 30/06/2015, mis à jour le 30/06/2015. [En ligne] : https://www.francetvinfo.fr/politique/charles-pasqua/on-ne-fait-pas-d-omelette-sans-casser-des-oeufs-quand-pasqua-expliquait-sur-antenne2-l-assaut-contre-la-grotte-d-ouvea_976927.html [consulté le 26 janvier 2023].
- Conseils de Saison*. s.d. [En ligne] : <https://www.energie-environnement.ch/conseils-de-saison/408-faire-du-feu-sans-fumee> [consulté le 22 janvier 2023].
- Dupea, É. 2000. *Instincts. T. 2 : 3 - 1 = 0*. Vanves : BMR.



ISSN 1768-2649

ISSN en ligne 2261-2769

L'activisme écologique des jeunes sur les réseaux sociaux ou la mise en scène de soi

Elodie Vargas

Université Grenoble Alpes, France
elodie.vargas@univ-grenoble-alpes.fr

<https://orcid.org/0009-0004-9069-1147>

Reçu le 25-05-2023 / Évalué le 05-07-2023 / Accepté le 15-19-2023

Résumé

Cette contribution porte un regard sur la mise en scène de soi-même sur Instagram. Elle analyse le discours et la gestuelle de jeunes activistes ou pseudo-activistes écologistes entre 18 ans et 30 ans environ, en mettant en particulier le focus sur le lien ou le non-lien entre ces deux modes de communication. Au-delà d'une réflexion sur la teneur du contenu écologique partagé, la notion de dialogisme est également interrogée en ce sens qu'il convient de déterminer de quoi sont empreints ces gestes et discours : dimension générationnelle et dimension auto-centrée sont les tenants de cette communication jeune et activiste.

Mots-clés : réseaux sociaux, analyse de discours, gestuelle, activisme écologique, dialogisme

Ecological activism of young people on social networks or the staging of oneself

Abstract

This contribution takes a look at the staging of oneself on Instagram. It analyzes the discourse and gestures of young environmental activists or pseudo-activists between the ages of 18 and 30, focusing in particular on the link or non-link between these two modes of communication. Beyond a reflection on the content of the shared ecological content, the notion of dialogism is also questioned in the sense that it is necessary to determine what these gestures and speeches are marked by: generational dimension and self-centered dimension are the tenants of this young and activist communication.

Keywords: social networks, discourse analysis, gestures, ecological activism, dialogism

Introduction

Le monde actuel ne peut s'imaginer sans les réseaux sociaux que sont Instagram, Tiktok, etc. Il est banal de dire que ces derniers ont fortement amené à un changement de la société. Ils jouent un rôle au niveau de l'individu, notamment par l'image de

soi que l'on présente aux autres et que l'on a de soi-même lorsqu'on se filme et que l'on poste des vidéos. C'est cette dimension qui est l'objet de cette contribution. En effet, on constate une véritable mise en scène de soi où la gestuelle est aussi importante, si ce n'est plus, que le contenu du discours tenu. Si cela est presque convenu et admis lorsque l'on est une influenceuse ou un influenceur financés qui vante les bienfaits d'une crème de soin ou les vertus d'un massage facial, cela est en revanche surprenant lorsqu'il s'agit de vidéos d'activistes reconnus ou de jeunes personnes se déclarant faisant des comptes rendus de COPs, de sommets politiques, ou de l'« information » sur le changement climatique, les désastres écologiques et les solutions à adopter au niveau individuel, etc. Cette contribution vise à montrer que la gestuelle à l'œuvre dans cette communication s'inscrit dans un dialogisme (Bakhtine) exacerbé et particulier. Après une présentation du corpus et de la méthode d'analyse, une seconde partie montrera comment la communication à l'œuvre emprunte aux gestuelles journalistiques du reportage et de la vulgarisation scientifique filmée, s'inscrivant dans ce que nous nommons une « intertextualité multimodale ». Cette communication étant genrée, une troisième s'intéressera à l'auto-mise en scène de soi chez les jeunes filles, où le smartphone servant à se filmer apparaît comme un véritable miroir, déconnectant gestuelle et discours.

1. Généralités

1.1. Corpus et méthode

Le corpus à la base de cette étude se compose de 4 441 vidéos à contenu « écologiste » postées sur Instagram et mettant en scène de jeunes adultes de 17 à 30 ans environ, s'adressant à leurs pairs d'une même tranche d'âge. La durée d'une vidéo est entre 1 min 30 et 10 min. Le corpus se compose de 60 comptes Instagram. La proportion d'hommes et de femmes n'est pas égale : sur l'ensemble du corpus, la proportion d'hommes jeunes est de 10 %.

Les comptes Instagram ont été sélectionnés après une enquête chez les étudiants de l'Université Grenoble Alpes (francophones et étudiants en mobilité Erasmus), ainsi que chez des jeunes adultes déjà dans la vie active. L'objectif était de répertorier les comptes Instagram de jeunes adultes suivis par de jeunes adultes pour s'informer sur les problématiques climatiques. Le choix n'a pas été pré-guidé, les réponses étaient libres. La seule condition était que les langues soient le français, l'allemand ou l'anglais. Il s'est avéré que les jeunes suivent peu ou prou les mêmes comptes, chacun dans son pays respectif, les comptes anglais étant partagés par les différentes nationalités interviewées : Français, Allemands, Anglais et Espagnols.

Nous avons exclu pour cette recherche - bien que cités par les interviewés - comptes de Hugo Clément, Raphaël Glucksmann, WWF, Greta Thunberg et Greenpeace. En effet, ces intervenants disposent de moyens professionnels ou quasi-professionnels bien éloignés de l'activité des jeunes activistes qui se filment eux-mêmes. Par ailleurs, la tranche d'âge de jeunes adultes parlant à de jeunes adultes n'aurait pas été respectée (hormis pour Greta Thunberg).

Au sein du corpus, il convient de distinguer différents types de vidéos et de communication. Nous avons exclu de l'analyse les vidéos faisant apparaître des scènes, décors, lieux avec voix off, dans la mesure où l'on ne voit pas l'énonciateur et où il n'y a pas donc pas de gestuelle. Parmi les vidéos où l'énonciateur apparaît, on distingue trois catégories majeures dont les objectifs divergent. La première catégorie de vidéos concerne les interviews télé et autres médias (brut, par exemple) où l'énonciateur est interviewé dans un cadre précis où il ne regarde en général pas le spectateur, mais l'intervieweur. Ces vidéos feront l'objet de remarques. Les deux autres catégories relèvent d'un autre format, où l'énonciateur se met en scène lui-même. Certains jeunes se mettent en scène pour raconter leur vie et filmer cette dernière dans des situations particulières que l'on pourrait appeler « un périple ». Ces vidéos représentent 15 % des 4 441 vidéos. Le sujet est en effet « comment je fais le tour de la planète à vélo », « comment je parcours la France à pied en dormant où je peux et en improvisant », etc. L'objectif est de montrer que l'on s'inscrit en dehors de ce qui est appelé des diktats sociétaux et pollueurs et, conséquemment, que l'on sait prendre du temps pour soi, que l'on ne pense pas qu'au travail et à gagner de l'argent, que l'on ne produit pas de CO₂. Ces vidéos ne renferment aucun autre message que celui qu'on pourrait résumer ainsi : « suivez-moi dans mes aventures ». Montrant des périples, des paysages, etc., sans argumentation particulière, elles ont été exclues de l'analyse. L'autre groupe, en revanche, vise à informer sur des aspects du changement climatique, à relater des décisions politiques, et surtout à amener à l'action, par le discours ou par un engagement qui pourrait/devrait être suivi. Le poids argumentatif en est beaucoup plus important, et c'est la raison pour laquelle seul ce deuxième groupe a été pris en compte pour cette étude traitant du geste et du discours.

En lien avec ce corpus, nous souhaitons dans cette partie introductive attirer l'attention sur trois données et aspects. Un corpus parallèle de vidéos Instagram sur la même thématique concernant des gens plus âgés (au-dessus de 40 ans) a été élaboré dans le cadre d'une autre étude. Ce corpus ne fait pas l'objet d'une analyse ici, mais servira comme élément comparateur pour un point particulier. Par ailleurs, les premières vidéos des jeunes activistes écologiques datent de

2018. Au moment de la publication de cette contribution, certains sont devenus célèbres et ont ainsi modifié leur discours (afin d'être plus politiquement correct et de trouver plus d'écho) et leur manière de se filmer. L'analyse le signalera. Enfin, l'étude des vidéos pose le problème de droit à l'image. Pour cette raison, aucune capture d'écran des activistes ne sera présentée ici, une indication de la vidéo avec ses références sera donnée lors de mentions dédiées.

Nous inscrivons la présente analyse de la gestuelle dans la kinésique, que nous définissons de manière étroite comme la science des gestes, comprenant l'étude des gestes des mains, des pieds, de la tête, mais également l'étude des expressions du visage, des poses, des mouvements et des manières du corps. Suivant Cosnier (1997 : 8), nous nous inscrivons dans la théorie de la « gestualité discursive », désignant « l'activité mimo-gestuelle qui est liée à la constitution de l'énoncé total. Le postulat de multicanalité [...] oblige en effet à ne pas sélectionner a priori les aspects verbaux ou non verbaux, mais à les considérer comme synergiques. » (*Ibid.*) Soulignons à ce propos, suivant Cosnier, que dans l'analyse de toute vidéo avec focus sur la gestique, se pose le problème théorique de la définition des observables.

1.2. La médiation scientifique comme cadre contextuel

L'activité de jeunes adultes sur les réseaux sociaux - et en particulier sur Instagram - faisant des comptes-rendus de COPs, de sommets politiques, ou de l'« information » sur le changement climatique, les désastres écologiques et les solutions à adopter au niveau individuel, s'inscrit respectivement dans ce que l'on peut appeler du journalisme amateur (ou de l'automédia), et dans la « médiation » plus ou moins scientifique. Si la vulgarisation scientifique se caractérise par une diffusion des savoirs scientifiques dans une démarche que l'on pourrait appeler « top down », la « médiation scientifique » (terme apparu au XXI^e siècle), pour sa part, s'inscrit dans une démarche horizontale créant des échanges entre le monde scientifique au sens large (et non plus les seuls scientifiques) et la société. Les échanges ne se font plus de haut en bas, par des prescripteurs statutairement qualifiés vers ceux qui n'ont pas la compétence, mais horizontalement entre usagers (étant entre eux sur un même pied d'égalité ou pas). Au-delà de la diffusion de savoirs scientifiques, la démarche est donc plus large et se propose de considérer également les problématiques sociétales liées à la science ou issues de celles-ci, afin que le citoyen réagisse à cette dernière, comprenne mieux certaines données et certains enjeux, puisse décider de faire siens certains progrès ou au contraire, de s'y opposer, etc., bref qu'il puisse

prendre position par rapport à la science et non plus être dans une simple position de découvreur-consommateur d'informations. La dimension sociétale et politique est donc très importante, puisque le citoyen peut se positionner dans l'objectif d'un intérêt commun, faisant entrer dans l'espace public les problématiques qu'il trouve légitimes, créant ou transformant ainsi le débat public lui-même. En font partie des thématiques comme les manipulations génétiques, l'intelligence artificielle ou les problématiques climatiques - nous intéressant plus particulièrement pour cette contribution -, où les données scientifiques sont tout aussi importantes que les questions éthiques et politiques. Ceci politise le champ du savoir et fait de la science un fait sociétal, permettant l'expression d'une nouvelle forme de participation démocratique des citoyens dans la vie publique.

Au-delà d'une simple réflexion ou information, le citoyen peut décider d'être acteur de cette diffusion de la science et participer à produire du partage de connaissances. Son discours est un discours mis en place dans l'espoir d'une parole future, il est produit en étant destiné à circuler dans la population, le citoyen lambda devant le faire sien et le faire tourner, au sens de Jurdant (2009). Comme le souligne Kovacs (2012), cette démocratisation de l'accès et de la production de l'information participe à l'émergence d'une culture horizontale, offrant un espace d'expression inédit à chaque citoyen connecté. L'adjectif est important dans la mesure où c'est bien l'émergence d'internet, puis de chaînes comme Youtube et enfin plus récemment des réseaux sociaux sur smartphone qui a participé à cet essor de production d'information 'scientifique', voire sociétale. Ceci nous invite à une première réflexion : il convient tout d'abord de s'interroger sur le contenu dispensé dans les vidéos des jeunes « activistes écologiques ». Par ailleurs, le mode de communication dominant est également à interroger, en particulier dans le cadre de la vidéo et des nouveaux médias. En effet, il est important de rappeler que le slogan de lancement de YouTube était et demeure : *Diffusez-vous vous-même*. L'objet de la vidéo n'était et n'est plus seulement uniquement le contenu, mais également le médiateur-acteur lui-même. Suivant Michaud (2014), on peut considérer qu'en matière de culture, il y a un avant et un après YouTube (*Ibid.*), de par l'aspect mise en scène de soi-même, faisant de YouTube, ce que Michaud appelle « une véritable *auberge à narcissismes* ». Partant, en lien avec cette affirmation, il conviendra de définir s'il existe également un narcissisme à l'œuvre dans les vidéos des jeunes activistes du climat sur Instagram et, en particulier, si la kinésique dans le rapport geste/parole en est un élément.

2. La gestuelle comme miroir des gestuelles journalistiques du reportage et de la vulgarisation scientifique filmée

Si l'apparition de la vulgarisation scientifique au XVIII^e siècle, puis au XIX^e siècle est en lien avec un désir de faire adhérer les esprits aux thèses de la modernité et à certains besoins de l'époque, en particulier en matière d'hygiène, il est important de rappeler que la vulgarisation scientifique n'est pas née en réponse à un besoin de la population de s'informer sur les sciences et techniques, mais bien d'un désir des scientifiques de diffuser leurs recherches (voire de se faire connaître pour certains). Ce point est important dans la mesure où un parallèle peut être établi. En effet, la diffusion de connaissances sur les problématiques climatiques sur des comptes Instagram de particuliers n'est pas née d'un besoin ou d'une demande de la population. D'autres canaux médiatiques existent pour cela. Il semble donc que - tout comme pour la vulgarisation scientifique - la production de ces vidéos soit née du désir (ou du besoin) de certains de se filmer et de parler aux autres de manière large. La question qui se pose est donc de savoir s'il s'agit uniquement d'un acte désintéressé et humaniste visant à passer du savoir, ou s'il s'agit d'une volonté d'amener à la révolte et de gagner contre les politiques, ou encore s'il s'agit de se faire connaître, de présenter une belle image de soi-même, voire de s'auto-satisfaire, les trois n'étant pas exclusifs les uns des autres. La kinésique présente dans les vidéos et les images postées sur Instagram permettent d'amener un certain nombre de réponses, comme le montrera l'analyse.

De manière générale, concernant la kinésique, Di Pastena *et al.* (2015 : 464) notent en s'appuyant sur d'autres chercheurs que :

Les mouvements des bras et des mains entretiennent une relation privilégiée avec le discours. Ils sont alors qualifiés de co-verbaux et ont une double fonction, à la fois sémantique et pragmatique. D'une part, ils contribuent, en relation avec les mots, à la construction et à la transmission des significations [...]. Ils apportent des idées complémentaires à celles évoquées par le discours [...], et favorisent la production du discours en facilitant l'accès au lexique [...]. Ils participent à l'effort de verbalisation du locuteur en redondance ou en complémentarité avec l'expression verbale ou en compensant un déficit verbal [...]. Mais ils participent également à la régulation de l'interaction et de l'échange verbal [...]. Ils jouent un rôle de signe pour le partenaire et favorisent la compréhension du message [...].

Il convient donc de voir quels sont les gestes des jeunes influenceurs écologistes et, partant, quels sont les rôles de ces gestes ? Pour ce faire, nous nous appuyons sur la classification que proposent Di Pastena *et al.* (2015 : 465) :

Type de gestes		Description	Exemple
Représentationnels	Déictiques	Pointage vers un objet ou une personne (présent ou absent) ou dans une direction	« Par ici » 
	Iconiques	Illustration d'un contenu verbal concret du discours	« Une boule » 
	Métaphoriques	Illustration d'un aspect abstrait du discours	« Une chose et l'autre » 
Non représentationnels	Marqueurs de discours (ou battements)	Mouvements simples et rapides d'accentuation rythmant le discours	

Figure 1 : Classification des différents types de gestes co-verbaux

À l’analyse du corpus, il apparaît que les gestes représentationnels déictiques sont assez rares. Ils sont présents dans moins de 2 % des vidéos. Nous prendrons à titre d’exemple le discours d’une influenceuse filmée par une personne tierce qui annonce face caméra que ceux qui la suivent pourront voir sa « vidéo sur leur téléphone portable ». Après une fraction de seconde, elle montre ledit portable en le tenant de la main droite et en le désignant de la main gauche, dans un geste auto-référentiel (Cosnier, 1997 : 12), comme on pourrait le faire pour une personne étrangère qui ne comprend pas la langue et qui a besoin de la désignation gestuelle, pour désigner le référent.

Les gestes représentationnels iconiques sont absents pour un objet particulier. En revanche, les gestes métaphoriques sont utilisés de manière assez classique lorsqu’il s’agit d’une énumération et que les doigts servent à ponctuer l’argumentation en 1, 2, 3 ou « premièrement », « ensuite » et « et enfin¹ ».

Les gestes les plus récurrents sont les gestes non représentationnels marqueurs de discours. On remarque qu’ils sont toujours rapides ; ils marquent le discours pour - souvent - tenter de convaincre. Il est intéressant de souligner que ce mouvement précis des mains est un des gestes récurrents de tout journaliste en

reportage qui est face caméra (éventuellement en train d'avancer vers celle-ci), cadré paysage et qui présente un sujet ou explique quelque chose.

Ce geste de reportage a tout d'abord été repris par les youtubeurs de vulgarisation/médiation scientifique. Il est à présent repris dans les vidéos des jeunes activistes, et on doit donc voir ici une inscription (consciente ou inconsciente) dans un modèle générique caractéristique d'une profession. Cette gestuelle reprenant les gestuelles journalistiques du reportage et de la vulgarisation scientifique filmée, s'inscrit dans ce que nous nommons une « intertextualité multimodale », où la gestuelle - servant, comme en journalistique, à appuyer le discours - peut viser à gagner en légitimité discursive (en termes de contenu), mais aussi à poser une sorte de véracité scientifique à ce contenu ; nous pourrions parler également d'intertextualité sémiotique, où ce 'geste de reportage' doit être vu comme l'indice d'un discours sérieux, presque professionnel, conférant ainsi une sorte de positionnement de spécialiste (ou tout du moins de légitimité discursive) à l'énonciateur.

En lien avec ce geste 'journalistique', il est intéressant de s'intéresser au cadrage. Puisque ce geste typique du reportage est fréquent, on devrait s'attendre à un cadrage façon 'reportage télé'. Or, ce dernier n'est paradoxalement pas la dominante et il est, par ailleurs, genré. Les jeunes hommes ne se filment généralement pas, préférant des présentations d'images de synthèse, par exemple. Lorsqu'ils se filment, ils répondent au modèle du genre : leurs vidéos empruntent au reportage télé, ils se présentent face caméra usant du « geste journalistique », les séquences durent peu et ils se mettent en scène dans un décor naturel qui a une importance pour lui-même en lien avec leur thématique (plage, mer en arrière-fond, forêt, etc.). Les jeunes femmes, pour leur part, contrairement aux jeunes hommes, se filment beaucoup. Cependant, elles ne se filment que très rarement dans un décor en lien avec leur thématique (plage, mer en arrière-fond, forêt, etc.) et n'empruntent ainsi pratiquement pas au reportage télé ou à la séquence YouTube prototypique de vulgarisation ou médiation scientifique². Le « geste journalistique » non représentationnel marqueur de discours est toutefois très présent dans leurs vidéos, et en lien avec le cadrage, une distinction s'impose : ce geste à deux mains est présent lorsque le téléphone servant de caméra est posé sur un pied ou ailleurs, ce qui est finalement minoritaire. La majorité des vidéos est faite par des jeunes femmes qui tiennent elles-mêmes leur smartphone. Le geste représentationnel marqueur de discours décrit précédemment est donc amputé en ce qu'il n'est réalisé que d'une main. Mais on constate que le cadrage est alors fait pour que ce geste apparaisse, donnée importante pour la jeune fille dans la mesure où ce geste est caution d'un discours exact et où il sert une exhortation à réagir (colère, combat, etc.), laissant ainsi supposer que la seule parole ne suffirait peut-être pas.

Il y a alors adéquation entre discours verbal et kinésique, ce qui n'est pas toujours le cas chez les jeunes filles, comme le montrera la partie suivante.

Au-delà de la manière de se filmer, le contenu des vidéos est également généré. Toutes les vidéos (genres confondus) alarment sur les menaces qu'engendrent les conséquences du changement climatique : pénuries d'eau, menace de guerres, de famines, d'émeutes, raréfaction des ressources, etc. Dans le même temps, la responsabilité de l'être humain est clairement pointée, en soulignant une opposition générationnelle : les « baby-boomers » - ayant vécu dans un système capitaliste en consommateurs inconscients et égoïstes - sont responsables de la situation catastrophique actuelle et les jeunes sont des victimes qui en subissent les conséquences. C'est la raison pour laquelle les jeunes - responsables, lucides et éclairés - doivent participer à une réorganisation complète de la société et de l'économie³. On peut prendre comme exemple le discours monologal et lu sur musique de fond de adelaidecha :

En fait, je pense que dans mon biberon, il y avait une grosse dose de surconsommation que toute ma génération a gobée ; et quand on naît dans ce monde-là, c'est pas automatique de le questionner, surtout quand partout sur les écrans, sur les radios, aux abris de bus, on nous fait croire que le bonheur, c'est un vol d'avion jusqu'à une mer turquoise, c'est un portable aux trois caméras, c'est une voiture aux cinquante options. Et nulle part dans la chanson, il n'est dit le prix qu'on fait payer à la planète pour ce bonheur, le prix que certains paient déjà et qu'on finira tous par payer. Finalement, on est des Obélix tombés quand nous étions petits dans la marmite des énergies fossiles. Mais je pense aussi que ma génération a la capacité de nous en sortir (adelaidecha, 25 septembre 2022).

Pour passer leur message, les vidéos des garçons s'inscrivent pleinement dans l'esprit des documentaires ou des vidéos YouTube de médiation scientifique, qui privilégient une « présentation des faits scientifiques qui donnent à voir le monde au jeune, en s'appuyant sur des photos et des illustrations souvent spectaculaires » (Kovacs, 2012 : 74) ou qui expliquent les problématiques à l'aide de schémas, images de synthèse, etc. Dans les posts et vidéos des jeunes filles, le corpus n'atteste pas d'exemple de cette approche médiatrice⁴. La démarche est beaucoup plus (auto)-centrée. En effet, pour parler de ces malheurs, la jeune fille se filme elle-même, et on peut ici parler d'auto-mise en scène de soi. À ce titre, certaines de ces jeunes filles peuvent poster des vidéos d'elles-mêmes en interview télé, par exemple⁵. On remarque que leur gestuelle est alors très réduite et que le geste non représentationnel relevant de la pratique journalistique décrit ci-dessus est alors quasiment absent. Le discours se déroule seul, sans support kinésique, et il faut alors se demander s'il se suffit cette fois à lui-même, ne se mettant plus en

scène, ou si la présence de l'Autre (filmeur professionnel) interdit d'une certaine manière ce geste et une certaine auto-mise en scène. Deux hypothèses peuvent être posées : (i) le média officiel et reconnu serait caution d'un discours sérieux et exact ou (ii) le cadre institutionnel avec un filmant et un filmé serait un frein à l'auto-mise en scène de soi, très présente chez les jeunes femmes, comme le montre l'analyse de la partie 3.

3. Les jeunes filles et l'auto-mise en scène de soi

L'auto-mise en scène de soi et le besoin de parler de soi pourraient être résumé par ces photos postées sur *Instagram* quel que soit le sujet (hors corpus et concernant les hommes comme les femmes) et qui s'intitulent « moi quand/ma tête quand » qui doit être compris comme « ma réaction/ma kinésique du visage (= mes sentiments) quand... ». On peut prendre comme exemple un post de Camille Etienne (alias Graine_de_possible) où elle se tient bras croisés, l'air désabusé, regardant quelqu'un qui parle avec comme commentaire « Ma tête quand j'apprends que TotalEnergie a une nouvelle idée géniale pour détruire la vie sur Terre ». L'expression du visage est vue comme se suffisant à elle-même et se substituant au discours, selon le principe du même. Il apparaît ainsi que la kinésique du visage est un discours en soi. Si ces sortes de mêmes sont pratiqués par les jeunes hommes et les jeunes femmes sur Instagram pour tous les sujets de la vie, force est de constater que ce type de communication n'est pas utilisé par les jeunes activistes climatiques hommes, mais seulement par les jeunes femmes activistes climatiques.

En lien avec cela, il est intéressant de souligner une nouvelle tendance de communication dans des situations d'interaction ordinaires en face à face, existant même en dehors des réseaux sociaux, à savoir ce que Cosnier (1997) a appelé les « gestes quasi-linguistiques » (à la suite de Ekman et Friesen, 1969, qui parlent de « *emblems* »). Les gestes quasi-linguistiques sont des gestes conventionnels qui se substituent à la parole, ils ont un équivalent verbal ou adjectival qui, cependant, n'est pas prononcé et qu'ils remplacent pour ainsi dire. Ainsi, on pourrait imaginer un énoncé tel que « elle était... » où à la place de l'adjectif « zinzin », la personne se tapant sur la tempe avec l'index donnant ainsi accès au signifié et au mot absent. Cosnier note que ces gestes quasi-linguistiques sont propres à une culture donnée. Si ceci n'est pas nouveau en soi, ces gestes prennent une autre dimension sur les réseaux sociaux et en dehors des réseaux sociaux (c'est-à-dire dans des situations d'interaction ordinaires en face à face), en ce sens que le visage - et non les mains et/ou les bras - intervient comme geste quasi-linguistique, ce qui représente la nouveauté depuis quelques années. En effet, le discours est souvent interrompu

et les adjectifs qui auraient dû « dire » les sentiments, les états du locuteur sont absents et sont remplacés par une mimique (parfois accompagnée d'un son). On peut prendre comme exemple l'énoncé suivant de la vie ordinaire : « il m'a dit ça et, là, j'étais [menton qui se tord sur le côté pour dire que le dit de l'Autre est difficile à accepter, que le locuteur ne l'a pas aimé] ». Il est à noter que ces mimiques sont souvent introduites par les formules rituelles « genre » ou « en mode ». Cette utilisation se retrouve dans les vidéos de notre corpus et concerne souvent les sourcils. Un froncement de sourcils est très souvent utilisé pour signifier la stupidité d'un comportement d'un politicien ou d'une décision politique. Il est utilisé de la même manière que décrit précédemment pour les adjectifs (c'est-à-dire non accompagné de vocable) et est là pour montrer la non-pertinence de celui qui est critiqué, ainsi que l'incompréhension de la locutrice devant ce qu'elle considère comme un degré extrême de non-intelligence. Cela se double d'une attitude de mépris envers le critiqué et partant, d'une supériorité affirmée (mais sous-entendue) par l'énonciatrice critiquante. On peut noter que cette utilisation du visage pour des signes quasi-linguistiques n'est pas - contrairement aux signes quasi-linguistiques décrits par Cosnier - propre à une culture, mais qu'il y a là un usage international comme en atteste le corpus. Il est cependant généré, car les jeunes hommes ne pratiquent pas ce signe.

Les interventions des jeunes femmes s'inscrivent dans la polarité. À côté des interventions dénigrantes décrites ci-dessus, l'auto-mise en scène est positive pour soi-même et pour le regardant. L'entrée dans la vidéo se fait la plupart du temps par un sourire, même si celui-ci était absent à la micro-seconde précédant le premier mot. Cela se retrouve de manière assez classique chez tout journaliste se préparant à prendre un direct.

L'entrée en matière commence au niveau discursif par une prise de contact qui est la même quelle que soit la langue et quel que soit le pays. L'introduction - que l'on peut considérer comme un incipit - se fait par un « coucou » enfantin ou un « hello » en français (« hallo » en allemand / « hi » en anglais) séducteur accompagné d'un sourire très large et très avenant (fréquemment avec un geste de main) et sur un ton dépassant le familier et s'inscrivant clairement dans l'intime. Ce type d'incipit ouvre sur des séances positives où la jeune activiste femme s'inscrit dans un récit positif porteur de bonnes nouvelles sur une logorrhée calme (50 % environ)⁶.

L'autre type d'incipit relève d'un discours souhaitant amener à l'action, à une réception énermée d'un contenu problématique et donc à une adhésion des esprits aux thèses (50 % environ également). Le « coucou » enfantin laisse alors la place au geste non représentationnel décrit sur la Figure 1 ou sur une main crispée, presque en forme de poing et s'accompagnant d'énoncés énergiques tels « ok, on y va » / « ok, grosse annonce⁷ », etc.

Ces incipits correspondent aux rites de présentation soulignés par Goffman, qui, en tant que « marques de déférence [,] prennent couramment quatre formes : salutations, invitations, compliments et menus services, qui sont autant de moyens d'affirmer au bénéficiaire qu'il n'est pas isolé en lui-même, que les autres participent de lui et partagent ou cherchent à partager ses préoccupations » (1974 : 65).

Les séquences introduites par un « coucou » ou un « hello » charmeur peuvent être filmées en extérieur ou en intérieur. On remarque dans les deux configurations qu'un jeu avec les cheveux est très souvent présent dans la mise en scène. La jeune fille, tout en dissertant sur la pénurie d'eau ou une décision prise à Bruxelles face caméra, se recoiffe. Ce geste ne peut être rapproché de celui du/de la journaliste faisant un direct en extérieur et devant chasser les cheveux qu'il/elle a sur le visage à cause du vent, par exemple. Le geste est présent car la jeune fille se regarde dans son smartphone comme dans un miroir et joue avec ses cheveux dans un geste de séduction (les passant en général derrière l'oreille ou les faisant revenir devant sur un seul côté, tête penchée)⁸. Ce geste trahit la volonté de séduire le destinataire regardant, mais de s'auto-séduire également, présentant à soi-même une image féminisée selon les standards du mannequinat⁹. Ce narcissisme n'est pas propre aux jeunes femmes activistes du climat. Cette mise en scène capillaire est commune à toutes les jeunes femmes communiquant sur Instagram, influenceuse ou non. La question se pose cependant ici du lien entre kinésique et contenu discursif environnemental, qui se trouvent ainsi déconnectés. En effet, le geste n'apparaît pas comme annexe ou comme non voulu, il n'est pas non plus nécessaire (cheveux qui gênent, par exemple). Le geste est effectué pour lui-même en toute conscience, en prenant le temps de l'action et de vérification de son image. Le parcours oculaire permet de différencier les moments où la jeune fille regarde la caméra pour s'adresser au destinataire, pour faire passer le contenu discursif, et les moments où elle regarde l'écran de son smartphone pour travailler/vérifier son image, ceci dans un flux de paroles ininterrompu, créant ainsi une déconnexion. Cela amène à s'interroger sur l'objectif de la communication et des posts. La dimension capillaire (ainsi que les « coucous », etc.) présentée ici permet d'apporter un élément de réponse aux questions posées au début de cet article : si les vidéos postées s'inscrivent de manière évidente dans une volonté de sensibiliser à la cause environnementale et à l'urgence climatique, d'amener à la révolte et, pourquoi pas, de gagner contre les politiques, il semble assez évident qu'il ne s'agit pas uniquement d'un acte désintéressé et humaniste visant à faire passer du savoir. On notera d'ailleurs que les deux actions ne sont pas opposables en soi. Stratégie politique et mise en scène de soi ont toujours été une constante des politiciens, hommes ou femmes. Force est de constater cependant qu'il ne s'agit pas ici de simplement prendre soin de son apparence sur un média qui valorise certains codes de mise en scène de soi, afin de trouver un plus large écho. La mise

en scène de soi n'est pas un simple instrument stratégique pour le combat politique. Cette mise en scène de soi est en effet différente des mises en scène de soi propres à d'autres médias, en ce sens qu'elle relève d'une volonté de présenter une belle image de soi-même, de séduire, d'être connue et reconnue et, parallèlement, de s'auto-séduire, s'auto-satisfaire et se (re)narcissiser. Il s'agit ainsi non seulement d'une mise en scène de soi, mais (surtout ?) d'une auto-mise en scène de soi (pour soi). Les photos récentes sur Instagram de Luisa Neubauer ou de Camille Etienne - rappelant les studios Harcourt pour la première¹⁰ et assez dénudée et érotique pour la seconde accompagné du commentaire suivant : « Voyage sans avion, premier atterrissage - 230 km en vélo et camping sauvage en Camargue. Des glaces aux abricots. 3 filles débarquées dans les ruelles colorées de Arles. Et une certaine libido à la liberté garantie sans CO₂ »¹¹ - permettent de conforter cette analyse et, par là même, un « narcissisme » exacerbé, pour reprendre le terme de Michaud évoqué ci-dessus en lien avec les vidéos YouTube.

La déconnexion entre contenu et kinésique évoquée plus haut relève du fait que cette auto-mise en scène « narcissique » n'est pas imposée par le contenu discursif et n'est surtout pas pertinente par rapport à ce contenu. Celui-ci pourrait être simplement associé à une mise en scène relevant d'un journalisme plus conventionnel. Or, ce n'est pas le cas chez de nombreuses jeunes filles¹².

Cela pose la question des jeunes activistes hommes. On pourrait ainsi se demander si la « mise en scène de la rationalité » ou de la factualité que l'on trouve chez les locuteurs masculins (via l'usage de graphiques, etc.) ne serait pas, elle aussi, une forme d'auto-valorisation liée à des stéréotypes masculins. Mais la gestuelle est alors exclue et nous ne répondons donc pas ici à cette question.

Parallèlement à cette dimension de séduction, la dimension intimiste d'une grande majorité de ces vidéos amène à des gestes surprenants (et non rares). La vidéo (souvent filmée en intérieur) peut prendre la forme d'un dialogue comme si les activistes filles, dans leur salon ou leur chambre, étaient en train de parler à des gens en face d'elles, souvent allongées (voire avachies). Elles dissertent longuement de façon monologale et se grattent le nez, le cou, etc., paradoxalement, cette fois, loin de toute stratégie de séduction. Ce discours, s'inscrivant dans un pseudo cadre relevant du « on est entre amis », est marqué par une sorte d'apathie, de non-enthousiasme, de non-stimulation. Le contenu est en général non environnemental, relève plutôt de considérations sur la vie, interrogeant d'autant plus sur la véritable visée des vidéos postées.

Dans toute activité filmée ordinaire relevant du journalistique ou du cinématographique, le rapport filmant-filmé, comme le souligne Lallier, est prévisible et « invite les personnes concernées à se montrer adéquates avec l'observateur-filmant (à ne pas regarder la caméra, par exemple). Par cette attention réciproque, filmant et

filmés acquièrent une compétence interactionnelle, leur permettant de se conduire d'une manière satisfaisante, appropriée à ce que chacun attend de l'autre » (Lallier, 2008 : 5). Dans les vidéos de notre corpus, la situation est tout autre : il n'y a pas de différence entre corps filmant et corps filmé. Les jeunes femmes activistes écologiques regardent bien la caméra, se comportant justement « d'une manière satisfaisante, appropriée à ce que chacun attend de l'autre » (*Ibid.*). Et ceci est essentiel en ce que cela pose justement la question du dialogisme et du fonds aperceptif (Bakhtine, 1979). Quels sont les codes ? De quoi est faite cette communication entre jeunes ? Qu'attend l'Autre ? Le corpus plus large de vidéos d'« activistes » climatiques âgés de plus de 40 ans signalé en introduction (hors étude ici) montre que les propriétés discursives et kinésiques analysées ci-dessus sont totalement absentes chez ce dernier type de communicants. Il apparaît donc qu'il existe des différences communicationnelles selon l'âge, et ceci permet de convoquer la notion de fonds aperceptif propre au dialogisme bakhtinien dans une double dimension : d'une part - chez les jeunes activistes - une dimension générationnelle où le geste (plus que le discours) permet de s'adresser à ses pairs d'une même tranche d'âge, de se reconnaître entre soi et d'emporter l'adhésion de ce public. Il convient de respecter ou de s'inscrire dans certains codes afin d'optimiser la réception de la communication. D'autre part, cette dernière est faite d'une dimension autocentrée - apparemment propre également à cette génération - où le geste s'adresse à soi-même comme garant du pouvoir de séduction, dans une empreinte narcissique très marquée¹³. La gestuelle à l'œuvre dans cette communication s'inscrit ainsi dans un dialogisme exacerbé et particulier. Si, comme le souligne Amossy, les valeurs écologiques constituent un repère pour l'ethos collectif des militants, celui-ci tenant dans une « image attachée à un certain groupe [...] un mouvement social » (2010 : 160), force est de constater, à l'épreuve du corpus, que cette image du collectif semble être générationnelle et qu'elle se construit aussi à travers la modalité de l'ethos dit - ethos montré dans le sens de Maingueneau (1999).

Conclusion

Cette contribution a montré que la communication des activistes écologistes sur Instagram, profondément inscrite dans le dialogisme bakhtinien, est genrée et générationnelle. Si la volonté de séduire (de s'auto-séduire et/ou de s'auto-valoriser) est présente chez les deux types de locuteurs (jeunes hommes et jeunes femmes), les mises en œuvre sont différentes. Si la communication emprunte à la journalistique et à la médiation scientifique chez les jeunes hommes, elle relève davantage de l'auto-mise en scène de soi et du narcissisme chez les jeunes femmes, provoquant souvent dans ce dernier cas une certaine inadéquation entre kinésique et contenu discursif. Dans un cas comme dans l'autre, elle relève d'une intertextualité

sémiotique/multimodale et d'un fond aperceptif générationnel et auto-centré. Une étude future vise à analyser la réception des vidéos des jeunes activistes par les jeunes eux-mêmes et par d'autres générations. En effet, il semble que l'ancrage codique (en particulier concernant la kinésique particulière à l'œuvre) représente - pour certains jeunes du même âge et pour des récepteurs plus âgés - une entrave à une acceptation de ce discours jeune - et même un repoussoir -, car relevant de la caricature. Il conviendra donc de déterminer si cela est uniquement générationnel ou si le milieu social, le niveau d'éducation, d'études, etc. sont des éléments également déterminants dans une réception positive ou négative de ce discours. Le champ doit ainsi être élargi et la linguistique devra, pour ce faire, croiser, entre autres, la sociologie.

Bibliographie

- Amossy, R. 2010. *La présentation de soi. Ethos et identité verbale*. Paris : PUF.
- Bakhtine, M. 1979, trad. 1984. *Esthétique de la création verbale*. Paris : Gallimard.
- Cosnier, J., Vaysse, J. 1997. « Sémiotique des gestes communicatifs ». *Nouveaux actes sémiotiques*, n° 52, p.7-28.
- Di Pastena, A., Schiaratura L.T., Askevis-Leherpeux, F. 2015. « Joindre le geste à la parole : les liens entre la parole et les gestes co-verbaux ». *L'année psychologique*, n°115(3), p. 463-493.
- Ekman, P., Friesen, W.V. 1969. « The Repertoire or Nonverbal Behavior: Categories, Origins, Usage and Coding ». *Semiotica*, n° 1, p. 49-98.
- Godart, E. 2016. *Je selfie donc je suis, Les métamorphoses du moi à l'ère du virtuel*. Paris : Albin Michel.
- Goffman, E., 1974. *Les rites d'interaction*. Paris : Éditions de Minuit.
- Jurdant, B. 2009. *Les problèmes théoriques de la vulgarisation scientifique*. Paris : Archives contemporaines.
- Kovacs, S. 2012. « Engager et enrôler les jeunes dans la lutte contre le changement climatique : le documentaire jeunesse et l'attitude des collégiens d'aujourd'hui ». *Communication & langages*, n° 172(2), p. 69-81.
- Lallier, C. 2008. « Le corps, la caméra et la présentation de soi ». *Journal des anthropologues*, n°112-113, p. 345-366. [En ligne] : <http://journals.openedition.org/jda/834> [consulté le 20 mai 2023].
- Maingueneau, D. 1999. Ethos, scénographie, incorporation. In : *Images de soi dans le discours*. Lausanne/Paris : Delachaux et Niestlé S.A., p. 75-100.
- Michaud, Y. 2014. *Narcisse et ses avatars*. Paris : Grasset.

Notes

1. Cf. adelaideecha par exemple, 31 octobre 2022.
2. adelaidecha (par exemple) en empruntant au reportage télé ou à la séquence YouTube prototypique de vulgarisation ou médiation scientifique représente un peu une exception en regard de la tendance féminine dominante (cf. entre autres, la vidéo du 3 juillet 2022). Ce faisant, (et conséquemment ?) elle ne s'inscrit pas dans la tendance d'auto-séduction typique de beaucoup de jeunes filles que nous décrirons plus loin.
3. Il est à noter que, lors de son interview dans le magazine *Télérama* du 18 avril 2023,

Camille Etienne - devenant connue dans les médias de manière plus large qu'Instagram depuis mi 2022 - a changé son discours par rapport à ses premières vidéos. En effet, le discours est plus intégrateur et l'opposition « baby boomers vs jeunes activistes » n'apparaît plus :

Camille Etienne : « Féministe oui, en revanche, je ne crois pas en une « génération climat ». L'attention s'est focalisée sur les jeunes, blancs, qui ont participé aux marches, mais le mouvement climat est aussi constitué de milliers de retraités, sur le terrain, dans les réunions publiques... J'appartiens à la génération des réseaux sociaux, de la surconsommation, avec un déficit de l'attention qui m'inquiète. Il est difficile de l'idéaliser. Au-delà d'être fausse, l'expression "génération climat" est dangereuse, elle empêche de voir l'éléphant au milieu de la pièce : la fracture sociale. C'est malin de la part des politiques et des médias : en faisant de l'écologie un conflit de générations qui, en réalité, a toujours existé - jeunes âmes révoltées contre vieux sages privilégiés -, ils la dépolitisent. » (Télérama : *La « génération climat » est-elle féministe ?*).

Il est intéressant de souligner que cette opposition pointée ici comme venant des « politiques et des médias » était largement présente au début de très nombreuses vidéos des jeunes activistes et de Camille Etienne. Les discours objectifs du GIEC et d'autres scientifiques, ainsi que la notion de développement durable ont une influence sur cette perception. Il conviendrait donc de se demander si cette opposition « jeunes vs vieux » fut (et est encore) instrumentalisée par les médias ou si, au contraire, l'opinion des jeunes ayant participé aux Marches pour le climat a générée cette opposition, reprise ensuite dans les médias. Seuls des corpus plus larges de différents discours pourraient répondre à cette question.

4. La parution du dernier rapport du GIEC représente une exception. Des documents plein écran tels des slides explicatifs ont été relayés par certaines jeunes filles sur leur compte. Ces slides n'émanent pas d'elles, mais sont repris d'associations telles Greenpeace ou autres et leur affichage ne relève pas, à proprement parler, d'une démarche médiatrice à la façon des vidéos Youtube, comme le font les garçons.

5. Cela est le cas pour les dernières années 2022-2023, dans la mesure où elles deviennent connues.

6. À titre d'exemples chez Camille Etienne/Graine_de_possibile vidéos du 22 juin 2021, 29 MARS 2021, 3 mars 2021, 27 février 2021, 17 avril 2020.

7. À titre d'exemples chez Camille Etienne /Graine_de_possibile vidéos du 30 juin 2022, 28 juin 2022.

8. Il est important de souligner que le sourire charmeur et avenant peut être présent chez les garçons. Mais il n'est pas le même en ce sens qu'il n'y a pas de geste de la main et qu'il n'y a pas de jeu de cheveux, excepté chez Bodhi_patil et sambentley.

9. Ces remarques pouvant être perçues comme un jugement subjectif, nous invitons le lecteur à visionner les vidéos de Graine_de_possibile ou luisaneubauer (entre autres), afin de constater qu'il ne s'agit pas simplement de dégager des cheveux qui gênent. Par exemple, Luisaneubauer vidéo de mars 2023, juillet 2022, juin 2021, septembre 2020.

10. Post du 10 mars 2023.

11. Post du 23 juillet 2020.

12. adelaidecha représente une exception comme évoquée plus haut.

13. Comme le fait remarquer Godart (2016) : « La lumière de l'altérité est toujours allumée sur les réseaux sociaux. Si on cherche un autre regard sur nous-même pour nous rassurer, on le trouvera forcément en ligne, à n'importe quelle heure. Les réseaux sociaux ne sont pas faits pour offrir du réconfort, mais on s'y tourne volontiers quand on doute de soi ».



ISSN 1768-2649

ISSN en ligne 2261-2769

La communication non-verbale en contexte scolaire : (dis)joindre le geste et la parole ?

Isabelle Monin

Université de Bourgogne, France
isabelle.monin@u-bourgogne.fr

<https://orcid.org/0009-0009-3415-2575>

Damien Deias

Université de Lorraine, France
damien.deias@univ-lorraine.fr

<https://orcid.org/0000-0003-4162-3565>

Reçu le 08-05-2023 / Évalué le 04-07-2023 / Accepté le 08-09-2023

Résumé

La passation de consignes, la gestion de classe et de l'hétérogénéité des élèves sont des préoccupations majeures pour les enseignants. Nous utiliserons en particulier les travaux de Bucheton et Soulé (2009), de Duvillard (2017) et les apports de l'analyse des conversations (Traverso, 2009) pour analyser la communication non-verbale à l'œuvre au sein de la classe, en focalisant notre étude sur la manière dont les enseignants gèrent le maintien de l'attention. Nous avons comparé quatre situations de classe, au sein desquelles la posture des enseignants, leurs déplacements, leurs gestes - ou leur absence - ont une importance dans la réussite de la séance pédagogique, et constituent un mode de communication, certes quasi-invisible et inaudible, mais essentiel.

Mots-clés : communication non-verbale, gestes, enseignement, postures, passation de consignes, formation

Non-verbal communication in school context: to (dis)join action and speech?

Abstract

The passing of instructions and classroom management and its heterogeneity are major concerns for teachers. We use in particular the work of Bucheton and Soulé (2009) and Duvillard (2017) and the contributions of the analysis of conversations (Traverso, 2009) to analyze the non-verbal communication at work in the classroom, focusing our study on how teachers manage attention maintenance. We compare four classroom situations, in which the posture of the teachers, their movements, their gestures - or their absence - play an important role in the success of the pedagogical session, and constitute a mode of communication, certainly almost invisible and inaudible, but essential.

Keywords: non-verbal communication, gestures, teaching, professional postures, training

Introduction¹

Les gestes professionnels des enseignants, au sens figuré (Bucheton et Soulé, 2009) comme au sens propre (Duvillard, 2017), constituent des faits communicationnels permettant de conduire les objectifs didactiques et pédagogiques de la classe, faire circuler la parole des élèves, accueillir leurs doutes et difficultés, et canaliser d'éventuels comportements perturbateurs. Notre étude vise à observer les « gestes et micro-gestes de l'enseignant » pour (se) mettre en scène et (s') observer : la posture gestuée, la voix, le regard, mimiques et gestes co-verbaux. L'objectif est d'identifier les gestes et mimiques efficaces dans la conduite de la classe. Nous nous situerons pour cela dans la perspective de l'analyse conversationnelle (Traverso, 2009) et plus particulièrement de l'étude des gestes co-verbaux (Di Pastena *et al.*, 2015). Considérant la complexité inhérente à la gestion d'un groupe de jeunes élèves par un enseignant, notre hypothèse est que les gestes co-verbaux peuvent être utilisés de manière stratégique pour mener à bien la conduite de classe. Inversement, une conduite de classe défaillante pourra s'observer à travers des gestes co-verbaux peu efficaces voire contreproductifs.

Afin de réaliser cette étude, nous avons réalisé des captations vidéo de professeurs des écoles en France, dans l'académie de Reims, dans le cadre de la formation initiale et professionnelle en Inspé. Les professeurs ont explicitement donné leur accord pour la reproduction des captations. Nous procéderons de manière comparative entre deux enseignantes expérimentées, formatrices, et deux enseignantes stagiaires.

Notre étude s'inscrivant dans le double sillage des gestes professionnels et de l'analyse interactionnelle, nous ferons d'abord un bref rappel définitoire des gestes et micro-gestes professionnels au sein de la situation d'énonciation particulière à la classe et nous observerons quels sont les gestes et mimiques facilitatrices de communication : ceux qui favorisent une certaine fluidité, sources d'écoute et de compréhension, et ceux qui, au contraire, génèrent incompréhensions, malentendus, ou constituent des freins à l'objectif pédagogique de la séance. L'objectif de ce travail est tout autant d'améliorer la formation des enseignants stagiaires et débutants que de mieux connaître le rôle de la mimo-gestualité et de la corporalité du langage (Vion *et al.*, dir., 2012) dans une pratique professionnelle particulière.

1. Les gestes professionnels en classe du point de vue théorique

Selon le TLFi, *enseigner* vient du latin populaire *insignare*, 'indiquer', d'où « instruire », et du latin classique *insignire*, 'mettre une marque, signaler, désigner'. L'origine du mot rapproche donc l'idée de la transmission d'informations

grâce à la médiation de la voix et du corps, qui forment un système de signes cohérent. Du côté de l'enseignant, qui incarne, qu'il le veuille ou non, un rôle de modèle, ses attitudes, gestes et comportements verbaux et non verbaux doivent être considérés comme facilitateurs, dans la relation de communication spécifique à l'enseignement. En effet, tout geste vocal et corporel produit par un orateur va indubitablement induire chez son auditoire des réactions, intentionnelles ou non. Nous allons donc observer comment s'articulent les gestes professionnels des enseignants au sein de la situation de communication particulière à la gestion de la classe, que le Ministère de l'Éducation Nationale définit sous les termes suivants : « instaurer, maintenir ou restaurer des conditions propices à l'apprentissage dans la classe en utilisant l'ensemble des pratiques éducatives des enseignants afin d'encourager chez les élèves le développement de l'apprentissage autonome et de l'autocontrôle » (B.O n°2 du 13 janvier 2011).

1.1. La classe : une situation de communication particulière

La situation de communication spécifique à la salle de classe, même si elle est inscrite dans une configuration censée favoriser les interactions, ne doit pas faire oublier qu'elle obéit à des codes qui contredisent, d'une part, l'interaction traditionnelle au sein du mécanisme de communication symétrique au sens de Benveniste (1974), ainsi que les codes de communication liés aux *lois de pertinence* (Sperber, Wilson, 1989 [1986]). En effet, la communication scolaire ne cesse d'enfreindre les règles conversationnelles élémentaires (Bucheton, 2009) : ne pas répéter ce que l'autre sait déjà, ne pas cacher ce que l'on sait, les injonctions permanentes, la monopolisation de la parole par un seul individu (50 % à 70 % par l'enseignant), le principe tacite de non-agression (offenses *pour rire* ou *pour faire taire*, parfois).

D'autre part, le contexte de la salle de classe ne constitue pas une situation de communication égalitaire, que ce soit au niveau du nombre d'intervenants, de leur statut, et, corollairement, la distribution de la parole et sa potentielle monopolisation. Ce qui n'empêche pas la permanence de situations de communication parallèles et/ou méronymes. Quoi qu'il en soit, un enseignant doit organiser la vie sociale du groupe pour aider les élèves à construire leurs apprentissages. Pour cela, il doit s'approprier toute une palette de variations énonciatives qui lui permettent de maintenir l'ordre et de guider les apprentissages : consignes, rappels à l'ordre, maintien de l'attention et de la motivation.

Les apprentissages des élèves ne se réalisent finalement qu'au travers des interactions nécessairement initiées par le maître, et chaque allocutaire potentiel doit interpréter les événements qui se déroulent en continu dans la classe.

Mais si le maître veut « conduire sa classe » (Bourbao, 2010), « déclencher un programme d'interactions avec les élèves » (Tardif et Lessard, 1999), et « piloter » leur activité (Bucheton et Soulé, 2009), il doit incarner une forme de communication complexe à la fois verbale et non-verbale, à la fois avec le groupe classe, et à la fois, avec chaque individu, c'est la raison pour laquelle nous nous sommes posé la question suivante : l'enseignant doit-il parfois, dans certaines circonstances, disjoindre le geste et sa parole ?

1.2. Postures d'enseignants, postures d'élèves et conduite de classe

Théoriser la place des langages dans la classe est incontournable, au-delà de la seule considération disciplinaire et du travail de préparation. Jorro (2004) rappelle l'importance du « corps parlant de l'enseignant », le langage est le « vecteur principal du travail partagé et des relations entre le maître et les élèves » (Bucheton et Soulé, 2009), d'où l'importance de lui accorder un statut et d'en analyser les configurations. En effet, on ne peut dissocier la transmission/construction de savoirs, de celle des postures et gestes qui actualisent et permettent le développement des significations. Leurs travaux définissent la posture comme le schéma du « penser-dire-faire » qu'enseignants et élèves s'approprient face à des situations scolaires précises, et qu'ils peuvent faire évoluer à tout moment, par leurs propos, mais également par leur posture physique, leur voix et leurs gestes.

De leur côté, Berger et Girardet (2016) s'appuient sur les croyances des enseignants en les comparant à leurs pratiques pour étudier le phénomène d'implication des élèves et leurs manières de gérer les interactions. Bien entendu, tout ce travail commence en amont, lors de la préparation, par le choix des consignes, de l'organisation de la classe, du matériel ou encore l'anticipation des difficultés, mais elle ne suffit pas : il ne faut pas négliger l'importance de la gestuelle pour faciliter l'apprentissage, pour éviter notamment de générer des incohérences entre le contenu et le contenant.

1.3. Le discours silencieux du corps

Nous nous situons, en ce qui concerne notre étude, dans les perspectives interactionnelles complémentaires de Bucheton ouvertes par Duvillard (2014, 2017), qui a étudié les « gestes et micro-gestes professionnels », afin de nourrir la formation des enseignants. Il met au jour l'importance de la communication non-verbale dans la transmission et la construction de savoirs en classe. Il focalise son attention sur les significations des « micro-gestes » qui peuvent dégrader la qualité du message.

Il met au jour cinq composantes de cette « introspection gestuée » :

- posture gestuée : gestes de monstration ;
- voix : influence de la prosodie ;
- regard : importance dans la maîtrise de la situation, ciblage et guidance de l'attention ;
- usage du mot, anticipable et contrôlable ;
- positionnement tactique dans le placement ou les déplacements, alternance assis/debout, proximité.

Ces gestes professionnels, parfois inconscients, traduisent une symbolique non négligeable que les élèves interprètent et à partir desquelles ils adaptent leur posture, dans un sens d'engagement dans la tâche, ou, au contraire, de déconcentration rapide.

Les études de la gestuelle (*gesture studies*) ont mis en lumière les « *fonctions régulatrices d'attraction de l'attention* » (Tellier, 2012 : 76) des gestes et leur fonction co-verbale de facilitation à la compréhension (Alibali *et al.*, 2001). La proportion des gestes co-verbaux demeure d'ailleurs la plus importante, estimée à 90 % des gestes produits par McNeill (1992).

2. Protocole comparatif et focalisation

Nous avons filmé quatre séances dans la classe de quatre enseignantes : deux professeures des écoles stagiaires, S. en maternelle, et L. en CE1-CE2. Les deux autres professeures sont formatrices, enseignantes expérimentées, C. et M., qui a l'habitude d'être filmée pour la formation. Pour des raisons de confidentialité, nous les distinguerons uniquement par des lettres et des images anonymisées. Nous retranscrivons également les propos qui nous semblent pertinents. L. et M. mènent une séance d'étude de la langue en CE2, C. une séance de langage en grande section de maternelle, en s'inspirant de la « pédagogie de l'écoute » de Peroz (2010), et S. une séance de lecture-compréhension, en maternelle également, qu'il fallait introduire par une transition avec les rituels de début de journée : pour cela, S. utilise une comptine pour réactiver et recentrer l'attention de tous les élèves.

Pour organiser une séance d'apprentissage, Prouchet (2008) a identifié un certain nombre d'étapes-clés, dont deux nous intéressent particulièrement : la mise au travail des élèves et l'entretien de l'activité.

Cette approche peut être comparée à celle de Bourbao (2010), qui se concentre sur les différentes dimensions nommées « invariants de la conduite de classe ». Nous nous focaliserons ici sur les gestes liés à « l'ouverture de l'activité »,

c'est-à-dire le moment où les élèves doivent se concentrer sur l'enseignant, qui doit se préoccuper du son de sa voix, mettre en place les conditions d'écoute et focaliser l'attention, et surtout ce qui favorise « l'enrôlement des élèves dans la tâche ». Nous observerons les gestes que les trois enseignantes privilégient dans cet objectif tout en construisant leur autorité, sachant que la discipline est la suite logique du travail des élèves et non le préalable (Ria, dir., 2016).

3. Premiers résultats et horizon de recherche

Nos premières investigations portent sur une préoccupation majeure des enseignants : la recherche et le maintien de l'attention des élèves. Il n'est par ailleurs pas rare d'entendre des professionnels de l'enseignement et des parents se plaindre d'une diminution de la capacité des élèves à maintenir leur attention en classe. C'est un sujet qui, pris dans sa globalité, touche à de multiples dimensions de l'enseignement : durée des activités, variétés de celles-ci, conception des séances et des séquences, gestion de la classe, entretien de la motivation, etc. De fait, cette question a déjà fait l'objet de nombreux travaux au sein de différentes disciplines. La psychologie s'intéressera, par exemple, à la question de l'attention en rapport avec les rythmes circadiens, parlant des « fluctuations journalières de l'attention » (Janvier, Testu, 2005). Notre visée est commune aux différents travaux sur l'attention, et elle est aussi pratique : comprendre comment fonctionne l'analyse conversationnelle appliquée à une situation de classe, ce qui permet de maintenir l'attention des élèves, et ce qui peut lui nuire.

Ce qui se joue en classe peut être entendu comme une forme particulière d'oral spontané ou *fresh talk* (Goffman, 1987 : 171). En dehors d'activités particulières comme la récitation ou la présentation d'exposés, les prises de parole des élèves sont spontanées. Il en va de même pour l'enseignant, qui suit, plus ou moins scrupuleusement, la trame d'un cours, certaines phrases étant préparées pour être lues, notamment les consignes. Respecter une trame est essentiel pour que l'objectif de séance soit clair et puisse être atteint, pour les élèves comme pour le professeur, et donc, *in fine*, maintenir l'attention. Une trop grande rigidité peut aussi entraver l'efficacité du cours, et certains didacticiens recommandent un certain « lâcher prise » (Grandaty, 2008 : 213). Les éléments que nous allons mettre en lumière doivent donc s'entendre dans une double logique, à la fois conversationnelle, permettant à la mécanique de la conversation de fonctionner, et didactique, puisqu'ils permettent le bon déroulement de la séance, tout en gardant la main sur la gestion de classe. D'où la contrainte de maintenir un équilibre - souvent fragile - entre les interactions multiples spontanées et de possibles débordements dysfonctionnels, des chevauchements intempestifs susceptibles de mettre en péril

l'interaction. Ces échanges s'organisent en des actes et macro-actes de langage. Nous rejoignons Grandaty dans le choix de les considérer comme des actes collectifs (Vanderveken, 1992), permettant de mesurer l'interpénétration des effets illocutoires et perlocutoires. L'enseignant, constamment, mesure la portée d'un acte de langage et l'ajuste par des éléments conversationnels.

Dans nos captations vidéo, nous n'avons retenu que trois faits qui concourent au maintien de l'attention : le rôle du rythme et de la prosodie dans la gestion des interactions multiples, les anticipations par une gestuelle qui crée des micro-disjonctions contrôlées, et quelques spécificités propres à la gestion de classe en maternelle, qui s'approche de formes de « langage adressé à l'enfant ». Ce travail constituant les prémisses d'un projet à plus grande échelle, nous ne présentons ici que les premières pistes qui seront explorées par des travaux ultérieurs.

3.1. Le rythme et la gestion des interactions simultanées

Difficile à définir, la question du rythme est évoquée de manière spontanée par les enseignants, comme en témoignent les topics évoquant cette question sur le forum *Neoprofs* - qui, comme son nom l'indique, s'adresse à ceux qui débutent et cherchent, par exemple, à « amener plus de rythme dans le cours » (15/04/2023). L'auteur de cette question explicite son problème en mettant en lien rythme ralenti et bavardages occasionnés. Sous un angle spontané et didactique, la notion de rythme implique plusieurs paramètres : nombre d'activités, durée, temps de pause. Nous nous sommes posé la question des facteurs conversationnels qui pouvaient agir sur le rythme du cours de manière interactionnelle, l'ajuster et favoriser l'attention : en primaire, la gestion des prises de parole et les diverses actions de recadrage. Afin de mettre en valeur davantage les éléments vertueux, les bonnes pratiques, nous les présenterons de manière comparative entre une enseignante expérimentée, M., et une enseignante débutante, L.

La vidéo de M. montre une gestion harmonieuse et stratégique des paramètres conversationnels, et en particulier de leur composante prosodique. Deux composantes, en accord avec Duvillard (2017), sont intéressantes à analyser : le débit et la gestion des accents et des courbes intonatives. Le débit se définit habituellement comme la vitesse d'articulation. Une comparaison globale des variations du débit entre M. et L. indique nettement moins de variations pour cette dernière et, dans un même temps, des variations plus soudaines qui indiquent la surprise face à une situation imprévue ou bien à du chahut. M. réduira par exemple son débit, accompagnée souvent d'une variation de la hauteur de la voix, pour recentrer l'attention de l'ensemble des élèves à certains moments de la séance, par exemple, en fin

d'activités individuelles, pour entamer une phase de correction collective. Nous pouvons donc en déduire qu'une gestion efficace du débit se caractérise par un ensemble de variations régulières mais exclut les variations brutales, souvent émotivement chargées.

Un autre point important du contrôle du rythme par la gestion des prises de parole concerne les interactions multiples. Lors de certaines phases de la séance, les enseignantes sont confrontées à des prises de paroles simultanées lorsqu'elles posent une question, gestion qui peut s'avérer délicate. Elles sont la conséquence de la volonté de participation des élèves, et ne sauraient souffrir d'un recadrage trop ferme, qui pourrait les inhiber. Non maîtrisées toutefois, ces prises de paroles simultanées peuvent entraver la bonne marche de la séance et, *in fine*, provoquer une perte d'attention des élèves. M. maîtrise ces situations de chevauchement par un changement de rythme et d'intonation. Nous avons retranscrit un échange en exemple :

On va clôturer la séance de grammaire on va clôturer la séance de grammaire
Medhi, tu vas t'asseoir

M. annonce la fin de la séance de grammaire. Les transitions peuvent générer des pertes de temps et d'attention qui entravent le bon déroulement du début de la séance suivante. Dans l'exemple retranscrit, M. est contrainte de demander à un élève de s'asseoir. Cette demande orale l'oblige à répéter le début de la phrase qui annonce la fin de la séance de grammaire. La maîtrise de la courbe intonative et du débit lui permet toutefois un recadrage qui ne détourne pas l'attention des autres élèves vers l'élève debout. Lorsqu'elle s'adresse à l'élève, le débit est plus rapide, et la voix plus aiguë. Toutefois, lorsque M. répète « on va clôturer le cours », c'est avec le même débit plus lent et la même voix plus grave que lors de la première énonciation de la phrase. La continuité intonative entre la parenthèse de recadrage est déterminante dans le maintien de l'attention des autres élèves. Enfin, une gestion efficace de l'intonation dispense l'enseignante de l'usage de gestes co-verbaux dans ce recadrage.

3.2. Anticipation et manque d'anticipation par le geste

Nous avons émis comme hypothèse de départ la possibilité de disjonction entre les gestes et la parole, du fait de la complexité inhérente à la gestion de classe, mais nous n'avons que peu observé de cas de disjonction particulière entre geste et parole. Ceci demandera à être confirmé, ou nuancé, notamment dans le secondaire. Relevons toutefois le rôle de la gestuelle dans la régulation des prises de

parole non autorisées comme sur la Figure 1 où l'enseignante C. tend le bras en ouvrant sa main en direction de l'élève pour lui intimer l'ordre de se taire. Ce geste est accompagné d'un bref contact visuel.



Figure 1 : Geste de la main accompagné d'un bref contact visuel

Dans l'état actuel de notre collecte, nous avons cependant relevé ce que nous choisissons de nommer des micro-disjonctions ou anticipations par le geste. Par *micro*, nous entendons qu'elles sont brèves. Par anticipation, nous entendons que ces disjonctions se produisent avant que le geste n'accompagne la parole. Le geste demeure donc co-verbal. Il s'ajoute à l'ensemble des techniques conversationnelles qui permettent de gérer les interactions multiples et la spontanéité des jeunes élèves. Nous avons pu les observer avec une enseignante devant une classe de grande section de maternelle, C. Ce niveau demande des techniques particulières, en adéquation avec des activités de courte durée et cadencées. On y observe ainsi des anticipations par le geste. Pour l'action de donner la parole, C. montre de la main et du doigt un élève qui demande la parole pendant qu'elle donne des explications (Figure 2). C. termine tout de même sa phrase, puis prononce le prénom de l'élève pour lui donner la parole en regardant alors l'élève:



Figure 2 : Anticipation de la parole par le geste

La typologie gestuelle de Di Pastena *et al.* (2015 : 465) se fonde sur la distinction entre les gestes non représentationnels et représentationnels. Alors que les premiers sont tous des marqueurs de discours, les seconds se divisent en trois types : déictiques, iconiques et métaphoriques. Le geste de l'enseignante que nous avons évoqué est avant tout déictique. Il s'agit d'un geste de pointage vers un élève pour le désigner. Néanmoins, cet axe devra être approfondi. Le geste est en effet

également pragmatique. C. indique qu'elle autorise l'élève à prendre la parole. À la perspective d'étude conjointe du geste et de la parole, une étude plus spécifique, centrée sur le geste lui-même, pourrait être fructueuse. Le geste représentationnel déictique de pointage est très utilisé. Or, ce geste, indépendamment de la parole, permet d'accomplir des actions différentes, et parfois contraires, ainsi que de demander à l'élève de se taire et lui donner la parole. Quoi qu'il en soit, le geste souligne la prise en considération nécessaire de l'individu élève au sein du groupe classe.

3.3. Spécificité du maintien de l'attention en maternelle

Le dernier axe d'investigation concerne la spécificité du maintien de l'attention en maternelle. Du fait de l'âge des élèves, du stade pré-opératoire dans lequel ils se trouvent, la durée consacrée à une même activité se trouve réduite, du fait de la capacité de concentration. En observant les pratiques vertueuses d'enseignantes expérimentées, nous pouvons, là aussi, dégager des traits conversationnels et gestuels à mettre en lumière. Il est remarquable de constater que ces traits conversationnels entretiennent certains rapports avec le langage adressé à l'enfant, parfois également appelé « *mamanais* », « *motherese* » ou encore « *baby talk* » (Boysson-Bardies, 2010 : 210). Le langage adressé à l'enfant désigne la manière de parler particulière qu'adoptent les adultes, et plus singulièrement la mère lorsqu'elle s'adresse à l'enfant, de plus en plus étudié dans la perspective des modèles interactionnistes du développement, en acquisition du langage. Il se caractérise par une simplification au niveau syntaxique, sémantique et phonologique et surtout par une accentuation de l'intonation, des gestes et surtout des mimiques. L'enseignante expérimentée, face aux élèves de maternelle, exagère ainsi ses mimiques tout en rendant son langage plus expressif, notamment par l'utilisation appuyée par l'intonation d'onomatopées de type « Ah ! ». Il y a alors ici une corrélation entre les mimiques et la production d'onomatopées expressives.

À partir de la vidéo de l'enseignante expérimentée C., il est possible d'identifier une série de pratiques conversationnelles qui entretiennent des liens avec le langage adressé à l'enfant. Nous constatons ainsi un débit plus faible, une prosodie bien plus marquée accompagnée de mimiques exagérées : les gestes ne sont pas plus nombreux mais demeurent plus longtemps représentés par les mains, sont plus grands, et leur association poursuit le but de générer de la co-attention. Ces pratiques ne se confondent toutefois pas pleinement, mais l'école a justement pour objectif d'apporter des éléments de socialisation complémentaires à ceux des parents. Cette nuance constituera donc un autre axe d'investigation pertinent pour nos études ultérieures. À rebours de ces pratiques vertueuses, l'enseignante stagiaire S. perd rapidement le contrôle de sa classe de maternelle, ce qui s'observe

de différentes manières avec sa gestuelle. Les gestes de S. sont similaires à ceux de C., amples, et alors reproduits par les élèves pour une activité de chant. La posture de S. est droite, les élèves l'imitent et suivent les mouvements.

Lorsque S. commence à perdre le contrôle de sa classe, sa posture tend à s'avachir, son corps s'affaisse, se replie sur lui-même et manifeste une forme de découragement perceptible. Les gestes communicatifs cessent même, et apparaissent des gestes disjoints de la parole qui trahissent cette anxiété, comme la main portée au visage. Un contact visuel prolongé trop longtemps avec un élève alors dissipé augmente le chahut dans la classe. Les jeunes élèves ne la regardent plus et se mettent à parler entre eux. Les gestes deviennent plus rapides, moins amples, et ne sont plus adressés à l'auditoire.

Conclusion

Cette première étude confirme l'importance du non-verbal dans la conduite de classe et la manière d'incarner différentes postures d'enseignants, un point-clé dans la formation professionnelle. L'observation des différentes situations de classe montre la difficulté de « piloter » la classe jusqu'à l'objectif commun, et que certains niveaux tels que la maternelle, ou la gestion du multi-niveau, peuvent faire émerger des spécificités contraignantes, amenant des points de disjonction complexes. Il s'agira à l'avenir d'observer ces faits plus largement, notamment dans le secondaire, où nous pouvons émettre l'hypothèse de disjonctions gestes/parole plus marquées, mais nécessaires pour réguler à la fois les individus et le groupe.

Bibliographie

- Alibali, M. W., Heath, D. C., Myers, H. J. 2001. « Effects of visibility between speaker and listener on gesture production: Some gestures are meant to be seen ». *Journal of Memory and Language*, n° 44, p. 169-188.
- Benveniste, É. 1974. *Problèmes de linguistique générale*, t. II. Paris : Gallimard.
- Berger, J.-L., Girardet, C. 2016. « Les croyances des enseignants sur la gestion de la classe et la promotion de l'engagement des élèves : articulations aux pratiques enseignantes et évolution par la formation pédagogique ». *Revue française de pédagogie*, n° 196(3), p. 149-154.
- Bourbao, M. 2010. *La conduite de classe. Analyse ethnographique des pratiques en France et au Bénin ; modélisation pour la formation des professeurs des écoles*. Thèse de doctorat, Université de Provence.
- Boysson-Bardies, B. 2010. *Comment la parole vient aux enfants*. Paris : Odile Jacob.
- Bucheton, D., Soulé, Y. 2009. « Les gestes professionnels et le jeu des postures de l'enseignant dans la classe : un multi-agenda de préoccupations enchâssées ». *Éducation et didactique*, n° 3. [En ligne] : <https://journals.openedition.org/educationdidactique/543> [consulté le 01 mai 2023].

- Di Pastena, A., Tamara Schiaratura, L., Askevis-Leherpeux, F. 2015. « Joindre le geste à la parole : les liens entre la parole et les gestes co-verbaux ». *L'Année psychologique*, n°115(3), p. 465-493.
- Duvillard, J. 2014. *La place des gestes et micro-gestes professionnels dans la formation initiale et continue des métiers de l'enseignement*. Thèse de doctorat, Université Lyon 1.
- Duvillard, J. 2017. *Ces gestes qui parlent. L'analyse de la pratique enseignante*. ESF Sciences humaines.
- Goffman, E. 1987. *Façons de parler*. Paris : Minuit.
- Grandaty, M. 2008. Le lâcher prise, un geste professionnel de l'enseignant lié à la gestion d'un contexte discursif. In : D. Bucheton et O. Dezutter (dir.), *Le développement des gestes professionnels dans l'enseignement du français*. Louvain-la-Neuve : De Boeck Supérieur, p. 213-236.
- Janvier, B., Testu, F. 2005. « Développement des fluctuations journalières de l'attention chez des élèves de 4 à 11 ans », *Enfance*, n° 57, p. 155-170.
- Jorro, A. 2004. « Le corps parlant de l'enseignant. Entente, malentendus, négociations ». Symposium : *La réflexivité des langages, instruments de travail du professeur et des élèves : points communs et spécificité disciplinaires*, AIRDF, Québec (CD-ROM).
- McNeill, D. 1992. *Hand and Mind: What Gestures Reveal About Thought*. University of Chicago Press.
- McNeill, D. 2000. Growth points in thinking-for-speaking. In: D. McNeill (dir.), *Language and gesture*. Cambridge : Cambridge University Press, p. 141-161.
- Ministère de l'Éducation Nationale, B.O n°2 du 13/01/2011 : « Formation à la tenue de classe des professeurs et CPE stagiaires et des personnels enseignants et d'éducation des établissements relevant du programme CLAIR ».
- Peroz, P. 2010. *Apprentissage du langage oral à l'école maternelle, pour une pédagogie de l'écoute*. (Futuroscope Cedex.) Canopé Editions.
- Prouchet, M. 2008. « Le double entonnoir ». Centre Académique Michel Delay - Outils d'accompagnement Action Formation Recherche.
- Ria, L. (dir.) 2016. *Former les enseignants au XXI^e siècle. Professionnalité des enseignants et de leurs formateurs*. Louvain-la-Neuve : De Boeck Supérieur.
- Sperber, D., Wilson, D. 1989. *La Pertinence*. Paris : Éditions de Minuit.
- Tardif, M., Lessard, C. 1999. *Le travail enseignant au quotidien*. Bruxelles : De Boeck.
- Tellier, M. 2012. Former à l'étude de la gestualité : réflexions didactiques. In : R. Vion et al. (dir.), *La corporalité des langues*. Aix-en-Provence : Presses universitaires de Provence, p. 73-86.
- Traverso, V. 2009. *L'analyse des conversations*. Paris : Armand Colin.
- Vanderveken, D. 1992. « La Théorie des actes de discours et l'analyse de la conversation ». *Cahiers de linguistique française*, n°13, p. 8-61.
- Vion, R., Giacomini, A., Vargas, C. (dir.) 2012. *La corporalité du langage*. Aix-en-Provence : Presses universitaires de Provence.

Note

1. Cet article est le résultat d'une conception duelle, des apports de terrain à nos analyses croisées, et d'une rédaction commune d'Isabelle Monin et Damien Deias.



ISSN 1768-2649
ISSN en ligne 2261-2769

Construction et acquisition de contenus sémantiques par l'illustration des gestes dans les livres jeunesse

Dubravka Saulan

Université de Bourgogne, France
dubravka.saulan@u-bourgogne.fr

<https://orcid.org/0009-0003-3653-7723>

Reçu le 27-05-2023 / Évalué le 07-08-2023 / Accepté le 24-10-2023

Résumé

Les livres jeunesse, notamment ceux qui s'adressent aux tout petits (0-3 ans) et aux élèves de l'école maternelle (3-6 ans), sont une excellente source d'analyse de la manière dont l'humain simplifie l'illustration des gestes sémantiquement complexes. Il suffit de repenser les concepts pédagogiques de base portant sur le geste mental, pour pouvoir repenser l'analyse linguistique de la construction du vocabulaire en acquisition de la langue et, plus particulièrement, en néoténie linguistique. Nombreuses sont les recherches qui vont dans ce sens ; qu'il s'agisse du concept de vouloir-dire (Bajrić, 2013), de celui de neurones miroirs (Rizzolatti et Fogassi, 2014) ou d'autres encore. L'objectif de cette contribution est d'analyser la représentation des gestes les plus simples dans des livres jeunesse, afin de reconstituer les schémas d'acquisition du vocabulaire correspondant, notamment celle des verbes, et d'étudier la manière dont une certaine complexification des contenus sémantiques contextualisés s'opère. Pour y parvenir, nous nous appuierons sur la sémiolinguistique, sur les concepts de base de néoténie linguistique, ainsi que sur les principes des découvertes des neurones miroirs, qui nous permettent de distinguer (et éventuellement de conditionner) les savoirs sensoriels ou pré-linguistiques des savoirs linguistiques.

Mots-clés : geste, verbe, appropriation, construction sémantique, néoténie linguistique

Construction and acquisition of semantic content through the illustration of gestures in children's books

Abstract

Children's books, especially those aimed at toddlers (0-3 years old) and kindergarten students (3-6 years old), are an excellent source of analysis of the way in which humans simplify illustrations of semantically complex gestures. As soon as we begin to rethink the basic pedagogical concepts relating to mental gesture, we are already putting the linguistic analysis of vocabulary construction on a firm and sound ground of language acquisition and, more particularly, of linguistic neoteny. There is a number of research going in this direction, whether it is the concept of pre-telling (Bajrić, 2013), mirror neurons (Rizzolatti and Fogassi, 2014) or others.

The aim of this paper is to analyse the representation of the simplest gestures in children's books in order to reconstitute the acquisition patterns of the corresponding vocabulary - in particular verbs, and to study the way in which a certain complexity of contextualized semantic contents takes place. To achieve this, we will rely on semiolinguistics, on the basic concepts of linguistic neoteny, as well as on the principles of the discoveries of mirror neurons, which allow us to distinguish (and possibly condition) sensory or pre-linguistic knowledge from linguistic knowledge.

Keywords: gesture, verb, acquisition, semantic construction, linguistic neoteny

Introduction

Envisagée comme une tentative de circonscrire le continuum *geste mental* - *geste verbal* principalement à l'analyse du rôle de la partie du discours nommée *verbe*, cette étude renvoie plus particulièrement aux enjeux cognitifs et sémantiques que ladite catégorie lexicale est appelée à créer/à consolider chez les plus jeunes êtres-locuteurs. Sont prises en considération, globalement, deux tranches d'âge, l'une allant de 0 à 3 ans, l'autre de 3 à 6 ans. La problématique s'appuie sur les principes de néoténie linguistique (Bajrić, 2013, 2015, 2017 ; Ismaïl Aden, 2022), ce qui lui permet d'adopter, idéalement, un angle d'attaque nouveau, sachant qu'aucune étude en la matière n'avait été menée jusqu'à présent. En effet, définie comme l'étude scientifique de l'incomplétude cognitive et linguistique de l'être-locuteur (Ćosić, 2021 : 374-376), cette théorie est de nature à procurer au présent travail un certain nombre de socles définitoires utiles et, nous l'espérons, convaincants. On l'aura compris, d'autant que l'on parle de jeunes enfants, que l'accent est mis ici sur la notion d'incomplétude, ce qui justifie ledit choix méthodologique. De même, ce modèle interprétatif emprunte, entre autres, aux acquis théoriques de la syntaxe structurale de Lucien Tesnière. Là encore, l'on devine aisément les liens épistémologiques envisagés entre les faits d'appropriation (néoténie linguistique) et l'importance du verbe au sein de l'acte de langage (syntaxe structurale). En résumé, il s'agit d'observer certaines opérations, tant mentales que linguistiques, du continuum *geste mental* - *geste verbal*, où l'appropriation des entités verbales de la langue témoigne du caractère inachevé de l'être-locuteur. Pour ce faire, il convient, d'une part, d'insister sur la difficulté de faire représenter par des images la sémantèse d'un verbe ainsi que ses valeurs temporelles et, d'autre part, de souligner l'importance des gestes dans les faits d'appropriation renvoyant au système verbal.

1. Cadre théorique

1.1. L'incomplétude en néoténie linguistique

Réfutant tout critère de perfection linguistique, en termes de compétences, et favorisant la théorie de l'incomplétude des rapports cognitifs que chacun d'entre nous entretient avec une ou plusieurs langues, la néoténie linguistique esquisse ses principes fondateurs à partir d'un théorème qui n'est paradoxal qu'en apparence. La dimension existentielle de la faculté langagière, qui se construit en permanence entre langue et locuteur (parler une langue = être, exister dans cette langue), procure à ce dernier le statut d'être-locuteur confirmé. Or, ce dernier reste durablement et immanquablement un être-locuteur inachevé, au même titre que l'être-locuteur non-confirmé¹. Bien qu'ils n'entretiennent pas les mêmes types de rapports cognitifs avec la langue qui croise leurs vies respectives, l'un et l'autre sont intrinsèquement concernés par la notion d'incomplétude linguistique. Cette dernière n'est rien d'autre qu'un constat de la propriété néoténique des êtres-locuteurs que nous sommes. Prenant le contre-pied de la plupart des approches, la néoténie linguistique défend l'idée d'une appropriation la vie durant d'une seule langue (monolinguisme et, par définition, dimension existentielle) ou de plusieurs langues (plurilinguisme avec dimension existentielle d'une seule ou de plusieurs langues concernées). Concrètement, que nous parlions une langue « parfaitement » ou « imparfaitement » (critères usuels, scientifiquement peu probants), nous demeurons tous, durablement et sans exception, des êtres-locuteurs inachevés, par le simple fait que parler une langue de manière véritablement complète ne correspond à rien de rigoureusement observable (Bajrić, 2017). Dès lors, tout être humain adulte et normalement constitué est locuteur confirmé d'au moins une langue, tout en restant par définition incomplet dans les rapports cognitifs qu'il entretient avec la langue ou les langues concernée(s). En effet, d'un côté la complétude de la dimension existentielle, de l'autre l'incomplétude issue du critère d'imperfection linguistique. Cette dichotomie est en soi l'un des points de vue définitoires de la néoténie linguistique : étude cognitive conjointe des langues naturelles et de l'être-locuteur inachevé.

Force est de constater un parallélisme ontologique entre incomplétude linguistique et dimension existentielle de l'être-locuteur. Dès lors, tentons un autre paradoxe apparent : est linguistiquement incomplet tout être humain relevant du statut de locuteur confirmé. Qu'en est-il du très jeune enfant ? Est-il locuteur incomplet ? Est-il locuteur confirmé ? À titre de rappel ou à titre de repère :

- locuteur non-confirmé : tout individu entretenant avec une langue des rapports cognitifs extrinsèquement déterminés par une autre langue (locuteur

linguistiquement adulte) et/ou non-inscrits dans la dimension existentielle (nouveau-né, très jeune enfant, personne présentant des troubles majeurs du langage, etc.) ;

- locuteur confirmé : tout individu évoluant au sein d'une langue partie intégrante de son identité, et porteur de la dimension existentielle de ladite langue.

1.2. L'évolution néoténique du très jeune enfant

À l'instar de ce qu'elle nous a légué pour d'autres concepts majeurs au sein de la discipline, l'histoire des idées linguistiques dispose d'un nombre non-négligeable de théories axées sur la manière dont l'enfant s'approprie la ou les langues. Pour rester conforme aux exigences théoriques de la néoténie linguistique, nous sommes tentée ici de contourner l'usage/la contrainte grammaticale et sémantique, en l'occurrence en évitant l'article *la*, pour dire s'approprie *la* langue, en lui préférant le tour suivant : s'approprie (au moins) *une* langue. Quoi qu'il en soit, ce phénomène a fait couler beaucoup d'encre (et continue encore aujourd'hui à faire bouger la souris dans tous les sens), fût-ce en linguistique ou dans d'autres disciplines, proches ou plus éloignées de cette dernière : le behaviorisme de Pavlov ou Skinner, le débat Chomsky-Piaget, ou bien les approches sociales comme celle de l'école Palo Alto, Vygotski ou bien Bruner.

La présente étude insiste sur les caractéristiques cognitives de l'enfant et sur son statut d'« être-locuteur embryonnaire ». Dès lors, la néoténie linguistique renvoie à sa source épistémologique, à la néoténie biologique². L'une et l'autre adoptent un mode de raisonnement analogique. Le retard de l'être humain dans l'acquisition des principales fonctions biologiques (néoténie biologique) rejoint celui de l'être-locuteur dans l'appropriation de la langue (néoténie linguistique). De toute évidence, personne ne parle, ne parle *la/une/aucune* langue à la naissance. Si l'absence de toute capacité d'expression (au sens de la première articulation) d'un nouveau-né semble être sans conteste, il n'en est pas tout à fait de même pour les capacités de compréhension de l'enfant qui arrive au monde, si l'on en croit certaines recherches en neurolinguistique³. Quelles que soient les données que retiennent les études menées, rien ne contredit le postulat avancé par la néoténie linguistique : le très jeune enfant n'est, ou plutôt n'est encore locuteur d'aucune langue. Il le sera, le deviendra quasi-certainement, pourvu qu'il soit normalement constitué et qu'il bénéficie de conditions permettant l'appropriation d'une ou de plusieurs langues. Dans l'histoire de notre espèce, rares furent les êtres humains privés de ces conditions d'humanisation linguistique.

Se pose ici de manière itérative un problème saillant, que la science peine à résoudre de manière tranchante : ce que parler une langue veut dire (Bajrić, 2013 : 314). Cela à partir d'une série de constats, tant théoriques qu'empiriques : l'impossibilité de déterminer la tranche d'âge où l'on parle la langue ou les langues attendue(s) ; l'existence des analogies entre plusieurs enfants d'un même âge ; l'opacité du seuil des capacités d'expression permettant de déterminer les compétences linguistiques avec précision et nuance ; les capacités de compréhension sont supérieures aux capacités d'expression dans les mêmes proportions pour tous les locuteurs, au-delà des âges et des autres paramètres pertinents ; etc. Ces théorèmes et ces réalités obligent le linguiste à se contenter uniquement de ce qui est observable. Et c'est précisément sur ces faits observables que la néoténie linguistique fonde son discours. En somme, l'enfant, le très jeune enfant est un être-locuteur en devenir, celui qui versera progressivement, en grandissant et en complexifiant les rapports qu'il entretiendra avec au moins une langue, dans la dimension existentielle dont il a été question précédemment.

Ces soubassements théoriques génèrent une réelle continuité dans les points de vue adoptés. L'enfant/tout enfant, au-delà du nombre des langues concernées et des rapports cognitifs qu'il entretiendra avec elles, est un futur être-locuteur confirmé, d'au moins une langue, et un futur être-locuteur inachevé ou, indifféremment, incomplet. Cela n'a rien de contradictoire, nous y insistons. En effet, l'incomplétude linguistique, concept cher à la néoténie linguistique (voir *supra*), constitue un état des choses émergeant précisément à partir du moment où la dimension existentielle s'ajoute à l'appropriation d'une langue ou de plusieurs langues, cette dernière étant conçue comme un processus allant de la naissance à l'échéance (décès), *a fortiori* pour les êtres-humains ne subissant aucun trouble du langage ou une autre maladie susceptible d'altérer leurs capacités de compréhension et/ou d'expression linguistique. Un enfant grandissant au sein de l'aire francophone (n'étant pas à même de concevoir, cognitivement et linguistiquement, ce qui distingue en français, par exemple, *une ancienne auberge* de *une auberge ancienne* ou *une vraie histoire* de *une histoire vraie*, ou encore ne sachant pas ce que *J'en conviens* veut dire, etc.), n'est encore ni un locuteur confirmé ni un locuteur incomplet, malgré son « incomplétude » dans la connaissance et le maniement des éléments de la langue française jugés relativement anodins, c'est-à-dire accessibles à tout locuteur du français digne de la qualité de locuteur confirmé. En définitive, c'est à partir de ces réalités que nous poursuivons dans la voie entamée, notamment en renvoyant aux verbes et aux actants de la langue, les uns et les autres assujettis à la fonctionnalité (en psychomécanique du langage, l'on parlerait de *dicibilité*) des gestes.

2. Données : L'incomplétude entre verbes et actants

On l'aura bien noté, une simple évocation du concept d'actants situe l'analyse à mener dans le cadre de la syntaxe structurale de Lucien Tesnière ([1959] 1981). Dès lors, la question demeure de connaître les liens annoncés, ceux qui s'établiraient entre la notion de geste mental-verbal et la dichotomie régissant - actants. De même, le domaine concerné maintient la théorie de l'incomplétude, fût-elle celle de l'enfant en sa qualité de « non-locuteur » ou celle des procédés qui introduisent des éléments non-linguistiques (images, gestes corporels). Cette analogie entre la néoténie linguistique et la syntaxe structurale concerne précisément l'importance du verbe en tant que partie du discours. En effet, les deux approches mettent en exergue le renvoi constant du verbe à la dimension temporelle de l'existence.

De manière générale, l'on observe une absence d'analogie, tant pédagogique qu'iconographique, dans la dicibilité que l'image est censée procurer à l'enfant. Sommairement, on note un écart considérable entre l'accessibilité des images renvoyant aux différentes sortes d'actants (les noms représentant des objets, des états, des qualités, etc.) et celle des verbes conjugués dans les livres concernés. Celle-là jouit d'une dicibilité élevée, permettant aux enfants de suivre, de comprendre dès qu'ils entendent (lecture à voix haute, faite par un adulte) ce que l'image leur fournit. Celle-ci est frappée d'incomplétude, en l'occurrence à partir de l'impossibilité iconographique, qui est celle de l'image, de traduire la sémantèse du verbe et le temps verbal engagé. Ledit écart ne crée néanmoins pas les mêmes enjeux cognitifs et linguistiques entre la tranche d'âge de 0-3 ans et celle de 3-6 ans, ce que nous tenterons de démontrer dans les lignes qui suivent.

3. Analyse

3.1. Faits de langue / faits d'appropriation 0-3 ans

Globalement, le très jeune enfant « ne possède pas » la langue, à supposer que nous limitons toujours notre analyse aux particularités du monolinguisme. Ses capacités de construction sémantique y sont elles-mêmes à un stage initial. Dès lors, l'image joue un rôle prépondérant dans son développement langagier et cognitif⁴. Toutefois, les actants semblent pouvoir solliciter les capacités d'imagination de l'enfant avec davantage d'efficacité que ne parviennent à le faire les traits iconographiques censés représenter le verbe. Les exemples qui suivent sont tirés des livres des collections « Titoumax » (2 à 4 ans) et « Kilimax » (5 à 7 ans) 2022-2023 de *l'école des loisirs*⁵. Ils illustrent fidèlement ces propos :

Image 1 : *J'enlève mon nœud papillon et je retire mon veston. (louyétu ?)*

Du côté du prime actant (pronom *je*) et du second actant (syntagmes nominaux

mon nœud papillon et *mon veston*), l'enfant associe la voix entendue (lecture accompagnant la visualisation de l'image) aux images repérées (les deux objets en question). Dès lors, cette symétrie est de nature à consolider le savoir linguistique en devenir (construction sémantique), celui qui porte sur le lien entre le mot et la chose. Rien de tel du côté du verbe. Les régissants *enlève* et *retire* ne peuvent se réduire à l'image proposée, en tant qu'elle ne parvient pas à faire comprendre par l'enfant l'action représentée par les deux verbes (*enlever* et *retirer*), d'autant moins qu'elle, l'image, montre les deux objets (*nœud papillon* et *veston*) dans la phase conclusive des actions opérées. Face à cette insuffisance iconographique, le liseur accomplit des gestes, là où cela est possible, en l'occurrence imiter les actions consistant à enlever le nœud papillon et à retirer le veston. Cet élément est de nature à réduire le manque de dicibilité de l'image et à augmenter les capacités de compréhension de l'enfant. Reste à savoir comment procéder pour rapprocher l'enfant de la notion de temps verbal (ici, c'est le présent de l'indicatif). Dans le meilleur des cas, l'on peut espérer que les mêmes gestes corporels ajoutent à l'expression et à la compréhension dudit temps verbal. Il en va autrement avec le futur, le passé, sans parler des autres modes verbaux, naturellement.

Image 2 : *J'ôte mon gilet jaune citron et ma chemise en coton. (louyétu ?)*

Analyse quasi-identique, à une nuance près : un seul régissant pour un dédoublement d'actants (*J'ôte...*). Là encore, l'enfant bénéficie d'une dicibilité suffisante de l'image concernant les objets en question et se heurte à l'opacité interprétative concernant le régissant *ôte*. Analogiquement, un geste corporel sera d'une utilité immédiate, malgré la confusion susceptible de se créer chez l'enfant à cause de la relative synonymie entre *j'enlève*, *je retire*, *j'ôte* (voir infra).

Image 3 : *Je me glisse sous l'édredon. (louyétu ?)*

Ici, l'image montre *Loup* dans un lit, dans la position allongée. Une fois de plus, le dessin représentant le lit rime avec la phonie [*li*] réalisée, ce qui contribue à l'adoption qu'effectue l'enfant entre mot et chose. En revanche, le verbe pronominal *me glisse* ne dispose d'aucune image crédible, voire objective, le personnage *Loup* y étant montré comme ayant déjà regagné le lit (il y est). Concrètement, cette image ne correspond pas à l'action représentée par le verbe *se glisser*. En effet, un geste corporel peut faire augmenter la représentativité dudit verbe et ainsi faire diminuer l'incomplétude des procédés iconographiques concernant la sémantèse et les catégories grammaticales des verbes⁶.

Images 4 et 5 : *Jules monte les escaliers. ; Jules redescend. (Jules & Tao)*

Cette fois, l'on peut relativiser les faits d'appropriation concernant le verbe. Le chien prénommé *Jules* monte les escaliers, puis redescend. Les deux images le montrent dans deux postures, deux mouvements, l'un consistant à descendre,

l'autre à monter. S'agissant de verbes « spatiaux », c'est-à-dire dont l'action occupe et mobilise un espace traduisible en termes d'images, la dicibilité des images proposées sera plus grande, si bien qu'un geste corporel deviendra moins déterminant. Les verbes en question exprimant le présent (par conséquent, l'aspect grammatical inaccompli), les mouvements dans l'espace représentés sur l'image ne posent aucun souci méthodologique ou technique, et restent représentatifs des mouvements effectués.

Si l'on approfondit, cette fois-ci du point de vue neurolinguistique, nous ne pouvons pas, là non plus, oublier le public, c'est-à-dire le destinataire des albums en question. S'agissant d'enfants dont le vocabulaire (y compris le verbe) est à construire, tout comme l'est leur expérience humaine, nous ne pouvons pas nous contenter de dire qu'il s'agit simplement de mémoire lexicale à degré zéro. Il s'agit également de leur mémoire sensorielle inexistante. Les recherches en neurolinguistique, notamment la découverte des neurones miroirs (Rizzolatti, Sinigaglia, 2008 ; Rizzolatti, Fogassi, 2014) chez les primates, puis chez les hommes, peuvent nous rendre service dans l'interprétation du besoin d'accompagnement par geste corporel du lecteur adulte. Il a été démontré que la seule lecture des (phrases contenant des) verbes d'action active l'aire motrice du cerveau nécessaire pour exécuter les actions en question (en l'occurrence Hauk *et al.*, 2004 ou Tettamanti *et al.*, 2005). En d'autres termes, notre compréhension des sémantèmes des verbes d'action repose, entre autres, sur la mémoire de notre système moteur, car le cerveau revit la motricité desdites actions. Or, l'enfant de 0-3 ans n'a pas de mémoire sensori-motrice. Le geste mental est, lui aussi, encore inexploré, l'enfant doit se l'approprier. La démonstration faite par un adulte lui est donc indispensable. De même, de la sorte, elle renforce la notion d'incomplétude en termes néoténiques.

3.2. Faits de langue / faits d'appropriation 3-6 ans

L'on sait, d'une part, que la tranche d'âge de 3-6 ans correspond au début de la scolarisation, du moins en France, et, d'autre part, que l'enfant commence à développer de manière considérable ses capacités d'expression, de compréhension et donc celles de construction sémantique. En termes de neurolinguistique, il possède déjà un bagage sensori-moteur. Par ricochet, l'appropriation des constructions sémantiques peut s'avérer moins dépendante de l'introduction de gestes corporels dans les interactions verbales. Dès lors, le rôle des gestes corporels - en rappelant que ces derniers connaissent des limites, déjà décrites - peut devenir moins conditionnant. Cela n'exclut nullement leur utilité, mais le lien entre geste corporel, geste mental et, *in fine*, geste verbal est probablement nuancé. C'est ainsi que se profilent les exemples suivants :

Image 6 : *Tout d'abord, continue-t-elle. Comment vous vous appelez ? ; FFF... eeeeeeliix, dit le premier en reniflant. ; Janneeeeeetttee, dit la deuxième en sanglotant. ; BBiiiiintouuu, dit un autre en gémissant. ; Gasapaaaaard, fait un autre en se tortillant. (...) (Même pas en rêve)*

Les enfants relevant de cette tranche d'âge, au-delà des subtilités et des cas particuliers, sont tributaires d'un autre type de procédés. Cette fois, les exemples n'introduisent pas de second actant-objet représentable par des images. Au contraire, ils apportent un prime actant (*le premier, la deuxième, un autre, un autre*), où les enfants sont censés distinguer entre différents personnages, ces derniers étant dessinés, quant à eux. Ensuite, l'on conviendra que l'assimilation des verbes comme *renifler, sangloter, gémir, se tortiller*, ne peut être espérée auprès des enfants de la tranche d'âge précédente (0-3 ans). En effet, aucun geste corporel ne pourrait contribuer à une meilleure compréhension de ces verbes et encore moins à une différenciation sémantique entre *renifler, sangloter* et *gémir*.

Pour ce qui est de la tranche d'âge en question (3-6 ans), cette fois l'image parvient à donner à l'enfant une idée de la sémantèse des verbes, plus facilement observable et donc plus facilement assimilable que celle des exemples de la tranche d'âge 0-3 ans. Pour être plus précis, aucun décalage n'apparaît entre l'action représentée par le verbe et l'action représentée par l'image, cette dernière étant plus ou moins réduite au régissant, donc à l'action représentée par le verbe, du moins pour les trois premiers verbes. Il est vrai que le quatrième verbe (*se tortiller*) se distingue des autres, iconographiquement parlant (le personnage y est vu de profil, à la différence des autres que l'on voit de face). Reste à connaître l'utilité des gestes corporels dans de tels cas de figure. A priori, l'utilité est moindre pour distinguer entre les verbes *renifler, sangloter* et *gémir*, mais elle redevient plus importante lorsque ces derniers doivent être distingués du verbe *se tortiller*, d'autant que l'iconographie du mouvement varie, elle aussi, entre les deux groupes de verbes. Quant aux valeurs temporelles des verbes en question, il va de soi que les éléments extralinguistiques, quels qu'ils soient, deviennent parfaitement ou partiellement stériles.

Conclusion

L'étude menée est de nature à encourager les tentatives scientifiques consistant à redonner de l'importance à la tripartition envisagée dans cet article, celle qui va, respectivement, du geste corporel au geste mental, puis du geste mental au geste verbal. De la même manière, l'incomplétude qui frappe le très jeune enfant dans ses capacités de construction sémantique cède progressivement à l'incomplétude liée aux caractéristiques cognitives et linguistiques de l'être-locuteur en néoténie

linguistique. Celle-là est temporaire, assujettie aux particularités renvoyant à la définition même du langage. Celle-ci est durable, partie intégrante des rapports cognitifs que nous entretenons avec une langue ou plusieurs langues. Étant moins opaque que la parole, l'image consolide la naissance continue de gestes mentaux. À ce stade, les gestes verbaux ne dépendent que de la volonté de l'être-locuteur, jeune ou moins jeune, de choisir tel énoncé plutôt que tel autre.

Bibliographie

- Bajrić, S. 2013. *Linguistique, cognition et didactique : principes et exercices de linguistique-didactique*. Paris : Presses Universitaires de Paris-Sorbonne.
- Bajrić, S. 2015. « Le vouloir-dire et le silence des langues ». *Acta linguistica, Journal for Theoretical Linguistics*, n° 10, p. 6-16.
- Bajrić, S. 2017. Langues et locuteurs : synchronie contre chronologie. In : *Penser la langue. Sens, texte, histoire : Hommages à Olivier Soutet*. Paris : Honoré Champion, p. 57-64.
- Ćosić, V. 2021. *La (Psycho)systématique de Gustave Guillaume*. Paris: L'Harmattan.
- Hauk, O., Johnsrude, I., Pulvermüller, F. 2004. « Somatotopic representation of action words in human motor and premotor cortex ». *Neuron*, n° 22 ; 41(2), p. 301-307.
- Ismail Aden, H. 2022. Étude du comportement linguistique et du vouloir-dire de la langue en néoténie linguistique : *le cas des locuteurs somalo-francophones djiboutiens*. Thèse de doctorat. Université de Bourgogne.
- Pinto, S., Sato, M. 2016. *Traité de neurolinguistique : du cerveau au langage*. Paris : De Boeck Supérieur.
- Rizzolatti, G., Sinigaglia, C. 2008. Les neurones miroirs. Paris: Odile Jacob.
- Rizzolatti, G., Fogassi, L. 2014. « The mirror mechanism: recent findings and perspectives ». *Philosophical Transactions of the Royal Society B: Biological Sciences*, n° 361(1644). London: The Royal Society Publishing.
- Shea, B. T. 1989. « Heterochrony in human evolution: The case for neoteny reconsidered ». *American Journal of Physical Anthropology*, n° 32 (S10), p. 69-101.
- Tesnière, L. 1982 [1959]. *Éléments de syntaxe structurale*. Paris : Klincksieck.
- Tettamanti, M. et al. 2005. « Listening to action-related sentences activates fronto-parietal motor circuits ». *Cognitive Neuroscience*, n° 17(2), p. 273-281.

Notes

1. Pour le point de vue définitoire (termes *locuteur confirmé*, *locuteur non-confirmé*), voir Bajrić (2013 : 31 et 313).
2. La néoténie biologique fut fondée par Lodewijk (Louis) Bolk, biologiste néerlandais (1866-1930). La théorie repose sur une caractéristique majeure de l'être humain qui le rend unique au sein du règne animal : son incomplétude biologique. L'homme nécessite un laps de temps considérable dans le processus d'acquisition de ses principales fonctions biologiques et psycho-cognitives : se tenir debout, parler, être socialement indépendant, s'approprier les savoir-faire quotidiens, etc. Voir Shea (1989).
3. Un bon résumé des théories en question peut être trouvé dans Pinto et Sato (2016).
4. « Pensez en images ! », phrase prêtée au philosophe Leibniz. De manière plus générale, l'on sait l'importance du dessin et de l'image dans la construction de la vision du monde et des capacités linguistiques du jeune enfant.
5. Geoffroy de Pennart. 2022. *l'ouyéto ?*. Paris : l'école des loisirs, coll. « Titoumax ».

Claude K. Dubois. 2023. *Jules & Tao*. Paris : l'école des loisirs, coll. « Titoumax ».
Béatrice Alemagna. 2022. *Même pas en rêve*. Paris : l'école des loisirs, coll. « Kilimax ».

6. En parlant de catégories grammaticales des verbes, l'on peut s'interroger de la même manière sur la dicibilité des gestes et sur celle d'autres procédés appelés à contribuer à la bonne compréhension de l'aspect verbal, notamment pour les langues où cette catégorie grammaticale est déterminante (langues slaves).

**Synergies pays riverains
de la Baltique n° 17 / 2023**



Varia





ISSN 1768-2649

ISSN en ligne 2261-2769

Identité sémantique et variation du marqueur letton *it kā*

Daina Turlā-Pastare

Université de Lettonie, Lettonie

daina.turla-pastare@lu.lv

<https://orcid.org/0009-0001-6159-8160>

Reçu le 01-11-2023 / Évalué le 15-11-2023 / Accepté le 02-12-2023

Résumé

Le présent article porte sur la sémantique du marqueur letton *it kā* (*comme si*). Nous proposons de considérer les différents emplois de *it kā* comme des variations de sa sémantique qui consiste, selon nous, à mettre en jeu l'altérité énonciative. Nous considérons que *it kā* spécifie l'énoncé p, qui constitue sa portée, de façon que l'état de choses R, auquel renvoie l'énoncé, soit présenté comme étant *autre* que ce qu'en dit p. Cette sémantique a un plan variation qui s'organise autour de trois types d'altérité : (1) le premier type, où *it kā* construit p comme une valeur en altérité avec d'autres valeurs possibles p' ; (2) le second type, où p est présenté comme un dire relevant de l'autre, c'est-à-dire, d'une *autre* position énonciative S1 en altérité avec l'énonciateur S0 ; (3) le troisième type où p relève d'un état de choses qui est présenté par le marqueur comme une réalité fictive R1 en altérité avec un *autre* état de choses R. Notre recherche s'inscrit dans le cadre de la théorie des opérations énonciatives d'Antoine Culioli, et présente une contribution à l'étude des unités lexicales dans la diversité de leurs emplois.

Mots-clés : altérité, altérité discursive, altérité intersubjective, marqueurs discursifs, marqueurs modaux

Semantic identity and variation of the Latvian marker *it kā*

Abstract

The present article focuses on the semantics of the Latvian marker *it kā* (French - *comme si*, English - *as if*). I propose to consider the various uses of *it kā* as variations of its semantic identity, which, in my view, involves establishing alterities (alternative values). Based on data from both spoken and written Latvian corpora, I hypothesize that *it kā* constructs alterity at the enunciative level. Thus, *it kā p* (where p is the statement within the scope of *it kā*) implies that what is the case is different from what p asserts. The variation in the semantics is organized around three types of alterities: discursive alterity (p/p'), related to the centering of speech; intersubjective alterity (S0/S1), related to the centering of the subject who engages in speech and constructs their position in relation to the other;

and alterity related to the two zones of validation (I/E). Our research is situated within the framework of Antoine Culioli's theory of enunciative operations and contributes to the study of lexical units in their diverse uses.

Keywords: alterity, discursive alterity, intersubjective alterity, discourse markers, modal markers

Introduction¹

Le point de départ de notre recherche est le constat que la traduction de *it kā* dans d'autres langues varie en fonction du contexte, et que les marqueurs qui se présentent comme ses équivalents ne sont pas toujours interchangeables. Il s'agit des marqueurs comme *comme si*, *il semble que*, *soi-disant* pour le français, *kak-by*, *kak-bydto*, *vrode* pour le russe et *as if*, *as though*, *like* pour l'anglais, entre autres. Ces différents marqueurs des différentes langues présentent un ensemble de valeurs spécifiques qui relèvent des valeurs modales (Gosselin, 2010) et des fonctions approximantes (Corminboeuf, 2016 ; Béguelin, Corminboeuf, 2017).

Bien que *it kā* soit fréquemment employé en letton écrit et oral, il n'a pas fait, jusqu'à présent, l'objet d'études systématiques dans la littérature linguistique lettone. Ainsi, en linguistique lettone, *it kā* est considéré tantôt comme un marqueur de comparaison (Veckāgana, 2007 ; Blinkena, 2007) tantôt comme un marqueur d'évidentialité (Chojnicka, 2012 ; Wiemer, 2010, 2011), tantôt comme un marqueur épistémique (Paegle, 2003 ; Kalnača, 2010 ; Kalviša, 2014.). Selon Kalnača, la valeur modale est présente quand *it kā* est employé comme particule (ex.a) :

(a) Vēstules teksts, ko citēju publikācijā, viņai *it kā* nebija zināms. (Exemple cité dans Kalnača, 2010 : 43)

Le texte de la lettre, que j'ai cité dans la publication, lui *aurait it kā* (soi-disant) été inconnu.

En revanche, la comparaison sans valeur modale est présente quand *it kā* est employé comme conjonction (ex. b) :

(b) Mežā bija tik klusu, *it kā* vēja nemaz nebūtu. (Exemple cité dans Kalnača, 2010 : 41)

C'était si calme dans la forêt, *comme* s'il n'y avait pas de vent du tout.

Traditionnellement, les différents statuts du marqueur mentionnés ci-dessus sont expliqués par l'homonymie (MLLVG, 1959 : 771-772, 779, 796 et 797) et dans les recherches ultérieures il ne s'agit pas de remettre en cause cette explication.

La présente étude propose d'étudier le marqueur *it kā* dans une perspective différente : en référence à la théorie des opérations énonciatives et prédicatives d'Antoine Culioli (1990, 1999, 2018), nous considérons les différentes valeurs des unités linguistiques comme des variations de leur identité sémantique (Culioli, 1990, 1999, 2018 ; Paillard, 2011, 2017, 2021 ; Franckel, 2019 ; Vladimirska, 2008 ; Vladimirska et Gridina, 2022 ; Vladimirska et Turlā-Pastare, 2023). Par conséquent, nous nous proposons d'étudier la sémantique du marqueur *it kā* et, à partir d'un corpus écrit et oral, de distinguer les différentes valeurs de ce marqueur, ainsi que les contextes dans lesquels ces valeurs apparaissent.

Dans un premier temps, nous présenterons l'état de la question et la problématique de cette étude. En ce qui suit, nous présenterons le corpus et le cadre méthodologique de la recherche. Ensuite, après un aperçu étymologique du marqueur, nous chercherons à formuler en quoi consiste l'identité sémantique de *it kā* et à révéler le principe de ses variations ; ensuite, à partir d'un corpus écrit et oral du letton, nous étudierons comment cette sémantique se manifeste dans les différents emplois de cette unité.

1. État de la question et problématique

It kā n'a pas fait l'objet de nombreuses études, contrairement aux unités analogues telles que *comme si* en français (Charreyre, 1984 ; Lorian, 1987 ; Fuchs et Le Goffic, 2005 ; Haillet, 2009 ; Achard-Bayle, 2012), *as if* en anglais (Culioli, 1999 ; Johansson, 2001 ; Usoniene, 2002 ; Lopez-Couso et Mendez-Naya, 2012), *kak by, kak budto* en russe (Kiseleva et Paillard, 2003 ; Letuchiy, 2008, 2010, 2015 ; Ruskan, 2010 ; Sakhno, 2017, 2022 ; Bonola, 2018) ou *tarsi, nevà, atseit* en lithuanien (Petit, 2018 ; Holvoet, 2018 ; Usoniene, 2002, 2003, 2011). Ces marqueurs sont généralement considérés comme des marqueurs modaux.

Ainsi, selon Haillet (2009), dans certains emplois *comme si* marque une opposition :

- (c) Cela m'amuse de voir comment certaines personnes sont accros aux marques.
Comme si le bonheur était là-dedans. (Exemple proposé par Haillet, 2009 : 140)

Haillet précise que dans ce cas (ex. c), nous avons affaire à une « représentation du point de vue *Le bonheur est là-dedans* comme non assumé par le locuteur, instance à laquelle on attribue le point de vue opposé *Le bonheur n'est pas là-dedans* » (2009 : 140). Un emploi différent est observable dans des cas comme (d) où le locuteur n'assume pas le point de vue opposé de ce qui est dit :

(d) La République, en contradiction avec ses propres principes, paraît incapable d'intégrer ces jeunes Français qui se vivent comme les indigènes de la nation, comme s'il y avait toujours une marque, une trace d'immigration lointaine qui pèse toujours sur eux. (Exemple proposé par Haillet, 2009 : 141)

Ainsi, selon Haillet, dans (c), le locuteur assume le point de vue opposé, tandis que dans (d) le locuteur n'assume ni le point de vue exprimé ni le point de vue opposé. Finalement, Haillet distingue un troisième type d'emploi observable dans (e) :

(e) Pas un matin où il ne se sentent en mission. « *Pour rapporter les Jeux à Paris* », lance l'un d'eux, comme s'il s'agissait d'un véritable trophée de guerre. Vu les enjeux économiques, il y a quand même un peu de ça. (Exemple proposé par Haillet, 2009 : 141)

En commentant cet emploi, Haillet explique qu'ici on peut attribuer au locuteur une attitude qui « sans aller jusqu'à prendre à son compte le point de vue *Il s'agit d'un véritable trophée de guerre*, penche tout de même dans cette direction » (Haillet, 2009 : 142).

Les valeurs modales de *comme si* présentées ci-dessus renvoient aux emplois de *it kā* en letton, de *as if* en anglais, de *kak bydto* en russe et de *tarsi* en lithuanien. Bien que cette similarité sémantique soit présente pour les valeurs modales, la possibilité de substituer *it kā* avec *comme si* en français n'est pas observable pour certaines valeurs discursives de *it kā*. Ainsi, en letton, comme en anglais, les valeurs discursives de *it kā* et de *as if* ne trouvent pas d'emplois analogues à *comme si* en français :

(f) - Tu viņam atzinies mīlestībā ? (Lui as-tu avoué ton amour ?)

- It kā...

(g) - Would you like to go out with me? (Tu voudrais sortir avec moi ?)

- As if!

Pour l'interprétation du marqueur letton les unités françaises suivantes peuvent être proposées comme équivalentes : *on dirait oui*, *en quelque sorte*, *genre*. En ce qui concerne l'anglais, le corpus parallèle anglais-français *OPUS* (disponible sur la base de données *Sketch Engine*) propose les équivalents suivants pour *as if* comme présenté dans l'exemple (g) : *Arrête !*, *Genre.*, *Dans tes rêves.*, entre-autres (*OPUS*, consulté le 10 décembre 2023).

Ainsi, malgré la quantité moins riche des études concernant ce marqueur, avec ce parcours de faits de langues autres que le letton, nous pouvons commencer à appréhender des contextes où les valeurs des marqueurs des différentes langues

sont analogues ainsi que des contextes où certaines valeurs de ces mots ne se chevauchent pas.

Cette liste n'est évidemment pas exhaustive. La richesse de ces données appelle une étude approfondie dans une perspective contrastive - étude à laquelle nous espérons pouvoir contribuer.

Dans ce qui suit, nous présenterons notre corpus et la méthodologie appliquée.

2. Corpus et méthodologie

Pour notre analyse, nous nous appuyons sur un corpus letton de textes écrits et oraux. Pour le recueil de données nous avons utilisé le logiciel *NKK (Nacionālā korpusu kolekcija* - La Collection nationale des corpus) qui est une collection diversifiée des corpus de textes écrits et oraux, développés et maintenus par diverses institutions. La recherche unifiée de 28 corpus avec 2,4 milliards d'unités de texte, est fournie par l'Institut de l'Intelligence Artificielle de l'Université de Lettonie et la Bibliothèque nationale de Lettonie. Sur la base de 26 corpus différents, nous avons trouvé 345,728 emplois de *it kā*. Nous avons également analysé des exemples d'un corpus du letton oral spontané qui est en cours d'élaboration au département des études des langues romanes de l'Université de Lettonie, en vue d'études contrastives de l'oral spontané français-letton. Pour notre analyse, nous avons retenu 1 000 occurrences.

Afin de faciliter la lecture des exemples du corpus oral, on s'est permis de rajouter quelques signes de ponctuation, absents de la transcription originale. Puisque la traduction des marqueurs se révèle très difficile et parfois même impossible, nous avons décidé de maintenir la forme *it kā* telle quelle dans les rendus français, en la faisant suivre de gloses plutôt que de traductions. Ce choix est fait afin d'éviter le risque d'insinuer que certains marqueurs français correspondent exactement à *it kā* dans tous ses emplois.

En ce qui concerne les outils conceptuels de notre analyse, ils relèvent du cadre théorique d'Antoine Culioli. La notion centrale nous permettant de rendre compte de la sémantique du marqueur *it kā* et de ses variations est celle d'altérité. La notion d'altérité se construit à travers la problématique du *point de vue* et de la *prise en charge* de l'assertion (Culioli, 1999 ; Paillard, 2009). Selon Culioli (1999 : 131), *prendre en charge* signifie *dire ce qu'on croit (être vrai)* : « Toute assertion (affirmative ou négative) est une prise en charge par un énonciateur ». Il précisera plus tard cette idée dans sa définition de l'assertion (Culioli, 2001) : « je tiens à parler et à dire (= rendre public) que je pense / crois / sais que

‘p est le cas’. Cette définition fait apparaître deux types d’altérité : la première « relevant du centrage sur le sujet, qui s’engage, définit son rapport à son dire et construit sa position par rapport à l’autre » (Álvarez-Prendes et al., 2020 : 454).

Il s’agit donc de l’altérité intersubjective S0/S1, où l’énonciateur S0 est un point de vue qui est reconstruit à partir des formes linguistiques présentes dans l’énoncé (Culioli, 1999). S1 présente ainsi une position subjective en altérité avec S0 à des degrés variables.

Le second type d’altérité relève du centrage sur le dire : dire que « p est le cas » à propos de l’état de choses R signifie que la proposition p est sélectionnée parmi d’autres séquences possibles, susceptibles d’exprimer cet état de choses. Il s’agit donc d’altérité p/p’ (Álvarez-Prendes et al., 2020 : 454). Dans notre cas, p constitue la portée du marqueur. Ainsi, dans la phrase *Mežā bija tik klusu, it kā vēja nemaz nebūtu* (C’était si calme dans la forêt, comme s’il n’y avait pas de vent du tout) p correspond à l’énoncé *vēja nemaz nebūtu*.

Le troisième type d’altérité que révèle notre analyse est l’altérité entre deux états de choses R/R1, dont l’un correspond à une réalité fictive, à un simulacre (R1) alors que l’autre renvoie à ce qui est effectivement le cas pour S0 (R).

Ainsi, pour notre analyse, on utilisera les notations suivantes :

S0 : le point de vue reconstruit dans l’énoncé, point de vue de l’énonciateur

S1 : le point de vue reconstruit dans l’énoncé qui est en altérité avec le premier point de vue (S0)

p : valeur sélectionnée parmi d’autres séquences possibles pour exprimer l’état de choses, la portée du marqueur

p’ : une valeur alternative à p, valeur qui n’a pas été sélectionnée dans l’énoncé

R : l’état de choses qui renvoie à ce qui est le cas pour S0

R1 : l’état de choses qui renvoie à ce qui n’est pas le cas (ce qui est fictif) pour S0

Dans ce qui suit, nous allons nous arrêter sur l’étymologie et la sémantique du marquer *it kā*.

3. Sur la sémantique de *it kā*

Nous commençons par un aperçu étymologique des constituants de *it kā* dans la mesure où, comme le note De Vogüé, « loin que les valeurs des formes dérivent, du lexical au grammatical, ces valeurs sont à chaque instant complexes et à chaque instant la mémoire de tout ce qui est advenu à cette forme » (De Vogüé, 2021 : 10). Ainsi, étymologiquement, *it* est issu de la racine pronominale *i- indoeuropéenne, correspondant à *ce* et *il* du français, qui, selon Culioli, renvoient à l’identification

d'un terme préconstruit au préalable (Culioli, 1990 : 115-126). Cette racine a donné de nombreuses formes en letton comme *ja* (si), *jau* (déjà) et *ī-* trouvé dans *īpašs* (spécial, particulier) (Karulis, 2001 [1992] : 346). Cette unité pronominale ancienne se trouve également dans la forme *ilk* du vieux-anglais signifiant *même* ; dans la forme *yonder* du vieux-anglais signifiant *là-bas*, dans le mot anglais *beyond* signifiant *au-delà*, dans *yet* (*encore, toujours*), *if* (si) et *yes* (*oui*), et a servi comme base pour les mots comme *identité*, *identique*, *identifier* via la forme latine *īdem* (*même*). Cette racine est également à l'origine des formes *item* et *ibidem* du latin, signifiant, respectivement *ainsi* et *dans le même endroit* (Pokorny, 1959 : 281).

Nous pouvons donc constater que *it*, qui est la première composante du marqueur *it kā*, relève sémantiquement de la problématique de l'identification et du repérage (à propos de l'unité morphologique *-i-* qui coordonne l'acte l'identification et du repérage en anglais, cf. Bottineau, 2012, 2017).

Précisons que lorsque *it* est employé seul, il est considéré comme un marqueur d'intensité (LLVV) comparable à *tout* et *si* d'intensité du français. Il est relativement peu employé et se trouve essentiellement dans le combinatoire avec *kā* ou dans des expressions comme *it īpaši* (tout particulièrement), *it sevišķi* (tout spécialement), *it nemaz* (pas du tout), *it visur* (partout), *it nekur* (nulle part), *it labi* (tout bien). Il est utilisé pour « accorder une importance particulière, voire catégorique, au sens exprimé du mot » (ibid.).

Cette valeur de *it* renvoie à *si* du français, qui est une composante du marqueur *comme si*, auquel *it kā* correspond dans certains de ses emplois.

En ce qui concerne *kā* (comme), cette particule est issue d'une forme ancienne de locatif féminin singulier **kāj* ou **kāje* du pronom indoeuropéen **kʷo-s* (Karulis, 2001 [1992] : 365, 388) et est généralement acceptée comme marqueur de comparaison par excellence. Pour préciser la signification de la comparaison, citons à ce propos Paillard (2017 : 24), qui, en parlant des marqueurs discursifs construits sur la base du marquer *comme*, précise que « la comparaison signifie que l'on détermine une entité / une situation en recourant à des termes autres que ceux directement en relation avec l'objet de l'énoncé ». Quant à la valeur sémantique de *comme* (*kā*) du français et *kak* (*kā*) du russe, selon Paillard (2011 : 26), ces marqueurs court-circuitent le calcul sur (p, p') : p est présenté comme un terme *extérieur* qui n'exprime pas R [état de choses] que par analogie ». Ainsi, dans l'exemple du français *il travaille comme un fou* ou du russe *on rabotaet kak sumasšedšij*, « la façon dont "il" travaille est définie indirectement en référence à un étalon présenté comme représentatif d'une façon de travailler » (ibid.).

Précisons que lorsqu'on supprime le marqueur *it kā* de l'énoncé, on obtient des assertions prédicatives qui 'ne font pas débat'. Considérons l'exemple *Mežā ir tik kluss, it kā vēja nemaz nav* (*C'est si calme dans la forêt, comme s'il n'y a pas de vent du tout*) : sans *it kā*, *p* 'il n'y avait pas de vent' est donné comme asserté, validé par l'énonciateur comme étant conforme à l'état de choses *R*. En revanche, avec *it kā*, *p* a un statut différent : on comprend que ce qui est le cas (*R*), est autre que ce qui est dit dans *p*.

Ainsi, *it* marque le repérage énonciatif (renvoie à la situation de l'énonciation), alors que *kā* renvoie à une valeur extérieure, sans rapport direct avec ce qui est le cas. Autrement dit, *it kā p* signifie que ce qui est le cas est autre que ce qu'en dit *p*. Cette sémantique met ainsi en place la problématique de l'altérité qui peut se jouer sur les différents plans et à de degrés variés. Plus précisément, autre peut renvoyer (1) à un autre dire *p'* sur *R*, ou (2) à un autre point de vue relevant d'une position énonciative *S1* en altérité avec *S0*. Finalement, autre peut renvoyer (3) à un autre état de choses *R1*. Dans ce qui suit, nous allons étudier chacun de ces cas de figure.

3.1. *It kā* construit l'altérité *p/p'*

Dans ce premier cas de figure, nous avons réuni les exemples du corpus dans lesquels *it kā* construit *p* comme une valeur en altérité avec d'autres valeurs possibles *p'*.

- (1) *Esam atraduši pareizo adresi, samaksājam savu daļu ceļa naudas un atvadāmies. Zvans pie Kriša durvīm un mūs sagaida totāli miegains, bet smaidošs cilvēks pīdžamā. It kā draugs, it kā svešinieks. Jūtos diezgan neērti, ka ieeļāmies tādā laikā pie cilvēka darba nedēļas vidū, bet ko padarīsi.*

[Traduction française, désormais FR] : Nous trouvons la bonne adresse, nous payons notre part pour le voyage et nous nous disons au revoir. La cloche sonne à la porte de Krish et nous sommes accueillis par un homme totalement somnolent, et pourtant souriant, en pyjama. *It kā* un ami, *it kā* un étranger (comme si c'était un ami, comme si c'était un étranger). Je me sens plutôt mal à l'aise que nous entrions chez une personne à un tel moment au milieu de la semaine, mais qu'est-ce qu'on peut faire. (Corpus *Emuāri*)

Dans l'exemple (1), l'énonciateur n'est pas en mesure d'identifier l'homme qui ouvre la porte. Il commence alors par une description, c'est-à-dire par ce qui se donne à voir : *sagaida totāli miegains, bet smaidošs cilvēks pīdžamā* (un homme totalement somnolent, et pourtant souriant, en pyjama). À partir de

cette description (contexte gauche), on passe à une interprétation, laquelle ici se révèle problématique : l'énonciateur hésite quant à la catégorisation de l'homme qu'il voit. *It kā* présente donc *p* (*ami* ; *étranger*) comme un terme *autre* que celui qui est directement en rapport avec *R*, autrement dit, *p* est construit comme une valeur extérieure qui n'est en relation avec la situation *R* que par analogie. Ainsi, comprend-on que l'homme qu'on voit n'est en réalité ni un ami ni un étranger, mais que ce sont les termes que *R* évoque chez *S0*.

Nous souhaitons faire également un point sur l'emploi des valeurs *p* - *ami*, *étranger*. L'emploi de ces mots aux significations opposées peut susciter une confusion. En effet, il est à noter que dans cet exemple il s'agit d'une personne (*Krish*) qui est un homme que les voyageurs (*nous trouvons*, *nous payons*, *nous sommes accueillis*) ont rencontré sur un site des réservations des logements. Ainsi, ils se connaissent très superficiellement (une relation qui ne peut pas être formulée comme amitié, mais qui ne suscite pas non plus l'appellation *étranger*) et cet homme, tel qu'il apparaît à l'énonciateur (*homme totalement somnolent*, *et pourtant souriant*, *en pyjama*), est non identifiable, on ne comprend pas qui on a devant nous et on procède ainsi par des termes extérieurs - *it kā un ami*, *it kā un étranger*, qui ne représentent pas ce qui est le cas. Ainsi, *Krish* n'est *pas vraiment un ami*, *pas vraiment un étranger*, il est *autre* que *p ami*, *étranger*.

(2) *Es nudian nepateikšu, kāda velna pēc te mitinos. Varbūt tā bija apstākļu sakritība, varbūt kāds pēkšņs impulss, kas pirms gadiem desmit izdzina mani laukā no pilsētas. Varbūt iekšēja nepieciešamība, kas mani spiež diendienā lūkoties uz lokomotīvu kapsētu. Man liekas, šis skats man patiesi ir nepieciešams, — tas it kā urda, it kā baksta, tajā pašā laikā it kā nomierina...Es nemitīgi pārliecinātos, ka viņas tur joprojām stāv, klusas un mierīgas.*

[FR] *Je ne sais pas comment vous dire pourquoi je reste ici. C'était peut-être une coïncidence, peut-être une impulsion soudaine qui m'a poussé à quitter la ville il y a dix ans. C'est peut-être un besoin interne qui m'oblige à regarder le cimetière des locomotives tous les jours. Je pense que j'ai vraiment besoin de cette vue - elle it kā m'excite, it kā me pousse, en même temps it kā me calme... (elle semble m'exciter, me pousser, en même temps elle semble me calmer) Je m'assure constamment qu'elles sont toujours là, tranquilles et calmes. (Corpus LVK2018)*

Dans l'exemple (2) il s'agit de capter le sentiment que cette vue (*le cimetière des locomotives*) éveille chez l'énonciateur. Il commence par la recherche du raisonnement quant à la raison pour laquelle il a déménagé et est resté dans cet endroit (*Je ne sais pas comment vous dire pourquoi je reste ici. C'était peut-être*

une coïncidence, peut-être une impulsion soudaine qui m'a poussé à quitter la ville il y a dix ans. C'est peut-être un besoin interne qui m'oblige à regarder la cimetière des locomotives tous les jours) et il en donne une hypothèse (*Je pense que j'ai vraiment besoin de cette vue*). À partir de l'hypothèse que c'est la vue particulière de cet endroit dont il a besoin (contexte gauche), on passe à un essai de capter les sentiments que la vue mentionnée éveille chez l'énonciateur. *It kā* présente donc *p* (*elle m'excite, me pousse, me calme*) comme un terme que *R* évoque chez *S0* mais qui ne représente pas *R* que d'une manière approximative, par analogie.

- (3) *Atvēris durvis un ieraudzījis viņu, Viktors ļoti izbrīnījās. Vida zināja, ka kopmītņu istabiņā viņš būs viens, tāpēc izaicinoši, it kā ar izsmieklu paziņoja: – Nodomāju, ja ir iespēja, kāpēc gan atteikties no kaut kā patīkama.*

[FR] *Après avoir ouvert la porte et l'avoir vu, Victor a été très surpris. Vida savait qu'il serait seul dans le dortoir, alors elle a annoncé audacieusement, it kā (comme si) avec moquerie : - J'ai pensé, s'il y a une opportunité, pourquoi renoncer à quelque chose d'agréable. (Corpus LVK2022)*

Dans l'exemple (3) il s'agit d'interpréter le comportement, l'attitude de l'autre. Il est à noter que le contexte ici est semblable au contexte de l'exemple (1) - il y a une porte qui s'ouvre. Cela implique ainsi une immédiateté de la réaction : la situation surprend l'énonciateur, ce qui conduit à des difficultés de formulation, de catégorisation de ce qui se donne à voir. Ainsi, dans le contexte gauche l'énonciateur fait face à une personne qu'il connaît mais dont le comportement lui surprend (*Après avoir ouvert la porte et l'avoir vu, Victor a été très surpris. Vida savait qu'il serait seul dans le dortoir, alors elle a annoncé audacieusement (...)*). À partir de cette description de son comportement, on commence une tentative de catégoriser/formuler cette attitude de l'autre. *It kā* construit donc *p* (*avec moquerie*) comme un terme *autre* que celui qui est en rapport direct avec *R*, c'est-à-dire *p* est un terme qui ne représente pas ce qui est *R*, mais un terme qui est évoqué, dans l'immédiateté de la situation, par *R* chez *S0*.

Ainsi, dans ce cas de figure nous avons observé que *p*, en tant que terme *autre* que celui qui rend compte de *R* directement, relève de *S0*, et qu'il ne s'agit pas ainsi d'altérité intersubjective. C'est le contraire dans le cas de figure présenté ci-dessous.

3.2. *It kā* construit l'altérité *S0/S1*

Dans ce cas de figure, *p* est présenté comme un dire relevant de l'*autre* (*S1*), c'est-à-dire de la position énonciative en altérité avec *S0*. L'opinion introduite par

it kā (p) renvoie à la doxa : aux représentations communément admises de l'état de choses R, à des croyances, etc. Cette opinion n'est pas prise en charge par S0 et présente donc un point de vue S1, en altérité avec celui de S0. Autrement dit, *it kā* p dit ici que l'état de choses R est *autre* que p dans la mesure où p relève de S1 :

(4) *Par ko ļoti priecājos - ka tikai viena no manām meitām iet tādā skolā, kur jāvalkā skolas forma, un arī tas vairs nebūs obligāti, jo gandrīz visu pamatskolas laiku katru vasaru par formas šūšanu jāizdod simtiem eiro. It kā jau ērti, ka nav jāfantazē, ko katru dienu vilkt mugurā, bet izdevumi ir astronomiski. Parēķiniet paši - bikses, svārki, blūze ikdienai un svētkiem, krekliņš ar īsām piedurknēm, veste, žakete, dažreiz - sarafāns.*

[FR] *Ce dont je suis très contente, c'est qu'une seule de mes filles aille dans une école où elle doit porter l'uniforme scolaire, et ce ne sera bientôt plus obligatoire, car pendant presque toute la durée de l'école primaire, il faut dépenser des centaines d'euros à faire coudre / commander des uniformes chaque été. It kā il est pratique (il peut sembler que ce soit pratique) de ne pas avoir à fantasmer sur ce qu'on va porter tous les jours, mais les dépenses sont astronomiques. Calculez-le vous-même - pantalon, jupe, chemisier pour la vie quotidienne et les fêtes, chemise à manches courtes, gilet, veste, parfois - une robe. (Corpus Timeklis 2020)*

Dans (4), *it kā* spécifie p *il est pratique de ne pas avoir à fantasmer sur ce qu'on va porter tous les jours* comme le point de vue relevant de S1, tandis que le point de vue S0 est présenté dans le contexte droit, et introduit par un inverseur argumentatif *mais* (*mais les dépenses sont astronomiques*). De plus, *it kā* est accompagné du marqueur *jau* (déjà) qui a pour une de ses valeurs la valeur 'endoxale' qui « introduit des énoncés renvoyant à des représentations communément admises et relevant d'une forme de doxa » (Vladimirskā et Turlā-Pastare, 2023 : 23).

(5) *Fonā skanēja visādas absurda rakstura sarunas, piemēram kāda tante teica otrai, lai pasargā viņas koferi kamēr tā iet uz tualeti (it kā Japānā kādam varētu ienākt prātā vilcienā zagst koferi), (...).*

[FR] *Il y avait toutes sortes de conversations absurdes en arrière-plan, par exemple une femme a dit à une autre de garder un œil sur sa valise pendant qu'elle allait aux toilettes (it kā (comme si) quelqu'un au Japon pouvait envisager à voler une valise dans un train) (...). (Corpus Emuāri)*

Dans (5), *it kā* introduit p *quelqu'un au Japon pouvait envisager à voler une valise dans un train* comme un point de vue en altérité avec celui de S0 - p est caractérisé comme *absurde* dans le contexte gauche, par anticipation : S0 se désinvestit donc

a priori quant à la prise en charge de p. Le point de vue de S0 peut être reconstruit comme un *non-p*, à savoir : personne au Japon ne va voler une valise dans le train.

(6) *Padomju historiogrāfija šo nacistiskās okupācijas varas veikto soli - padomju «jaunsaimniecību» likvidēšanu un «jaunsaimnieku zemes nodošanu budžiem» uzsver īpaši, jo tas tieši saistās ar padomju okupācijas it kā labi veiktā darba izjaukšanu.*

[FR] *L'historiographie soviétique met l'accent sur ce pas franchi par les autorités d'occupation nazies - la liquidation des « nouvelles fermes » soviétiques et la « remise des terres agricoles des paysans aux riches » surtout, parce que cela renvoie directement à la destruction des résultats de travail it kā (soi-disant) bien fait sous l'occupation soviétique. (Corpus LVK2018)*

Dans (6) *it kā* introduit p *travail bien fait sous l'occupation soviétique* comme relevant d'un point de vue de *l'historiographie soviétique* (S1), en altérité avec le point de vue de l'énonciateur (S0) sur ce qui est le cas.

Ainsi, dans ce cas de figure, nous avons observé que p est un dire relevant de l'autre (S1), c'est-à-dire d'une position énonciative en altérité avec S0 et, dans cette mesure, *it kā* p dit que l'état de choses R est *autre* que p. Quant au cas qui suit, ci-dessous, il s'agit de l'altérité entre deux états de choses R/R1.

3.3. *It kā* construit deux états de choses R/R1 en altérité

Le propre de ce cas de figure est que l'état de chose dont relève p (qu'on va noter par R1) est présenté par *it kā* comme une réalité illusoire, fictive, en altérité avec un *autre état de choses R*, suggéré par S0 comme ce qui est 'réellement' le cas.

(7) *Es gan domāju, ka NATO uz šādu stratēģiju neparakstīsies. Ok, speciālo uzdevumu vienības ir viena lieta, viņām principā liktenis tāds - darboties pa kluso un 'it kā' bez pavēles, lai viņus sūtījusī valsts vienmēr varētu noliegt savu līdzdalību. Bet ne jau regulārie spēki.*

[FR] *Je pense que l'OTAN n'adhérera pas à une telle stratégie. Ok, les unités opérationnelles spéciales sont une chose, leur sort est fondamentalement le même : opérer tranquillement et 'it kā' (comme si) sans ordres, de sorte que le pays qui les a envoyées puisse toujours nier leur participation. Mais pas les forces régulières. (Corpus Timeklis 2020)*

Ici, dans la séquence *les unités opérationnelles doivent opérer it kā sans ordres*, *it kā* signifie que p rend compte de l'état de choses qui relève du fictif, du simulacre

(R1). Contrairement au cas analysé précédemment, il ne s'agit pas ici d'un autre point de vue sur l'état de choses R, mais de la construction d'un autre état de choses R1 qui n'est qu'une simulation. Ainsi, *it kā sans ordre* signifie que bien que p rende compte d'une réalité (R1) - les unités agissent en effet sans ordre formel - cette réalité est un leurre, un simulacre, et le vrai état de choses est *autre* que R1 (les unités n'agissent pas de leur propre initiative, l'ordre existe bel et bien, bien qu'il ne soit pas formel).

Il en va de même pour l'exemple (8) :

- (8) *Šeit var izvēlēties noklusētās programmas, ko agrāk Microsoft nemaz nepie-dāvāja atinstalēt un nācās ravēt ar rociņām laukā, bet tagad ir iespēja tās *it kā* atinstalēt jeb vismaz rada ilūziju, ka šīs programmas tiek izvērtas no datora ;)*

[FR] Ici vous pouvez choisir les programmes par défaut que Microsoft ne proposait pas du tout de désinstaller auparavant et que vous deviez les désherber avec vos petites mains, mais il est maintenant possible de les *it kā* (comme si) désinstaller, ou du moins de créer l'illusion que ces programmes sont supprimés de l'ordinateur ;)

(Corpus *Emuāri*)

Dans l'exemple (8), *it kā* spécifie p *désinstaller* comme relevant d'une réalité fictive, d'une simulation (R1). Cela est explicité dans le contexte droit *ou du moins de créer l'illusion que ces programmes sont supprimés de l'ordinateur*. Ainsi, *it kā* construit deux états de choses en altérité : R1 dont rend compte p (les programmes peuvent être désinstallés) et R (en réalité, ils ne sont pas désinstallés, ce n'est que du simulacre). Le propre de ce cas de figure est que *it kā*, contrairement aux autres emplois de ce marqueur, peut être postposé à p, ainsi que se trouver en position isolée ou être attribut du sujet.

Dans l'exemple suivant, *it kā* occupe la fonction attribut (p est *it kā*) :

- (9) *Trūmana šovs ir filma kurā viens realitātes šovu veidotājs paņem jaundzimušu bērnu un uztaisa viņam dzīvi, kurā viss ir it kā, nu viņam māja ir it kā, darbs ir it kā, viņam draudzene ir it kā, un tā tālāk, un tā filma ir par to, ka viņš no tā visa sāk pamosties, sāk nojaust, ka tas viss nav pa īstam.*

[FR] *The Truman Show* est un film dans lequel un producteur de télé-réalité prend un nouveau-né et lui fait vivre une vie où tout est *it kā* ('comme si', pour de faux), et bien il a une maison *it kā* ('comme si', pour de faux), son travail est *it kā* ('comme si', pour de faux), sa petite amie est *it kā*

(‘comme si’, pour de faux), *et ainsi de suite, et dans ce film, il commence à se réveiller de tout cela, il commence à réaliser que tout cela n’est pas réel.*

(Corpus Oral Spontané Letton - *Conversations*)

Ainsi, *it kā* détermine la réalité du personnage comme étant fausse : *il a une maison ; son travail, sa petite amie, etc.* relèvent d’un état de choses qui n’est pas ce qui est le cas dans la réalité de S0. Cette dernière est présentée dans le contexte droit : *il commence à réaliser que tout cela n’est pas réel.*

Conclusion

Nous avons formulé la sémantique de *it kā* à partir de la sémantique de ses deux unités constitutives *it* et *kā* - la première, *it*, marquant le repérage énonciatif, et la seconde, *kā*, renvoyant à une valeur extérieure sans rapport direct avec l’état de choses R.

Nous avons cherché à formuler l’identité sémantique du marqueur *it kā* à partir d’un corpus du letton écrit et oral et il se trouve, en effet, que dans tous les emplois *it kā* maintient sa sémantique propre, à savoir, il construit l’altérité de la sorte que dire *it kā p* signifie que ce qui ‘est le cas’ est autre que ce qu’en dit *p*.

Cette sémantique de la mise en jeu de l’altérité peut relever du plan du discursif, à savoir, ce qui est dit *p* est autre que ce qui est le cas R (*p/p’*). L’altérité discursive vient soit d’une situation indiscernable à laquelle fait face l’énonciateur, soit d’une situation où l’énonciateur cherche à formuler / mettre en mots ce qu’il voit. Dans tous ces cas, il est face à une situation qui l’incite à dire *p*, sans pourtant signifier que *p* est en rapport direct avec l’état de choses R.

Nous avons également identifié des cas où *p* relève d’un point de vue qui n’est pas assumé par S0 mais qui relève, en revanche, d’une opinion commune - ce qui constitue les conditions propices à l’expression de l’altérité intersubjective (S0/ S1), où ce qui est dit (*p*) relève d’une position énonciative *autre* que celle de S0.

Finalement, nous avons identifié le cas de figure où *it kā p* marque l’état de choses comme étant faux. Le marqueur relève ainsi de l’altérité entre deux états de choses où l’état de choses introduit par *it kā p* est construit comme réalité fictive (R1) en altérité avec un *autre* état de choses R, suggéré par S0.

Nous estimons que cette recherche ouvre une nouvelle perspective pour les études futures approfondies, notamment dans l’approche contrastive des marqueurs d’autres langues dont les valeurs sont proches de celles de *it kā*.

Bibliographie

- Achard-Bayle, G. 2012. Si quelque chat faisait du bruit... Des textes (aux discours) hybrides : essais de linguistique textuelle et cognitive. (Recherches linguistiques, 33). Metz : Université de Lorraine (CELTED-CREM).
- Álvarez, E., D'Apote-Vassiliadou, E., Vladimirska, E. 2020. « La notion d'altérité en linguistique française ». *Çédille, revista de estudios franceses*, n°18, p. 445-462. [En ligne] : <https://www.ull.es/revistas/index.php/cedille/article/view/1891> [consulté le 15 octobre 2023].
- Béguelin, M. J., Corminboeuf, G. 2017. Ou comme ça, machin et autres marqueurs d'indétermination dans les listes. *Discours. Revue de linguistique, psycholinguistique et informatique. A journal of linguistics, psycholinguistics and computational linguistics*, n° 20.
- Blinkena, A. 2007. Konjunkcija (saiklis). *Latviešu literārās valodas morfoloģiskās sistēmas attīstība: nelokāmās vārdšķiras*. Rīga: LU Latviešu valodas institūts, p. 100-309.
- Bonola, A. 2018. The Italian epistemic future and Russian epistemic markers as linguistic manifestations of conjectural conclusion: a comparative analysis. *Epistemic Modalities and Evidentiality in Cross-Linguistic Perspective*, n° 59, p. 217.
- Bottineau, D. 2012. Le décentrage intersubjectif des marqueurs de spatialité. In : J. Bacha et R. Bret-Vitoz (dir.), *Espace et énonciation, Linguistique et littératures françaises et franco-phones*. Tunis : Les Éditions Sahar, p. 99-107.
- Bottineau, D. 2017. Préface. Linguistique du signifiant : diachronie et synchronie de l'espagnol. In : G. Le Tallec-Lloret (dir.), *Linguistique du signifiant : diachronie et synchronie de l'espagnol*. Limoges : Lambert-Lucas, p. 7-15.
- Charreyre, C. 1984. Quand « might (have-en) » peut se traduire par « c'était comme si ». *Cahiers Charles V*, n° 6(1), p. 29-61.
- Chojnicka, J. 2012. Reportive evidentiality and reported speech: is there a boundary? Evidence of the Latvian oblique. *Multiple perspectives in linguistic research on Baltic languages*. Cambridge Scholars Publishing, p. 170-192.
- Corminboeuf, G. 2016. Comme ça, marqueur d'approximation. In : F. Lefeuve et G. Dostie (dir.), *À l'articulation du lexique, de la grammaire et du discours : marqueurs grammaticaux et marqueurs discursifs*. Paris : Honoré Champion, p. 1-20.
- Culioli, A. 1990. *Pour une linguistique de l'énonciation : opérations et représentations* (Tome 1). Paris : Ophrys.
- Culioli, A. 1999. *Pour une linguistique de l'énonciation : Formalisation et opérations de repérage* (Tome 3). Paris : Ophrys.
- Culioli, A. 2001. Heureusement !. *Saberes no Tempo - Homenagem a Maria Henriqueta Costa Campos*. Lisboa: Edições Colibri, p. 279-284.
- Culioli, A. 2018. *Pour une linguistique de l'énonciation : Tours et détours*. Limoges : Lambert Lucas.
- De Vogüé, S. 2021. La jolie syntaxe culiolienne : de la complexité des agencements de marqueurs à la continuité des façonnages de formes. In : R. Nita et S. Hanote (dir.) *Opérations prédictives et énonciatives, corpus et contrastivité. Hommage à Hélène Chuquet et Jean Chuquet*, Presses universitaires de Rennes, p. 23-44.
- Francel, J.-J. 2019. Rien à voir. *Information Grammaticale*, n°162, p. 34-40.
- Fuchs, C., Le Goffic, P. 2005. La polysémie de 'comme'. In : O. Soutet (dir.), *La Polysémie*. Paris : Presses de l'Université Paris-Sorbonne, p. 267-292.
- Gosselin, L., 2010. *Les modalités en français : La validation des représentations*. Rodopi.
- Haillet, P. 2009. Approche polyphonique des attitudes du locuteur : Constructions de type (comme si A). *Langue française*, n°161(1), p. 135-145.
- Holvoet, A. 2018. Epistemic modality, evidentiality, quotativity and echoic use. *Epistemic modalities and evidentiality in cross-linguistic perspective*, p. 242-258.

- Johansson, K. 2001. The English verb “seem” and its correspondences in Norwegian: What seems to be the problem. In: K. Aijmer (dir.), *A Wealth of English: Studies in Honour of Göran Kjellmer*. Göteborg: Acta Universitatis Gothoburgensis, p. 221-245.
- Kalnača, A. 2010. Partikula it kā un modalitāte. *Latvistika un somugristika Latvijas Universitātē*, p. 39-49.
- Kalviša, L. 2014. *Evidencialitātes izteikšanas līdzekļi latviešu valodā* (These de doctorat). Université de Lettonie.
- Karulis, K. 2001. *Latviešu etimoloģijas vārdnīca*. Avots.
- Kiseleva, K. L., Paillard, D. (dir.). 2003. Diskursivnyje slova russkogo jazyka: kontekstnoe var'irovanie i semantičeskoe edinstvo [Russian discursive words: contextual variation and semantic invariance]. Moskva: Azbukovnik.
- Letuchiy, A. 2008. Sravnitel'nyje konstrukcii, irrealis i e'videncial'nost'. In: B. Wiemer et V. A. Plungjan (dir.), *Lexikalische Evidenzialitäts-Marker in slavischen Sprachen*. München: Kubon & Sagner, p. 215-238.
- Letuchiy, A. 2010. Syntactic change and shifts in evidential meanings: four Russian units. *STUF - Language Typology and Universals*, n°63(4), p. 358-369.
- Letuchiy, A. 2015. Factivity and unreal contexts: the Russian case. *Donum semanticum. Opera linguistica et logica in honorem Barbarae Partee a discipulis amicisque rossicis oblata*, p. 156-178.
- LLVV - *Latviešu literārās valodas vārdnīca*, llvv.tezaurs.lv [Dictionnaire du Letton Littéraire digitalisé, consulté le 4 septembre 2023]
- López-Couso, M. J., Méndez-Naya, B. 2012. On the Use of *As If*, *As Though*, and *Like* in Present-Day English Complementation Structures. *Journal of English Linguistics*, n° 40(2), p. 172-195.
- Lorian, A. 1987. « Tout se passe comme si... ». *Cahiers de lexicologie*, n° 50, p. 145-156.
- MLLVG - *Mūsdienu literārās latviešu valodas gramatika*, I. (1959) Rīga : Latvijas Zinātņu Akadēmija.
- Paegle, Dz. 2003. *Latviešu literārās valodas morfoloģija. I. daļa*. Rīga : Zinātne.
- Paillard, D. 2009. Prise en charge, commitment ou scène énonciative. *Langue Française*, n° 162, p. 109-128.
- Paillard, D. 2011. Marqueurs discursifs et scène énonciative. In : S. Hancil (dir.), *Marqueurs discursifs et subjectivité*. Rouen : Presses universitaires de Rouen et du Havre, p. 11-32.
- Paillard, D. 2017. « Scène énonciative et types de marqueurs discursifs ». *Langages*, n° 207, p. 17-32.
- Paillard, D. 2021. *Grammaire discursive du français : Étude des marqueurs discursifs en -ment*. Bruxelles : Peter Lang.
- Petit, D. 2018. Evidentiality, epistemic modality and negation in Lithuanian: revisited. *Epistemic Modalities and Evidentiality in Cross-Linguistic Perspective*, n°59, p. 259.
- Pokorny, J. 1959. *Indogermanisches etymologisches Wörterbuch*, 3 Bde. Berlin: München.
- Ruskan, A. 2010. Evidencialumo raiškos priemonės lietuvių kalboje. *Lietuvių kalba*, n° 4, p. 1-10.
- Sakhno, S. 2010. *Les avatars du sens et de la fonction dans le phénomène de la grammaticalisation. Description systématique du lexème russe vrodē «dans le genre de» comparé à d'autres lexèmes russes grammaticalisés à fonctionnement proche*. Monographie inédite présentée en vue de l'obtention d'une habilitation à diriger des recherches. Nanterre, Université Paris Ouest.
- Sakhno, S. 2017. Polyfonctionnalité et transcategorialité des morphèmes russes vrodē et tipa. In : *Mots de liaison et d'intégration : Prépositions, conjonctions et connecteurs*, n° 34, p. 197.

- Sakhno, S. 2022 Les non-coïncidences paradoxales du dire. Le fonctionnement des mots discursifs russes буквально, прямо, просто, точно, словно. *ELAD-SILDA. Études de Linguistique et d'Analyse des Discours-Studies in Linguistics and Discourse Analysis*, n° 6.
- Usonienė, A. 2002. Types of epistemic qualification with verbs of perception. *Kalbotyra*, n° 52, p. 147-154.
- Usonienė, A. 2003. *Extension of meaning: Verbs of perception in English and Lithuanian*. Amsterdam, Philadelphia: John Benjamins Publishing Company, p. 193-220.
- Usonienė, A. 2011. Tikimybės veiksmoždziai anglų ir lietuvių kalbose: atitikmenų paieška. *Baltistica*, n° 41(2), p. 321-332.
- Veckāgana, V. 2007. *Latviešu valoda 8.klasei*. Lielvārds 2007.
- Wiemer, B. 2010. Hearsay in European languages: toward an integrative account of grammatical and lexical marking. *Linguistic realization of evidentiality in European languages*, n° 59, p. 129.
- Wiemer, B. 2011. Grammatical evidentiality in Lithuanian (a typological assessment). *Baltistica*, n° 41(1), p. 33-49.
- Vladimirska, E., Gridina, J. 2022. De la subjectivité à l'affect : étude du marqueur espèce. *Synergies pays riverains de la Baltique*, n° 16, p. 53-210. [En ligne] : https://gerflint.fr/images/revues/Baltique/Baltique16/vladimirska_gridina.pdf [consulté le 1^{er} octobre 2023].
- Vladimirska, E., Turlā-Pastare, D. 2023. De la discontinuité dans le discours : le cas de jau en letton, *ELAD-SILDA Études de Linguistique et d'Analyse des Discours-Studies in Linguistics and Discourse Analysis* [Online], n° 8. [En ligne] : <https://publications-prairial.fr/elad-silda/index.php?id=1368> [consulté le 1^{er} octobre 2023].

Note

1. Je tiens à remercier Elena Vladimirska pour ses commentaires éclairés et ses suggestions judicieuses, qui ont été essentiels dans la structuration et l'élaboration de cet article.



ISSN 1768-2649

ISSN en ligne 2261-2769

Représentations de la liberté : comparaison des versions française, anglaise et arabe de la chaîne transnationale *France 24*

Sonja Moalla

Université de Turku, Finlande

sonja.s.moalla@utu.fi

<https://orcid.org/0009-0005-2854-8515>

Reçu le 05-11-2023 / Évalué le 10-11-2023 / Accepté le 05-12-2023

Résumé

L'objectif de cet article est d'étudier la manière dont on mentionne la liberté dans les versions française, anglaise et arabe de la chaîne transnationale *France 24*. Le corpus est sélectionné à partir des chaînes YouTube de *France 24* au cours des deux mois qui ont suivi le meurtre de Samuel Paty. L'article propose une analyse du discours basée sur l'environnement syntaxique du lexème *liberté*. Les résultats montrent que le mot *liberté* est utilisé deux fois plus dans les versions anglaise et arabe comparé à la version française, et que des différences existent quant aux formes de liberté mentionnées. Ils indiquent également que le syntagme *liberté d'expression* en français communique une idée plus spécifique et complexe comparée aux langues anglaise et arabe.

Mots-clés : *France 24*, chaîne transnationale, langue de diffusion, comparaison, liberté

Representations of freedom: a comparison of the French, English and Arabic versions of the transnational channel *France 24*

Abstract

The aim of this article is to study the ways in which *freedom* is addressed in the French, English and Arabic versions of the transnational channel *France 24*. The corpus is selected from *France 24*'s YouTube channels produced in the two months following the murder of Samuel Paty. In this study, discourse analysis is carried out with a focus on the syntactic environment of the word *freedom*. The results show that *freedom* is used twice as much in the English and Arabic versions compared to the French version, and that there are differences in the forms of freedom mentioned. The findings also reveal that the phrase *freedom of expression* in French communicates a more specific and complex idea compared to the English and Arabic languages.

Keywords: *France 24*, transnational channel, broadcast language, comparison, freedom

Introduction

Les médias fonctionnent selon une double logique : une logique économique, qui considère l'information comme produit qui se définit par la place occupée sur le marché d'échanges des biens de consommation, et une autre symbolique, qui participe à la construction de l'opinion publique (Charaudeau, 2005). Afin de servir de vastes populations d'auditeurs, de lecteurs, d'utilisateurs et d'audiences, et avoir un impact sur des communautés variées, les médias ont créé des chaînes transnationales qui diffusent en plusieurs langues.

Dans notre recherche, nous nous intéressons aux différences de représentation qui découlent du fait qu'une chaîne transnationale émet en plusieurs langues. De nombreuses recherches ont été menées sur la comparaison de différents médias (entre autres, Kharbach, 2020 ; Muzbeg, Tahiri, 2022). L'étude de Kharbach (2020), par exemple, a analysé les titres liés à la crise du Golfe sur les deux chaînes Al Arabiya et Al Jazeera, révélant les différentes stratégies discursives utilisées pour construire des modèles mentaux subjectifs et des cadres de référence pour guider les lecteurs dans la compréhension de la crise. Ces études se focalisent sur le contenu, sans prendre en considération le rôle de la langue dans la construction des représentations. Notre recherche vise précisément la façon dont les différentes langues d'une chaîne transnationale contribuent à façonner les représentations autour d'un même événement.

Dans cet article, notre objectif sera d'explorer l'environnement syntaxique du mot *liberté* dans un corpus collecté des chaînes française, anglaise et arabe de *France24*, afin de voir comment se construit la représentation de la liberté dans chacune des trois langues. Les discours choisis sont liés à l'assassinat de Samuel Paty, le professeur qui a utilisé des caricatures du prophète Mohamet en classe pour expliquer la liberté d'expression, en octobre 2020. Ces caricatures ont été considérées par certains comme un engagement en faveur de la liberté d'expression et par d'autres comme des provocations irréfléchies de l'islam. Dans plusieurs pays, des manifestations ont eu lieu pour s'opposer à cette pratique de la liberté. Ces points de vue opposés montrent que les limites de la liberté d'expression sont encore controversées dans différentes cultures et pays.

Les résultats de cette recherche donneront une idée sur les implications de l'utilisation de langues différentes sur la même chaîne transnationale. Nous commencerons par une présentation rapide des chaînes transnationales, afin de montrer dans quel paysage s'inscrit la chaîne française *France24*. Après une réflexion sur l'analyse des discours médiatiques et les études comparant la couverture médiatique d'un même événement par plusieurs médias, nous présenterons notre propre corpus et la méthode d'analyse à l'aide de laquelle il sera exploré. Quant à l'analyse, elle se déroulera en trois parties.

1. *France24* dans le paysage des chaînes d'information transnationales

Les années 2000 ont vu un développement des chaînes d'information satellitaires, considérées comme une forme de *soft power* - concept utilisé dans les relations internationales pour se référer au pouvoir d'influencer par l'attraction plutôt que par la force (Nye, 2004). Ainsi, la culture, les valeurs politiques et les politiques étrangères sont utilisées comme des moyens non coercitifs pour façonner les préférences des autres pays. Aujourd'hui, des chaînes transnationales émettent en plusieurs langues pour atteindre une audience médiatique plus large et variée et, par conséquent, avoir de l'influence (Hachten, Scotton, 2015). On peut citer comme exemples : la chaîne satellitaire d'information en continu qatarienne Al Jazeera, qui émet en arabe, anglais et bosnien ; le département BBC Television de la société britannique British Broadcasting Corporation, qui diffuse en anglais, arabe et persan ; la chaîne de télévision d'information en continu américaine CNN, Cable News Network, fondée en 1980, qui diffuse en plusieurs langues y compris anglais, arabe, espagnol, japonais, portugais et turc ; le service international de diffusion de l'Allemagne Deutsche Welle, une organisation à trois médias (dw-world.de, DW-TV et DW-RADIO), qui émet en 32 langues et les programmes de télévision en quatre langues anglais, allemand, arabe, espagnol et persan ; la chaîne de télévision française d'information internationale France24, fondée en 2006, qui diffuse en anglais, arabe, français et espagnol ; la télévision centrale de Chine CCTV, qui a pris le nouveau nom de CGTN (China Global Television Network) et émet en cinq langues anglais, arabe, espagnol, français et russe ; ou encore la chaîne russe de télévision d'information internationale en continu RT, disponible en russe, anglais, arabe, espagnol, allemand et français. C'est dans ce paysage médiatique que s'inscrit la chaîne France 24, qui est étudiée dans cet article.

Faisant partie du groupe France Médias Monde et comprenant quatre chaînes mondiales d'information continue en quatre langues, France 24 concurrence les chaînes internationales soutenues par d'autres États en s'adressant à des téléspectateurs étrangers. Cette décision fait partie de la politique audiovisuelle extérieure de la France (Romain, 2019). À cet égard, Gosset (2006) note que l'objectif de France 24 était de proposer un regard français sur le monde, un angle de vue différent.

Depuis 2007, *France 24* a commencé à diffuser des programmes en arabe pour les téléspectateurs du Maghreb, d'Afrique du Nord et du Moyen-Orient. Elle a été la première chaîne française à proposer une chaîne arabophone entièrement dédiée à l'actualité internationale, ce qui est considéré comme un geste diplomatique et géopolitique important (Ouchiha, 2016). Une autre motivation derrière la création de la version arabe était de contrer l'influence des chaînes arabes auprès

du public arabophone en France (Ouchiha, 2016). Pour poursuivre son expansion, *France 24* a ensuite lancé sa version espagnole en 2015. Aujourd'hui, la chaîne utilise la télévision numérique terrestre (TNT), le satellite, le câble, le streaming sur PC et mobile, et la télévision pour transmettre ses programmes dans le monde ; elle est aussi le premier média français sur Facebook et YouTube¹. Il faut noter que la chaîne YouTube de *France 24* a ses particularités, car elle offre une sélection parmi les informations qui ont été diffusées, contrairement à la chaîne de télévision, qui transmet en continu. Cela signifie que toutes les informations de la chaîne de télévision ne sont pas reprises sur YouTube, qui donne seulement un aperçu du contenu transmis sur *France 24*.

France 24 a été étudiée sous différents angles, y compris dans des études comparatives où différentes chaînes d'information sont examinées. Par exemple, France24 est étudiée en parallèle avec Russia Today par Guendouz (2022), qui examine à l'aide de l'analyse critique du discours, les caractéristiques idéologiques et les stratégies de manipulation linguistique. La couverture médiatique d'Ebola par *France 24* et quatre autres médias télévisés internationaux a été étudiée par Al-Rawi et Groshek (2021) en utilisant des statistiques descriptives. *France 24* se retrouve également dans la recherche d'Al-Hasani (2022), qui emploie l'analyse des sentiments et l'analyse de contenu pour différentes chaînes d'information afin d'évaluer les efforts de diplomatie publique internationale pour promouvoir les droits des femmes dans le monde arabe. La construction discursive du « terrorisme » par France 24, au lendemain des attentats contre le magazine satirique *Charlie Hebdo* en janvier 2015, a été examinée dans Połońska-Kimunguyi et Gillespie (2016). Enfin, d'autres études ont abordé France 24 en tant que *soft power* et se sont intéressées aux stratégies culturelles politiques des médias internationaux (Romain, 2019 ; Ouchiha, 2016).

2. Discours des médias et représentations

À travers leurs discours, les médias offrent généralement des représentations des événements. En effet, il n'est jamais possible de présenter un compte rendu totalement impartial, exact et complet d'un événement (Baker et al., 2013 : 3). De plus, les discours servent aussi à construire la réalité, ce qui peut être fait de différentes façons, que ce soit par des politiciens ou des médias. À cet égard, Charaudeau (2005 : 12) souligne que « les médias, s'ils sont un miroir, ne sont qu'un miroir déformant, ou plutôt ils sont plusieurs miroirs en même temps, ce que l'on voit dans les foires et qui, tout en déformant, témoignent malgré tout, chacun à sa façon, d'une parcelle amplifiée, simplifiée, stéréotypée du monde ». Ainsi, la représentation de la réalité peut varier en fonction de la perspective selon laquelle elle est construite. Par exemple, la guerre en Irak a été présentée comme

« war on Iraq », ‘guerre contre l’Irak’ dans les médias canadiens (Härmänmaa, 2014), comme une « invasion » ou une « occupation » dans divers médias arabes, comme une « operation free Iraqi », ‘opération pour libérer les Iraquiens’, dans les médias nord-américains (Kellner, 2004). Également, l’étude de Barker (2012) portant sur la couverture de l’invasion de l’Irak en 2003 dans les programmes d’information télévisés américains et suédois montre que les médias suédois ont délégitimé la guerre dans leur couverture, tandis que les médias américains ont décrit la guerre dans le cadre de l’interventionnisme humanitaire. Alors que les médias suédois présentaient la guerre comme un échec de l’ONU et comme une entreprise militariste « messianique » illégale des États-Unis, les médias américains ont recadré la guerre comme une guerre de « libération », « nécessaire » et « bénigne ». Ainsi, l’étude des représentations construites sur plusieurs chaînes d’information autour d’un même événement permet de souligner des différences plus ou moins grandes. Ces différences découlent en partie du fait que l’information est construite en tenant compte des paramètres géographiques et culturels de l’audience, et dans ce sens on peut dire que l’audience joue également un rôle dans la construction du discours, car, comme le soulignent Coleman et Ross (2010 : 8), le public doit être inventé - ou, du moins, imaginé - avant de pouvoir être abordé. Dans cet article, notre objectif rejoint celui des études susmentionnées, mais nous adoptons un angle d’analyse plus réduit, puisque nous nous intéressons uniquement à la manière dont le lexème *liberté* est utilisé dans les versions arabe, française et anglaise de *France 24* pendant la période qui a suivi l’assassinat de Samuel Paty.

L’analyse des discours médiatiques comprend l’analyse du système sémiotique du langage et des images (Bednarek et Caple, 2012). Quant à l’analyse proprement linguistique, elle peut porter sur des phénomènes tels que le changement linguistique, la variation, le style, le genre, le registre, etc. (Cotter, ben-Aaron, 2017 : 45-46). Dans cet article, nous nous concentrerons sur la dimension lexicale de la langue, plus particulièrement sur la manière dont un mot qui est central pour l’événement médiatisé (en l’occurrence, *liberté*) est mobilisé dans le discours portant sur cet événement.

3. Corpus et méthode

3.1. Corpus

Le corpus de cette étude a été collecté à partir des chaînes YouTube de *France 24* comprenant les versions française, anglaise et arabe. Ce corpus est composé de 72 vidéos de types variés, incluant des interviews, des débats et analyses ainsi que des reportages, répartis comme suit : 24 vidéos pour le corpus en anglais, 18 pour le corpus en arabe et 30 pour le corpus en français.

Les vidéos ont été sélectionnées à partir des titres et dates de publication. La période choisie pour le corpus va du 16.10.2020 au 16.12.2020 et correspond aux deux mois qui ont suivi l'assassinat de Samuel Paty. Les titres des vidéos sélectionnées comprennent les mots-clés suivants : *liberté*, *Samuel Paty* et *boycott*. Ces mots-clés sont liés aux événements survenus après l'assassinat de l'enseignant qui a montré en classe des caricatures controversées pour enseigner la liberté d'expression, des caricatures qui avaient été publiées par le magazine satirique français *Charlie Hebdo* en 2020. Dans plusieurs pays, des manifestations ont eu lieu pour s'opposer à ces caricatures qui étaient considérées comme une provocation menée contre l'Islam. Différentes campagnes ont également été lancées sur les réseaux sociaux appelant au boycott des produits français.

Les vidéos sélectionnées ont ensuite été transcrites au format texte à l'aide de Ippos softwares Sonix AI et Otter AI. À la suite des transcriptions, le nombre de mots pour chaque corpus était de 48 295 pour l'anglais, 60 484 pour le français et 23 342 pour l'arabe. Pour l'analyse des données, nous nous sommes servis du concordancier AntConc version 4.0.2 (Anthony, 2021), un outil qui permet d'explorer des textes en anglais, français et arabe, les trois langues nécessaires pour cette étude.

3.2. Méthode

Pour comparer la manière dont le mot *liberté* est employé dans les versions française, anglaise et arabe de la chaîne transnationale France 24, nous effectuons une analyse du discours basée sur l'environnement syntaxique de ce mot. D'abord, nous examinerons les occurrences où *liberté* figure dans des structures avec coordination. Étant donné que le lexème *liberté* désigne une valeur, il est probable que les lexèmes ou syntagmes coordonnés soient également des valeurs, et l'association des valeurs au niveau du discours peut s'avérer significative dans la comparaison des trois chaînes de France 24. Ces regroupements de valeurs autour de l'idée de liberté sont faciles à repérer, car ils sont marqués par la virgule et par des conjonctions de coordination telles *et* ou *ou*.

La deuxième étape de l'analyse concerne les différentes formes de liberté, qui se manifestent au niveau syntaxique par la présence de caractérisants du nom *liberté*. Nous repérerons, notamment, les occurrences où *liberté* s'accompagne d'un complément du nom (*liberté de N*, *liberté de V Inf.*), d'un adjectif épithète (*liberté + Adj*) ou d'une subordonnée relative (*liberté qui...*). Ces occurrences nous renseigneront sur la manière dont la liberté est envisagée dans notre corpus et sur les éventuelles différences entre les trois langues.

Enfin, pour obtenir un aperçu plus approfondi sur la manière dont la liberté est envisagée dans les trois versions de *France 24*, nous étudierons les actions qui s'appliquent à cette valeur, en nous focalisant sur l'analyse des fonctions syntaxiques. Pour cela, nous prendrons en considération la phrase entière où apparaît *liberté*, au sein de laquelle ce mot peut occuper différentes fonctions : sujet, complément d'objet direct/indirect, complément du nom, complément de l'adjectif ou complément circonstanciel. Quant aux actions, elles peuvent être exprimées sous forme de verbe, de nom, ou même d'adjectif.

Les résultats des trois étapes de l'analyse seront présentés dans les tableaux dans la section suivante. Comme le nombre de mots de nos sous-corpus français, anglais et arabe varie, nous avons opté pour une normalisation des fréquences à 10 000 mots, qui sera affichée dans les tableaux entre parenthèses après le nombre d'occurrences. Cette normalisation permettra une comparaison objective des résultats en rapport avec le nombre des mots.

4. Analyse et résultats

Notre analyse sera menée en trois étapes. Pour commencer, nous parlerons des occurrences où la valeur *liberté* apparaît à côté d'autres valeurs, soit dans une énumération, soit dans une structure avec coordination. Nous regarderons, ainsi, avec quels autres mots est regroupé le mot *liberté*. Dans la deuxième partie de l'analyse, l'examen des spécifications de *liberté* nous permettra de voir de quel type de liberté on parle dans le corpus. Enfin, nous nous pencherons sur les actions qui s'appliquent à la liberté.

4.1. Les mots avec lesquels *liberté* est regroupé

En explorant les occurrences du corpus, nous avons remarqué une tendance du mot *liberté* à apparaître dans des structures avec coordination, surtout dans le corpus en anglais : *freedom of speech and expression*. Il nous a donc semblé intéressant d'explorer cette facette de l'utilisation du mot *liberté* afin de comparer les versions française, anglaise et arabe de France 24. Le Tableau 1 présente tous les regroupements de *liberté* dans les trois langues.

Français	cette liberté d'expression et ce droit de blasphémer la liberté d'expression et la caricature ces questions de liberté d'expression, d'égalité, de laïcité. de liberté d'opinion, de tolérance et de non-discrimination
----------	--

Anglais	freedom of speech and Laicite freedom of speech and freedom to show this caricature the freedom of speech and expression they think of freedom of speech and expression against freedom of speech, against everything that we like freedom of thought, the freedom of expression the freedom of expression and the freedom of thought a freedom of speech, freedom to believe or not to believe freedom of association and security that freedom of conscience and freedom of religion, freedom to believe and not to believe the freedom to think, the freedom to be a woman, the freedom to be different religious tolerance and free speech secularism and free speech
Arabe	حرية التعبير وحرية الرأي وحرية الاعتقاد (liberté d'expression, la liberté d'opinion, et liberté de croyance) حرية التفكير وحرية التعبير وحرية السخرية (liberté de pensée, liberté d'expression et liberté de sarcasme) حرية التعبير وحرية المعتقد (liberté d'expression et liberté de croyance) حرية التعبير والرسوم الساخرة (liberté d'expression et caricatures satiriques) حرية التدين أو عدم التدين ، العلمانية (la laïcité, liberté de religion ou non-religiosité) عن المعرفة، عن الحرية، عن التعليم وعن الأدب (sur le savoir, la liberté, l'éducation et la littérature) للدفاع عن الحرية، عن الكرامة، عن حقوق الإنسان (pour défendre la liberté, la dignité, les droits de l'homme) قيم الحرية والعدالة والمساواة، ، حرية التعبير (les valeurs de liberté, de justice et d'égalité, la liberté d'expression) حرية الاعتقاد أم عدم الاعتقاد (la liberté de croire ou de ne pas croire)

Tableau 1. Les regroupements dans lesquels intervient le mot *liberté*

La première observation émanant du Tableau 1 est qu’il y a plus de regroupements de *liberté* dans les versions anglaise et arabe comparées à la version française. Dans le corpus en français, la liberté est regroupée avec le droit de blasphémer, la caricature, l’égalité, la laïcité, la tolérance et la non-discrimination. En anglais, *freedom* apparaît à côté de *laïcité*, *everything that we like*, *security*, *religious tolerance* et *secularism*. De plus, en anglais, on associe presque systématiquement plusieurs types de liberté : *freedom of speech and freedom to show this caricature* ; *freedom of thought, freedom of expression* ; *freedom of speech, freedom to believe or not to believe* ; *freedom of conscience and freedom of religion, freedom to believe and not to believe* ; etc. En arabe également, plusieurs types de liberté sont regroupés, mais de manière moins systématique qu’en anglais. Dans les structures avec coordination, les mots associés à *liberté* sont les suivants : caricatures satiriques, laïcité, la dignité, les droits de l’homme, la justice, l’égalité, le savoir,

l'éducation et la littérature - autrement dit, des mots qui renvoient aux valeurs de la République française (ce sont d'ailleurs les regroupements du corpus en arabe qui explicitent le plus les valeurs de la République française).

Les résultats montrent également que l'expression *freedom of expression* est souvent regroupée en anglais avec d'autres formes de liberté (*freedom of speech, of thought...*), et ce genre d'occurrences sont présentes également dans le corpus arabe.

- 1) [...] in order to learn **freedom of speech and freedom of expression** (Fr 24 En²)
- 2) This is an attack on France on French values on the French state [...] on **freedom of expression and freedom of thought** (Fr 24 En)
- 3) أن نقول إن حرية التفكير وحرية التعبير وحرية السخرية تحمي المكونات كلها داخل الدولة Fr24 Ar (Dire que la **liberté de pensée, liberté d'expression, liberté de sarcasme** (protègent tous les composants du pays))
- 4) حرية الاعتقاد وحرية الرأي وحرية التعبير Fr24 Ar (**liberté d'expression, liberté d'opinion, et liberté de croyance**)

En revanche, en français, le syntagme *liberté d'expression* apparaît seul comme dans l'exemple suivant :

- 5) C'est une **liberté d'expression** qui est particulière en France, elle ne correspond pas à celle des États-Unis (Fr24 Fr)

Selon l'article 10 de la Convention européenne des droits de l'Homme, la liberté d'expression « comprend la liberté d'opinion et la liberté de recevoir ou de communiquer des informations ou des idées sans qu'il puisse y avoir ingérence d'autorités publiques et sans considération de frontière ». Cela implique que la *liberté d'expression* englobe par exemple la liberté de parole. Ce qui est intéressant dans le corpus, c'est de voir qu'en anglais, le syntagme *freedom of speech and expression* 'liberté de parole et d'expression' est employé, comme si l'on avait besoin de développer la portée de ce qu'est la *liberté d'expression* en français. Cela nous amène à faire l'hypothèse que le syntagme français *liberté d'expression* communique une idée plus complexe et spécifique comparée aux langues anglaise et arabe.

Les occurrences présentées dans le Tableau 1 nous orientent vers l'étude de caractérisants du mot *liberté*, car elles nous indiquent que ce n'est pas simplement la liberté en tant que valeur très générale qui est évoquée dans le corpus, mais plutôt des formes de liberté plus spécifiques, parmi lesquelles la liberté d'expression est la forme la plus centrale.

4.2. Les formes de liberté dans les versions française, anglaise et arabe de France 24

Cette sous-section présente tous les caractérisants qui accompagnent les occurrences du nom *liberté* dans les versions française, anglaise et arabe de France 24 - les caractérisant pouvant prendre la forme de compléments du nom, d'adjectifs épithètes ou des subordonnées relatives. Pour l'anglais, nous avons pris en compte également le mot *liberty*, qui apparaît une seule fois dans notre corpus. Le Tableau 2 présente ces caractérisants tout en indiquant leurs fréquences normalisées à 10 000 afin de rendre possible les comparaisons entre les trois langues. Pour faciliter la comparaison, nous avons regroupé ces caractérisants dans des catégories en fonction de leur contenu sémantique (en gras dans le Tableau 2).

	Spécifications	Fréquence
Français	Verbes/noms de cognition et communication	40 (6.6)
	Liberté d'expression	32 (5.29)
	Liberté de croire	1 (0.165)
	Liberté d'opinion	1 (0.165)
	Liberté de conscience	1 (0.165)
	Liberté de critique	1 (0.165)
	Liberté de jugement	1 (0.165)
	Liberté de dire	1 (0.165)
	Liberté des raisons	2 (0.330)
	La liberté liée à l'enseignement	4 (0.660)
	Liberté d'enseigner	2 (0.330)
	Liberté pédagogique	1 (0.165)
	La liberté que vous enseignez	1 (0.165)
	Liberté liée à la religion	1 (0.165)
	Liberté de blasphémer	1 (0.165)
	Liberté de caricaturer	1 (0.165)
	Liberté de caricaturer le prophète Mahomet	1 (0.165)
	Liberté liée à la France	2 (0.330)
	C'est une liberté d'expression qui est particulière en France	1 (0.165)
	Ce trésor qu'est la liberté d'expression dans notre pays	1 (0.165)
	Total	48 (7.755)
Anglais	Verbes/noms de cognition et communication	52 (10.4)
	Freedom of speech	30 (6.2)
	Freedom of expression	18 (3.727)
	Freedom of thought	2 (0.4)
	Freedom of conscience	1 (0.20)
	Freedom to believe or not to believe.	1 (0.20)
	Liberté liée à la religion	2 (0.4)
	Freedom of religion	1 (0.20)
	Freedom of Worshipping	1 (0.20)
	Liberté liée à la France	2 (0.40)
	Liberty that the French Republic wants to give to its students.	1 (0.20)
	Freedom is very important for France	1 (0.20)
	Autres	5 (1)

	Spécifications	Fréquence
Anglais	Freedom to be different	1 (0.20)
	Freedom to be a woman	1 (0.20)
	Essential freedom	1 (0.20)
	Freedom of association	2 (0.4)
	Total	61 (12.2)
Arabe	Verbes/noms de cognition et communication	46 (19.688)
	حرية التعبير (liberté d'expression)	31 (13.2)
	حرية الرأي (liberté d'opinion)	4 (1.713)
	حرية المعتقد , الاعتقاد (liberté de croyance, de croire)	4 (1.713)
	حرية التفكير (liberté de pensée)	3 (1.285)
	حرية الاختيار (liberté de choisir)	1 (0.428)
	حرية السخرية (liberté de sarcasme)	2 (0.856)
	حرية الصحافة (liberté de journalisme)	1 (0.428)
	Liberté liée à la religion	3 (1.285)
	حرية الدين (liberté de religion)	2 (0.856)
	هي من المقدسات التي جاء بها رسول الله الحرة (La liberté est l'une des valeurs sacrées apportées » par le Messenger de Dieu)	1 (0.428)
	Liberté liée à la France	2 (0.856)
	أننا في فرنسا في جمهورية لها قيم من أهم قيمها قيم الحرية (que nous, en France, sommes dans une république qui a des valeurs dont les valeurs les plus importantes sont les valeurs de liberté)	2 (0.856)
	Autres	4 (1,713)
	حرية التعبير الحضريّة (la liberté d'expression civilisée)	1 (0.428)
	الحرية المطلقة (la liberté fondamentale)	1 (0.428)
	الأساسية الحرية (la liberté basique)	1 (0.428)
	دولة القانون حرية (la liberté de l'état de droit)	1 (0.428)
	Total	55 (23.542)

Tableau 2. Les spécifications de *liberté*

Au niveau du contenu, les catégories que nous avons constituées sur la base des occurrences dans les trois langues sont les suivantes : la cognition et la communication (catégorie qui est présente dans les trois langues) ; l'enseignement (catégorie présente uniquement dans la version en français de *France 24*) ; la religion (présente dans les trois langues) ; les caricatures (catégorie présente, comme l'enseignement, uniquement en français) ; la France (présente dans les trois langues) et autres (pour l'anglais et l'arabe).

D'un point de vue syntaxique, dans la version française, les spécifications de *liberté* se font sous forme de complément du nom (*liberté de N* ou *liberté de + Inf.*, par exemple, *liberté d'expression*, *liberté de croire*), sous forme de subordonnée relative (comme *la liberté que vous enseignez*), ou à l'aide d'une structure de phrase comme '*ce N qu'est la liberté*' (*ce trésor qu'est la liberté*), qui équivaut à un attribut du sujet (*la liberté est un trésor*). Dans la version anglaise, nous avons

des compléments du nom (*freedom of speech, freedom to believe*), une subordonnée relative (*liberty that the French Republic wants to give to its students*), un adjectif épithète (*essential freedom*) et un attribut du sujet (*freedom is very important for France*). Enfin, dans la version arabe de France 24, les spécifications des équivalents de *liberté* “حرية” se font, comme en anglais, sous forme de compléments du nom (التعبير حرية) ‘liberté d’expression’), sous forme d’épithète (الحرية الأساسية) ‘liberté fondamentale’), sous forme de subordonnée relative (سامويل ثمنها دفع) ‘cette liberté dont Samuel a payé le prix’) et sous forme d’attribut du sujet (هي من المقدسات الحرية) ‘la liberté est l’une des valeurs sacrées’).

La première observation émanant du Tableau 2 est que la catégorie « Cognition et communication » est la plus fréquente dans les trois versions de France 24 : avec une fréquence de 19.688 dans la version arabe, de 10.4 dans la version anglaise et de 6.6 dans la version française (fréquences normalisées à 10 000 mots). La deuxième observation concerne les catégories « Enseignement » et « Caricatures » qui se trouvent seulement dans la version française. Ensuite la *liberté* semble se produire le plus souvent avec *expression* dans les versions arabe et française (*liberté d’expression*), tandis que dans la version anglaise, *freedom* apparaît en premier lieu avec *speech* et en deuxième lieu avec *expression* (*freedom of speech ; freedom of expression*). Les expressions *liberté de blasphémer* et *liberté de caricaturer* apparaissent seulement dans la version française de France 24. En fait, le lien entre caricature et *liberté* est accentué dans le discours français :

- 6) « [...] alors, les Français, selon le président français, vont continuer à faire des caricatures parce que c’est leur régime de liberté, notamment concernant la liberté d’expression » (Fr24 Fr)
- 7) « La caricature, ça a toujours été un mode d’expression qui a cherché à conquérir sa liberté. » (Fr24 Fr)

Contrairement à la version française, blasphème ne semble pas apparaître avec *liberté* dans la version arabe mais accompagne plutôt *crime*, comme dans l’expression suivante : التجديف جريمة ‘le crime de blasphème’.

4.3. Les actions qui touchent la liberté

Nous terminons notre étude de la manière dont la liberté est envisagée dans les trois versions de *France 24* - française, anglaise et arabe - en examinant les actions qui portent sur la liberté. Ces actions peuvent être exprimées sous forme de verbes, de noms ou d’adjectifs (par exemple, *défendre, la défense* et *défendue*), tandis que le mot *liberté* peut se retrouver au niveau du sujet, du complément

d'objet direct/indirect, ou encore d'un complément du nom, d'une relative, d'un complément circonstanciel ou d'un complément de l'adjectif.

Les Tableaux 3-5 présentent l'ensemble des actions qui s'appliquent à la liberté dans les discours français, anglais et arabe de France 24 de notre corpus et qui nous fournissent des indications sur la manière dont la liberté est envisagée selon chaque langue. Les actions identifiées dans le corpus relèvent de sept catégories qui n'apparaissent pas toutes dans les trois langues : soutenir et défendre (Fr, Angl, Ar), cours et enseignement (Fr, Angl), cognition et communication (Fr, Angl, Ar), sentiment négatif et désaccord (Fr, Angl, Ar), appartenance à la France/Europe (Fr), droit et responsabilité (Ar), autres (Fr, Angl, Ar).

Dans la version en langue française de la chaîne *France 24*, les actions les plus fréquentes relèvent de la défense de la liberté (10 occurrences) et de l'enseignement (10 occurrences). Les actions qui renvoient à un sentiment négatif ou au désaccord s'élèvent à 6 occurrences. Au total, nous avons identifié 34 occurrences où la liberté est visée par une action (voir le Tableau 3 pour l'ensemble des occurrences).

Les actions dans la version française de <i>France 24</i>	Fréquences
Soutenir, défendre	10 (1.65)
- La défense de nos principes de liberté (défendre, défendant, défendons)	4 (0.661)
- Le combat pour la liberté	1 (0.165)
- On préserve cette liberté	1 (0.165)
- Refuser de renoncer à nos libertés	1 (0.165)
- Respectent les lieux d'expression de cette liberté	1 (0.165)
- Assuré de joindre à ce mouvement pour la liberté	1 (0.165)
- A cherché à conquérir sa liberté	10 (1.65)
Cours, enseignement	3 (0.496)
- Enseigne la liberté	2 (0.330)
- Expliquer aux enfants la liberté	1 (0.165)
- Illustrer par la pratique effectivement ce qu'est la liberté d'expression	1 (0.165)
- Explique la liberté	1 (0.165)
- Faire comprendre (au niveau pédagogique pour faire comprendre l'étendue de la liberté)	1 (0.165)
- Remettre à l'ordre du jour (Il est très important de remettre à l'ordre du jour cette liberté pédagogique)	1 (0.165)
- Un cours sur la liberté (Samuel Paty a donc été tué pour avoir montré à ses élèves des caricatures de Mahomet lors d'un cours sur la liberté)	6 (0.99)
Sentiment négatif, désaccord	2 (0.330)
- Menaces qui pèsent sur la liberté	1 (0.165)
- Atteinte à la liberté	1 (0.165)
- Le conseil a mis en avant le risque pour la liberté	1 (0.165)
- Interdire à cause de (on n'a pas le droit d'interdire ce qui peut être considéré par certains comme un blasphème à cause de la liberté d'expression)	2 (0.330)
	1 (0.165)
	1 (0.165)

Les actions dans la version française de <i>France 24</i>	Fréquences
- Ils n’ont pas apprécié les déclarations d’Emmanuel Macron sur la liberté d’expression.	1 (0.165)
Cognition et communication	
- Comprendre l’étendue de la liberté	1 (0.165)
- Parler de cette liberté d’expression	
Appartenance à la France/ Europe	1 (0.165)
- Cette liberté d’expression qui fait tout de même la France aujourd’hui	6 (0.99)
- Pour parler de cette satire, de cette liberté d’expression, qui est chère aux valeurs européennes	1 (0.165)
- Des jeunes qui pensent que la liberté d’expression n’appartient qu’à Charlie. Ben non, ça appartient à nous tous	2 (0.330)
Autres	1 (0.165)
- Droit de blasphémer au nom de la liberté	2 (0.330)
Il faut une réponse absolument catégorique sur la liberté	1 (0.165)
- Charlie Hebdo, qui a payé sa liberté du sang.	1 (0.165)

Tableau 3. Les actions qui concernent la liberté dans la version française

En anglais (Tableau 4), les actions liées à l’enseignement sont les plus nombreuses (18 occurrences), suivies des actions liées à la défense de la liberté (13 occurrences) et à la cognition ou à la communication (11). Celles impliquant un sentiment négatif ou le désaccord sont également bien représentées, avec 9 occurrences. Nous verrons plus bas que c’est dans la version en anglais qu’il y a le plus d’actions qui se rapportent à la liberté, si l’on compare les fréquences normalisées dans les trois langues.

Les actions dans la version anglaise de <i>France 24</i>	Fréquences
Soutenir, défendre	13 (2.691)
- To defend (we will continue to defend those freedoms)	3 (0.621)
- To never give in (we will never give in on freedom)	2 (0.414)
- To fight for (we will continue to fight for freedom)	1 (0.207)
- To guarantee (a very liberal concept, again that guarantees religious freedom)	1 (0.207)
- To respect (respect the rest of the rules and freedom of speech)	1 (0.207)
- To value (we are gonna value even more the freedom)	1 (0.207)
- To agree with freedom (We agree with freedom of speech)	1 (0.207)
- It is a call for free speech.	1 (0.207)
- To be behind the freedom (authorities were behind the freedom)	1 (0.207)
-To continue to be free (we will continue to be free)	18 (3.726)
Cours, enseignement	5 (1.035)
- To teach them freedom	1 (0.207)
- Preparing his class on freedom of speech	1 (0.207)
- Freedom to show this caricature as a teaching object	1 (0.207)
- To learn the freedom of speech	1 (0.207)
- Paty showed the cartoons as part of a lesson on freedom of expression	3 (0.621)
- A lesson on freedom of expression	6 (1.242)
- He teaches a class on free speech	9 (1.863)

Les actions dans la version anglaise de France 24	Fréquences
Sentiment négatif, désaccord	1 (0.207)
- To bring to an end (bringing free speech to an end)	3 (0.621)
- Be against (nobody in this country should be against free speech)	1 (0.207)
- Assault (assault on the values of free speech)	1 (0.207)
- To curb (To curb our, you know, freedom of expression)	1 (0.207)
- Taste for (we have been attacked again because of our values, our taste for freedom)	1 (0.207)
- Opposition to (teachers in France have been saying that they do often encounter a real opposition to so-called French values, equality between men and women, freedom of expression)	1 (0.207) 11 (2.277)
- Not in favor of (judges rule in favor of the state, not in favor of freedom of association)	2 (0.414)
Cognition et communication	3 (0.621)
- To know that (You know that the free worshipping of Islam)	1 (0.207)
- To think of freedom of speech and expression	1 (0.207)
- To understand this essential freedom that Charlie Hebdo used	2 (0.414)
- Debate on freedom of speech	1 (0.207)
- Discussion around free speech	5 (1.035)
- We talk about freedom of expression	1 (0.207)
- As you say the freedom of expression	1 (0.207)
Autres	1 (0.207)
- Displayed the images in the name of freedom	
- They are in a safe space called the republic with freedom of speech	
- transmit liberty (The French Republic to transmit liberty)	
- To test freedom of expression	

Tableau 4. Les actions qui concernent la liberté dans la version anglaise

Quant à la version de France 24 en arabe (Tableau 5), le corpus contient des actions liées à la défense de la liberté (10 occurrences) et impliquant des sentiments négatifs et du désaccord (8 occurrences), ainsi que des actions qui touchent au droit ou à la responsabilité (5 occurrences).

Les actions dans la version arabe de France 24	Fréquences
Soutenir, défendre	10 (4.28)
ندافع عن الحرية (on défend la liberté)	6 (2.57)
الحرية ضمان (garantie la liberté)	2 (0.856)
الحرية يكفل (assurer, garantir la liberté)	1 (0.428)
ننقول إن حرية التفكير وحرية التعبير وحرية السخرية تحمي المكونات كلها داخل الدولة من أن يطغى أحدهما على الآخر. (dire que la liberté de pensée, liberté d'expression, liberté de sarcasme protègent tous les composants du pays)	1 (0.428)
Sentiment négatif, désaccord	8 (3.424)
الحرية أساء استخدام هذه (Il a mal utilisé cette liberté)	1 (0.428)
يبدو أنها تستفز خارج حدود فرنسا الحرية (La liberté semble provoquer au-delà des frontières de la France)	2 (0.856)

Les actions dans la version arabe de <i>France 24</i>	Fréquences
المسلم في فرنسا يشعر باستفزاز بسبب الحرية المسلم (Le musulman en France se sent provoqué à cause de la liberté)	1 (0.428)
ليس هناك فهم لما تعنيه حرية التعبير (Il n'y a aucune compréhension de ce que signifie la liberté d'expression)	3 (1.285)
هناك جدل قائم حول الأشكال التي تجسد بها حرية التعبير (Les formes d'incarnation de la liberté d'expression font l'objet d'un débat)	1 (0.428)
Communication	1 (0.428)
استخدام هذه الكاريكاتور لكي يتحدث عن الحرية (Utilisation de cette caricature pour parler de liberté)	2 (0.856)
حرية التعبير حول عرض على تلامذته رسما ساخرا بهدف فتح نقاش (Il a montré à ses élèves un dessin satirique afin de discuter de la liberté d'expression)	1 (0.428)
Droit, responsabilité	1 (0.428)
حق لا يقدر بثمن على أن حرية التعبير ينص (précise que la liberté d'expression est un droit inestimable)	5 (2.14)
حرية التعبير إرث من الثورة الفرنسية (La liberté d'expression est un héritage de la Révolution française)	1 (0.428)
حرية تداول الأفكار والآراء مكفولة (La liberté d'échange d'idées et d'opinions est garantie)	1 (0.428)
هذه الحرية مسؤولية استخدام (L'utilisation de cette liberté est une responsabilité)	1 (0.428)
Autres	2 (0.856)
نترك لك حرية التفكير وحرية الاختيار (Nous vous laissons, à vous la liberté de pensée et la liberté de choix)	4 (1.712)
الحرية ترسيخ (de renforcer la liberté)	1 (0.428)
مبدأ العلمانية كمرادف للحيات (Le principe de laïcité en tant que synonyme des libertés)	1 (0.428)
يرسموا الحرية في أن لهم (ils ont la liberté de dessiner)	1 (0.428)
	1 (0.428)

Tableau 5. Les actions qui concernent la liberté dans la version arabe

Si l'on compare les actions visant la liberté dans les trois langues de notre corpus, nous constatons que c'est dans la version française qu'il y en a le moins : les fréquences normalisées rassemblées dans le Tableau 6 nous permettent de voir qu'en anglais et arabe il y en a deux fois plus qu'en français. Ceci pourrait aller de pair avec le constat fait en 4.1 selon lequel le syntagme *liberté d'expression* serait plus complexe et renfermerait quelque chose de spécifique à la culture française, entraînant ainsi le besoin, en anglais et arabe, d'explicitier les formes de liberté

englobées dans la liberté d'expression au sens français - ce qui augmente nécessairement le nombre d'occurrences du lexème *liberté* dans les discours en anglais et arabe du corpus.

Catégories d'actions	Français	Anglais	Arabe
Soutenir, défendre	1.650	2.691	4.280
Cours, enseignement	1.650	3.726	-
Sentiment négatif, désaccord	0.990	1.863	3.424
Cognition et communication	0.330	2.277	0.856
Appartenance à la France/Europe	0.496	-	-
Droit, responsabilité	-	-	2.140
Autres	0.496	1.035	1.721
Total	5.612	11.592	12.421

Tableau 6. Comparaison pour les trois langues

Il est intéressant de voir que la catégorie la plus fréquente dans les discours français et anglais est « Cours, enseignement », catégorie absente dans la version arabe. En revanche, la catégorie « Droit, responsabilité » est présente seulement dans la version arabe. La catégorie « Soutenir, défendre » est la plus fréquente en arabe, tout comme la catégorie « Sentiment négatif, débat ». Globalement, il ressort de ces résultats que la liberté soit plus discutée dans le corpus en arabe.

Conclusion

L'objectif de cet article était d'examiner la façon dont les différentes langues de la chaîne transnationale *France 24* couvrent le même événement lié à la liberté d'expression. Cependant, notre approche diffère de celle adoptée habituellement pour traiter de la couverture médiatique d'un événement donné, car nous ne nous focalisons pas sur ce qui est dit de l'événement, sur les idées mises en avant ou les représentations. Nous avons seulement étudié la manière dont un mot central pour décrire l'événement, qui désigne d'ailleurs une valeur, le mot *liberté*, est utilisé dans chacune des trois langues de la chaîne *France 24* auxquelles nous nous intéressons. Ce type d'étude nous a permis d'explorer comment les choix lexicaux, avec les différences culturelles qu'ils véhiculent, ont un impact sur la représentation de l'événement en fonction de la langue utilisée sur la chaîne *France 24*.

Ainsi, l'utilisation de langues différentes sur *France 24* a comme conséquence des similitudes et des différences quant à la manière dont la liberté est représentée. L'analyse des regroupements dans lesquels *liberté* apparaît montre que les associations impliquant la liberté sont plus fréquentes dans les versions anglaise

et arabe comparées à la version française. En particulier, l'expression *freedom of expression* semble être regroupée dans la langue anglaise et arabe avec d'autres formes de liberté (*freedom of speech, of thought*) plus souvent qu'en français. Cela peut suggérer que la *liberté d'expression* en français communique une idée plus précise ou plus complexe, qui est probablement plus spécifique de la culture française, comparée aux langues anglaise et arabe.

L'analyse des caractérisants de *liberté* fait apparaître un lien entre *liberté* et *caricature*, *enseignement* qui est plus accentué dans le discours français. On remarque également que les syntagmes *liberté de blasphémer* et *liberté de caricaturer* apparaissent seulement dans la version française de France 24, tandis que *blasphème* ne semble pas se combiner avec *liberté* dans la version arabe mais s'accompagne plutôt de *crime*, comme dans l'expression 'ديف جريمة جالت' 'crime de blasphème'. Cette divergence concernant le blasphème peut s'expliquer par le fait que le sens de *liberté d'expression* dans la majorité des pays arabes s'écarte de celui pratiqué en Occident.

Quant aux actions qui s'appliquent à la liberté, elles sont deux fois plus nombreuses en anglais et arabe, comparé au français. Certaines catégories d'actions, notamment les actions liées à l'enseignement, se retrouvent seulement dans les versions française et anglaise de France 24. Cela renforce le lien qui existe entre enseignement et liberté dans le discours français. Les actions qui soulignent l'appartenance à la France/Europe, comme *cette liberté d'expression qui fait tout de même la France aujourd'hui*, figurent seulement dans la version française. Enfin, la catégorie d'actions liée au droit et à la responsabilité apparaît uniquement dans la version arabe, dans un contexte où la liberté est expliquée comme étant une responsabilité. Les résultats montrent que les actions qui s'appliquent à la liberté varient d'une langue à l'autre et que cette variation est le reflet de manières différentes de représenter un même événement sur la chaîne transnationale *France 24*.

Dans son ensemble, l'étude montre qu'une approche en termes d'environnement syntaxique de lexèmes clés permet d'éclairer les représentations discursives. Elle montre également la pertinence pour une comparaison des différentes versions linguistiques d'une chaîne transnationale en se focalisant sur la langue employée - car la langue en soi a un impact sur la manière dont une information est présentée.

Bibliographie

Al-Hasni, H. 2022. « Evaluating international mediated public diplomacy efforts to promote women's rights in the Arab world through in-depth analysis of social media: a comparative study of the BBC, Aljazeera, Al-Arabiya, Russia Today, and France24 ». *Feminist Media Studies*, n° 22(5), p. 1029-1049.

- Al-Rawi, A., Groshek, J. 2021. « A study of intermedia and interorganizational agenda-setting in the news coverage of the Ebola virus on Twitter ». *Journal of Applied Journalism & Media Studies*, n° 12, p. 1-22.
- Bednarek, M., Caple, H. 2012. *News discourse*. London, New York: Continuum.
- Barker, G. G. 2012. « Cultural Influences on the News: Portrayals of the Iraq War by Swedish and American Media ». *The International Communication Gazette*, n° 74(1), p. 3-22.
- Baker, P., Gabrielatos, C., McEnery, T. 2013. « Introduction ». In: *Discourse Analysis and Media Attitudes: The Representation of Islam in the British Press*. Cambridge: Cambridge University Press, p. 1-34.
- Charaudeau, P. 2005. *Les médias et l'information : l'impossible transparence du discours*. Bruxelles : De Boeck.
- Coleman, S., Ross, K. 2010. *The Media and The Public: "Them" and "Us" in Media Discourse*. Somerset: Wiley.
- Cotter, C., ben-Aaron, D. 2017. Discourse approaches: Language in use and the multidisciplinary advantage. In: C. Cotter et D. Perrin (dir.), *The Routledge Handbook of Language and Media*. Abingdon, Oxon: Routledge, p. 44-61.
- Gosset, U. 2006. « Rattraper le retard français en matière d'information internationale ». *La revue internationale et stratégique*, n° 63(3), p. 185-190.
- Guendouz, S., Al-Shuaibi, J. 2022. « Ideological Features and Language Manipulation Strategies in French and English: The Syrian Crisis ». *Theory and Practice in Language Studies*, n° 12(12), p. 2568-2577.
- Hachten, W.A., Scotton, J. F. 2015. *The World News Prism: Digital, Social and Interactive* (9th ed). Chichester, West Sussex, UK: Wiley-Blackwell.
- Härmänmaa, M. 2014. Gruesome Entertainment: The Representation of the Iraq War in the Italian Press. In: A.-M. Huhtinen, N. Kotilainen et M. Vuorinen (dir.), *Binaries in Battle: Representations of Division and Conflict*. Newcastle upon Tyne: Cambridge Scholars.
- Ippolit, M. 2013. *Simplification, Explication and Normalization: Corpus-Based Research into English to Italian Translations of Children's Classics*. Cambridge Scholars Publishing, UK.
- Kellner, D. 2004. « Preemptive Strikes and the War on Iraq: A Critique of the Bush Administration's Unilateralism and Militarism ». *New Political Science*, n° 26(3), p. 417-440.
- Kharbach, M. 2020. « Understanding the ideological construction of the Gulf crisis in Arab media discourse: A critical discourse analytic study of the headlines of Al Arabiya English and Al Jazeera English ». *Discourse & Communication*, n° 14(5), p. 447-465.
- Muzbeg, E., Tahiri, L. 2022. « Two Narratives about Kosovo's Political Friends: A Critical Discourse Analysis of Articles in Two Newspapers ». *Information & Media*, n° 93, p. 28-41.
- Nye, J. S. 2004. « Soft Power and American Foreign Policy ». *Political Science Quarterly*, n° 119(2), p. 255-270.
- Ouchiha, T. 2016. *Les médias comme "soft power". La part géopolitique dans les chaînes d'informations internationales : étude comparative entre le canal arabophone de France 24 et Al Jazeera*, Thèse de doctorat, Université Paul Valéry - Montpellier III.
- Partington, A. 2015. Corpus-Assisted Comparative Case Studies of Representations of the Arab World. In: P. Baker et T. McEnery (dir.), *Corpora and Discourse Studies*. London: Palgrave Macmillan, p. 220-243.
- Połośńska-Kimunguyi, E., Gillespie, M. 2016. « Terrorism discourse on French international broadcasting: France 24 and the case of Charlie Hebdo attacks in Paris ». *European Journal of Communication*, n° 31(5), p. 568-583.
- Romain, L. 2019. *Une contre-mondialisation audiovisuelle. Ou comment la France exporte la diversité culturelle*. Paris: Sorbonne Université Presses.

Notes

1. Selon le site de la chaîne, dans la rubrique « Qui sommes-nous ? » (<https://www.france24.com/fr/a-propos>) : « Les environnements numériques de France 24, également déclinés en quatre langues, enregistrent chaque mois 23,2 millions de visites, 213,1 millions de vidéos vues (moyenne 2022) et rassemblent 63 millions d'abonnés sur *Facebook*, *Twitter*, *Youtube* et *Instagram*. *France 24* est le premier média français sur Facebook et YouTube. » (consulté le 20 novembre 2023).
2. Nous utilisons la notation Fr24 Fr, Fr24 En, Fr24 Ar pour nous référer aux versions française, anglaise et arabe de *France 24*.

**Synergies pays riverains
de la Baltique n° 17 / 2023**



Compte rendu



Rea Peltola

CRISCO – UR4255, Université de Caen Normandie, France

rea.peltola@unicaen.fr

<https://orcid.org/0000-0002-1096-1003>

Gäidig Dubois, *La nature du RESTER en finnois et en français*, Thèse de doctorat, sous la direction de Jaakko Leino, Meri Larjavaara et Christiane Marque-Pucheu, Université de Helsinki / Sorbonne Université, 2023 (362 p.). <http://urn.fi/URN:ISBN:978-951-51-8854-0>

La thèse de doctorat de Gäidig Dubois porte sur les verbes à valeur « rester » (appelés *les verbes du RESTER*) en finnois et en français. Il s'agit d'une catégorie sémantique complexe où les dimensions temporelle, spatiale et modale se déclinent de façons variables, ce que la comparaison entre les deux langues permet de rendre manifeste. Les exemples suivants, modifiés à partir d'un exemple que G. Dubois analyse dans sa thèse à la page 6 (exemple 1.5), illustrent ces différentes facettes du RESTER. La version française (1c) est une traduction possible pour les deux énoncés en finnois (1a et 1b).

(1a) <i>Pysy-i-n</i>	<i>sängy-ssä</i>	<i>flunssa-n</i>	<i>takia.</i>
rester-PRT-1SG	lit-INE	rhume-GEN	à.cause.de
(1b) <i>Jä-i-n</i>	<i>sänky-yn</i>	<i>flunssa-n</i>	<i>takia.</i>
rester-PRT-1SG	lit-ILL	rhume-GEN	à.cause.de

(1c) *Je suis resté au lit à cause d'un rhume.*

En effet, le finnois possède deux verbes exprimant le RESTER : le verbe statif *pysyä* (1a) et le verbe dynamique *jäädä* (1b). La différence dans le sémantisme des deux verbes devient visible dans la forme du complément circonstanciel de lieu. *Pysyä* se construit avec un complément au cas locatif statique, ici l'inessif (*sängyssä* « dans le lit »), alors que le complément de *jäädä* est à l'illatif, cas locatif directionnel exprimant un mouvement vers une localisation (*sänkyyn* « vers le lit »).

Les objectifs de l'étude de G. Dubois sont les suivants : a) rendre compte des différentes utilisations des verbes du RESTER ainsi que des constructions dans lesquelles ces verbes entrent ; b) identifier, pour chacun des verbes, une structure

événementielle qui permet de décrire, sous une forme schématique, le sémantisme dynamique dont découlent les différents emplois ; c) expliquer la coexistence de deux verbes du RESTER en finnois ; d) déterminer les points de convergence entre les utilisations des deux verbes finnois et celles de *rester* en français.

Le corpus de l'étude est composé de 1 200 occurrences des verbes du RESTER (400 pour chacun des trois verbes) tirées des données journalistiques et littéraires en utilisant le logiciel Sketch Engine. L'approche théorique s'inscrit dans le cadre de la linguistique cognitive dont les outils conceptuels permettent de décrire les patterns spatio-temporels au sein des structures événementielles (p. ex. Michaelis, 1993) et les dynamiques de forces (p. ex. Talmy, 1988) qui sous-tendent le sémantisme des trois verbes. Par ailleurs, la grammaire de construction est employée pour montrer comment les verbes étudiés interagissent avec leur environnement syntaxique.

La thèse de G. Dubois est un point de rencontre pour trois traditions linguistiques et communautés scientifiques différentes : les études fennistiques, les approches françaises de la grammaire verbale et la linguistique cognitive, à l'origine nord-américaine mais aujourd'hui remarquablement internationale. Dans son intérêt pour les verbes du RESTER, l'étude se positionne dans la continuité des travaux de Huumo (2005, 2007) et de Lamiroy (1983), ainsi que, par exemple de Vega y Vega (2017), en ce qui concerne le rapprochement entre les expressions de l'état et de la localisation.

La thèse commence par une partie introductive tripartite (chapitres 1-3), où l'auteure pose les fondements de la problématique et du cadre théorique et méthodologique. Elle présente aussi son corpus et passe en revue les particularités grammaticales du finnois nécessaires à connaître pour qu'un lecteur non finnophone puisse suivre l'analyse. S'en suivent trois chapitres thématiquement organisés qui présentent l'analyse empirique selon les différentes dimensions du RESTER. Les verbes finnois et français sont observés en parallèle, tout au long de l'analyse. Le chapitre 4 se concentre sur la structure temporelle des verbes étudiés. S'intéressant à la valeur aspectuelle de *pysyä*, de *jäädä* et de *rester*, l'analyse tend à déterminer dans quelle mesure ces derniers expriment des états de choses continus ou transitionnels. Le chapitre 5 met en relief la notion d'espace, en examinant notamment à quel point les verbes du RESTER décrivent des espaces concrets ou abstraits. L'analyse distingue les emplois locatifs (p. ex. *rester au lit*) et attributifs (*rester silencieux*), ainsi que les cas se situant à la frontière de la localisation et de l'attribution (*rester dans le coma*). Le chapitre 6, enfin, porte sur les verbes du RESTER du point de vue de la modalité, car on y pose la question de savoir si l'événement décrit est envisagé comme *désirable* ou *indésirable*. La thèse se termine par une conclusion qui récapitule les résultats pour chacun des verbes, en termes de variation et d'unité sémantiques (chapitre 7).

La thèse de G. Dubois démontre que les trois dimensions interagissent dans le sémantisme de tous les verbes étudiés, mais que chacun de ces derniers est marqué par un dynamisme différent entre les forces conceptuelles et une variation dans la manière de représenter le déroulement temporel du RESTER. La différence entre les deux verbes finnois découle de deux schèmes-images distincts. *Pysyä* se base sur le schème-image de CONTACT, où deux scénarios, le contrefactuel « changer de localisation », impliqué, et le factuel « ne pas changer de localisation », exprimé, se présentent en parallèle, avec une surface de contact non interrompue. Ces scénarios correspondent à deux forces antagonistes 'P' et 'non-P' dont la relation est marquée par une résistance continuelle (voir Figure 42, p. 327 de la thèse).

Par conséquent, *pysyä* se prête pour exprimer des événements non transitionnels, i. e. la continuité et la durée du non-changement de localisation. Ceci le rend apte à exprimer le RESTER en tant qu'événement désirable, positif (p. ex. *pysyä elävänä* « rester vivant(e) »).

Jäädä, de son côté, est fondamentalement transitionnel. Son sémantisme s'appuie sur le schème-image de SÉPARATION où les deux scénarios se dissocient après un conflit ponctuel entre les forces antagonistes (voir Figure 41, p. 327 de la thèse). RESTER, comme exprimé par *jäädä*, est ainsi un événement dynamique impliquant un changement d'état. Le schème-image de SÉPARATION offre un terrain favorable à l'utilisation de *jäädä* dans des contextes avec affinités négatives (p. ex. *jäädä haaveeksi* « rester un rêve »).

Le verbe français *rester* réunit les caractéristiques de *pysyä* et de *jäädä*. Hybride par son sémantisme aspectuel, il peut se baser aussi bien sur le schème-image de CONTACT que celui de SÉPARATION. Sa dynamique événementielle peut, par conséquent, se présenter sous une forme où les deux structures sont fusionnées (voir Figure 43, p. 328 de la thèse).

Rester français ne fait donc pas de distinctions entre événements transitionnels et continus et entre la désirabilité ou l'indésirabilité. Il s'adapte à des utilisations variées.

La thèse de G. Dubois offre une analyse clairvoyante et riche du sémantisme du RESTER qui est pertinente aussi bien dans une perspective inter-langues que pour les études grammaticales de chacune des langues individuellement. Contraster les deux langues permet d'apporter sur la surface des structures de sens qui, autrement, resteraient inaperçues. En même temps, G. Dubois réussit à mener son analyse avec précision et rigueur jusqu'à la structure conceptuelle la plus profonde de chacun des verbes. Il n'est pas facile d'opérer avec autant de finesse sur les deux axes qui se croisent dans une étude contrastive.

Par ailleurs, l'étude a le mérite d'établir un dialogue entre paradigmes issus de sphères linguistiques et communautés scientifiques différents. Cet emplacement lui permet de discuter et de commenter, d'une manière tout à fait intéressante, par exemple, les équivalents terminologiques (cf. la définition du *conceptualiseur* de Langacker (p. ex. 1987 : 128) et celle des autres dénominations de la source du point de vue, discutées aux p. 110-114) ou les asymétries dans la manière dont les verbes du RESTER ont été traités dans la littérature auparavant. Le verbe *rester* n'a pas attiré d'attention particulière de la part des linguistes au sein de la communauté francophone, sans doute en raison de l'absence d'un autre verbe qui se mettrait en contraste avec lui.

Bibliographie

- Huumo, T. 2005. « Onko jäädä-verbin paikallissijamäärittteen tulosijalla semanttista motivaatiota ». *Virittäjä*, n° 109, p. 506-524.
- Huumo, T. 2007. « Force dynamics, fictive dynamicity, and the Finnish verbs of 'remaining' ». *Folia Linguistica*, n° 41, p. 73-98.
- Lamiroy, B. 1983. *Les verbes de mouvement en français et en espagnol : Étude comparée de leurs infinitives*. Amsterdam / Philadelphia : John Benjamins / Leuven University Press.
- Langacker, R. W. 1987. *Foundations of Cognitive Grammar, Vol. 1 : Theoretical Prerequisites*. Stanford, CA : Stanford University Press.
- Michaelis, L. A. 1993. « 'Continuity' within three scalar models : The polysemy of adverbial *still* ». *Journal of Semantics*, n° 10, p. 193-237.
- Talmy, L. 1988. « Force Dynamics in Language and Cognition ». *Cognitive Science*, n° 12, p. 49-100.
- Vega y Vega, J. J. 2017. *Qu'est-ce que le verbe être ? Éléments de morphologie, de syntaxe et de sémantique*. Paris : Honoré Champion.

**Synergies pays riverains
de la Baltique n° 17 / 2023**



Annexes



Profils des auteurs



• Coordinateurs scientifiques •

Elena Vladimirska est docteur en sciences du langage de l'Université Paris 3 Sorbonne Nouvelle et Professeur des universités à l'Université de Lettonie, où elle dirige le programme de Master de langues et cultures romanes et le programme de Licence de Philologie française. Sa recherche porte sur la sémantique, la prosodie et le mimique-gestuel, et est orientée vers le français oral et les études contrastives plurilingues. Elle est l'auteur de l'ouvrage *L'exclamation dans le dialogue oral* (Ophrys, 2005) et de nombreux articles et chapitres d'ouvrages sur les marqueurs discursifs, leur sémantique et la réalisation prosodique et mimique-gestuelle dans le discours, parmi lesquels M.-A. Morel et E. Vladimirska (2014) « Intonation and gesture in the segmentation of speech units. The discursive marker *vraiment*: integration, focalisation, formulation », in S. Pons Boerderia (dir.), *Discourse Segmentation in Romance Languages*, Amsterdam: John Benjamins, p. 185-218 ; E. Vladimirska et D. Turlă-Pastare (2022) « Une sorte de, une espèce de, un genre de : une approche multidimensionnelle des marqueurs dits 'd'approximation' (sémantique, prosodie, regard, gestes) », *L'Information Grammaticale*, n°173, p. 48-60. Elle est également coéditrice de numéros thématiques de revues : D. Capin, C. Benninger et E. Vladimirska (dir.) (2020) *De la catégorisation subjective : Procédés et pratiques linguistiques, Langue française*, n°207, p. 7-27, et d'ouvrages collectifs : E. Vladimirska et T. Ponchon (dir.) (2016) *Dire l'autre, voir autrui. L'altérité dans la langue et les discours*. Paris, L'Harmattan, 306 p.

Serge Tchougounnikov, agrégé de russe, est titulaire d'une thèse de 3ème cycle en linguistique anglaise (1995, Université de Piatigorsk, Russie), d'une thèse de doctorat en sciences du langage (2002, EHESS de Paris) et d'une habilitation à diriger des recherches (2012, Université Paris-7) portant sur l'émergence de la psycholinguistique européenne entre Allemagne et Russie. Il est maître de conférences habilité à l'Université de Bourgogne, Dijon. Il est auteur de deux monographies et de nombreux articles sur l'histoire et l'épistémologie de la linguistique et la poétique européennes (XIX^e-XX^e siècles), en particulier, sur le formalisme et le structuralisme. Il est coorganisateur de huit colloques internationaux et de nombreuses journées d'étude portant sur le formalisme et les modèles psychologiques en sciences humaines européennes. Ses recherches actuelles portent sur l'interaction de la psychologie et des sciences humaines (linguistique, poétique, esthétique). Il est coéditeur

des ouvrages collectifs suivants : D. Romand et S. Tchougounnikov (dir.) (2009) *Psychologie allemande et sciences humaines en Russie. Anatomie d'un transfert culturel (1860-1930)*, RSHS (Revue d'histoire des sciences humaines), n°21, Paris, Sciences humaines Editions ; S. Tchougounnikov et C. Trautmann-Waller (dir.) (2013) *Pëtr Bogatyrev et les débuts du Cercle de Prague. Recherche ethnographiques et théâtrales*, Paris, Université de Paris-3 ; S. Archaimbault et S. Tchougounnikov (dir.) (2013) *Evgenij Polivanov (1891-1938). Penser le langage aux temps de Staline*, Paris, Institut d'études slaves.

• Auteurs des articles •

Eva Werth, dr. phil., enseigne en études germaniques à l'Université Gustave Eiffel (Paris-Est). Ses recherches portent sur les transferts culturels dans le discours sur la modernité et la métropole (Paris, Vienne, Berlin) autour de 1900. Elle est l'auteur de nombreuses publications dans ce domaine. En 2011, elle a cofondé l'*Egon Schiele Jahrbuch* et elle est depuis coéditrice de cette publication. Depuis 2012, elle est coorganisatrice du symposium annuel *Egon Schiele Research Symposium*, organisé en coopération avec l'Albertina (Vienne) et la Galerie am Lieglweg (Neulengbach). Laboratoire LISAA EA4120, Université Gustave Eiffel.

Samir Bajrić est Professeur des universités à l'Université de Bourgogne. Ses domaines de spécialité sont multiples : linguistique française, linguistique générale et comparée (langues romanes, slaves, germaniques et autres), morphologie, syntaxe, sémantique, pragmatique, typologie des langues, cognitivisme en linguistique, néoténie linguistique, psychomécanique du langage, et d'autres. Il est auteur de multiples ouvrages, articles et chapitres d'ouvrages, parmi lesquels : « Langue(s) dans la vie de tous les jours », dans *Cahiers franco-russes de linguistique et de didactique*, n°2, 2018, p. 195-211 ; « Le verbe *faire* en français moderne entre factitif et suppléant », dans *Actes du colloque « Le causatif : perspectives croisées »*, Université Paris-Sorbonne, Strasbourg, Éditions de linguistique et de philologie (Eliphi), 2018, p. 83-98 et d'autres.

Isabelle Monin est docteur en sciences du langage, enseignante et formatrice d'enseignants, PRCE à l'Inspe de l'académie de Dijon, après avoir été ATER à l'Inspe de l'académie de Reims, et a 20 ans d'expérience dans l'enseignement secondaire. Sa thèse porte sur la communication écrite école/familles, qu'elle a constituée en genre de discours nommé *épistolaire éducatif*. Ses recherches se sont focalisées sur les spécificités grammaticales et génériques des bulletins et livrets scolaires, afin d'en extraire des ingrédients linguistiques pour créer des outils pratiques et nourrir la formation des enseignants. Elle travaille d'autre part sur les liens entre les gestes (professionnels et communicationnels) et la gestion de la classe, en collaboration avec des collègues d'autres académies et d'autres universités européennes, afin de créer des espaces de recherche collaboratifs et réflexifs à amplitude internationale.

Peiyao Xiong est docteur en sciences du langage, actuellement post-doctorant au Laboratoire d'Informatique Intelligente du Patrimoine Culturel de l'Université de Wuhan (Chine) et chercheur associé au Centre Pluridisciplinaire Textes et Cultures (EA 4178) de l'université de Bourgogne (France). Ses intérêts de recherche portent principalement sur la psychomécanique du langage, la néoténie linguistique et la linguistique analogique. Il a publié plusieurs articles dans des revues à comité de lecture, parmi lesquels « *Qui dit Noël dit cadeaux : lecture critique d'un article de Kentaro Koga (2020)* », *Ziglôbitha, Revue des Arts, Linguistique, Littérature & Civilisations*, n°4, 2022, p. 69-84 ; « Les locuteurs confirmés du mandarin peuvent-ils concevoir le temps verticalement ? », *Revue Algérienne des Sciences du Langage*, n°7(1), 2022, p. 19-31 ; « Pour une analogie entre la psychomécanique du langage et le taoïsme », *Akofena – Revue scientifique des Sciences du Langage, Lettres, Langues & Communication*, n°6(2), 2022, p. 261-274.

Yiqing Meng est doctorante en troisième année en sciences du langage au sein du laboratoire CPTC à l'Université de Bourgogne, sous la direction de Samir Bajrić. Sa thèse est intitulée « Sujet pensant et sujet parlant ; fait de langue et fait d'appropriation : le cas du locuteur sino-francophone en néoténie linguistique » et consiste à appliquer la néoténie linguistique aux locuteurs sinophones et à étudier leurs comportements linguistiques dans l'appropriation du français. Ses intérêts se centrent sur la néoténie linguistique, la linguistique cognitive et la psychomécanique du langage de Gustave Guillaume.

Romane Peignier est doctorante en deuxième année en sciences du langage à l'Université du Saulcy à Metz au laboratoire CREM. Ses recherches portent sur la création langagière dans les jeux vidéo. Elle s'intéresse en particulier aux néologismes dans les jeux vidéo, en les étudiant à travers le langage des joueurs mais aussi à l'intérieur des jeux vidéo, sur un plan intra-diégétique et extra-diégétique. Ses recherches sont à la croisée de plusieurs disciplines telles que la lexicologie, la morphologie, la phonétique, la sémantique et la syntaxe. Pour sa première publication, elle a porté son attention sur les onomatopées et les interjections dans deux corpus différents : les jeux vidéo et la bande dessinée.

Olga Billere est lectrice au Département d'études romanes de la Faculté des sciences humaines de l'Université de Lettonie. Ses recherches relèvent du domaine de la parémiologie et portent, entre autres, sur les études contrastives des proverbes en langues française, lettone et russe. Auteur des articles « La reconnaissance et différenciation des formes proverbiales », *5th International Symposium Language for International Communication (LINCS)*, 2022, p. 179-185 et « La représentation des émotions dans les proverbes français/lettons/russes », *Synergies Pays Riverains de la Baltique*, n°16, 2022, p. 89-109, elle s'intéresse également aux proverbes en tant que gestes verbaux.

Elodie Vargas est Professeur des universités à l'Université Grenoble Alpes. Linguiste, elle est spécialisée en analyse du discours. Ses recherches portent sur la reformulation, le

greenwashing, les discours environnementaux, la publicité, ainsi que les problèmes de vulgarisation scientifique. Elle travaille en interdisciplinarité avec des linguistes, des climatologues et des économistes sur les questions climatiques, en France et à l'étranger. Germaniste, elle dirige le centre de recherche multilingue ILCEA4-Gremuts. Elle est auteur des ouvrages E. Vargas (2021) *La reformulation intratextuelle. Etude sur le français et l'allemand*, Publications de l'Université d'Aix-Marseille ; E. Vargas (dir.) (2016) *Entre discours, langues et cultures : regards croisés sur le climat, l'environnement, l'énergie et l'écologie, Le discours et la langue*, n°8(2) ; E. Vargas et J.F. Marillier (dir.) (2016) *Fragmentarische Äußerungen. Eurogermanistik*, Tübingen, Stauffenburg ; E. Vargas, H. Baldauf-Quillatre, L. Gautier, J. Poitou et E. Prak-Derrington (dir.) (2011) *Histoires de Textes. 'Langues et cultures européennes'*, Université Lumière Lyon 2 ; E. Vargas, V. Rey et A. Giacomi (dir.) (2007) *Pratiques sociales et didactiques des langues*, Publications de l'Université de Provence, ainsi que de nombreux articles et de chapitres d'ouvrages.

Damien Deias est docteur en sciences du langage, formateur à l'Inspé de Lorraine, chercheur associé au CREM (Université de Lorraine) et au CPTC (Université de Bourgogne). Ses recherches en analyse du discours portent sur les discours numériques, les formes discursives brèves et la multimodalité. Dans le domaine de la didactique, il s'intéresse aux TICE et au fonctionnement des interactions dans l'espace de la classe.

Dubravka Saulan est docteur ès sciences du langage de Paris-Sorbonne, membre associée de l'EA 4178 CPTC à l'université de Bourgogne. Ses centres d'intérêts scientifiques touchent à la sémiologie, aux questions d'identité(s), à l'analyse du discours et aux théories de l'interprétation. Enseignante en linguistique générale et française, elle est également traductrice. Parmi ses publications, l'on peut trouver : « Sujet parlant-pensant-interprétant : construction identitaire et positionnement dans le discours », dans *Thélème. Revista Complutense de Estudios Franceses*, n°36(2), 2021, p. 165-173 ; « Au-delà du bilinguisme : le désarroi linguistique ou comment voyager avec un saumon », dans *Studia romanica et anglica zagrebiensia*, n°65, 2020, p. 119-124 ; *Identités individuelles et identités collectives : discours et interprétation*. Dijon : ABELL. 2020 ; « Identité du (simulacre de) récepteur en discours publicitaire », dans *Francontraste : Structuration, langage, discours et au-delà*, éd. Bogdanka Pavelin Lešić, Mons : CIPA, 2017, p. 363-374 ; « Phrases sémiologiques : étude d'espace et de temps formels et substantiels dans les affiches publicitaires », dans *Cahiers franco-russes de linguistique et de didactique*, n°1, 2014, p. 99-122.

Daina Turlā-Pastare est doctorante au programme des études des langues et des cultures à l'Université de Lettonie et lectrice au Département d'Études romanes de l'Université de Lettonie. Elle est l'auteure d'un mémoire de master intitulé « L'expression de l'approximation et de la catégorisation en letton et en français : une analyse contrastive ». Sa recherche porte sur la sémantique, la prosodie et le mimique-gestuel dans une perspective contrastive et est orientée vers l'étude des marqueurs de l'approximation en français et en letton.

Sonja Moalla est doctorante dans le programme doctoral Utuling de l'Institut de langues et de traduction de l'Université de Turku, en Finlande. Dans sa recherche, elle s'intéresse aux chaînes de télévision transnationales telles Al Jazeera et France 24, qu'elle étudie dans une perspective comparative, en se focalisant sur les différentes versions linguistiques de ces chaînes, notamment les versions anglaises, françaises et arabes. Son projet de recherche doctorale traite du discours des médias et s'inscrit dans le domaine de l'analyse du discours.

• Auteur du compte rendu •

Rea Peltola est maître de conférences HDR en études finnoises à l'Université de Caen Normandie et membre du laboratoire CRISCO UR 4255. Elle a obtenu le titre de Docteur à l'Université de Helsinki en 2020. S'inscrivant dans le cadre de la sémantique cognitive, ses travaux de recherche portent sur la modalité, la perception sensorielle, la coordination de l'espace et l'expression de la catégorie sémantique ANIMÉ.

Projet pour le numéro 18 / 2024



Le Choix Goncourt comme outil pédagogique

Coordonné par Anne-Laure Kiviniemi (Université de Jyväskylä, Finlande)
et Ana-Maria Cozma (Université de Turku, Finlande)

Le Prix Goncourt, prix prestigieux s'il en est, joue un rôle significatif dans la reconnaissance des œuvres littéraires d'exception depuis sa création en 1903. L'extension de ce prix à l'international qu'est le Choix Goncourt (sur l'initiative de la Pologne en 19981) permet aux étudiants et enseignants de français du monde entier d'aborder la littérature francophone contemporaine sous une perspective nouvelle et rafraîchissante. Il existe aujourd'hui 36 Choix Goncourt sur quatre continents : 21 d'entre eux sont européens, les autres se situent en Afrique du Nord et au Moyen-Orient. L'Asie, l'Amérique et l'Afrique subsaharienne comptent encore peu de représentants.

Le Choix Goncourt s'adresse aux étudiants de français de l'étranger, réunis par pays ou par zone géographique, pour choisir dans la liste des livres francophones sélectionnés chaque année par l'Académie Goncourt celui qui a leur préférence. À l'intérieur de ce cadre commun, chaque participant dispose d'importantes marges de manœuvre. Côté organisation, différentes instances peuvent s'engager et leur implication est à géométrie variable (Institut français, Agence universitaire de la Francophonie, universités). Côtés romans, le choix se fait soit à partir de la 3e sélection de l'Académie Goncourt annoncée fin octobre (4 livres), soit à partir de la 2e sélection (8 livres), soit, plus rarement, à partir de la 1re sélection, annoncée début septembre (16 livres). Côté modalités pratiques, les manières de mettre en œuvre le projet sont diverses : plus ou moins grande intégration dans le cursus universitaire, partage varié des tâches entre les différents acteurs, etc.

Ce numéro de Synergies pays riverains de la Baltique est l'occasion de dessiner la palette des pratiques mises en place dans leur diversité et leur originalité pour matérialiser le Choix Goncourt à l'université ; il veut aussi encourager une réflexion commune sur les expérimentations souhaitables. Nous laisserons donc de côté les discussions proprement littéraires et les interrogations sur les enjeux et le fonctionnement des prix littéraires, pour mettre en avant la dimension pédagogique du Choix Goncourt – dimension très peu documentée et étudiée jusqu'à présent (voir la bibliographie pour ce qui a été fait en Suisse, au Brésil et au Moyen-Orient).

Le numéro rassemblera des travaux de recherche, des analyses et des retours d'expérience sur l'utilisation du Choix Goncourt comme outil pédagogique. Nous invitons chercheurs et enseignants à partager leurs réflexions, méthodologies et résultats concernant l'incorporation du Choix Goncourt dans leurs cursus. Quelles sont les utilisations du Choix Goncourt dans la formation des étudiants ? Quel est l'impact qu'un tel projet a sur l'apprentissage de la littérature contemporaine, sur la maîtrise des compétences académiques et des compétences transversales des étudiants ? Les axes suivants pourront être abordés, sans obligation de s'y limiter :

1. Le Choix Goncourt comme outil pédagogique pour renouveler les pratiques pédagogiques universitaires et développer l'apprentissage de compétences académiques et transversales

- **Le Choix Goncourt dans le cursus universitaire**, avantages et défis de l'intégration du Choix Goncourt dans les programmes universitaires ;
- **Approches pédagogiques innovantes** : méthodologies créatives pour tirer parti du Choix Goncourt en tant qu'outil d'apprentissage (débat littéraire, ateliers d'écriture, etc.) ;
- **Le Choix Goncourt comme passerelle vers la professionnalisation** : modalités pour optimiser la dimension professionnalisante du Choix Goncourt.

2. Le Choix Goncourt comme outil pédagogique pour éveiller l'intérêt pour le domaine littéraire et élargir le traitement de la littérature à l'université

- **La lecture comme activité sociale** : collaboration des participants pour construire un sens partagé autour d'un texte ; co-construction et négociation du sens des lectures permettant une réflexion de chacun sur sa façon de voir le monde ;
- **La lecture comme activité électorale et subjective** : espace donné au goût, au plaisir et à l'appréciation ; implication de l'individu face à l'œuvre et prise de position face à un texte ; le Choix Goncourt comme lieu de développement des compétences critiques et lieu d'apprentissage de la critique littéraire ;
- **Impact sur l'engagement des élèves** : effets du Choix Goncourt sur la motivation, la participation et l'investissement des étudiants dans l'étude de la littérature contemporaine ; autonomisation et responsabilisation des étudiants en vue de la création d'un climat d'ouverture, de confiance et d'émulation ;
- **Diversification des corpus littéraires étudiés** : ouverture au monde littéraire francophone contemporain ; représentativité et capacité des œuvres sélectionnées à refléter la diversité des voix et des perspectives littéraires ;
- **Outil d'apprentissage culturel** : sensibilisation à la place de la littérature en France (la rentrée littéraire, le fonctionnement d'un événement littéraire français d'envergure, l'exception culturelle française, le microcosme littéraire français, etc.).

Les contributions attendues pour le numéro 18 de *Synergies pays riverains de la Baltique* exploreront ces pistes et/ou proposeront des perspectives et pratiques nouvelles pour des concrétisations possibles du Choix Goncourt à l'université. Dans leurs contributions, les enseignants-chercheurs peuvent également impliquer leurs partenaires de l'Institut français ou d'autres acteurs locaux, ainsi que les étudiants en Master et Doctorat – dans la limite, toutefois, de deux auteurs pour un article, conformément aux consignes éditoriales de la revue.

Note

1. Le Choix Goncourt de la Pologne et le Choix Goncourt d'Orient sont les plus anciens (lancés respectivement en 1998 et 2012). Les autres Choix Goncourt ont suivi au fil des années : Italie, Roumanie, Serbie (2013) ; Suisse, Tunisie (2015) ; Belgique (2016) ; Espagne, Slovaquie

(2017) ; Bulgarie, Chine (2018) ; Brésil, Géorgie, Grèce, Royaume-Uni (2019) ; Autriche (2020) ; Algérie, Estonie, États-Unis, Finlande, Inde, Irlande, Japon, Pays-Bas, République Tchèque, Uruguay (2021) ; Cameroun, Corée du Sud, Croatie, Maroc, Niger, Portugal, Suède, Vietnam (2022) et Slovaquie (2023). L'initiative du Choix Goncourt revient la plupart du temps à l'Institut français ou à l'Agence universitaire de la Francophonie, en collaboration avec les universités et des instances locales. La participation des pays au Choix Goncourt est rendue officielle, entre autres, par l'affichage sur la page internet de l'Académie Goncourt : <https://www.academiegoncourt.com/choix-goncourt-internationaux>

Bibliographie [Sites consultés le 30 octobre 2023]

Blog « L'@RGO ». 2017. « Retour sur Le Choix Goncourt de l'Orient en 10 points ». Blog du Département de Lettres françaises - USJ, Université Saint-Joseph, Faculté des Lettres et des Sciences humaines, Beyrouth. <https://argosdotblog.wordpress.com/2017/11/15/retour-sur-le-choix-goncourt-de-lorient-en-10-points/>

Blog « Le Choix d'Orient ». 2012-2018. Blog créé par le Centre des Sciences du Langage et de la Communication, Faculté des Lettres et des Sciences Humaines, Université Libanaise, Youssef Malak. <http://lechoixdelorient2018.blogspot.com/>

Petris, L., Guinamard, L., Fernandez, I., Schneider, E. 2018. Le Choix Goncourt de la Suisse. Une aventure littéraire. Fribourg. <https://libra.unine.ch/handle/123456789/26418>

Rossi, A.H., Galli, J.A. (dir.). 2022. Revista Caleidoscópio: literatura e tradução, n° 5(2), Dossier spécial Goncourt. Brasília : Universidade de Brasília, Grupo de Pesquisa Walter Benjamin. [voir la section «Relatos de experiência », p. 137-192] <https://periodicos.unb.br/index.php/caleidoscopio/issue/view/2427>

L'appel à contributions a été lancé en novembre 2023.

Contact de la Rédaction : synergies.baltique@gmail.com

<https://gerflint.fr/synergies-pays-riverains-de-la-baltique>

Consignes aux auteurs



- 1** L'auteur aura pris connaissance de la politique éditoriale générale de l'éditeur (le Gerflint) et des normes éditoriales et éthiques figurant sur le site du Gerflint et de la revue. Les propositions d'articles seront envoyées pour évaluation à synergies.baltique@gmail.com avec un court CV résumant son cursus et ses axes de recherche en pièces jointes. L'auteur recevra une notification. Les articles complets seront ensuite adressés au Comité de rédaction de la revue selon les consignes énoncées dans ce document. Tout texte ne s'y conformant pas sera retourné. Aucune participation financière ne sera demandée à l'auteur pour la soumission de son article. Il en sera de même pour toutes les expertises des textes (articles, comptes rendus, résumés) qui parviendront à la Rédaction.
- 2** L'article sera inédit et n'aura pas été envoyé à d'autres lieux de publication. Il n'aura pas non plus été proposé simultanément à plusieurs revues du Gerflint. L'auteur signera une « déclaration d'originalité et de cession de droits de reproduction et de représentation ». Un article ne pourra pas avoir plus de deux auteurs. Les coauteurs préciseront en note la répartition des responsabilités scientifiques et rédactionnelles de chacun.
- 3** Proposition et article seront en langue française. Les articles (entrant dans la thématique ou épars) sont acceptés, toujours dans la limite de l'espace éditorial disponible. Ce dernier sera réservé prioritairement aux chercheurs francophones (doctorants ou post-doctorants ayant le français comme langue d'expression scientifique) locuteurs natifs de la zone géolinguistique que couvre la revue. Les articles rédigés dans une autre langue que le français seront acceptés dans la limite de 3 articles non francophones par numéro, sous réserve d'approbation technique et graphique. Dans les titres, le corps de l'article, les notes et la bibliographie, la variété éventuelle des langues utilisées pour exemplification, citations et références est soumise aux mêmes limitations techniques.
- 4** Les articles présélectionnés suivront un processus de double évaluation anonyme par des pairs membres du comité scientifique, du comité de lecture et/ou par des évaluateurs extérieurs. L'auteur recevra la décision du comité. La mention « article à paraître » ne peut être délivrée que par l'éditeur Gerflint, après avis favorables des comités scientifique et de lecture, de la Rédaction, du pôle éditorial international du Gerflint et du Directeur de la publication.
- 5** Si l'article reçoit un avis favorable de principe, son auteur sera invité à procéder, dans les plus brefs délais, aux corrections éventuelles demandées par les évaluateurs et le comité de rédaction. Les articles, à condition de respecter les correctifs demandés, seront alors soumis à une nouvelle évaluation du Comité de lecture, la décision finale d'acceptation des contributions étant toujours sous réserve de la décision des experts du Conseil scientifique et technique du Gerflint et du Directeur des publications.
- 6** La taille de police unique est 10 pour tout texte proposé (présentation, article, compte rendu) depuis les titres jusqu'aux notes, citations et bibliographie comprises). Le titre de l'article, centré, en gras, n'aura pas de sigle et ne sera pas trop long. Le prénom, le nom de l'auteur (en gras, sans indication ni abréviation de titre ou grade), de son institution, de son pays, son adresse électronique (professionnelle de préférence et à la discrétion de l'auteur) et son identifiant ORCID (*identifiant ouvert pour chercheur et contributeur*) seront également centrés et en petits caractères. Le tout sera sans soulignement ni hyperlien.

7 L'auteur fera précéder son article d'un résumé condensé ou synopsis de 200 mots maximum suivi de 3 ou 5 mots-clés en petits caractères, sans majuscules initiales. Ce résumé ne doit, en aucun cas, être reproduit dans l'article.

8 L'ensemble (titre, résumé, mots-clés) en français sera suivi de sa traduction en anglais. En cas d'article non francophone, l'ordre des résumés est inchangé. Les mots-clés seront séparés par des virgules et n'auront pas de point final.

9 La police de caractère est Times New Roman, taille 10, interligne 1. Le texte justifié, sur fichier Word, format doc, doit être saisi au kilomètre (retour à la ligne automatique), sans tabulation ni pagination ni couleur. La revue a son propre standard de mise en forme.

10 L'article en Word doit comprendre entre 5000 mots minimum et 8000 mots maximum, bibliographie, notes, tableaux, annexes compris. Sauf commande spéciale de l'éditeur, les articles s'éloignant de ces limites ne seront pas acceptés. La longueur des comptes rendus (ouvrage, numéro de revue, événement scientifique, thèse, mémoire) sera comprise entre 600 et 3000 mots en Word. Articles *Varia*, comptes rendus de lecture et entretiens seront en langue française.

11 Tous les paragraphes (sous-titres en gras sans sigle, petits caractères) seront distincts avec un seul espace. La division de l'article en 1, 2 voire 3 niveaux de titre est suffisante.

12 Les mots ou expressions que l'auteur souhaite mettre en relief seront entre guillemets ou en italiques. Le soulignement, les caractères gras et les majuscules ne seront en aucun cas utilisés, même pour les noms propres dans les références bibliographiques, sauf la majuscule initiale.

13 Les notes, brèves de préférence, en nombre limité, figureront en fin d'article avec appel de note automatique continu (1,2,...5 et non i,ii...iv). L'auteur veillera à ce que l'espace pris par les notes soit réduit par rapport au corps du texte.

14 Dans le corps du texte, les renvois à la bibliographie se présenteront comme suit : (Dupont, 1999 : 55).

15 Les citations, toujours conformes au respect des droits d'auteur, seront en italiques, taille 10, séparées du corps du texte par une ligne et sans alinéa. Les citations courtes resteront dans le corps du texte. Les citations dans une langue autre que celle de l'article seront traduites dans le corps de l'article avec version originale en note.

16 La bibliographie en fin d'article précèdera les notes (sans alinéa dans les références, ni majuscules pour les noms propres sauf à l'initiale). Elle s'en tiendra principalement aux ouvrages cités dans l'article et s'établira par classement chrono-alphabétique des noms propres. Les bibliographies longues, plus de 15 références, devront être justifiées par la nature de la recherche présentée. Les articles dont la bibliographie ne suivra pas exactement les consignes 14, 17, 18, 19 et 20 seront retournés à l'auteur. Le tout sans couleur ni soulignement ni lien hypertexte.

17 Pour un ouvrage

Baume, E. 1985. *La lecture - préalables à sa Pédagogie*. Paris : Association Française pour la lecture.

Fayol, M. et al. 1992. *Psychologie cognitive de la lecture*. Paris: PUF.

Gaonac'h, D., Golder, C. 1995. *Manuel de psychologie pour l'enseignement*. Paris : Hachette.

18 Pour un ouvrage collectif

Morais, J. 1996. La lecture et l'apprentissage de la lecture : questions pour la science. In : *Regards sur la lecture et ses apprentissages*. Paris : Observatoire National de la lecture, p. 49-60.

19 Pour un article de périodique

Kern, R.G. 1994. « The Role of Mental Translation in Second Language Reading ». *Studies in Second Language Acquisition*, n°16, p. 41-61.

20 Pour les références électroniques (jamais placées dans le corps du texte mais toujours dans la bibliographie), les auteurs veilleront à adopter les normes indiquées par les éditeurs pour citer ouvrages et articles en ligne. Ils supprimeront hyperlien, couleur et soulignement automatique et indiqueront la date de consultation la plus récente [consulté le], après vérification de leur fiabilité et du respect du Copyright.

21 Les textes seront conformes à la typographie et l'orthographe françaises.

22 Graphiques, schémas, figures, tableaux éventuels seront envoyés à part aux formats Word et PDF ou JPEG, en noir et blanc uniquement, avec obligation de références selon le copyright. Les articles contenant un nombre élevé de figures et de tableaux et/ou de mauvaise qualité scientifique et technique ne seront pas acceptés. L'éditeur se réserve le droit de refuser les tableaux en redondance avec les données écrites qui suffisent bien souvent à la claire compréhension du sujet traité.

23 Les captures d'écrans sur l'internet, de plateformes, d'applications, d'extraits de films ou d'images publicitaires seront refusées. Toute partie de texte soumise à la propriété intellectuelle doit être réécrite en Word avec indication des références, de la source du texte et d'une éventuelle autorisation. Le Gerflint, éditeur de la revue, ne fait pas de reproductions d'éléments visuels (toiles, photographies, images, dessins, illustrations, couvertures, vignettes, cartes, etc.). Outre les références bibliographiques, l'auteur pourra proposer en note une URL permanente permettant au lecteur d'accéder en ligne aux œuvres analysées dans son article.

24 Seuls les articles conformes à la politique éditoriale et aux consignes rédactionnelles seront édités, publiés, mis en ligne sur le site web de l'éditeur et diffusés en libre accès par lui dans leur intégralité. La date de parution dépendra de la coordination générale de l'ouvrage par le rédacteur en chef. L'éditeur d'une revue scientifique respectant les standards des agences internationales procède à l'évaluation de la qualité des projets à plusieurs niveaux. L'éditeur, ses experts ou ses relecteurs (évaluation par les pairs) se réservent le droit d'apprécier si l'œuvre convient, d'une part, à la finalité et aux objectifs de publication, et d'autre part, à la qualité formelle de cette dernière. L'éditeur dispose d'un droit de préférence.

25 Les prépublications de l'article et de ses métadonnées ne sont pas autorisées. Une fois éditée sur gerflint.fr, seule la version « PDF-éditeur » de l'article peut être déposée pour archivage dans un répertoire institutionnel, avec mention exacte des références et métadonnées de l'article. L'archivage de numéros complets est interdit. Tout signalement ou référencement doit respecter les normes internationales et le mode de citation de l'article, tels que dûment spécifiés dans la politique de la revue.



Synergies pays riverains de la Baltique, n° 17/ 2023

Revue du GERFLINT Groupe d'Études et de Recherches pour le Français Langue Internationale

Président d'Honneur : Edgar Morin

Fondateur et Président : Jacques Cortès

PUBLICATIONS DU GERFLINT

<https://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb14524060t>

<http://viaf.org/viaf/141015430>

ISNI 0000 0001 1956 5800

<https://ror.org/02fek2d03>

IdRef : 077342070

Le Réseau des Revues Synergies du GERFLINT

Synergies Afrique centrale et de l'Ouest

Synergies Afrique des Grands Lacs

Synergies Algérie

Synergies Argentine

Synergies Amérique du Nord

Synergies Brésil

Synergies Chili

Synergies Chine

Synergies Corée

Synergies Espagne

Synergies Europe

Synergies France

Synergies Inde

Synergies Iran

Synergies Italie

Synergies Mexique

Synergies Monde

Synergies Monde Arabe

Synergies Monde Méditerranéen

Synergies Pays Germanophones

Synergies Pays Riverains de la Baltique

Synergies Pays Riverains du Mékong

Synergies Pays Scandinaves

Synergies Pologne

Synergies Portugal

Synergies Roumanie

Synergies Royaume-Uni et Irlande

Synergies Russie

Synergies Sud-Est européen

Synergies Tunisie

Synergies Turquie

Synergies Venezuela

Essais francophones : Collection scientifique du GERFLINT

Essais francophones. Série CREDIF

Direction du Pôle Éditorial International :

Sophie Aubin (Universitat de València, Espagne)

Contact: gerflint.edition@gmail.com

Site officiel : <https://www.gerflint.fr>

Administration du site: Thierry Lebeau (France), Kévin Salamanca (Espagne)

Synergies pays riverains de la Baltique, n° 17/ 2023

Couverture, conception graphique et mise en page : Emilie Hiesse (*Créactiv'*) - France

© GERFLINT -Évreaux- France – Copyright n° ZSN6DE3

ARK : <https://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb427201448>

Bibliothèque Nationale de France - Décembre 2023

GERFLINT

Groupe d'Études et de Recherches pour le Français
Langue internationale

Programme mondial de diffusion scientifique
francophone en réseau

www.gerflint.fr

Depuis les débuts du structuralisme, les gestes ainsi que l'intonation ont été marginalisés comme relevant du plan de la parole, laquelle, contrairement à la langue dans la dichotomie saussurienne, ne pouvait pas constituer un objet de la linguistique au sens propre. Ainsi, le mimique-gestuel se voit encore souvent rangé sous l'étiquette de la *communication non verbale*, *para-verbale*, et reste réservé essentiellement aux études psychologiques, éthologiques, etc. où il est appréhendé avec toute sorte de manifestations et d'attitudes corporelles, telles que sourires, larmes, rougeurs, hoquets, etc. Or, la linguistique actuelle, après avoir réhabilité la prosodie à la suite de l'émergence des études de l'oral, remet également en cause l'approche du geste comme d'un phénomène exclusivement paralinguistique et complémentaire à une expression verbale, et manifeste un intérêt croissant pour l'étude du rapport profond et complexe qui unit le geste et le langage.

Ce numéro invite à une réflexion sur les notions de geste verbal et de geste mental dans une perspective interdisciplinaire et transversale de l'activité du langage. Les études réunies relèvent aussi bien de la linguistique que de l'analyse du discours, de la neurolinguistique, de la poétique formelle, de la néoténie linguistique, etc., en apportant ainsi un nouvel éclairage quant à la place du geste dans les sciences du langage.